


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

CONTES

DES PAYSANS ET DES PATRES

SLAVES

PARIS. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

CONTES

DES PAYSANS ET DES PATRES

SLAVES

TRADUITS EN FRANÇAIS
ET RAPPROCHÉS DE LEUR SOURCE INDIENNE

PAR

ALEXANDRE CHODZKO

Chargé du cours de langue et littérature slaves
au Collége de France

> Les Slaves, si l'on avait réuni leurs contes populaires, auraient de quoi produire un système mythologique tout aussi vaste que celui des Hindous.
>
> A. MICKIEWICZ.

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

PRÉFACE.

Le grand narrateur des *Contes des Fées*, Perrault, les aura appris de la bouche de sa nourrice, sans doute quelque bonne paysanne de Picardie ou de Bretagne. Il a honte, lui, Parisien, de l'avouer en pleine cour de Louis XIV! Il cherche à réhabiliter la mémoire de ses héroïnes : aussi les voit-on reparaître dans son livre métamorphosées en autant de précieuses, coiffées à la Maintenon, avec du fard, des mouches de la bonne faiseuse et montées en carrosse attelé de six chevaux d'un beau gris de souris pommelé, entourées de laquais aux habits chamarrés, que sais-je? Après avoir dénaturé ainsi les simples récits de la muse rustique, il les fait suivre de pièces de vers qui parfois n'ont rien d'analogue avec le contenu du fabliau. N'importe, les charmes du style de Perrault et la beauté indigène de la morale des contes qu'il a choisis, leur ont assuré un succès qui grandit avec les années. Aucun livre à Paris n'a eu plus d'éditions que le sien. La tradition populaire, source à la-

quelle Perrault a puisé ses inspirations, tarie en France, abonde encore dans les pays slaves. Les habitants des campagnes y passent les longues soirées de l'automne et de l'hiver à écouter les récits de quelque conteur (*baïar*) de profession. Ce qu'on lui demande avant tout, c'est l'exactitude de la narration. La moindre faute ou changement d'expression sont aussitôt relevés et corrigés par des auditeurs, car tout le monde y sait par cœur plus ou moins de contes nationaux ; tout le monde les aime, et on ne craint pas de tomber dans des redites. Nous donnons ici un échantillon de ces récits.

Peut-être nous fera-t-on reproche d'avoir osé trop et en même temps d'avoir commis un anachronisme en comparant ces fabliaux d'un peuple illettré aux chefs-d'œuvre littéraires de l'Inde antique. L'histoire, nous objectera-t-on, ne commence à parler des Slaves qu'au sixième siècle ; elle ne les aurait pas oubliés s'ils eussent existé antérieurement à notre ère. Mais est-ce le seul oubli qui se rencontre dans les annales de l'histoire écrite ? Nous a-t-elle, par exemple, dit pour quelles raisons un des idiomes slaves, le lituanien, offre avec le sanscrit plus de rapports qu'aucune des langues aujourd'hui vivantes ? A-t-elle aidé beaucoup à dissiper les doutes qui obscurcissent encore la

question des origines et des migrations d'autres peuples de l'Europe?

Heureusement la science moderne trouve des moyens de suppléer, du moins en partie, aux réticences des chroniques. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'importance des résultats obtenus par la philologie comparée. Il suffira de rappeler qu'on a réussi déjà à classer les langues dans l'ordre de leur dérivation et, par conséquent, à distribuer les peuples qui les parlent en autant de races. En les comparant les unes avec les autres, en remontant du mot à l'idée qu'il exprime, on s'est aperçu que tant des plus nobles, grandes et belles choses que la foi et le génie de l'homme ait jamais conçues ou réalisées dans l'Inde, en Grèce, en Italie et, en dernier lieu, chez les peuples de la chrétienté, que toutes ces conquêtes intellectuelles et morales, dis-je, dont notre siècle s'enorgueillit à bon droit, sont, pour la plupart, l'œuvre d'une seule race (aryane) d'hommes. — L'on s'est aperçu aussi qu'en s'attachant aux éléments de leur parole et à leurs mythes, on peut retrouver maints anneaux de la chaîne traditionnelle qui relie les peuples de cette race illustre. Il n'est pas plus permis de douter que toutes leurs mythologies ne soient issues d'un même point de départ, et il n'y a pas lieu de s'étonner que les héros de l'*Iliade* et de

l'*Odyssée* ressemblent à ceux du *Ramayana* et du *Mahabharata*, la métempsycose de Pythagore à celle du panthéisme indien, ou les *Idées* de Platon aux *Avataras* des brahmanes, et ainsi de suite. Si les Grecs d'autrefois allaient en Égypte étudier l'astronomie et le calcul, ces leçons de sagesse sémite ne s'adressaient qu'à leur intelligence ; mais leur cœur et leur imagination se retrempaient sous le ciel de la Hellade, dans les traditions orales du peuple grec des colonies ioniennes, ou de leurs voisins, les Perses. Hérodote composa son *Histoire* d'après des récits qu'il recueillit, en voyageant dans l'Asie Mineure, de même que, notre contemporain Grimm, a rédigé sa mythologie germanique en transcrivant les contes des paysans allemands.

Puisse ce mot *philologie*, mot d'ennuyeuse mémoire et malséant dans une préface de contes populaires, ne point épouvanter nos lectrices bénévoles ! On n'a qu'à ouvrir le volume pour se convaincre que la forme et le fond de ces fabliaux campagnards ont été laissés intacts. Des remarques qui les accompagnent se trouvent reléguées soit au bas des pages, soit dans l'Épilogue final, et ces remarques sont peu nombreuses, parce que nous n'avons cherché à dire que ce qui n'a pas été dit avant nous à ce sujet.

LE SÉJOUR DES DIEUX.

(Traduit du texte tchèque de Bogéna Nemçova : *Slovenské Povesti*, 1857, Prague.)

I

LE ROI DU TEMPS[1].

Deux frères habitaient un petit patrimoine. L'aîné était fort riche, mais, en même temps, méchant et impie. Le cadet n'avait pas d'égal pour la bonté du cœur et l'honnêteté, mais il avait une nombreuse famille et il était si pauvre, que parfois elle manquait du pain quotidien. Un jour, ne pouvant plus endurer la faim, il alla voir son frère, le richard, et lui demanda un morceau de pain, mais il se repentit de

1. Nous avons réuni ici ces trois contes qui contiennent des données pleines d'intérêt sur l'Olympe du paganisme slave. Le savant Hanush, dans son calendrier mythologique (Baieslovny kalendar, 1860, Prague), dit que les Slaves païens croyaient qu'au-dessus de la terre, il y avait une triple région : 1° *Nebo*, région des nuages; 2° *Raï*, séjour des bienheureux; et enfin 3° *Mo-*

l'inutilité de cette démarche. Le richard, après l'avoir traité de paresseux et de mendiant, lui ferma la porte au nez.

Renvoyé d'une façon si brutale, l'infortuné frère cadet marchait sans savoir trop où diriger ses pas. Il avait faim; ses jambes le traînaient avec peine, et il grelottait de froid faute de vêtements. N'osant plus rentrer chez lui les mains vides, il se dirigeait vers la montagne de la forêt. Il y trouva un poirier sauvage, et se régala de quelques poires dures, qui jonchaient la terre, content de cette bonne fortune, quoiqu'elles lui eussent agacé les dents. Cependant, une nourriture si chétive ne pouvait le réchauffer, et la bise glaciale le pénétrait d'outre en outre. Il se demandait : « Où aller? que devenir? Dans ma cabane, il n'y a ni pain ni feu, et mon frère m'a chassé de chez lui! » A la vue d'une montagne qui se dressait devant lui, il se rappela avoir ouï dire qu'elle avait un sommet de verre, sur lequel brûlait un feu éternel. « Essayons d'y aller, pensa-t-il, peut-être réussirai-je à m'y réchauffer un peu; je suis si malheureux! »

drène (sanscrit *indra*), l'espace azuré, ayant la transparence et l'éclat du verre (sl. *sklo*, lat. *cœlum*). Sur une montagne au mamelon vitreux (*skléný vrkh*), séjournaient les Saisons, les Mois de l'année et autres divinités secondaires subordonnées à la direction de l'Être suprême.

En effet, on verra dans les trois contes figurer le roi du Temps ou chef des dieux, les Saisons, les Mois, les Éléments (l'eau, le feu, le vent), et une foule de divinités malfaisantes (*stryga*).

Il s'avançait donc en montant. Bientôt, parvenu à la cime, l'infortuné aperçut, non loin de lui, douze individus[1] assis autour d'un grand feu. Il s'arrêta. Puis, après un moment d'hésitation, s'offrit à son esprit cette pensée : « Qu'as-tu donc à perdre, toi? pourquoi les craindrais-tu? Dieu est avec toi, en avant! » Arrivé près du feu, il les salua en les priant :

« Braves gens, ayez pitié de ma détresse, je suis pauvre, personne ne se soucie de moi et je n'ai point de feu dans ma chaumière. Permettez-moi de me réchauffer près du vôtre. »

Tous le regardaient avec bienveillance, et l'un d'eux lui parla ainsi :

« Mon fils, assieds-toi avec nous, et réchauffe-toi à notre chaleur. »

Il entra donc dans le cercle et se chauffait à leur contact; mais comme ils gardaient silence, lui aussi n'osait entamer la conversation. Ce qui l'étonnait surtout, c'est qu'ils changeaient de place l'un après

1. Les douze dieux, dont il s'agit ici, diffèrent des douze Mois du conte de Marouchka. Ici les douze dieux, que le narrateur ne nomme pas, obéissent à leur chef *Kral Tchaçou*, ou le roi du Temps, qui, ce me semble, est une réminiscence du mythe de Zeudavesta :

« L'Être suprême, *Zémani-Bikérâne* (le Temps sans bornes), est le souverain éternel. Il a établi Hormuzd pour 12000 ans et il l'a aidé dans tout ce qu'il fait. La durée du monde est de 12000 ans, selon les douze signes du zodiaque. »

(Anquetil du Perron, *Zendavesta*, vol. II, p. 792.

l'autre. De cette manière, ayant accompli le tour du feu, ils revinrent chacun à l'endroit où il les avait trouvés en arrivant. Enfin, au moment où il s'approchait du feu, il vit surgir du milieu des flammes un vieillard à barbe blanche[1], à tête chauve, qui lui adressa ces paroles :

« Homme, ne perds pas ici ta vie, retourne à ta cabane pour y travailler et vivre honnêtement. Tu peux t'approvisionner de braise à notre foyer. Prends-en à discrétion, sans quoi nous la laisserions se consumer ici en pure perte. »

Après avoir ainsi parlé, le vieillard disparut. Les douze se levèrent de leurs places; ils remplirent de braise un gros sac, ils en chargèrent les épaules du pauvre homme, et lui enjoignirent de rebrousser chemin pour retourner chez lui.

Les ayant remerciés humblement, il revenait sans pouvoir s'expliquer pourquoi la braise contenue dans le sac ne le brûlait pas. Il en trouvait la charge extraordinairement légère, comme si c'eût été du papier. Il se réjouissait en pensant qu'il allait avoir de quoi faire du feu dans sa cabane. Mais quel fut son bonheur lorsqu'en arrivant chez lui et déchargeant le sac de ses épaules, il y trouva autant de pièces d'or

1. « Voici que, tout à coup, sortant du feu sacré, apparut devant ses yeux un grand Être, d'une splendeur admirable et tout pareil au brasier allumé. »

(*Ramayana*, vol. I, p. 122, trad. Fauche.)

qu'il y avait naguère de miettes de braise. Peu s'en fallut qu'il ne devînt fou de joie, se voyant en possession d'une somme d'argent si considérable. Il bénissait en esprit la libéralité des donateurs, qui avaient bien voulu le préserver à tout jamais de la misère.

Ainsi devenu riche, et heureux de pouvoir assurer le bien-être de sa famille, il voulut savoir au juste combien de pièces d'or il possédait. Ne sachant pas compter, il envoya sa femme auprès du richard, en le priant de leur prêter un litre. Cette fois-ci, le frère accéda à leur demande, mais tout en riant :

« Qu'avez-vous donc à mesurer, gueux que vous êtes? »

La femme répondit :

« Le voisin nous doit un peu de blé, et nous voulons nous assurer s'il nous rend bonne mesure. »

Le richard intrigué conçut quelques soupçons et, à l'insu de sa belle-sœur, il fit empoisser l'intérieur du litre. Le stratagème réussit, car le richard en reprenant son litre trouva une pièce d'or collée aux parois. Frappé d'étonnement, il ne pouvait s'expliquer ce fait, qu'en supposant que son frère s'était associé à quelque bande de voleurs. Aussi courut-il aussitôt chez le cadet, et menaça de le traduire devant la justice s'il ne lui avouait pas d'où il tenait ses pièces d'or. Le pauvre homme embarrassé, et ne voulant pour rien au monde offenser

son frère, finit par lui raconter toutes les particularités de son voyage au sommet de la montagne de Verre.

L'aîné ne manquait point d'or, mais il enviait la bonne fortune du cadet. Celui-ci usait si honnêtement et si bien de ses richesses qu'il mérita l'estime universelle, au grand déplaisir de son frère qui résolut enfin, lui aussi, de visiter la montagne de Verre.

« Ce qui a réussi à mon frère peut me réussir de même, » se dit-il.

Quelque temps après, il arriva effectivement jusqu'à la cime cristalline et il parla ainsi aux douze individus assis autour du feu :

« Je vous prie bien, mes braves gens, de me laisser chauffer à votre feu, car je suis pauvre et je manque des moyens de m'abriter contre les froids de cet hiver rigoureux. »

A quoi l'un des douze répondit :

« Mon fils, tu étais né dans une heure propice ; tu possèdes assez de richesses, mais tu es un avare et un méchant homme. Or, pour avoir osé mentir devant nous, tu souffriras la peine que tu mérites. »

Atterré et effrayé de ces menaces, le richard demeurait immobile au milieu des douze, n'osant proférer aucune parole. Quant aux douze, ils changeaient de siége successivement : le premier allait

occuper la place du deuxième, celui-ci celle du troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'après avoir achevé la ronde, chacun se fut rassis à son ancienne place. Là-dessus, du milieu du feu, se dressa le vieillard à la barbe blanche, que nous avons déjà vu, et qui, d'une voix sévère, dit au richard :

« Malheur aux gens pervers ! Ton frère est un homme vertueux, c'est pourquoi je l'ai béni ; quant à toi, tu es un homme méchant, tu n'échapperas pas à notre vengeance ! »

Cela dit, les douze se levèrent de leurs siéges ; le premier, saisissant le richard, le frappa et le remit au deuxième, celui-ci au troisième, et de cette manière, le coupable passant de mains en mains, tomba finalement entre les mains du vieillard qui disparut dans le feu avec sa proie.

Au château du riche on avait beau attendre. Personne ne savait ce qu'il était devenu. Le frère cadet s'en doutait un peu, mais il garda le silence.

II

LE TEMPS ET LES ROIS DES ÉLÉMENTS.

Il y avait deux époux qui s'aimaient tendrement : le mari n'eût pas échangé sa femme contre les richesses du monde entier, et elle ne faisait que ce qu'il désirait. Aussi vivaient-ils comme deux grains dans un même épi.

Une fois, tandis qu'il travaillait aux champs et qu'elle vaquait chez eux aux soins du ménage, il se sentit un tel désir de la voir que, sans attendre l'heure du coucher du soleil, il courut à la maison. Hélas! sa femme chérie n'y était plus! Il cherche partout, il court, il pleure, il l'appelle, peine perdue, il ne trouve sa compagne nulle part!

Brisé par la douleur, il prit la vie en dégoût, car il ne pensait qu'à sa compagne, qu'aux moyens de la retrouver. Après quelques jours d'attente, il résolut de parcourir le monde à sa recherche. Mais où? comment? n'importe. Il s'achemine et s'avance dans une direction inconnue, là où Dieu dirigera ses pas. Triste et pensif, il passa maints jours à marcher

jusqu'à ce qu'il fut arrivé aux bords d'un grand lac, près d'une cabane riveraine.

« Je me reposerai ici un peu, se dit-il ; qui sait si je n'y apprendrai pas quelques détails? »

Il entre; mais une femme, qui l'aperçoit dans la cabane, veut l'en chasser en lui criant :

« Que cherches-tu ici, malheureux? Si mon mari te voit, tu périras à l'instant même.

— Où est-il donc, ton mari? demanda le voyageur.

— Comment, tu ne le connais pas? Mon mari est le roi de l'Eau. Tout ce qui est humide obéit à ses ordres. Sauve-toi, au nom de Dieu, car s'il arrive ici inopinément, il ne manquera pas de te dévorer aussitôt.

— Mais peut-être il aura pitié de mes souffrances ; cache-moi ici quelque part. Je suis rendu de fatigue et je n'ai pas de gîte pour la nuit. »

Le reine, se laissant fléchir, le cacha derrière le poêle. Un moment après, arriva le roi de l'Eau, et il n'avait pas encore franchi la porte qu'il s'écriait :

« Femme, je sens ici une odeur de chair humaine; donne-la-moi bien vite. J'ai faim! »

Esclave de son époux, la reine eut beau nier; bon gré mal gré, elle dut faire voir la cachette du voyageur. Celui-ci frissonnait de tous ses membres comme la feuille du tremble. Saisi de frayeur, il se mit à balbutier quelques excuses.

« Mais je n'ai rien fait de répréhensible, moi, je

ne suis venu ici que pour demander des nouvelles de ma pauvre femme. Aidez-moi à la retrouver, je ne puis vivre sans elle.

— Eh bien, répondit le roi de l'Eau, puisque tu aimes si tendrement ta femme, je te pardonne d'être venu ici; mais je ne puis pas t'aider à la retrouver, j'ignore ce qu'elle est devenue. Cependant je me rappelle avoir vu hier deux canards dans le lac; or, il peut se faire que ta femme soit l'un des deux. Tu ferais bien d'aller te renseigner auprès de mon frère le roi du Feu, il pourrait t'en dire davantage. »

Le voyageur, enchanté d'en être quitte pour la peur, remercia le roi de l'Eau de ses bontés, et le lendemain se mit en route pour aller chez le roi du Feu. Mais celui-ci ignorait le lieu où résidait l'objet de toutes ces recherches, et il conseilla au voyageur d'aller demander d'autres renseignements à son troisième frère, le roi des Vents. Celui-ci, bien que son souffle eût pénétré dans tous les recoins du monde, ne pouvait pas renseigner le pauvre pèlerin. Toutefois, il lui donna quelque peu d'espoir en disant qu'il croyait avoir aperçu une femme au pied de la montagne de Verre[1].

Cette nouvelle réjouit beaucoup le voyageur qui courut incontinent à la recherche de sa femme

1. Montagne de verre, *Skleeny vrkh* (ou pic vitreux). Dans

chérie au pied de la montagne de Verre, précisément la même près de laquelle se trouvait leur chaumière.

Aussitôt arrivé, il se pressa tellement que, sans avoir jeté un coup d'œil dans l'intérieur de sa maison, il se mit à gravir la montagne, en remontant le lit du torrent qui en découlait. Maints canards, qui barbotaient dans les mares du torrent, lui criaient :

« Brave homme, n'y va pas, tu y périras, brave homme! »

les mythes brahmanes, une des trois cimes du mont Tricringa est en *lapis-lazuli*. Il se trouvait dans la partie septentrionale du monde et voici la description qu'en fait Valmiki :

.... « Par delà ces lieux, on voit une montagne appelée Triçringa (ou les Trois cimes), qui baigne ses pieds dans un lac grand et céleste, émaillé de lotus d'or.

.... « Une des cimes de la montagne est d'or, la deuxième resplendit comme du feu, l'autre s'élève entièrement de lapis-lazuli.

« Avant que nul être ne fût encore né, Viçvakarma (architecte céleste), l'aîné de toutes les créatures, naquit un jour de la terre, si l'on en croit la renommée.

« La montagne aux trois cimes fut, dans les temps primitifs, l'Agnithora * de ce magnanime. C'est là, sans aucun doute, que les trois feux ont jadis commencé. »

(*Ramayana*, vol. V, p. 209, trad. Fauche.)

Le *Bélour-dagh*, mont de la chaîne hymalayenne, porte un nom qui signifie : Montagne de cristal (*Bélour*). C'est sur les plateaux alpestres qui s'étendent à ses pieds que se trouvait la patrie des Aryas primitifs.

* *Ignis sacer*, en slave *Znitch*, le feu sacré que l'on gardait nuit et jour afin qu'il ne s'éteignît jamais.

Tous ces avertissements ne le retardaient point dans sa marche. Il poursuivit courageusement son chemin, rencontra plusieurs chaumières et ne s'arrêta que dans la plus grande d'entre elles.

Une multitude de magiciens et de magiciennes l'y entoura, en lui criant à qui mieux mieux :

« Que cherches-tu ici ?

— Je cours à la recherche de ma femme, je pense qu'elle se trouve quelque part ici, répondit-il.

— Elle y est en effet, elle y est, criaient les *Strygas*[1], mais tu ne l'obtiendras que si tu peux la reconnaître au milieu de deux cents femmes qui lui ressemblent.

— Moi ne pas la reconnaître, moi ? Mais, la voici, c'est bien elle ! » s'écria-t-il en la serrant dans ses bras.

En effet, il découvrit sa femme du premier coup d'œil. Elle, de son côté, heureuse de le revoir et d'être avec celui qu'elle aimait, lui prodiguait des caresses. Au bout d'un moment, elle lui dit à l'oreille :

« Cher ami, tu as réussi à me reconnaître aujourd'hui, mais j'ignore si tu me reconnaîtras demain, car nous serons nombreuses et toutes vêtues

1. Divinités malfaisantes, d'où le latin *stryx*, hibou, chouette, oiseau de mauvais présage.

l'une comme l'autre, sans la moindre différence. Sais-tu ce qu'il faut faire? A l'arrivée de la nuit rends-toi sur la cime de Verre, tu y trouveras le roi du Temps et ses douze serviteurs[1]. Demande-lui comment tu pourrais me reconnaître. Si tu es vertueux, ils t'aideront; mais si tu es méchant, ils ne manqueront pas de te dévorer, si vite et si bien, qu'il ne restera pas de toi un seul os!

— Soit, je ferai comme tu veux, femme chérie, mais dis, raconte-moi par quelle raison tu m'as abandonné si subitement? Ah! si tu savais combien j'ai souffert déjà, en courant le monde pour te retrouver!

— Je ne t'ai point quitté, répondit-elle. Un chasseur m'invita à venir voir le torrent de la montagne. Là il se fit asperger avec de l'eau. Je vis qu'aussitôt des ailes lui poussaient sur les épaules. En secouant ses plumes, il changea de forme, de manière que l'un et l'autre, lui et moi, nous devînmes deux canards. Dès lors, bon gré mal gré, je devais le suivre. Arrivée ici, j'ai pu redevenir femme, comme tu me vois. Maintenant, pour t'appartenir à tout jamais, il ne me reste qu'une dernière difficulté à vaincre, celle d'être reconnue par toi. »

1. On voit que le roi du Temps commande non-seulement aux trois éléments, l'eau, le feu, et le vent ou l'air, mais aussi aux douze signes du zodiaque, qui, sur la cime azurée, entourent le feu éternel, c'est-à-dire le Soleil.

A ces mots ils se quittèrent; elle disparut au milieu d'autres femmes, et lui partit pour continuer son ascension à la montagne de Verre. Sur la cime, il trouva, autour d'un immense feu, douze individus assis. C'étaient des serviteurs du roi du Temps. Le voyageur s'approcha en saluant respectueusement l'assemblée.

« Que nous veux-tu?

— J'ai perdu ma pauvre femme, je veux que vous m'enseigniez le moyen de la reconnaître au milieu de cent femmes habillées de même.

— Brave homme, nous ne pouvons pas te renseigner là-dessus, mais attends un moment, il peut se faire que notre roi le sache. »

A l'instant même, du milieu des flammes, se dressa un vieillard, à la tête chauve, aux cheveux blancs, qui, aussitôt la demande entendue, répondit :

« Mon cher enfant, toutes ces femmes seront pareillement vêtues, mais la tienne aura un fil noir dans la chaussure de son pied droit. »

A ces mots, le vieillard disparut et le voyageur, après avoir remercié cordialement les douze serviteurs, descendit de la montagne.

Le lendemain, il n'aurait certainement pas réussi à reconnaître sa femme au milieu de tant d'autres, s'il n'avait pas aperçu un fil noir sur sa chaussure du pied droit. Les magiciennes avaient beau vou-

loir la cacher, le charme du mystère fut rompu, et le mari, heureux du succès, s'empressa de reconduire sa bien-aimée dans leur chaumière.

III

LES DOUZE MOIS.

Une veuve vivait avec ses deux filles, l'une, Marouchka, qu'elle avait eue de feu son mari, l'autre, Hélène, que celui-ci avait eue d'un premier lit. Aussi aimait-elle Hélène et ne pouvait-elle pas souffrir l'orpheline, d'autant plus que celle-ci était de beaucoup la plus jolie. La bonne Marouchka, ne se doutant pas de ses propres charmes, ne pouvait jamais s'expliquer pour quelle raison le dépit de sa marâtre éclatait toutes les fois qu'elle la regardait. Les plus pénibles travaux du ménage étaient à la charge de la malheureuse orpheline. Elle faisait les chambres et la cuisine, blanchissait, cousait, filait, tissait, apportait du foin, gardait la vache, et tout cela sans que personne l'aidât au milieu de tant de peines. Hélène se parait et allait

d'un divertissement à l'autre. Marouchka subissait toutes les fatigues sans se plaindre, et elle endurait les réprimandes et les outrages de sa belle-sœur et de sa marâtre, le sourire à la bouche, avec la patience d'un agneau.

L'angélique résignation de l'orpheline ne les adoucissait pas. Au contraire, elles devenaient tous les jours plus exigeantes et plus acariâtres parce que, avec les années, Marouchka augmentait en beauté, tandis qu'Hélène enlaidissait à faire peur. La marâtre pensait : « Il faut en finir; je chasserai de la maison cette belle orpheline, car aussi longtemps qu'elle restera ici, tous les épouseurs lui donneront la préférence et ma fille ne trouvera pas de mari. » Dès lors, elles résolurent de lui rendre insupportable le foyer paternel. La faim, les privations de toute sorte, les coups, les outrages journaliers, rien n'était négligé pour la décourager. Cependant Marouchka devenait de jour en jour plus docile et plus charmante. Le plus méchant des hommes n'aurait pas imaginé de sévices plus impitoyablement atroces ni plus raffinés que ceux que les deux mégères lui infligeaient.

Un jour, au plus fort de l'hiver, Hélène voulut avoir des violettes de la forêt :

« Ohé, là-bas ! Marouchka, tu iras sur la montagne me chercher des violettes, je veux en avoir un bouquet à mon corset. Dépêche-toi et vite, il m'en faut

de bien fraîches et bien odorantes. Entends-tu? cria Hélène d'une voix courroucée.

— Ah! mon Dieu, tu ne penses pas à ce que tu dis, bonne sœur; a-t-on jamais vu des violettes fleurir sous la neige? répondit la pauvre orpheline.

— Fille de malheur! oses-tu donc désobéir à mes ordres? s'écria Hélène. Pas un mot de plus, et en route! Rappelle-toi bien que si tu ne m'apportes pas des violettes du mont de la forêt, je te tuerai. »

La marâtre ajouta quelques injures. D'un vigoureux coup de poing, elle poussa dehors Marouchka, et referma les portes derrière elle. La jeune fille, en pleurant, s'avançait vers la montagne. Les neiges étaient profondes sans une trace humaine dessus. Longtemps elle rôda, s'égarant dans le bois. Elle avait faim, elle tremblait de froid et priait Dieu de la faire mourir.

Enfin, ayant aperçu une lumière briller dans le lointain, elle se dirigea vers elle, montant toujours, jusqu'à ce qu'elle atteignit le sommet de la montagne. Là sur la crête la plus élevée, brûlait un grand feu (*vatra*)[1] et, tout autour du feu, gisaient douze blocs de pierre. Sur ces pierres, elle vit douze individus assis, dont trois avec des cheveux blancs, trois moins âgés, enfin trois plus jeunes et plus beaux.

1. Le mot *vatra* en sanscrit et chez les Serbes signifie « feu. »

Ils ne disaient rien, mais chacun, assis sur sa pierre, regardait attentivement le feu. Ces douze personnages n'étaient autres que les douze mois de l'année. Le grand *Setchène* (janvier)[1], qui restait assis au-dessus de ses compagnons, avait la chevelure et les moustaches blanches comme la neige, et un bâton à la main.

Marouchka en eut peur. Après quelques moments de stupeur et de silence, elle se sentit du courage et en s'approchant d'eux demanda :

« Hommes de Dieu, permettez-moi de me réchauffer à votre feu, l'hiver me fait frissonner. »

Le grand Setchène, hochant la tête, demanda :

« Pourquoi viens-tu ici, ma fille, que cherches-tu ?

— Je cherche des violettes, répondit Marouchka.

— Ce n'est pas la saison des violettes, ne vois-tu pas de la neige partout? fit Setchène.

— Je le sais bien, mais ma sœur Hélène et la marâtre m'ont ordonné d'apporter des violettes de votre montagne, et si je ne leur en apporte pas,

1. Les noms que les Slaves donnent aux mois de l'année diffèrent selon la contrée. La signification de la plupart de ces noms n'a pas encore été expliquée. Le mois *setchène* (janvier), plus ancien que les onze mois, ses subordonnés, obéit à son tour au *Kral-Tchaçou*, roi du Temps. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que la succession des saisons est ici symbolisée par le changement de place que les douze mois effectuent l'un après l'autre.

elles me tueront. Je vous en supplie, pâtres, dites-moi, où pourrai-je en trouver? »

Ici le grand Setchène, se levant, alla près du plus jeune des Mois et, après lui avoir remis le bâton entre les mains, dit :

« Frère *Brézène* (mars), va, prends la place la plus haute ! »

Le mois de Brézène alla se mettre sur la pierre qui marquait la plus haute place, et il fit un geste de son bâton au-dessus du feu. En un clin d'œil les flammes jaillirent vers le ciel et aussitôt la neige se mit à fondre, les arbres et les buissons à bourgeonner. Au-dessous, on vit l'herbe reverdir et, au milieu d'elle, s'épanouissaient des boutons de primevères : c'était le printemps. Sous les branches des arbustes, on vit fleurir des violettes ; toute la pelouse en bleuissait.

« Hâte-toi de les cueillir, Marouchka, s'écria Brézène, vite ! »

La belle orpheline, toute joyeuse, s'empressa d'en faire sa cueillette, si bien qu'elle en ramassa un gros bouquet. Après avoir remercié poliment les Mois, gaie et heureuse, elle retourna en courant à la maison.

Grand fut l'étonnement de la marâtre et d'Hélène à la vue du bouquet de fleurs fraîches. Quand elles ouvrirent la porte pour recevoir Marouchka, toute la maison s'emplit du suave parfum des violettes.

« Tiens, où les as-tu donc cueillies ? demanda Hélène.

— Là-haut, sous des arbrisseaux du mamelon de la montagne, » répondit-elle.

Hélène s'empara aussitôt du bouquet; elle en savourait le parfum, les faisait sentir à sa mère, sans laisser une seule violette à Marouchka, sans même la remercier.

Le lendemain, comme Hélène se prélassait devant le poêle bien chauffé, il lui prit envie d'avoir des fraises. Elle fit appeler sa sœur et lui dit :

« Marouchka, cours vite dans la montagne pour me chercher des fraises ; j'en veux de bien douces, bien mûres.

— Mon Dieu, a-t-on jamais ouï dire que les fraises mûrissent sous la neige ?

— Veux-tu te taire, guenille de Cucendron ? Point de répliques; si je n'ai pas mes fraises tout à l'heure, nous te ferons tuer, tiens-toi pour avertie. »

Après cette menace d'Hélène, la marâtre saisit sa belle-fille, la poussa violemment dans la cour et ferma les portes au verrou.

La malheureuse orpheline, les yeux en larmes, avançait vers la montagne de la forêt. Les neiges étaient profondes et sans une trace humaine. Marouchka, connaissant déjà le chemin, ne s'égara plus, mais elle monta directement jusqu'à la cime

de la montagne, où, tout autour d'un grand feu, elle vit assis les douze Mois. Le grand Setchène occupait la plus haute place.

« Hommes de Dieu, permettez-moi de me chauffer à votre feu, l'hiver me fait trembler, » fit-elle en s'approchant d'eux.

Le grand Setchène hocha la tête et demanda :

« Pourquoi viens-tu et que cherches-tu ici?

— Je viens chercher des fraises, répondit Marouchka.

— Nous sommes en plein hiver, les fraises ne croissent pas dans la neige, fit Setchène.

— Je le sais, dit tristement Marouchka, mais ma sœur Hélène et ma marâtre m'ordonnent de leur apporter des fraises, faute de quoi, elles me tueront. Je vous supplie, bons pâtres, indiquez-moi, où je puis en trouver. »

Le grand Setchène se leva de son siége, s'approcha du Mois qui était assis vis-à-vis de lui et, en lui remettant un bâton, dit :

« Frère *Tchervène* (Juin), prends la plus haute place. »

Le mois de Tchervène alla se mettre sur la pierre qui occupait la place la plus élevée; il fit un geste du bâton au-dessus du feu, les flammes jaillirent vers le ciel. Dans un instant le dégel fit fondre les neiges, la terre se couvrit de verdure, les arbres se revêtirent de feuilles, les oiseaux se mirent à

chanter, et des fleurs diverses s'épanouirent dans la forêt : c'était l'été. Sous les hêtres, il y avait une foule de petites étoiles blanches, comme si on les eût semées. A vue d'œil, ces petites étoiles se transformaient en autant de fraises, qui mûrissaient instantanément, de façon qu'avant que Marouchka eût le temps de se signer, elles couvrirent toute la clairière ; on eût dit une mare de sang.

« Vite, vite, hâte-toi de faire ta cueillette, Marouchka, » lui dit le mois de Tchervène.

Toute joyeuse, elle se mit à les cueillir et en remplit son tablier. Après quoi, ayant poliment remercié les mois, elle revint bien gaie à la maison.

Hélène et sa mère s'étonnèrent de voir Marouchka apporter des fraises. Elles coururent lui ouvrir la porte; aussitôt qu'elle fut ouverte on sentit l'arome des fraises parfumer toute la maison.

« Mais où les as-tu donc trouvées? demanda avec aigreur Hélène.

— Là, tout haut, dans les montagnes, on en trouve pas mal sous les hêtres. »

Hélène s'appropria la totalité des fraises; elle en donna une partie à sa mère et dévora le reste sans avoir invité l'orpheline à y goûter.

Le troisième jour, rassasiée des fraises, Hélène eut envie de pommes rouges fraîchement cueillies, et dit :

« Marouchka, vite et lestement, va sur la montagne me chercher des pommes rouges.

— Mon Dieu, tu sais bien, sœur, que pendant l'hiver les pommiers restent sans feuilles ni fruits.

— Vilaine paresseuse, sus! et grimpe lestement sur la montagne, car si tu ne m'en apportes pas des pommes, entends-tu, nous te faisons tuer. »

Comme d'habitude, la marâtre la saisit rudement, et, après l'avoir expulsée de la maison, ferma les portes au verrou.

L'orpheline, pleurant amèrement, s'enfonça dans la forêt du côté de la montagne. Les neiges étaient profondes, et sans une trace humaine. Elle ne s'y égara point, mais se dirigea sans hésiter vers la cime de la montagne, où flamboyait le grand feu entouré des douze Mois. Ils restaient immobiles sur leurs siéges, et au plus haut point était assis le grand Setchène.

« Hommes de Dieu, laissez-moi me réchauffer auprès de votre feu, l'hiver me fait frissonner, » disait-elle en s'approchant du feu.

Le grand Setchène hocha la tête et se mit à questionner la fille :

« Pourquoi es-tu venue ici, et que cherches-tu?

— Je viens chercher des pommes rouges, répliqua Marouchka.

— Mais nous sommes en hiver, et ce n'est pas la

saison des pommes rouges, fit observer le grand Setchène.

— Je ne l'ignore point, mais la sœur Hélène et la marâtre m'ordonnent de leur apporter des pommes rouges de la montagne, sinon elles me tueront. »

Là-dessus le grand Setchène se leva de son siége pour aller rejoindre l'un des Mois, âgé déjà, auquel il remit le bâton, disant :

« Frère *Zaré* (septembre) monte à la place d'honneur. »

Le mois de Zaré s'assit sur la pierre la plus élevée, et fit un geste du bâton au-dessus du feu. Les flammes rejaillirent aussitôt en prenant une teinte rougeâtre. La neige disparut. Cependant les feuilles ne tenaient pas ferme à leurs arbres, elles tombaient l'une après l'autre, et, s'éparpillant çà et là emportées par une bise froide, jaunissaient le sol de la clairière. L'orpheline n'y voyait que fort peu de fleurs, celles de l'automne seulement, comme des turankas, des cariophylles roses. Dans les ravins, on apercevait quelques colchiques d'automne et sous les hêtres de hautes fougères et des touffes de bruyères boréales.

Marouchka cherchait inutilement ses pommes rouges, lorsque, tout à coup, elle remarqua un pommier ayant, à une hauteur considérable et tout au milieu de ses branches, quelques pommes écarlates.

« Hâte-toi de les cueillir, Marouchka, » cria le Mois d'une voix impérative.

La jeune fille, toute joyeuse, se mit à secouer le pommier; une pomme en tomba. Après une autre secousse encore une s'en détacha pour rouler à ses pieds.

« Tu en as assez, reprit le Mois, dépêche-toi de rentrer à la maison. »

L'orpheline obéit, et après avoir ramassé les deux pommes et avoir remercié les Mois, elle rebroussa chemin gaiement.

Hélène s'étonna, la marâtre s'étonna aussi de voir Marouchka revenir avec des pommes. Elles coururent lui ouvrir la porte et recevoir les pommes qu'elle leur donna.

« Bah! comment as-tu fait pour en cueillir? demanda Hélène.

— Il en reste encore sur le pommier du sommet de la montagne, reprit Marouchka.

— Pourquoi donc n'en as-tu pas pris davantage? cria Hélène courroucée. Tu en auras mangé quelques-unes, chemin faisant, vilaine sotte!

— Non, bonne sœur, je n'y ai pas même goûté, fit Marouchka. La première fois que j'ai secoué le pommier, il n'en est tombé qu'une seule, et à la deuxième secousse, encore une pomme, et voilà tout. On ne m'a pas permis de secouer l'arbre davantage. Ils m'ont ordonné de revenir à la maison.

— Puisse Perun[1] te foudroyer! » cria Hélène levant les mains pour frapper sa belle-sœur.

Marouchka n'eut que des larmes pour sa défense. Elle en appela au ciel, priant Dieu de la reprendre, plutôt que de la laisser mourir sous les coups de sa méchante belle-sœur et de sa marâtre. Elle se sauva dans la cuisine.

Hélène, friande de bons fruits, ajourna les persécutions et se mit à mordre dans la pomme, qui lui parut si exquise qu'elle n'en avait jamais savouré de pareille. La marâtre était du même avis. Chacune ayant mangé sa pomme, elles désiraient en avoir d'autres.

« Sais-tu, maman, dit Hélène, donne-moi une pelisse, j'irai dans la montagne moi-même. Cette fainéante de Cucendron finirait par s'en gorger toute seule, chemin faisant. Je saurai bien trouver la montagne avec le pommier, et une fois là-bas, les pâtres auront beau crier, je ne lâcherai pas prise avant d'avoir secoué toutes les pommes. »

Nonobstant les conseils de sa mère, Hélène endossa la pelisse, se coiffa d'un bonnet chaud et prit le chemin de la montagne. La mère, debout sur le seuil de la maison, suivit des yeux sa fille jusqu'à ce qu'elle eut disparu dans le lointain.

1. *Peroun* ou *Perkounas*, le dieu de la foudre chez les Slaves païens.

La neige couvrait tout; pas une empreinte de pieds humains à sa surface. Hélène rôda çà et là, elle s'égara longtemps; enfin voyant briller du feu au-dessus d'elle, elle s'y dirigea résolûment. Au bout de quelque temps, elle atteignit le sommet de la montagne, où elle aperçut un feu flamboyant et, tout autour, sur douze blocs de pierre, les douze Mois assis. D'abord elle hésita, saisie de peur; puis, se ravisant, elle s'avança tout près du feu et y tendit ses mains pour les réchauffer. Elle ne demande pas aux Mois : « Puis-je ou non m'y chauffer ? » Elle ne daigne même pas leur adresser une parole polie.

« Qu'est-ce qui t'amène ici, que cherches-tu? demanda d'une voix sévère le grand Setchène.

— Je n'ai pas de compte à te rendre, vieux barbu; pourquoi veux-tu savoir où je vais? » répondit fièrement Hélène en tournant le dos au feu et se dirigeant vers la forêt.

Le grand Setchène fronça le sourcil, et il fit un geste du bâton au-dessus de sa tête.

En un clin d'œil, le ciel se couvrit de nuages, le feu baissa, la neige se mit à tomber à gros flocons, et un vent glacial se déchaîna en rugissant dans la montagne. Aux hurlements de cette épouvantable bourrasque, Hélène mêlait des malédictions contre sa belle-sœur et contre Dieu. La chaleur de la pelisse ne suffit plus à réchauffer ses membres engourdis. Sa mère l'attend, elle regarde par la fe-

nêtre, elle regarde du perron, sa fille ne paraît point. Les heures se passent les unes après les autres, Hélène ne revient pas.

« Se serait-elle donc affolée des pommes, au point d'oublier la maison? qu'y a-t-il? il faut que j'aille la chercher moi-même. »

A ces mots, la mère se couvre les épaules d'une pelisse, la tête d'un capuchon et court à la recherche d'Hélène. Les neiges ont tout envahi, et nulle part on ne voit de traces de pieds humains. Aucune voix ne répond à ses cris réitérés. Pendant longtemps elle erra au hasard, la neige tombait en avalanches, la bise glaciale soufflait dans la montagne.

Marouchka avait déjà préparé le dîner, elle avait trait la vache, mais ni Hélène ni la marâtre n'arrivent. Voilà que la quenouille de l'orpheline est déjà pleine, l'ouvrage de la journée est achevé, la nuit s'assombrit et elles ne rentrent pas.

« Serait-il arrivé quelque malheur? ah mon Dieu! » se demanda l'excellente fille, en ouvrant la fenêtre.

L'orage s'est calmé, le ciel rayonne d'étoiles, la neige brille de leur éclat — nulle créature humaine à l'horizon. Marouchka referme tristement la fenêtre, elle se signe et prie Dieu pour sa sœur et sa mère. Le lendemain, elle les attend pour déjeuner, puis pour dîner, mais en vain; ni Hélène ni la ma-

râtre ne revinrent. L'une et l'autre avaient gelé dans la montagne. L'héritage d'une maisonnette, d'une vache et d'un petit champ, échut à la bonne Marouchka. Avec le temps, un honnête fermier s'y trouva aussi ; et ils vécurent heureux et tranquilles [1].

1. Ce conte, ainsi que celui de *Kovlad*, p. 53, traduits en allemand et un peu modifiés, ont déjà attiré l'attention de M. Laboulaye, qui en a fait deux charmants fabliaux français. Voyez, dans ses CONTES BLEUS, *Le pain d'or* et *Les douze mois.*

LE SOLEIL

OU

LES TROIS CHEVEUX D'OR DU VIEILLARD VSÉVÈDE[1].

(TRADUIT DU TCHÈQUE, *voy.* ERBEN, *Maï,* 1860, Prague.)

Est-ce vrai ou non? On raconte qu'il y avait un roi fort passionné pour la chasse aux bêtes fauves de ses forêts. Une fois, il poursuivit le cerf, si loin et si longtemps, qu'il s'égara. Se voyant dans la solitude et surpris par la nuit, le roi fut content de trouver une chaumière habitée par un charbonnier.

1. C'est un des contes dont les variantes se retrouvent chez tous les peuples slaves. Il est marqué au coin d'une haute antiquité. La variante tchèque, que nous traduisons ici, fut recueillie en Bohême, par Erben. En la reproduisant, le savant mythologue compare toutes les variantes entre elles, et il conclut que les *trois cheveux* en question désignent les *trois séjours* que le soleil fait dans les trois régions de la nature, l'air, la terre et l'eau.

Au point de vue qui nous occupe ici principalement, c'est-à-dire des réminiscences du Rig-Véda et de la Ramayana que l'on peut constater dans les contes slaves, nous nous bornerons

« Veux-tu bien me conduire d'ici jusque sur le grand chemin? Je t'en récompenserai généreusement.

— Je le ferais volontiers, répondit le charbonnier, mais j'ai une femme en couches et je ne puis la laisser seule. Du reste, pourquoi ne consentiriez-vous pas à passer la nuit chez nous? Reposez-vous dans le grenier en haut sur une meule de foin odorant que vous y trouverez, et demain matin, je vous servirai de guide. »

à faire observer que le vieillard (*vcéved*) de notre récit ressemble on ne peut mieux à une divinité védique. Son nom est sanscrit, composé du sl. *vcé*, sanscr. *viçva* (tout), et sl. *viéda*, sanscr. *véda* (savoir, connaissance), dieu qui sait tout, et pour cette raison on l'appelle dans la petite Ruthénie *vechtchoun* (le prophète) et en Moravie *sibilla* (la prophétesse).

Il est vieux (*ded*), et notre conte dit positivement, comme nous le verrons plus bas, que le soleil, réveillé de son sommeil, est un enfant aux cheveux d'or; à midi il est un être plein de vigueur et vers le soir, devenu vieillard, il a faim. Or c'est précisément ce que disent les hymnes du Rig-Véda, en parlant du dieu Agni. Ce dieu, à l'état d'embryon, dort dans le briquet de bois, l'Arani; réveillé, il en jaillit sous la forme d'une étincelle :

« Agni! tu nais, et aussitôt tes rayons brillent au souffle du vent qui anime leur éclat. Agni tourne sa langue aiguë contre le bois du bûcher, et sous sa dent disparaissent les aliments solides qui le nourrissent. Il monte vers les régions supérieures. Vers la fin de la nuit, Agni * devient la tête du monde. »

D'après les Védas, le soleil est le fils d'Aditi (la nature). Le vieillard Vsévèd a pour mère une Soudiça (la parque), qui le nourrit, et il dort sur ses genoux.

Le conte parle des vents qui soufflent au moment où le soleil

* Rig-Véda, tome IV, p. 315, trad. Langlois.

Quelques moments après, la femme du charbonnier accoucha d'un fils.

Le roi ne pouvait s'endormir. A minuit il remarqua que des lumières s'agitaient au-dessous de lui, dans la chambre de l'accouchée. En les examinant plus attentivement, à travers une fissure du plafond, il aperçut distinctement : d'abord le charbonnier qui dormait ; puis sa femme à demi évanouie ; et enfin, tout à côté de l'enfant nouveau-né, trois vieilles femmes, debout, vêtues de blanc, chacune tenant un cierge allumé et conversant entre elles.

arrive à sa maison, ainsi qu'au moment où il en sort. Dans les hymnes du *Rig-Véda*, les vents Marouts accompagnent Indra et coopèrent avec lui pendant tous ses travaux. On le voit arriver au milieu des Aryas en prière, pour dévorer les holocaustes qu'ils lui offrent, s'enivrer du breuvage *soma*, et se reposer au milieu de ses fidèles sur une couche d'herbe *kouça*. Le Soleil voit tout, et à cause de sa clairvoyance il porte l'épithète de l'*œil du monde* dans les hymnes du Rig-Véda et l'épithète de l'*œil du jour* dans les chants que le poëte Kochauswski a recueillis de la bouche des paysans illettrés dans les Carpathes.

Le védique Savitri (le soleil créateur) est un dieu à la chevelure d'or. L'année indienne, de même que celle des Slaves du paganisme, comptait trois saisons seulement : la chaude, la tempérée et la froide. On verra dans notre conte que les trois cheveux d'or arrachés de la tête du Vsévède, tombent comme les pétales d'une fleur qui a vécu son printemps, comme les épis de l'été sous la faucille du moissonneur, comme les feuilles de l'automne sous le givre d'une bise glaciale.

Plavacek, que les dieux aiment pour les prières qu'il leur adresse et pour ses vertus, continue la mission de Manus (slave *Monge*). Il représente une incarnation divine. Son existence profite à la terre et au ciel. Cela ressort du contenu même des faits.

La première disait :

« A ce garçon j'accorde le don d'affronter de grands dangers. »

La deuxième disait :

« Moi, je lui accorde la faculté de pouvoir heureusement échapper à tous ces dangers, et de vivre longtemps. »

La troisième dit :

« Quant à moi je lui accorde d'épouser la princesse née à l'heure qu'il est et fille de ce roi même qui dort ici en haut, dans le grenier. »

Avec ces dernières paroles, les lumière s'éteignirent et le silence se rétablit.

Ces vieilles femmes étaient les *Soudiçki*[1] en personne.

Le roi restait atterré de douleur et de surprise, comme s'il eût reçu un coup d'épée en pleine poitrine.

Jusqu'à l'aube du jour, sans fermer l'œil, il pensa aux moyens d'empêcher que les prédictions des Parques ne se réalisassent.

Aux premières lueurs du matin, l'enfant nouveau-né se mit à pleurer. Le charbonnier se leva,

1. Les Parques. Le texte tchèque dit *soudicky* ou *soudice*, de la racine *soud* qui se trouve dans toutes les langues slaves dans le sens de jugement, arrêt, d'où *oçoud* (destin, fatum, décret divin), *oçoudié*, vase pour recueillir les suffrages des votants, et *soudia* ou *soudar* (juge).

s'approcha de lui, et trouva que sa femme avait cessé de vivre.

« Pauvre petit orphelin! s'écria-t-il douloureusement, que deviendras-tu sans les soins d'une mère?

— Confie-moi cet enfant, dit le roi, j'en aurai soin et il s'en trouvera bien. Quant à toi, je te donnerai tant d'argent que tu n'auras plus besoin de te fatiguer à brûler des charbons. »

Le charbonnier y consentit avec plaisir, et le roi partit en promettant d'envoyer quelqu'un pour chercher l'enfant. La reine et les courtisans avaient cru ménager une surprise agréable à leur maître, en lui annonçant la naissance d'une charmante petite princesse, venue au monde la nuit même où le roi son père avait eu l'occasion de voir les trois Parques. Le roi fronça le sourcil et, appelant un de ses domestiques, il lui dit :

« Tu iras à tel endroit, dans la forêt, à la chaumière du charbonnier, auquel tu remettras cet argent, en échange d'un enfant nouveau-né. Prends le marmot et, chemin faisant, noie-le bien quelque part. Seulement, souviens-toi que s'il n'est pas dûment noyé, tu le seras toi-même à sa place. »

Le domestique reçut l'enfant dans un panier et, arrivant au milieu d'une passerelle qui réunissait les deux rivages d'un fleuve large et profond, il y précipita le panier avec l'enfant.

« Bon voyage, monsieur mon gendre, » dit le roi, après avoir entendu le récit du domestique.

Le roi pensait que l'enfant avait péri dans les eaux; mais il n'était rien moins que noyé ou mort. Au contraire, le petit voguait balancé mollement dans son panier, comme dans un berceau. Il y dormait aussi doucement que si sa mère eût chanté pour l'endormir.

Le panier aborde aux environs de la cabane d'un pêcheur. Celui-ci, occupé de réparer ses filets, aperçut un objet surnageant au milieu du fleuve, sauta aussitôt dans une barque, le recueillit, et courut annoncer à sa femme la bonne nouvelle :

« Tu désirais toujours avoir un fils, tiens, en voici un bien beau, la rivière nous l'a apporté. »

La femme du pêcheur reçut l'enfant avec une extrême joie et elle le soignait comme le sien propre. Ils le nommèrent *Plavacek* (qui surnage), parce qu'il leur était arrivé en flottant sur les eaux.

Le fleuve coule, les années se passent, le petit garçon devient un bel homme, et les villages d'alentour n'ont pas de jouvenceau comparable à lui. Or, il advint qu'un jour, en été, le roi chevauchait tout seul. La chaleur étant excessive, il arrêta son cheval devant la cabane du pêcheur, pour lui demander un verre d'eau fraîche. Plavacek vint le lui offrir; le roi le regarda avec attention, puis, se tournant vers le pêcheur, dit :

« Tu as là un beau garçon, est-ce ton fils?

— Oui et non, répondit le pêcheur. Il y a une vingtaine d'années, j'ai trouvé un tout petit enfant, dans un panier, nageant au milieu du fleuve, nous l'avons adopté et élevé. »

Le roi devint pâle comme la mort, car il devina que c'était bien le même enfant qu'il avait condamné à être noyé. Ensuite, se ravisant, il descendit de cheval et dit:

« J'ai besoin d'envoyer un message au château, et je n'ai personne avec moi; pourriez-vous l'y envoyer?

— Très-certainement, reprit le pêcheur, Votre Majesté peut compter sur son intelligence. »

Là-dessus, le roi s'assit pour écrire à la reine ces mots:

« Le jeune homme qui t'apportera ce message, est le plus dangereux de tous mes ennemis. Aussitôt arrivé, fais-lui couper la tête. Point de retard, point de pitié; il faut qu'il soit exécuté avant mon retour au château, je le veux. » Après avoir plié soigneusement la lettre, il la cacheta de son sceau royal [1].

Plavacek prit la lettre et incontinent se mit en route à travers la forêt. Elle était si grande et si épaisse qu'il s'y égara. Surpris par la nuit au milieu

1. Comparez ce passage avec la variante de Glinski, vol. III, p. 193.

de sa course aventureuse, il rencontra une vieille femme.

« Où vas-tu donc, Plavacek, où vas-tu? lui demanda-t-elle.

— Je suis chargé d'une lettre pour le château royal, mais je me vois égaré. Ne pourriez-vous pas, bonne mère, m'indiquer mon chemin?

— Aujourd'hui, mon enfant, impossible. Il fait sombre et tu n'aurais pas le temps d'y arriver, fit observer la vieille. Reste chez moi cette nuit. Tu ne l'auras pas passée chez des étrangers, je suis ta marraine, moi. »

Le jeune homme obéit et ils entrèrent dans une jolie chaumière qui sembla tout à coup surgir de dessous la terre.

Or, pendant que Plavacek dormait, la vieille changea sa lettre en une autre, ainsi conçue :

« Aussitôt après réception de cette lettre, tu conduiras le porteur chez la princesse, notre fille. Ce jeune homme est notre gendre, et je veux qu'ils soient mariés avant mon retour au château. Telle est ma volonté. »

La reine, après avoir lu la lettre, ordonna de préparer tout ce qu'il fallait pour célébrer les noces. Toutes deux, la reine et sa fille, se plaisaient beaucoup dans la société du jeune homme. Rien ne troublait le bonheur des nouveaux mariés.

Après quelques jours, le roi fut de retour au châ-

teau, et, ayant appris ce qui était arrivé, il se mit à injurier la reine.

« Mais vous m'avez ordonné expressément de les faire marier avant votre retour ; relisez votre lettre que voici, » répondit la reine.

Il examina attentivement la lettre. En effet, le papier, l'écriture, le sceau, tout était d'une authenticité irréprochable. Il appela donc son gendre pour l'interroger lui-même sur les détails de son voyage.

Plavacek n'en omit aucun à son beau-père, racontant, comment il s'était égaré et comment il avait passé toute une nuit dans la cabane de la forêt.

« Comment est-elle, cette vieille femme? » demanda le roi.

En écoutant le signalement que Plavacek lui en donna, le roi comprit que c'était précisément la même inconnue qui, vingt ans auparavant, avait prédit le mariage de la princesse avec le fils du charbonnier.

Après avoir réfléchi, le roi ajouta :

« Ce qui est fait est fait. Seulement tu ne seras pas mon gendre pour si peu de chose, oh non! En guise de cadeau de noces, tu dois m'apporter trois cheveux d'or de la tête du *Dède-Vsévède*[1]. »

Il croyait pouvoir par ce moyen se débarrasser de son gendre dont la présence l'importunait.

1. Nous avons dit déjà que *dèd* signifie vieillard, et *vsévèd*, qui sait tout et qui voit tout.

Plavacek se sépara de sa femme et partit. « Je ne sais où aller, pensait-il, mais c'est égal; ma marraine, la Parque, saura bien y aviser. »

En effet, il trouva sans peine la véritable direction, marchant longtemps par monts et par vaux, traversant à gué les rivières, si bien qu'il atteignit les côtes de la mer Noire. Il y aperçut une barque[1] avec son batelier et lui dit :

« Dieu vous bénisse, vieux batelier!

— Et toi aussi, mon jeune voyageur. Où veux-tu aller?

— Au château de Dède-Vsevède pour chercher trois cheveux d'or.

— S'il en est ainsi, sois le bienvenu. J'attends depuis longtemps l'arrivée d'un envoyé tel que toi. Voilà bien vingt ans que je fais passer des voyageurs et aucun d'eux n'a rien fait pour me délivrer. Si tu me promets de demander au Dède-Vsévède quand

1. Une barque avec un batelier sont le symbole, comme l'a savamment observé Erben, du passage solaire de l'hiver au printemps. Le batelier, Charon de la mythologie slave, s'appelle dans les autres variantes *tchart* (le diable), et *obr* (le géant).

Dans la variante veliko-russe, il n'y a ni batelier ni barque, mais *kite-ryba*, c'est-à-dire une baleine, couchée sur la surface des eaux et servant de passerelle d'un bord à l'autre. Elle est meurtrie des coups de pied des passagers qui la maltraitaient, mais elle n'en sera délivrée que lorsqu'elle aura retiré, du fond de la mer, les douze navires chargés de richesses du marchand Marko Bohaty. La baleine expie le crime de leur avoir fait subir un naufrage.

j'aurai un remplaçant pour me libérer de mes peines, je te passerai dans mon bateau. »

Plavacek promit et le batelier le conduisit jusqu'au rivage opposé. Il continua sa marche et approcha d'une grande ville, qui était à moitié ruinée. Non loin d'elle, il aperçut un convoi funèbre : le roi du pays accompagnait le cercueil de son père et des larmes grosses comme des pois inondaient ses joues.

« Dieu veuille vous consoler de votre détresse, dit Plavacek.

— Merci, bon voyageur! Où vas-tu?

— Je me rends chez le Dède-Vsévède, en quête de ses trois cheveux d'or.

— Vraiment, chez le Dède-Vsévède? Quel dommage que tu ne sois pas venu il y a quelques semaines! Nous attendons depuis longtemps un envoyé tel que toi. »

Plavacek s'étant présenté à la cour du roi, celui-ci lui dit :

« Nous avons appris que tu te rends en mission chez le Dède-Vsévède. Hélas! nous avions ici un pommier qui produisait des fruits de Jouvence. Une seule de ses pommes, aussitôt mangée, même par un moribond, le ferait guérir et rajeunir. Mais voilà que depuis vingt ans le pommier ne porte ni fleurs ni fruits. Peux-tu me promettre d'en demander la cause au Dède-Vsévède?

— Je vous le promets. »

Après quoi Plavacek arriva vers une ville belle et grande, mais triste et silencieuse. Près de la porte, il rencontra un vieillard qui, la canne à la main, s'avançait avec beaucoup de peine :

« Dieu vous bénisse, bon vieillard !

— Soyez béni, vous aussi. Où allez-vous donc, beau voyageur?

— Chez le vieux Vsévède pour chercher ses trois cheveux d'or.

— Ah ! tu es justement l'envoyé que j'attendais depuis longtemps. Il faut que je te fasse parvenir jusqu'à mon maître et roi. Allons-y. »

Aussitôt qu'ils furent arrivés, le roi lui demanda :

« J'ai entendu dire que tu vas en ambassade, auprès de Dède-Vsévède. Nous avions ici un puits avec de l'eau qui se renouvelait d'elle-même, et si merveilleuse dans ses effets, qu'en la faisant boire aux malades ils redevenaient bien portants. Quelques gouttes répandues sur un cadavre le faisaient ressusciter. Eh bien, depuis une vingtaine d'années, le puits reste à sec. Si tu t'engages à demander au vieillard Vsévède le moyen de remplir notre puits, je t'en récompenserai royalement. »

Plavacek promit, et le roi le congédia avec bienveillance.

Ensuite, il avait à traverser de longues forêts som-

bres, au milieu desquelles il aperçut une grande prairie toute pleine de belles fleurs, et au milieu un château d'or.

C'était le palais du Dède-Vsévède, tout rayonnant de splendeur; on l'eût dit construit de feu. Plavacek y entra sans rencontrer un être qui bougeât, excepté une vieille femme blottie dans un coin et occupée à filer.

« Salut, Plavacek, je suis bien aise de te revoir ici. »

C'était encore sa marraine, la même qui lui avait offert un gîte dans sa cabane forestière lorsqu'il portait le message du roi.

« Dis-moi donc ce qui t'amène ici de si loin?

— Le roi ne veut pas que je sois son gendre sans l'avoir payé; il m'envoie donc ici pour lui rapporter trois cheveux d'or du Dède-Vsévède. »

La Parque se mit à rire en disant :

« Le Dède-Vsévède? mais je suis sa mère, c'est le Soleil brillant, en personne. Tous les matins, il est enfant; à midi, il devient homme, et le soir il vieillit comme un centenaire décrépit[1]. Soit, je te

1. Voici quelques passages du Rig-Véda qui prouvent que ceux qui les improvisaient, il y a plus de trente siècles, s'imaginaient, de même que les montagnards slovaques d'aujourd'hui, que le Soleil renouvelait son existence tous les jours. Seulement les Aryas primitifs motivaient ses trois âges et ils croyaient que le Soleil provenait du feu (agni) sacré, qu'ils ne

ferai avoir les trois cheveux de sa tête, afin que tu saches que ce n'est pas pour rien que je suis ta marraine. Avec tout cela, tu ne peux plus longtemps rester ici comme tu es! Mon fils le Soleil est doué d'une âme charitable; mais, en rentrant chez lui, il a faim, et je ne m'étonnerais pas si, aussitôt arrivé, il ordonnait de te faire rôtir pour son souper. Vois-tu ce baquet vide, je le renverserai, et tu te cacheras dessous. »

laissaient jamais s'éteindre sur l'autel. Chez les Aryas c'était une croyance, chez les Slovaques ce n'est qu'un souvenir faible, un écho d'un mythe dont ils ne comprennent plus la signification :

.... « De lui (Agni) naît le soleil qui se lève le matin. »
(*Rig-Véda*, vol. IV, p. 315, trad. Langlois.)

« O sage et prudent Agni! Nous ne connaissons point ta grandeur dont toi seul as le secret. Agni dort débile et sans forces; puis il marche; de sa langue il caresse la jeune (libation); il est le maître des nations. » (*Ibid.*, vol. IV, p. 135.)

« A peine né, il (Indra) dit à sa mère : « Quelles sont ces cla- « meurs terribles que l'on entend? » (*Ibid.*, vol. III, p. 330.)

« Indra est terrible dans les combats, ferme et triomphant. A pein est-il né, et déjà il soutient tous les cieux, toutes les terres, et ces grandes vaches (les nuages) à la marche rapide. »
(*Ibid.*, vol. III, p. 371.)

Quant à l'appétit des dieux védiques, toujours très-friands des mets et des boissons enivrantes qu'on leur offre, les hymnes en parlent souvent; un seul exemple suffira ici :

« O Indra! reçois dès le matin le *soma* que nous t'offrons avec ces beignets, ce plat de caillé, ces gâteaux et ces hymnes. »
(*Ibid.*, vol. II, p. 75.)

Avant d'obéir, Plavacek pria la Parque de s'informer auprès du Dède-Vsévède relativement à trois questions dont il s'était engagé d'apporter la réponse.

« Je le lui demanderai ; mais toi, prête une oreille attentive à ce qu'il me répondra. »

Tout à coup le vent se déchaîna du dehors, et, par une fenêtre du château, du côté de l'ouest, arriva le Soleil.

C'était un vieillard à la tête d'or.

« Je sens ici de la chair humaine, s'écria-t-il, je le sens bien ; ma mère, tu as ici quelqu'un.

— Astre du jour, répondit-elle, qui pourrais-je avoir ici sans que tu l'eusses aperçu avant moi ? Le fait est qu'en volant à travers le monde durant toute la journée, tu flaires si souvent les hommes, qu'il n'y a rien d'étonnant que le soir, rentrant dans ta maison, tu continues à sentir l'odeur de la chair humaine. »

Le vieillard ne répondit mot, mais il s'assit à souper. Après le repas, il posa sa tête d'or sur les genoux de la Parque[1] et se mit à sommeiller.

Aussitôt qu'elle eut remarqué qu'il dormait déjà, elle lui arracha un cheveu et le jeta par terre. Le cheveu en tombant fit retentir un son

1. Cette Parque, mère du soleil, correspond à la védique *Aditi* (la nature).

métallique, comme la vibration d'une corde de guitare.

« Que me veux-tu, ma mère? demanda le vieillard.

— Rien, mon fils. Je sommeillais, et j'ai cru avoir rêvé quelque chose de bien étrange.

— Qu'était-ce donc, ma mère ?

— J'ai cru voir un endroit, je ne sais lequel, où il y avait un puits alimenté par une source dont l'eau guérissait les malades, même agonisants, sitôt qu'ils en avalaient une gorgée. Il y a plus, les cadavres même ressuscitaient lorsqu'on les arrosait de quelques gouttes de cette eau merveilleuse. Mais voilà que, depuis vingt ans, le puits reste à sec. Que faut-il faire pour le remplir comme autrefois?

— C'est tout simple, et il est facile d'y remédier. Une grenouille qui s'est logée dans l'orifice de la source empêche les eaux de jaillir. Il faut tuer la grenouille, curer l'intérieur du puits, et on verra l'eau sourdre comme autrefois. »

Lorsque le vieillard se fut rendormi, la vieille lui arracha un autre cheveu d'or et le jeta par terre.

« Que me veux-tu, ma mère?

— Ce n'est rien, mon fils, rien. En sommeillant, j'ai cru voir quelque chose d'étrange. Il me semblait que les habitants d'une ville, je ne sais plus la-

quelle, avaient dans leur jardin un pommier, dont les pommes possédaient la vertu de faire rajeunir les vieux. Une seule de ces pommes mangée par un vieillard lui rendait les forces et la fraîcheur de la jeunesse. Or, depuis une vingtaine d'années, le pommier ne porte plus de fruits. Quels sont les moyens de le faire fructifier ?

— Les moyens ne sont pas difficiles. Une vipère, cachée dans les racines du pommier, en détruit la séve. Il faut tuer le reptile, transplanter le pommier, et on le verra, comme autrefois, se couvrir de fruits. »

Là-dessus, le bon vieillard se rendormit dans un clin d'œil. La vieille lui arracha un troisième cheveu d'or.

« Mais, voyons donc, tu ne me laisses pas dormir, ma mère? dit le vieillard fâché et il voulait se lever.

— Couche-toi, mon fils chéri, et ne bouge pas. Je regrette de t'avoir réveillé. C'est que je sommeillais aussi et j'ai eu un rêve bien étrange. Imagine-toi, il me semblait voir un batelier, aux bords de la mer Noire, qui se plaignait de travailler, depuis vingt ans déjà, sans que personne arrivât pour le remplacer; quand finira-t-il donc de ramer, ce pauvre vieillard?

— C'est un imbécile et voilà tout. Il n'aurait qu'à remettre sa rame entre les mains du premier venu

et lui-même sauter sur le rivage. Celui qui recevra la rame le remplacera en qualité de batelier. Mais laisse-moi tranquille, ma mère, et ne me réveille plus; je dois me lever de grand matin et il me faudra d'abord aller sécher les larmes de la princesse, femme du fils d'un charbonnier. La pauvrette passe toutes ses nuits à pleurer son mari, envoyé par le roi pour lui apporter les trois cheveux d'or de ma tête. »

Le lendemain matin on entendit hurler les vents en dehors du palais du Dède-Vsévède, et, au lieu d'un vieillard, un bel enfant, aux cheveux d'or, se réveilla sur les genoux de la vieille femme. C'était le Soleil divin; il prit congé de sa mère et s'envola par la fenêtre de l'orient.

La vieille femme courut retourner le baquet et dit à Plavacek :

« Tiens, voici les trois cheveux d'or et tu connais déjà les trois réponses[1] que Dède-Vsévède a données. Maintenant, bon voyage, et puisse Dieu te conduire! Tu ne me reverras plus, car tu n'auras plus besoin de moi. »

Plavacek la remercia avec gratitude et partit.

1. Erben fait remarquer que les questions, résolues par le Soleil, désignent allégoriquement les renouvellements périodiques de la nature. L'arbre qui a cessé de fructifier, et le puits qui ne fournit plus d'eau, symbolisent la saison des frimas. En échange du service rendu, Plavacek reçoit beaucoup de richesses. Ce seraient les moissons et les fruits gardés pendant l'hiver.

Arrivé à la ville au puits desséché, et interrogé par le roi sur ce qu'il apportait de bon, il répondit : « Faites soigneusement curer votre puits. Ensuite, tuez la grenouille qui obstrue la source, et vous verrez l'eau merveilleuse sourdre comme par le passé. Le roi fit faire ce que disait Plavacek, et heureux de revoir son puits plein, il lui donna en cadeau douze chevaux, blancs comme des cygnes. Il y ajouta autant d'or et d'argent qu'il en pouvait emporter.

En arrivant à la deuxième ville, questionné par le roi s'il lui apportait de bonnes nouvelles, il répondit :

« Excellentes, on ne peut meilleures. Vous n'avez qu'à faire extraire de la terre votre pommier, et tuer le reptile qui s'est établi dans ses racines. Puis, faites replanter l'arbre et il produira des pommes pareilles à celles d'autrefois. »

En effet, le pommier, aussitôt replanté, se couvrit de fleurs comme si on l'avait inondé de roses. Le roi ravi de joie, lui fit cadeau de douze chevaux, noirs comme des corbeaux, et chargés d'autant de richesses qu'ils étaient capables d'en porter.

Il poursuivit donc son voyage jusqu'aux bords de la mer Noire. Le batelier lui demanda s'il avait appris le moment de sa délivrance. Plavacek se fit d'abord passer, avec ses douze chevaux, sur la rive opposée, et ensuite conseilla au batelier de

remettre sa rame au premier voyageur qui viendrait réclamer ses services, afin qu'il le remplaçât définitivement.

Le roi, beau-père de Plavacek, ne voulait pas d'abord croire à ses yeux en se voyant possesseur de trois cheveux d'or de Dède-Vsévède. Quant à la jeune épouse, elle pleurait à chaudes larmes non plus de tristesse, mais de la joie d'avoir revu son bien-aimé si heureusement de retour, et elle lui disait :

« Comment donc as-tu fait, cher époux, pour acquérir de si magnifiques chevaux avec tant de richesses? »

Il lui répondit :

« Tout cela a été payé au poids de l'âme, avec de l'argent comptant des peines que j'ai prises, et des services que j'ai rendus. Ainsi par exemple, à un roi, j'ai indiqué le moyen de rentrer dans la possession de ses pommes de Jouvence; à un autre j'ai appris le secret de rouvrir les sources de l'eau qui donne la santé et la vie.

— Des pommes de Jouvence! De l'eau de la vie! interrompit le roi en s'adressant à Plavacek : mais oui, j'irai chercher ces trésors moi-même. Ah quel bonheur ! Après avoir mangé une de ces pommes je redeviendrai jeune! Puis je boirai quelques gorgées de l'eau d'immortalité et je vivrai à tout jamais!... »

Sans plus attendre, le roi partit à la recherche des deux objets, et jusqu'aujourd'hui, il n'en est pas revenu[1].

1. Une variante dit que le roi, aussitôt arrivé au passage, fut forcé par le Charon slave d'accepter sa rame et de devenir batelier à sa place.

Pour clore ces quelques remarques, nous ajoutons qu'une variante allemande de ce conte fut publiée dans le recueil des frères Grimm, sous le titre : *Der Teufel mit den drei goldenen Haaren*, et ce n'est pas le seul larcin de traditions orales que la Germanie a fait aux peuples limitrophes. Guillaume Grimm avait recueilli et transcrit une grande partie de ses contes à Erdmannsdorf, dans la Silésie, aujourd'hui prussienne, au district de Lechnicki, c'est-à-dire dans une contrée sise au milieu des populations slaves de Moravie, de Pologne et de Lusace. Cette contrée, aujourd'hui germanisée quant à la langue, n'a jamais cessé de demeurer slave quant à ses mœurs et à ses traditions. Le conte se maintient avec son caractère slave, dont les exploits du héros principal sont empreints. Plavacek, fidèle au type des héros des Baïkas, est un homme de Dieu, une expansion de l'idée rédemptrice. De là viennent son amour et sa sympathie pour les animaux.



KOVLAD[1]

OU

LE SOUVERAIN DU RÈGNE MINÉRAL.

(CONTE TRADUIT DE BOGÉNA, N. p. 321-328.)

I

LE RÊVE.

Il y avait une veuve, mère d'une fort jolie fille. La mère était une bonne et humble personne, mais sa fille était pleine d'orgueil et d'ambition.

Maints épouseurs se présentaient, pour obtenir la main de la jeune beauté; mais leur grand nombre et leurs offres ne faisaient qu'accroître sa présomption et ses refus dédaigneux. Une fois, par un beau clair de lune, la mère s'étant réveillée et ne

1. Le substantif kovlad est un composé de deux mots slaves, *kov*, ce qui est malléable, le métal, et *vlad*, maître. Il y a aussi un autre mot qui répond, pour la forme ainsi que pour le sens, à

pouvant plus se rendormir, se mit à égrener le rosaire, priant Dieu d'assurer le bonheur de son enfant unique, qui, soit dit en passant, lui rendait la vie parfois lourde à supporter. La fille dormait à ses côtés. La pauvre mère contemplait avec amour les charmes juvéniles de son enfant; et, voyant un sourire s'épanouir sur ses lèvres, elle se demanda: « Quel serait donc ce rêve qui la rend si heureuse ?» Ce disant, elle acheva ses patenôtres, suspendit le rosaire au clou, et, posant sa tête sur l'oreiller de son enfant, s'endormit.

Le lendemain, elle dit:

« Raconte-moi donc, fille chérie, qu'as-tu vu de si beau, cette nuit, pour avoir ri dans ton sommeil?

— Ah! oui, maman, c'était un rêve bien délicieux. Imagine-toi : Je rêvais qu'un riche seigneur est venu chez nous, dans un magnifique char de cuivre, et qu'il me donnait une bague ornée de pierres qui rayonnaient comme les étoiles du ciel. Puis, lorsque je suis entrée à l'église, il y avait beaucoup

*Kuvéra** (Plutus), dieu des richesses de la mythologie indienne. En lisant ce conte et celui qui le suit immédiatement, on verra qu'outre l'analogie du nom, il y a celle des détails mythiques. La description que donne l'épopée de Valmiki, des richesses minérales et végétales du royaume de Kuvéra et de son château, rappelle en plusieurs points la *scenerie* des contrées souterraines parcourues par la jeune meunière (p. 72) avec l'enfant perdu. Nous reproduisons ce passage.

* *Kovyra-ti* en russe veut dire fouiller, creuser, estropier, défigurer. Le dieu indien Kuvera était boiteux.

de monde et tous me trouvaient divine et adorable comme la Sainte-Vierge.

— Ah ! mon enfant, tu blasphèmes ; Dieu te préserve de songes pareils ! » répondit la vieille mère, tandis que sa fille, fredonnant une chansonnette, courait gaiement vaquer aux soins du ménage.

Le même jour, on vit, dans leur village, un jeune et beau fermier arriver dans son chariot de campagne, en les priant de venir partager le *pain rustique*. Il était charmant et il plut beaucoup à la mère, mais la fille repoussa sa proposition avec rudesse.

« Quand même tu serais venu, disait-elle, pour me conduire dans un char de cuivre, quand même tu m'aurais offert une bagne ornée de pierres rayonnantes comme les étoiles du ciel, je n'aurais jamais consenti à t'épouser, toi, paysan ! »

Le jeune homme, choqué de ces impertinences, la recommanda à Dieu et s'en retourna tristement chez lui. La mère la réprimanda en lui reprochant sa dureté.

La nuit suivante, la mère se réveilla derechef, prit son rosaire et pria avec encore plus de ferveur afin que Dieu daignât bénir sa fille ; celle-ci, tout en dormant, partit d'un éclat de rire :

« Qu'a-t-elle donc, la pauvre enfant ? toujours des rêves ! » se dit-elle ; puis elle soupira, pria encore, et, posant sa tête sur l'oreiller de sa fille, voulut se

rendormir ; mais, pendant longtemps, elle ne put fermer les yeux.

Le matin, voyant sa fille s'habiller, elle demanda :

« Eh bien ! ma fille, tu rêvais encore et tu riais comme une forcenée !

— Je rêvais qu'un seigneur était venu me chercher dans un char d'or, et qu'il me donnait un diadème d'or. Lorsque je suis arrivée à l'église, les hommes m'admiraient et me vénéraient plus que la Sainte-Vierge.

— Dieu ! quel mauvais songe ! répondit la mère ; quel songe orgueilleux ! Prie Dieu, chère enfant, prie-le de ne pas t'induire en tentation ! »

Cette fois-ci, la mère la gourmanda sévèrement et sortit de la chambre en fermant la porte avec bruit.

Le même jour, on vit arriver dans le village une calèche, et des gentilshommes vinrent inviter la mère et la fille à aller partager le *pain seigneurial*. La mère croyait que c'était un bien grand honneur pour une villageoise qu'une telle offre, et elle se réjouissait d'avance du consentement de sa fille. Mais celle-ci repoussa l'invitation et répondit aux gentilshommes avec hauteur :

« Quand même vous seriez venus me chercher dans un char d'argent massif, quand même vous m'auriez fait présent d'un diadème d'or, jamais je n'aurais consenti à épouser votre seigneur. »

Les gentilshommes se retournèrent dépités et rebroussèrent chemin. La mère la tança d'importance pour tant d'orgueil.

« Fille de malheur, lui criait-elle, l'orgueil est un souffle de l'enfer: sois donc humble, honnête et douce. »

Mais la fille se riait de toutes ces remontrances.

La troisième nuit, la fille dormait profondément, étendue à côté de sa mère. Celle-ci, au contraire, ne pouvait fermer l'œil. Tourmentée de sinistres pressentiments, elle craignait quelque malheur pour sa fille et égrenait le rosaire en priant avec ferveur. Tout à coup, la jeune endormie se mit à ricaner et à rire convulsivement.

« Dieu de miséricorde! s'écria la vieille, quels sont donc les rêves qui hantent ce pauvre cerveau? »

Et elle continua à prier pour sa fille jusqu'à l'aube du jour.

Le matin, elle demande :

« Qu'est-ce qui t'a donc fait ricaner si affreusement, cette nuit? Tu fais de mauvais rêves, ma pauvre enfant.

— Voyons, maman, tu m'as l'air de vouloir me sermonner encore une fois.

— Je veux que tu me racontes quel était ton rêve.

— Eh bien! sachez que je rêvais qu'on était venu

me demander en mariage dans un char tout doré, et que j'ai reçu un magnifique manteau tissu d'or pur. Lorsque nous sommes arrivés à l'église, la foule se pressait pour s'agenouiller devant moi.... »

La mère se tordit douloureusement les mains, tandis que la fille prenait ses robes et sortait, afin d'achever sa toilette et d'éviter les doléances de sa mère.

Le même jour, on vit arriver dans la cour trois chars de cuivre, d'argent et d'or. Le premier était attelé de deux, le second de trois et le troisième de quatre magnifiques coursiers. Des chars de cuivre et d'argent, descendirent des messieurs ayant des gants couleur écarlate, des pardessus verts. Du char d'or descendit un beau seigneur dont les vêtements d'or resplendissaient au soleil.

Tout le cortége alla directement trouver la veuve, et lui demander la main de sa fille.

« Je doute que nous soyons dignes de tant d'honneur, » répondit humblement la veuve ; mais la fille, au premier coup d'œil qu'elle jeta sur le solliciteur, le reconnut pour le fiancé de ses rêves. Aussi s'était-elle retirée dans une chambre à part, pour y tresser une aigrette en plumes de couleur [1].

En échange d'une aigrette de son propre ouvrage

1. Présent emblématique, que les filles slovaques font à celui qu'elles désirent épouser.

que la fille offrit au fiancé, celui-ci lui mit au doigt une bague enchâssée de pierres, qui brillaient comme les étoiles au ciel, et la revêtit d'un manteau en drap d'or. La fiancée se pâmait de joie, et vite se retira pour compléter sa toilette.

En attendant, la mère, soucieuse et en proie à de tristes pressentiments, demanda à son gendre :

« Puisqu'elle consent à partager votre pain, dites-moi de quelle farine est ce pain ?

— Il y a chez nous du pain de cuivre, du pain d'argent et du pain d'or ; libre à ma femme de choisir. »

La mère s'étonnait de plus en plus de tout cela, et s'en affligeait également, tourmentée par des pressentiments de plus en plus sombres.

Quant à la fille, elle ne demandait rien, ne voulait savoir rien, pas même ce qui se passait dans l'âme de sa pauvre mère. Une fois la toilette achevée, la fiancée était réellement magnifique, dans son manteau d'or. Lorsque le seigneur la prit par la main, pour aller à l'église célébrer les fiançailles, elle eut soin de ne demander ni la bénédiction maternelle, ni la permission de prendre congé de sa mère ou de ses compagnes, selon l'usage ancien de ses ancêtres. La veuve toute éplorée, debout sur le seuil de la maison, murmurait une prière pour le salut de l'âme de son unique enfant. Après la cérémonie, les nouveaux mariés montèrent dans le char

d'or, et les messieurs dans les chars d'argent et de cuivre. Les voilà partis, sans que la fille eût fait ses adieux à sa mère en larmes.

Le cortége poursuivit son chemin, sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'il arrivât au bas d'un rocher. En guise de porte cochère, il y avait une large caverne. Les chevaux, à peine entrés, suivirent une pente rapide, de plus en plus bas, et, derrière eux, le géant *Zémo-tras* (qui fait les tremblements de terre) eut hâte de boucher l'entrée de la caverne avec le quartier d'un roc. Ils s'avançaient dans les ténèbres, presque à tâtons. La mariée avait grand'peur, mais l'époux la rassura :

« Ne crains rien, attendons un peu ; il fera clair et beau. »

De tous côtés accouraient des pygmées, portant des torches allumées. Tous ils saluaient et acclamaient leur roi *Kovlad*, et ils éclairaient le chemin du cortége nuptial. Ce fut pour la première fois que l'orgueilleuse fille s'aperçut qu'elle avait épousé Kovlad. Cependant elle ne s'en chagrina point[1].

1. Kouvéra et Kovlad exercent leur pouvoir dans des régions outerraines ; ils touchent à l'enfer et sont ordinairement hostiles aux dieux de la lumière et aux hommes doués de vie. Kovlad enlève la jeune fille et veut qu'elle se nourrisse de métaux ; il retient prisonnier dans ses royaumes souterrains le jeune enfant, pour une faute de sa nourrice. Kouvéra maudit un Gandharva céleste qui ne peut entrer en paradis qu'après avoir été tué par Rama. Voyez à ce sujet un bel épisode de la *Ramayana*, vol. IV, p. 41, trad. Fauche.

Sortant de ces gouffres ténébreux, ils arrivèrent en plein air, au milieu de forêts et de monts immenses, qui s'élevaient jusqu'au ciel. Et, chose étrange, tous les arbres, sapins, ifs, hêtres, toutes les montagnes y étaient de plomb massif.

Quand ils eurent traversé ces monts étonnants, on vit derechef arriver le géant Zémotras. Il s'empressa de combler toutes les issues du chemin qu'ils venaient de parcourir.

Des montagnes de plomb, le cortége nuptial déboucha dans de vastes plaines rayonnantes de beauté, et, au milieu d'elles, se trouvait un château d'or, incrusté de pierres précieuses. Il y avait tant de choses à voir, que la mariée, fatiguée de l'examen de toutes ces merveilles, ne respira plus librement qu'en remarquant les pygmées en train de préparer un festin. Elle avait faim, on s'assit à table.

On servait des mets frits et cuits de différents métaux, de cuivre, d'argent et d'or. Tous s'en régalaient, hormis la jeune mariée, qui ne pouvait manger. Elle pria son époux de lui faire donner un morceau de pain.

« Je le ferai bien volontiers, madame, » répondit Kovlad et, sur son ordre, on apporta une miche de pain tout de cuivre. Elle ne put en manger. Le maître fit apporter une miche d'argent; la mariée ne put en manger. Le maître fit donner une miche

d'or. Les domestiques s'empressèrent d'en servir à madame, mais elle ne put pas non plus en manger.

« Je serais bien aise de vous satisfaire, mais nous n'avons pas ici d'autres pains que ceux-là. »

Ce n'est qu'alors, qu'elle s'aperçut entre quelles mains elle s'était livrée, et elle se mit à pleurer amèrement.

« Tu as beau verser des larmes et te plaindre, dit Kovlad, tu savais bien quel pain tu aurais à rompre; or, ta volonté a été faite. »

Et, en effet, il n'en fut pas autrement. Ce qui est fait est fait. La jeune mariée dut désormais demeurer sous terre, chez son mari Kovlad, le dieu des métaux, dans leur château d'or, parce qu'elle n'avait cherché que de l'or et qu'elle n'avait jamais voulu rien de mieux. Ainsi soit-il.

II

L'ENFANT PERDU.

Un seigneur possédait des richesses incalculables. C'était bien, mais elles ne lui profitaient guère, car il n'avait pas d'héritier auquel il eût pu les léguer.

Déjà sur le retour de l'âge, il se sentait vieux plutôt que jeune. Pauvre homme! Tous les jours il allait avec sa femme, à l'église, prier Dieu qu'il daignât leur octroyer la bénédiction d'avoir un fils.

Et cela dura longtemps, jusqu'à ce qu'une fois, sa femme se sentit en état de maternité. Leurs espérances croissaient de jour en jour. Or, la veille de la venue au monde de l'enfant, le père eut un songe. Il rêvait que sa femme lui donnerait un garçon, mais que celui-ci n'existerait qu'à condition de ne jamais toucher la terre, avant le terme de douze ans accomplis.

Des nourrices nombreuses, averties d'avance, veillaient soigneusement à ce que cette condition fût remplie sans faute. L'enfant approchait de la fin de sa douzième année. Il ne lui restait plus que peu de jours, et on ne lui avait jamais permis de toucher la terre. Les nourrices tantôt le portaient sur leurs bras, et tantôt le berçaient dans son berceau d'or[1].

Déjà le père commençait les préparatifs d'une fête splendide, qu'il se proposait de donner à l'occasion de la délivrance de son fils du joug des conditions si onéreuses du destin. Tout à coup, un fracas épouvantable et des cris insolites ébranlèrent les remparts de la cour du château. La nourrice,

1. Les dieux indiens restent debout sur la terre sans la toucher.

tenant alors l'enfant dans ses bras, et voulant connaître la cause de l'alarme, oublia à un tel point ses devoirs, que la malheureuse posa l'enfant par terre et courut regarder à la fenêtre.

Le bruit cessa. La nourrice revint reprendre le garçon dans ses bras. Impossible de raconter son chagrin, lorsqu'elle s'aperçut que l'enfant n'y était plus et qu'elle avait négligé les ordres de son maître. Attirés par ses cris et ses lamentations, tous les domestiques du château accoururent. Le seigneur ne tarda pas à venir aussi ; tout effrayé, il s'enquiert, il demande ce qui est arrivé et où est le garçon? La nourrice, frémissante comme la feuille du tremble, inondée de larmes, raconta au père une à une toutes les circonstances de la disparition de son fils unique.

On ne saurait s'imaginer l'immensité de l'angoisse du seigneur, lorsqu'il vit ses espérances les plus chères s'anéantir d'une façon si inattendue. Dans un clin d'œil, il dépêcha des serviteurs dans toutes les directions pour chercher l'enfant. Il ordonnait, il suppliait, il versait de l'or à pleines mains, promettant tout, pourvu qu'on lui ramenât son fils. Les recherches les plus minutieuses ne firent pas défaut, mais personne ne put découvrir l'enfant, qui disparut comme s'il n'eût jamais existé.

Quelque temps après, le seigneur affligé apprit que, dans une des plus belles salles du château,

chaque soir, à minuit précis, on entendait quelqu'un marcher et pousser des gémissements plaintifs. Il voulut remonter à la source de cette apparition, car un pressentiment lui disait que l'enquête pourrait le conduire à la découverte si ardemment désirée. Or, il fit proclamer, dans toutes les localités de son royaume, qu'il donnerait trois cents pièces d'or à quiconque consentirait à veiller une nuit dans la salle en question.

Les gens de bonne volonté ne manquaient point. Mais aucun d'eux n'eut le courage de subir l'épreuve jusqu'à la fin ; chacun, aussitôt qu'à minuit les gémissements commençaient à se faire entendre, aimait mieux se sauver que de risquer sa vie au prix de trois cents pièces d'or. Aussi le seigneur restait indécis et ne pouvait se convaincre si l'auteur de ces gémissements était son fils, ou bien quelque âme en peine.

Dans le voisinage du château habitait une veuve, meunière de profession et mère de deux filles. Elles étaient bien pauvres et vivaient au jour le jour. La nouvelle des bruits nocturnes qui se faisaient entendre dans le château du seigneur, et la promesse de trois cents pièces d'or de récompense, pénétrèrent jusqu'à la cabane de la meunière. La fille aînée dit à sa mère :

« Nous sommes si malheureuses que nous n'avons rien à perdre. Ce serait certes un bon moyen de

soulager notre misère, que de gagner trois cents pièces d'or, au bout d'une nuit de patience. Je veux essayer, y consens-tu? »

La mère remua les épaules en signe d'irrésolution, puis, ayant pensé au dénûment dans lequel elles se trouvaient, elle permit à sa fille aînée d'aller veiller une nuit au château.

La fille aînée alla directement chez le seigneur.

« Vraiment, tu oserais faire le guet toute une nuit dans la salle hantée par les revenants? Tu n'en as pas peur, n'est-ce pas, jeune meunière?

— Je veux bien essayer cette nuit même, répondit-elle; je vous prierais seulement de me faire donner de quoi préparer à souper, car j'ai faim. »

Le seigneur ordonna de lui fournir tout ce qu'elle demanderait. En effet, on lui apporta des provisions suffisantes, non pas pour un seul, mais pour trois soupers. La fille aînée prit tous ces comestibles, y ajouta quelques bûches de bois sec, alluma une bougie et entra résolûment dans la salle en question. En bonne ménagère, elle commença par faire du feu dans la cheminée, et par y mettre des pots. Puis elle couvrit la table et se fit un bon lit.

Toutes ces occupations lui prirent les premières heures de la soirée; le temps passait si rapidement, qu'elle fut surprise d'entendre déjà sonner minuit. Aux derniers sons de l'horloge, elle entendit quel-

qu'un marcher et gémir dans la salle. La fille effrayée court d'un coin à l'autre, mais elle ne voit personne, bien que le bruit de pas et les soupirs ne cessent point. Soudain elle voit un adolescent s'approcher d'elle et lui demander :

« Pour qui fais-tu la cuisine?

— Pour moi-même, » répondit-elle.

La figure de l'inconnu se couvrit d'une teinte de chagrin ; il regarda tristement la fille et, après quelques instants de silence, demanda derechef :

« Et cette table servie, pour qui l'as-tu préparée?

— Pour moi-même, » fit la meunière.

Le front du jeune homme s'assombrit et ses beaux yeux bleus se remplirent de larmes. Il demanda encore une fois :

« Et ce lit, pour qui l'as-tu fait ?

— Pour moi-même, » répondit la fille, toujours sur le même ton d'indifférence et d'égoïsme.

Des larmes abondantes tombèrent des yeux du jeune homme, il se tordit les bras et disparut.

Le lendemain, la meunière aînée alla raconter au seigneur tout ce qu'elle avait vu et entendu du jeune inconnu, sans pourtant mentionner la pénible impression que ses réponses négatives avaient produite sur lui. Le seigneur paya les trois cents pièces d'or convenues, content d'avoir enfin découvert quelques vestiges.

Le lendemain, la fille puînée de la meunière,

après avoir reçu des instructions de sa sœur, et avoir appris comment il fallait agir et répondre, alla au château offrir ses services. Le seigneur y consentit volontiers et ordonna de lui fournir abondamment tout ce dont elle pourrait avoir besoin. Sans perdre de temps, elle se rendit dans la salle, ralluma le foyer de la cheminée, mit son pot, étendit une nappe blanche sur la table et, après avoir fait le lit, attendit l'heure de minuit.

Lorsque le jeune inconnu s'approcha d'elle, en demandant : « Pour qui fais-tu la cuisine ? Pour qui as-tu couvert la table ? Pour qui as-tu préparé le lit ? » elle répondit comme sa sœur lui avait appris : « Pour moi-même, pour moi seule. »

Le jeune homme, comme auparavant, fondit en larmes, se tordit les mains et disparut aussitôt.

La fille puînée de la meunière courut le lendemain raconter au seigneur tout ce qu'elle avait vu et entendu, gardant pour elle-même les détails de la douloureuse impression que ses réponses avaient produite sur le jeune homme. Comme à sa sœur, on lui compta les trois cents pièces d'or pour la veillée.

Le troisième jour, la fille cadette de la meunière voulut, à son tour, tenter fortune.

« Mes sœurs, disait-elle, puisque vous avez si bien réussi à revenir, chacune avec une somme de trois cents pièces d'or, j'espère que Dieu m'aidera aussi

à apporter mon gain pour les dépenses de notre bonne maman. Je veux y aller. »

La veuve aimait plus tendrement sa cadette que ses deux filles aînées, et n'aurait pas voulu l'exposer à un danger. Mais considérant que les autres avaient eu du succès, elle la laissa courir les chances.

La cadette, à l'instar de ses sœurs, commença par obtenir le consentement du seigneur, et comme elles, s'étant approvisionnée suffisamment, entra dans la salle. Ayant allumé la cheminée, mis les pots au feu, couvert la table et fait le lit, avec crainte et espérance, elle attendit l'heure de minuit.

Minuit sonne. Tout à coup la salle retentit du bruit des pas de quelqu'un qui marche, en poussant des cris plaintifs et des soupirs. La meunière cadette eut beau regarder autour d'elle et chercher dans tous les recoins, aucune trace de qui que ce soit, aucun être qui bouge. Cependant le silence se rétablit, et devant elle apparut un jeune homme, qui demanda d'une voix douce :

« Pour qui donc fais-tu la cuisine ? »

Les sœurs avaient bien recommandé à la cadette d'agir et de répondre à leur manière ; mais, au premier coup d'œil jeté sur les yeux tristes et sympathiques du jeune homme, elle résolut de le traiter avec moins de rudesse.

« Eh bien, tu ne me réponds pas ? Pour qui fais-tu la cuisine ? » répéta-t-il avec impatience, vu

que sa première question était demeurée sans réplique.

La cadette, un peu embarrassée, répondit :

« Je la fais pour moi ; cependant, si tu le voulais bien, pour toi aussi. »

A ces paroles, le front attristé du jeune homme se rasséréna.

« Et cette table, pour qui l'as-tu servie?

— Pour moi, à moins que tu ne veuilles t'y asseoir aussi. »

Un léger sourire parcourut le visage du jeune homme.

« Et ce lit, pour qui l'as-tu fait?

— Pour moi seule, mais tu peux bien t'en servir au besoin s'il te plaît. »

Le jeune homme, transporté de joie, applaudissant des mains, s'écria :

« A la bonne heure! j'accepte avec plaisir l'invitation et tout ce que tu as bien voulu préparer pour moi. Mais, attends un moment, je t'en supplie, attends-moi, j'irai vite remercier mes bienfaiteurs des soins qu'ils m'ont prodigués. »

Une brise de printemps, fraîche et tiède, parcourut toute la salle, au moment où, au milieu du plancher, s'ouvrit un précipice béant. Le jeune homme y descendit lentement, et la meunière, voulant voir ce qu'il y ferait, le suivit, en se tenant aux basques de son manteau.

Ainsi tous deux ils atteignirent le fond de l'abîme.

Là, tout un nouveau monde se déploya devant les yeux de la jeune fille. A droite, coulait un fleuve d'or liquide; à gauche, resplendissaient les crêtes en or massif des montagnes élevées. Au centre, s'étendait une vaste prairie, étalant ses pelouses verdoyantes et des milliers de parterres de fleurs. Le jeune homme s'avançait, tandis que la meunière le suivait à une faible distance et de manière à ce qu'il ne s'en aperçût point.

Chemin faisant, il saluait les fleurs de la prairie, on eût dit ses anciennes connaissances, les embrassant, les caressant et les quittant avec regret[1]. Ensuite ils atteignirent une forêt dont tous les arbres étaient en or massif. A peine y étaient-ils entrés qu'une multitude d'oiseaux, de différentes espèces, se mit à gazouiller, voltigeant autour du jeune homme et se posant familièrement sur sa tête et ses épaules. Le

1. L'idée que se font les conteurs slaves sur le monde souterrain est presque identique avec celle des Indous :

« Au-dessous de la terre se trouvent sept cavités qui s'étendent jusqu'à l'enveloppe du monde. Les cieux souterrains sont peuplés de jardins, de palais et de lieux où l'on joue. » (Suit la description des réjouissances.).... « Ces splendeurs surpassent en éclat celles des immortels.... Les habitants de ces régions sont exempts de la douleur, de la vieillesse.... Ces plaisirs sont l'œuvre de Maya, dont l'effet est d'enlever à l'homme le souvenir de l'esprit, etc. »

(*Bahv. Pur.*, vol. II, p. 480, trad. Burnouf.)

jeune homme leur parlait, et il caressait chacun d'eux. Sur ces entrefaites, la jeune meunière cassa une branche de l'arbre d'or, et la serra dans une de ses poches, en souvenir de ce pays si étrange.

De cette forêt d'or[1], ils arrivèrent à une forêt dont les arbres étaient tous d'argent. Leur arrivée y fut

1. Les richesses et les délices du royaume de Kuvéra sont décrites ainsi par Valmiki :

.... « Là et dans le milieu des eaux, se dresse une montagne d'argent ; elle s'appelle *ançoumat* (ou rayonnante). Ses contours sont plantés d'arbres tout d'argent, couverts de belles fleurs aux senteurs exquises. »

(*Ramayana*, vol. V, p. 252, trad. Fauche.)

.... « Là, cachés sous les arbres d'or, coulent sur un sable d'or les rivières à lotus d'or, où les montagnes d'or vont baigner leurs pieds. Les nymphéas, d'or bruni, couvrent là de riches moissons les étangs peuplés d'oiseaux.

« Ce ne sont partout que bois et bocages délicieux, couleur des fibres de lotus d'or, forêts d'or massif et toutes parfumées de senteurs exquises. » (*Ibid.*, vol. V, p. 206.)

.... « Là, paré d'or et bâti par les mains de Viçvakarma, architecte céleste, s'élève, pareil aux nuages blancs, le céleste palais de Kuvéra.

« Là, tout couvert de canards et de cygnes, un vaste bassin émaillé de nélumbos et de nymphéas à foison, laisse entrevoir dans son lit un sable de perles et de lapis-lazuli.

« Là, ce dieu qui donne, à son gré, les richesses, ce royal fils de Viçravas, ce monarque des Yakchas, lui, devant qui se prosterne l'univers entier; là, dis-je, là il passe son temps à se divertir avec les Gouhyakas, ses domestiques et ses courtisanes. »

(*Ibid.*, vol. V, p. 287.)

Dans le conte précédent nous avons vu le cortége nombreux des pygmées et des domestiques de Kovlad.

également saluée, par une immense quantité de différents animaux se pressant, les uns à l'envi des autres, pour l'approcher. Il parlait à chacun d'eux et les flattait de la main. En attendant, la meunière cassa une branche de l'arbre d'argent, à la dérobée, en se disant :

« Cela pourra me servir de témoin des merveilles que je contemple ici, et auxquelles mes sœurs ne croiraient pas autrement si je leur en parlais. »

Après que le jeune homme eut pris congé de tous ses amis, il rebroussa chemin à travers les sentiers qui les avaient conduits. La cadette le suivait pas à pas, sans être aperçue.

Arrivés au bas du précipice que nous connaissons déjà, elle se cramponna doucement aux basques du manteau du jeune homme, qui prit l'essor et s'éleva, plus haut et plus haut, jusqu'à ce qu'ils se retrouvassent au milieu de la salle du château. L'ouverture du parquet se referma aussitôt.

La meunière reprit sa place, devant la cheminée, et il lui dit :

« Eh bien, mes adieux sont faits! nous pouvons maintenant nous mettre à souper. »

Elle s'empressa de servir sur la table tout ce qu'elle avait préparé à la hâte. Assis l'un à côté de l'autre, ils soupaient ensemble et, quand ils se furent rassasiés à cœur joie, l'adolescent dit :

« Il serait temps de prendre du repos. »

L'un et l'autre ils se couchèrent dans le lit soigneusement fait, mais la jeune fille eut soin d'y établir une barre de séparation en mettant, entre elle et le jeune homme, ces deux branches d'or et d'argent[1], qu'elle avait cueillies dans la contrée des minéraux.

Quelques moments plus tard, le jeune couple s'endormit paisiblement.

Le lendemain, le soleil était déjà bien haut et la meunière cadette ne venait point auprès du seigneur. Impatienté de ce retard, il attendit un peu; enfin, de plus en plus inquiet, il alla lui-même se renseigner sur les lieux. Arrivé dans la salle, il n'en voulait pas d'abord croire à ses propres yeux. Qui pourra dire le bonheur du père, lorsque, en ouvrant la porte, il aperçut son fils, couché à côté de la belle meunière? C'était précisément le moment de leur réveil. Le père sautait de joie, comme un enfant, criant à tue-tête, appelant à lui tous les dignitaires

1. Dans les mariages qui se font par procuration, chez les Slaves danubiens, le commissaire (*déver*) chargé de conduire la fiancée à la maison du fiancé, la surveille de près durant tout le voyage. Pendant le sommeil il couche soit à la porte, soit près du lit même de la fiancée, en mettant son sabre entre lui et la vierge, précaution inutile chez un peuple qui n'a pas encore perdu la chasteté de ses mœurs patriarcales.

Michelet, *Origines du droit français*, cite un fait analogue chez les Scandinaves :

« Brunehild, selon l'Edda, reçut Sigurd dans son lit; mais le guerrier mit son épée entre lui et la vierge. »

et domestiques du château, pour venir partager sa félicité. Le jeune homme, s'étant réveillé, aperçut les deux branches métalliques qui le séparaient de la fille, il l'interrogea avec étonnement :

« Comment, que vois-je ? Tu m'as donc suivi jusque-là ? Eh bien, sache que par cet acte tu m'as délivré en brisant le charme. Ces deux branches seront pour nous deux castels où nous pourrons habiter désormais. »

Il prit les deux branches, les jeta par la fenêtre. En un clin d'œil, elles se transformèrent en deux magnifiques châteaux : l'un d'or, l'autre d'argent massifs. C'est bien là que la fille cadette de la meunière, après avoir épousé le jeune homme qu'elle avait délivré, vécut heureuse, comme elle y vit encore, si elle n'est pas morte.



DIEVA ZLATO VLASKA[1]

OU

LA VIERGE AUX CHEVEUX D'OR.

(Conte traduit du tchèque,

voy. Erben, dans le *Maï*, 1859, Prague.)

Il y avait un roi sage et si savant qu'il pouvait comprendre le langage de tous les animaux. Or, oyez comment il acquit cette science. Une fois, il

1. On la nomme *zlato-vlaska* en Bohême et *zlato-koça* chez les Ruthènes de Lituanie, de *zlato*, l'or, *vlaç*, le cheveu, et *koça*, la chevelure. Tous ces mots sont d'origine sanscrite : *hari*, jaune d'or, rayon de lumière; *vilaça*, éclat (slave *blask*), et *keçava*, la chevelure, d'où l'épithète de *Krichna* (le chevelu) *kéçavas*. Une des divinités de la mythologie slave s'appelait *Zlata-Baba* (la femme d'or), et il en est souvent question dans les *Baïkas* de la Ruthénie blanche. Erben, qui a publié la variante tchèque que nous traduisons ici, pense que :

« Le conte de la *Vierge aux cheveux d'or* appartient au grand groupe des récits mythiques dont l'héroïne ne peut être conquise qu'après avoir triomphé de trois difficultés que le conquérant doit vaincre l'une après l'autre.

« Le héros de notre conte, Georges, combat moyennant des

vit venir chez lui une vieille femme qui lui apporta un reptile (*had*)[1] en disant :

« Faites-le cuire pour vous, et vous verrez qu'aussitôt après en avoir mangé, vous comprendrez tout ce que disent les animaux de l'air, de la terre et de l'eau. »

Le roi était bien aise d'avoir occasion de savoir ce que personne ne savait. Il paya donc la vieille femme généreusement et recommanda à un de ses domestiques affidés d'avoir soin de bien préparer ce poisson et de le servir à dîner.

« Mais, ajouta le roi, tu n'y goûteras pas toi-même. Prends garde; car si tu oses me désobéir, tu auras vécu. »

Le domestique, Georges, s'étonnait de cette recommandation et se demanda pour quelles raisons son maître tenait tellement à ce que personne ne mangeât de ce mets. Il examina le poisson et se dit :

« De ma vie je n'ai vu poisson semblable, il

armes empruntées aux trois éléments : l'eau vivifiante, prise dans les airs, les perles recueillies sur la terre, et enfin le symbolique anneau d'or retiré du fond des eaux. Georges, aidé par le corbeau, les fourmis et le poisson, habitants des éléments en question, n'est qu'une personnification du soleil de la belle saison. »

1. Le mot slave *had* a plus d'une signification : reptile, divination, et aussi la parole. L'intelligence du langage des animaux est l'objet de plusieurs contes chez tous les peuples slaves. Karadich en a publié une variante serbe sous le titre de : *Némoutchi yézik* (la langue des muets).

m'a l'air d'un reptile. Et, quand j'en goûterais, quel mal y aurait-il? Quel est le cuisinier qui ne tâte pas des plats qu'il assaisonne? »

Aussitôt la friture achevée, le domestique en prit un petit morceau sur sa langue et, tandis qu'il dégustait la sauce, il entendit quelque chose bourdonner en l'air et parler à ses oreilles :

« Prenons-en une miette; goûtons un peu! »

Il regarda pour savoir d'où venaient ces paroles, mais il n'aperçut que quelques mouches voletant dans la cuisine. En même temps quelqu'un demandait dans la cour, d'une voix rauque et saccadée :

« Où donc allons-nous descendre, où? »

Quelqu'un répondit :

« Dans le champ d'orge du meunier! Sus à l'orge du meunier! »

Georges, levant les yeux du côté d'où venait cette étrange conversation, vit dans l'air un jars qui volait à la tête d'une troupe d'oies.

« A la bonne heure! pensa-t-il, je sais maintenant quelle est la vertu que possédait ce prétendu poisson, que mon maître voulait manger tout seul. »

Georges ne pouvait plus douter qu'il n'eût appris à comprendre le langage des animaux; il se régala encore de quelques miettes de la friture, et s'empressa d'en servir le reste au roi, comme si de rien n'était.

Après avoir dîné, le roi ordonna à Georges de

faire seller deux chevaux et de l'accompagner à la promenade. Les voilà en route, le maître en avant et le domestique par derrière.

En traversant une prairie verdoyante, le cheval de Georges se mit à piaffer et à hennir ces mots :

« Dis donc, mon frère, je me sens si léger et si dispos aujourd'hui que je pourrais, d'un seul bond, sauter par-dessus ces montagnes-là.

— J'en ferais autant, répondit le cheval du roi; mais je porte un vieillard débile, il tomberait comme une bûche, et se briserait le crâne.

— Qu'est-ce que cela te fait? tant mieux s'il crève, répondit le cheval de Georges; au lieu de porter un vieillard, tu serais monté par un jeune homme. »

Le domestique riait beaucoup en entendant cette conversation des chevaux, mais il riait sous cape, craignant d'être remarqué par le roi. Cependant, celui-ci tourna la tête, et voyant un sourire sur les lèvres de Georges, il lui demanda les motifs de sa gaieté.

« Ce n'est rien, Majesté, je ris sans savoir trop pourquoi, il m'est venu à l'idée quelque drôlerie. »

Le vieux roi cessa de le questionner, mais il conçut quelques soupçons, et comme il se méfiait également du domestique et des chevaux, il se hâta de rentrer au château.

Aussitôt de retour, le roi dit à Georges :

« Donne-moi du vin, mais prends garde de n'en

verser que juste autant qu'il faut pour remplir le verre. Une goutte de trop le ferait déborder, et alors certainement j'ordonnerais à mes bourreaux de te trancher la tête. »

A ces mots, on vit voler, non loin des fenêtres du château, deux oiseaux; l'un poursuivait l'autre, qui se sauvait, emportant au bec trois cheveux d'or [1].

« Donne-les-moi, criait le poursuivant; tu sais qu'ils m'appartiennent.

— Mais, non pas! je les ai ramassés pour moi-même.

— N'importe, c'est moi qui les ai vus tomber lorsque la vierge aux cheveux d'or se peignait. Donne-m'en deux, au moins, tu garderas le troisième pour toi.

— Pas un seul! »

Là-dessus l'oiseau agresseur réussit à saisir les cheveux, l'autre lui en disputait la possession et, au milieu de la lutte, un cheveu tomba par terre et en

1. L'épervier céleste *Syéna*, dont nous parlons ailleurs, laissa tomber par terre le feu du ciel, qu'il portait pour les hommes. Les débris de ce mythe védique se retrouvent dans plusieurs contes slaves. Ainsi l'oiseau Ohnivak, blessé, perd une de ses plumes de feu. Ici les corbeaux, se disputant la possession de *trois cheveux du soleil*, laissent aussi tomber l'étincelle sacrée avant de la faire parvenir à sa destination. Le même épervier apportait aux Aryas la plante *soma*, dont le suc enivrait leurs dieux.

.... « L'épervier t'apporte, dans sa serre, ce beau, cet innocent *soma* qui doit être ta nourriture, qui donne la vie et augmente la famille. » (*Rig-Véda*, vol. IV, p. 483.)

tombant retentit d'un son métallique. Georges s'oublia au point qu'il détourna la tête et versa trop de vin, qui se répandit par terre.

Le roi tout courroucé se convainquit que son domestique l'avait trahi en apprenant le secret du langage des oiseaux, et dit :

« Scélérat ! tu dois mourir pour m'avoir désobéi. Cependant je te ferai grâce à condition que tu m'amèneras ici la vierge aux cheveux d'or ; je veux l'épouser. »

Que faire? Le pauvre Georges devait tout faire pour racheter sa vie, dût-il la compromettre dans un voyage long et semé de périls. Il promit au roi d'aller querir la vierge aux cheveux d'or, bien qu'il ignorât où et comment la trouver. Ayant sellé son cheval, Georges se laissa conduire machinalement jusqu'aux abords d'une forêt sombre, où brûlait un arbuste abandonné par des pâtres. Des étincelles, qui en tombaient, menaçaient d'incendier une vaste fourmilière qui se trouvait auprès. Un essaim de pauvres fourmis s'enfuyait, en emportant çà et là leurs petits œufs blancs.

« Aide-nous dans la détresse, bon Georges, criaient-elles d'une voix plaintive, ne nous laisse pas périr nous et nos enfants enfermés dans ces œufs ! »

Il descendit aussitôt de cheval pour couper l'arbuste et étouffer le feu.

« Merci, brave homme, et souviens-toi qu'au besoin, tu pourras nous appeler à ton aide, nous te serons utiles à notre tour. »

Après quoi, pénétrant plus profondément dans la forêt, Georges arriva sous un sapin très-élevé. Il aperçut, au sommet, un nid, et, au pied de l'arbre, deux petits corbeaux qui se plaignaient et appelaient leurs parents :

« Hélas! père et mère, disaient-ils, où êtes-vous? Ils se sont envolés, eux, et il nous faut chercher notre pâture et nous nourrir nous-mêmes, pauvres et faibles que nous sommes! Nous n'avons pas encore assez de plumes à nos ailes; comment trouver de quoi manger? Aide-nous, bon Georges, ne nous laisse pas crever de faim. »

Georges, sans réfléchir longtemps, descendit de son cheval et l'abattit d'un coup d'épée, afin que les petits corbeaux eussent de quoi se nourrir. Ils le remercièrent gaiement et lui firent cette promesse :

« Si jamais tu te trouves en détresse, appelle-nous à ton aide et nous viendrons te secourir; n'en doute point. »

Ensuite, Georges, obligé de voyager à pied, marcha longtemps dans les forêts. Après les avoir franchies, il aperçut devant lui une mer vaste et qui se confondait avec l'horizon. Sur la plage, et tout près de lui, deux hommes se disputaient à propos d'un

gros poisson, aux écailles d'or, qui venait de tomber dans leurs filets et dont chacun d'eux voulait s'assurer la possession à lui seul.

« Le filet m'appartient, disait l'un, donc le poisson est aussi ma propriété. »

A quoi l'autre répondit :

« Ton filet ne te serait d'aucune utilité et tu l'aurais perdu dans la mer, si je n'étais arrivé à temps dans ma barque.

— Eh bien, tu auras pour toi le deuxième poisson, si j'en prends encore un.

— Et si tu ne prends rien? Non, donne-moi celui-ci, et le produit de ta deuxième pêche sera pour toi.

— Je vais vous réconcilier, dit Georges, en les accostant. Vendez-moi ce poisson, je vous le payerai bien et vous vous en partagerez le prix par moitié. »

Là-dessus, il leur donna tout l'argent dont le roi l'avait pourvu pour faire le voyage, tout, sans en garder une seule pièce pour lui-même. Les pêcheurs se réjouissaient du gros bénéfice qu'ils avaient réalisé, et Georges laissa le poisson tomber dans la mer. Le poisson, tout heureux de sa délivrance inespérée, plongea et disparut dans les flots. Puis il revint à la surface, sortit la tête et dit :

« Toutes les fois que tu auras besoin de mon aide, appelle-moi et je ne manquerai point de te prouver ma reconnaissance. Au revoir, Georges.

— Où vas-tu? demandèrent les pêcheurs.

— Je vais chercher une épouse pour mon vieux maître; son nom est la Vierge aux cheveux d'or, mais je ne sais où la trouver.

— Si ce n'est que cela, nous pouvons bien te renseigner, répondirent les pêcheurs. C'est la princesse Zlato Vlaska, fille du roi, dont le palais de cristal se trouve dans cette île que tu vois là-bas. Tous les matins, à l'aube du jour, lorsque la belle Zlato Vlaska peigne ses cheveux d'or, l'éclat qui en resplendit va se répandre et se refléter sur le ciel et sur la mer. Veux-tu aller voir cette île? Nous t'y conduirons gratuitement, parce que tu nous as réconciliés d'une manière aussi habile que libérale. Seulement, une fois arrivé dans le château, fais bien attention et prends garde de ne pas confondre la princesse en question avec ses sœurs. Elles sont au nombre de douze, mais il n'y en a qu'une seule aux cheveux d'or. »

Georges, après avoir atteint les rivages de l'île, se rendit au château de cristal. Sans préambules, il demanda au roi d'accorder la main de sa fille Zlato Vlaska au prince, qui l'avait chargé de cette mission.

« Je la lui donne, dit le roi, mais à condition que tu obtiennes cette faveur au prix de labeurs que je t'indiquerai moi-même. Tu auras trois tâches à remplir ici, pendant trois jours consécutifs, d'après

mes ordres. Aujourd'hui tu peux aller te reposer pour te remettre des fatigues du voyage. »

Le lendemain, le roi dit :

« Ma fille aux cheveux d'or avait un tissu en perles fines ; le tissu s'étant défait, les perles s'en sont dispersées et sont tombées dans ces herbes hautes qui couvrent la prairie verdoyante. Va ramasser toutes ces perles, et qu'il n'en manque aucune. »

Georges se rendit incontinent à la prairie, qui était large et se prolongeait à perte de vue. Il s'agenouilla et se mit à chercher au milieu des touffes d'herbes et de broussailles. Depuis le matin jusqu'à midi, il chercha sans avoir réussi à trouver une seule perle. Enfin il s'écria :

« Ah! si j'avais ici mes bonnes fourmis, elles pourraient me venir en aide.

— Nous voilà, jeune homme, nous sommes à tes ordres! répondirent aussitôt les fourmis, arrivant Dieu sait d'où et comment, et courant tout autour de Georges. Que demandes-tu?

— Je dois recueillir des perles dispersées dans cette prairie et je ne puis en voir aucune ; voulez-vous bien m'aider?

— Attends un peu, nous allons les recueillir toutes. »

Et il ne fallut pas les attendre longtemps. Elles lui apportèrent un tas de perles retrouvées parmi

les herbes. Quant à lui, il n'avait que la peine d'enfiler les perles une à une, en les rajustant sur le tissu. Enfin, au moment même où il voulait nouer le tissu, il aperçut une fourmi boiteuse, s'avançant lentement parce qu'elle s'était brûlé une patte lors de l'incendie de l'arbuste. Elle criait de loin :

« Attends, Georges, ne fais pas de nœud sur ton tissu, avant d'y avoir replacé la dernière perle que voici. »

Le roi, aussitôt que Georges lui eut apporté les perles, les compta lui-même, se convainquit qu'elles étaient au complet et dit :

« Tu t'es bien acquitté de la première tâche, demain je t'en donnerai une autre. »

En effet, le matin du jour suivant, le roi parla à Georges en ces termes :

« Ma fille aux cheveux d'or, en se baignant dans la mer, a laissé choir dans les eaux sa bague d'or. Je veux que tu ailles chercher ce bijou et que tu me l'apportes aujourd'hui. »

Georges se promenait tout pensif sur la plage. La mer était pure et transparente, mais il ne pouvait pas en apercevoir le fond et, à plus forte raison, la bague qui y gisait.

« Ah! mon poisson d'or, que n'es-tu présent ici, certainement tu m'aurais secouru !

— Me voici ! répondit le poisson, du fond des

abîmes de la mer, j'accours pour t'offrir mes services. Que veux-tu?

— Il me faut trouver une bague d'or, perdue ici, quelque part; or, j'ai beau y regarder, je ne vois pas même le fond de la mer. »

Le poisson dit :

« Justement, je viens de rencontrer un brochet qui portait une bague d'or sur sa nageoire; attends un moment et tu l'auras. »

En effet, il ne fallut pas attendre longtemps. Le poisson reparut et remit à Georges le brochet et la bague.

Le roi loua le savoir-faire et l'exactitude que Georges avait mis à s'acquitter de la deuxième tâche et il lui proposa la troisième, en ces termes :

« Si tu désires que j'accorde la main de ma fille aux cheveux d'or au prince qui t'envoie chez nous, tu dois m'apporter de l'eau de la mort et de l'eau de la vie (*mrtvé a givé vody*). Nous en aurons besoin. »

Georges ignorait où tourner ses pas, pour aller à la recherche de ces eaux. Confiant dans la protection divine, il suivait machinalement le mouvement de ses jambes, marchant çà et là au hasard, jusqu'à ce qu'il fut arrivé dans une forêt sombre. Il soupirait en se disant :

« Ah, si mes corbeaux se trouvaient ici, ils m'aideraient peut-être. »

Tout à coup, il entendit quelque chose bruire

au-dessus de sa tête. On ne sait trop ni comment ni d'où arrivèrent les deux corbeaux en croassant :

« *Krâk, krâk,* nous voici prêts à te secourir; que veux-tu?

— Il me faut de l'eau de la mort et de l'eau de la vie que je suis incapable de trouver moi-même.

— Nous saurons bien les trouver, nous. Attends un moment. »

Chose dite, chose faite. Les corbeaux revinrent, portant au bec chacun une petite gourde, dont l'une contenait de l'eau de la vie et l'autre de l'eau de la mort.

Georges, enchanté de la réussite de ses démarches, rebroussa chemin pour retourner au château. A l'extrémité de la forêt, il aperçut des toiles d'araignée suspendues entre deux pins. Au milieu d'elles, une grosse araignée dévorait une mouche qu'elle venait de tuer. Georges, prenant quelques gouttes de l'eau de la mort, en aspergea l'araignée, ce qui lui fit lâcher prise. La mouche roula par terre comme une cerise mûre. Georges, avec un peu d'eau de la vie, humecta la mouche qui, en un clin d'œil se mit à remuer. Elle se débarrassa de la toile d'araignée, déploya ses ailes et prit l'essor en bourdonnant près de l'oreille de son libérateur. Elle lui disait :

« Georges, tu as assuré ton propre bonheur en me ressuscitant! Sans moi, tu ne parviendrais jamais

à reconnaître la princesse aux cheveux d'or parmi les douze sœurs entre lesquelles tu auras à choisir. »

Et la mouche avait raison, car le roi, voyant que Georges avait accompli la troisième tâche, promit de lui abandonner sa fille Zlato Vlaska.

« Mais, ajouta-t-il, tu auras à la trouver toi-même. »

Cela disant, le roi le conduisit dans un vestibule spacieux, où tout autour d'une table ronde étaient assises douze charmantes jeunes filles. Chacune d'elles portait une espèce de coiffe en toile blanche comme de la neige, qui cachait soigneusement toute la partie supérieure de la tête, et retombait jusqu'à terre. Les yeux les plus exercés n'auraient pas pu deviner quelle était la couleur des cheveux ainsi couverts.

« Voici mes filles, fit le roi. Une seule parmi elles a les cheveux d'or. Trouve-la, et tu pourras l'emmener avec toi. Au contraire, si tu ne devines pas, elle restera avec nous et tu devras t'en retourner les mains vides. »

Georges se sentait fort embarrassé, ne sachant comment s'y prendre. Au milieu de ces perplexités, quelque chose comme un bourdonnement de mouche lui chuchota à l'oreille :

« *Bzz, bzz !* approche-toi de ces jeunes filles et *marche autour d'elles*[1], alors je te dirai quelle est la tienne. »

1. « Marche autour d'elles. » Cette recommandation se rattache

Ainsi parlait la mouche, que Georges avait sauvée et ressuscitée avec de l'eau de la vie.

Rassuré par ces paroles, il marchait résolûment tout autour des jeunes filles en les désignant au doigt l'une après l'autre :

« Celle-ci n'a pas de cheveux d'or.... celle-ci non plus.... ni celle-ci.... »

Soudain, averti par la mouche, il s'écria :

« A la bonne heure, voici la Zlato Vlaska! C'est bien elle! et je la prends comme mienne, elle que j'ai conquise, que j'ai payée au prix de tant de peines. Non, vous ne pourrez pas me la refuser.

— En effet, tu l'as devinée, » avoua le roi; et la princesse désignée, se levant de son siége, fit tomber la coiffe, découvrant au grand jour toutes les splendeurs de sa magnifique chevelure qui, comme

à une superstition commune aux Indiens et aux paysans slaves. Le code de Manou dit qu'en marchant autour de quelqu'un, de manière à ce qu'il reste toujours du côté gauche, on le rend inaccessible à l'action des mauvais esprits. Dans notre conte c'est une espèce de *pradakchina*, cercle magique, dont nous parlons ailleurs.

Dans la partie V, livraison XI de la Revue publiée par la Société scientifique de Prague, en 1860, il y a une dissertation intitulée : « DIÉVA, la déesse aux cheveux d'or chez les Slaves païens. » L'auteur, J. J. Hanush, cherche à prouver que la *vierge aux cheveux d'or* des contes slaves ressemble beaucoup à Pallas Atheněa de la mythologie grecque. Il dit entre autres, que :

« La plus ancienne prière des Hellènes de l'antiquité se bornait à l'invocation : « Exaucez-moi, Zeus! Athenéa! Apollon! » Ainsi, dans la trinité des divinités les plus élevées, Athenéa ve-

une cascade de rayons solaires, inondait la jeune princesse de la tête aux pieds. L'éclat qui en rejaillissait éblouissait les yeux de Georges, devenu amoureux d'elle.

Le roi eut soin de pourvoir sa fille d'un trousseau digne d'une reine, et Georges la ramena en qualité de fiancée royale. Le voyage se fit sans aucune contrariété.

Aussitôt arrivés, le vieux roi, ivre de joie, à la vue de Zlato Vlaska, trépignait d'aise. Il s'empressa de donner les ordres nécessaires pour hâter la célébration des noces avec un luxe inouï. Il dit à Georges :

« Tu m'avais volé le secret du langage des animaux; or j'ai voulu d'abord te faire pendre et abandonner ton cadavre en pâture aux animaux de proie.

nait en première ligne après Jupiter. Homère aussi (*Iliade* IV, 515 et v. 875), appelle Athenéa « la plus grande après Zeus; » elle était sa fille ou, pour mieux dire, elle n'était que le jeune Zeus, sous une forme féminine, de même qu'Apollon n'était que le jeune Zeus sous une forme virile.

Eschyle dit (*Euménides*, v. 791-792) : « La seule et unique déesse qui connût les clefs de la petite chambre où Zeus cachait sa lumière, était Athenéa. »

Diéva ou Diévana, déesse des mythologies polonaise et tchèque, « était fille de Pérun et de Letnitza. » Diéva slave, de même qu'Athéné grecque, n'est ni le soleil, ni la lune, ni un astre quelconque, mais elle est la lumière ou l'éther en général, la clarté diurne et nocturne.

Pour de plus amples développements de cette assertion, nous renvoyons le lecteur à l'article de Hanush; c'est un petit chef-d'œuvre d'érudition digne des savants tchèques.

Mais tu viens de me servir si bien, que je daigne commuer ta peine; c'est-à-dire, que tu seras décapité tout de même, mais je te ferai ensevelir avec les honneurs dus à un officier supérieur. »

Les bourreaux ayant exécuté cet ordre aussi cruel qu'injuste, la princesse aux cheveux d'or pria le roi de lui faire don du cadavre de Georges, demande que le vieillard amoureux ne put refuser.

Zlato Vlaska, de ses propres mains, remit la tête tranchée sur le torse. Ensuite, elle l'aspergea avec de l'eau de la mort, si bien que, dans un clin d'œil, les deux parties du corps se réunirent en une seule. La deuxième aspersion, faite avec de l'eau de la vie, opéra un miracle encore plus extraordinaire : Georges, rendu à la vie, se releva frais et fringant comme un chevreuil, et sa figure rayonnait de fraîcheur et de jeunesse.

« Ah! que j'ai bien dormi! disait-il en se frottant les yeux.

— Oui, on ne peut mieux, répondit la princesse aux cheveux d'or en souriant. Sans moi, tu aurais dormi pour l'éternité! »

Cependant le vieux roi, voyant Georges ressuscité et plus jeune, plus beau, plus vigoureux que jamais, voulut aussi essayer de se faire rajeunir à son tour. A cet effet, il recommanda aux siens de lui couper la tête et de l'asperger ensuite avec de l'eau vivifiante. On la lui trancha, mais il ne ressuscita

pas, quoiqu'on eût dépensé toute la provision de cette eau pour arroser le cadavre du vieillard. On recourut alors au procédé inverse et l'on répandit de l'eau de la mort sur la tête tranchée. Mais on ne réussit qu'à demi. Car bien que la tête et le torse se fussent rejoints, le cadavre ne put ressusciter faute de l'eau de la vie. Personne ne pouvait s'en procurer, à moins de comprendre le langage des animaux, comme l'avait fait Georges. On finit donc par le proclamer roi, et la princesse aux cheveux d'or régna avec lui.



CONVERSATIONS AVEC LES DIEUX

OU

UN VOYAGE DANS LE SOLEIL

ET DANS LA LUNE[1].

(CONTE TRADUIT DE BOGÉNA NEM. p. 183.)

Un jeune homme et une jeune fille s'aimaient réciproquement. Elle ressemblait à une colombe par la douceur du caractère, lui à un aigle par sa bravoure. On les appelait Jean et Annette.

Le père d'Annette, riche fermier, avait des champs à lui, tandis que le père de Jean n'était qu'un pau-

1. Ce conte n'est qu'une variante slovaque du conte bohème des *trois cheveux du vieillard Vsévède.* Les dieux s'entretiennent ici avec l'homme de même que dans les hymnes du *Rig-Véda* (trad. Langlois, vol. IV, p. 252), où le dieu Agni n'a pas honte d'avouer qu'il a peur de toucher au corps d'un bœuf, que les Aryas viennent de tuer pour l'offrir en holocauste. Agni entre aussi en conversation et explique les raisons de sa conduite, inconnues à ses sacrificateurs.

vre pâtre des montagnes, ce qui ne choquait pas le moins du monde Annette. Elle le trouvait riche de vertus et ne s'imaginait point que son père y pût trouver à redire. Un jour donc Jean, après s'être paré de ses habits les plus neufs, alla demander la main de la fille du fermier. Le paysan l'écouta jusqu'à la fin, sans l'interrompre, puis répondit :

« Si tu veux épouser Annette, il faut que tu ailles d'abord parler au Soleil en personne, et lui demander pourquoi il ne chauffe pas autant la nuit que le jour. Ensuite, tu iras demander à la Lune pourquoi elle n'éclaire pas le jour aussi bien que la nuit. Quand tu auras su leurs réponses, tu reviendras ici pour m'en informer à mon tour; alors je te donnerai ma fille et toutes mes richesses. »

Ayant entendu ces paroles, Jean rabattit son bonnet de côté, prit congé d'Annette et s'achemina à la recherche du Soleil. Arrivé dans une ville déserte, à la tombée du jour, il demanda la permission d'y passer la nuit. De bonnes gens lui offrirent un gîte, l'invitèrent à leur table et lui demandèrent quel était le but de son voyage. Il raconta qu'il allait s'entretenir avec le Soleil et la Lune; alors le maître de la maison le pria de demander au Soleil pourquoi le plus beau poirier de la ville avait cessé de fructifier depuis quelques années, tandis qu'autrefois il produisait annuellement les

poires les plus délicieuses du monde. Jean s'engagea volontiers à demander les raisons de cette stérilité, et le lendemain il continua son voyage.

Il marcha par monts et par vaux, traversant des bruyères et des forêts, jusqu'à ce qu'il fût arrivé dans un pays qui manquait d'eau potable. Les habitants ayant appris que Jean allait s'entretenir avec le Soleil et la Lune, le chargèrent de demander à ces astres pourquoi un puits, qui alimentait principalement la contrée, ne donnait plus autant ni d'aussi bonne eau qu'autrefois. Jean, en homme qui aime à obliger, promit de ne pas oublier leur commission ; puis il continua son chemin.

Après une longue traversée, il arriva enfin chez le Soleil, qu'il trouva sur le point de partir.

« O Soleil ! lui dit-il, arrête-toi un moment et ne t'en va pas d'ici avant de me répondre.

— Hâte-toi donc et parle, car je dois aujourd'hui faire le tour du monde, dit le Soleil.

— Dis-moi pourquoi tu ne chauffes pas et pourquoi tu n'éclaires pas aussi bien la nuit que le jour ?

— Par cette raison simple que, si j'éclairais et chauffais la nuit aussi bien que le jour, je finirais par brûler toute la terre et tout ce qu'il y a dessus.... »

Pour ce qui regardait le poirier et les fruits, le Soleil répondit que sa sœur la Lune[1] ne man-

1. Sa *sœur la Lune*. Le texte dit : « son frère la Lune, » parce

querait pas de satisfaire la curiosité de Jean à cet égard.

A peine le Soleil eut-il achevé ces paroles qu'il s'empressa de partir ; Jean se mit à marcher avec tant de diligence et alla si loin qu'il finit par rencontrer la Lune.

« Veux-tu bien t'arrêter un moment dans ta course ? lui dit-il, j'aurais quelque chose à te demander.

— Soit, mais dépêche-toi, le monde m'attend, répondit la Lune en s'arrêtant aussitôt.

— Dis-moi, Lune chérie, pourquoi n'éclaires-tu pas le jour comme la nuit, et pourquoi ne chauffes-tu jamais ?

— Parce que si j'éclairais le jour de même que la nuit, les plantes ne produiraient rien. Je n'échauffe point la terre, mais je lui procure d'abondantes rosées, afin qu'elle soit fertile et que Dieu la bénisse dans ses fruits, » répliqua la Lune. Puis elle voulut continuer sa route, mais Jean la retint encore pour savoir les raisons de la stérilité du poirier de la ville, car il avait promis de s'en enquérir aussi.

Voici ce qu'il apprit à ce sujet :

« Aussi longtemps que la fille aînée du roi de la ville est restée vierge, le poirier a fructifié annuel-

que la Lune, *Méciatz* dans les langues slaves, de même que *Manus* en sanscrit, n'est pas une déesse, mais un dieu.

lement; depuis qu'elle a enterré son enfant nouveau-né sous ce poirier, l'arbre n'a plus rien produit. Faites déterrer le cadavre de l'enfant, mariez la princesse, et vous verrez le poirier se couvrir de fleurs et de fruits, comme par le passé. »

La Lune allait prendre congé de Jean et continuer ses courses, lorsqu'il lui adressa encore une question :

« Dans le pays que tu sais, demanda-t-il, pourquoi n'a-t-on plus cette eau claire et saine qui y abondait autrefois?

— Parce que, sous la margelle et à l'endroit même d'où les eaux doivent sourdre librement, il s'est établi un énorme crapaud qui les trouble et les infecte à chaque instant. Qu'on fasse briser la margelle et tuer le crapaud et l'on aura de l'eau pure et saine, comme d'habitude. »

Ces paroles aussitôt proférées, la Lune se hâta de se remettre en route. Jean n'y opposa aucun obstacle, ayant réussi à se renseigner sur tout ce dont il avait besoin.

Retournant gaiement vers son village, il s'arrêta d'abord dans le pays qui manquait d'eau. Les habitants coururent à sa rencontre, désireux de connaître le résultat de ses investigations. Jean les conduisit lui-même jusqu'au bord du puits, en leur expliquant les renseignements fournis par la Lune et en les instruisant de ce qu'ils devaient faire. En effet, ils

trouvèrent, en bas de la margelle du puits, un crapaud horrible, dont le contact polluait tout. Après qu'on l'eut tué, l'eau reprit sa transparence et sa saveur d'autrefois. Jean, comblé de présents que tout le monde lui apporta, reprit son chemin.

Arrivé à la ville au poirier stérile, Jean y reçut un accueil empressé de la part du prince, qui aussitôt s'enquit s'il n'avait pas oublié d'interroger les astres pour lui.

« Je n'oublie jamais mes promesses, mais j'ignore s'il vous sera agréable d'apprendre les véritables motifs du mal. Les voici : Tant que votre fille est demeurée vierge, le poirier a fructifié chaque année. Si maintenant il ne le fait plus, c'est qu'elle a enterré sous cet arbre un enfant nouveau-né. Ordonnez qu'on fasse déterrer le cadavre de l'innocent pour l'inhumer honorablement, faites marier la princesse et le poirier ne manquera pas de reprendre son ancienne fertilité. »

Le prince alla lui-même pour se convaincre de la vérité de ces assertions. Tout se trouva tel que la Lune avait indiqué. L'enfant fut donc enterré dûment et sa mère mariée et Jean comblé des cadeaux les plus riches. On lui donna même un magnifique cheval pour accélérer son retour à la maison.

Annette, folle de joie en apprenant le retour de son fiancé, ne savait que devenir ; elle qui avait tant souffert, tant pleuré pendant l'absence de Jean ! Ce-

pendant tels n'étaient pas les sentiments du père, lui qui espérait ne le revoir jamais. Car s'il avait envoyé Jean à la recherche du Soleil, ce n'était que dans le but de le faire périr, brûlé par les feux caniculaires. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Notre jeune pâtre arriva non-seulement sain et sauf, mais bien plus savant que tous ses ennemis. Il apprit pourquoi le Soleil n'éclaire ni n'échauffe la nuit comme le jour, pourquoi la Lune ne peut point chauffer et pour quels motifs elle éclaire seulement pendant la nuit. Il apportait avec lui des richesses plus considérables que celles de son beau-père, et de plus il possédait un noble coursier plein de vigueur et de feu. Qu'aurait eu donc à redire le vieux père d'Annette? Leur fête de noces fut bruyante. Il y avait tant de gruau et tant d'hydromel, que les vases en débordaient, et tant de musique que les montagnes en retentissaient d'écho en écho.

LE BRIGAND MADEY[1].

(CONTE TRADUIT DE GLINSKI. *Voy.* vol. IV, p. 7.)

Il y avait un bon paysan honnête, laborieux, sobre, et dont la vie était si pure qu'aucune action mauvaise ne lui pesait sur la conscience. Quoique son avoir fût fort médiocre, une pieuse inclination le portait à sacrifier chaque jour une partie de ce qu'il possédait pour le soulagement de ses frères plus pauvres que lui. Aussi était-il aimé de Dieu qui le comblait de ses grâces, lui faisait trouver, dans

1. Plusieurs génies malfaisants de la mythologie indienne portent le nom de Madhou. Le plus célèbre d'entre eux est le démon Madhou qui se révolta contra Brahma et fut tué par Vichnou. De là viennent les épithètes de *Madhou le ravisseur des Védas* et *Vichnou le meurtrier de Madhou*, qu'on leur donne ordinairement. Le brigand de notre conte finit par se repentir de ses crimes, en subissant des austérités semblables à celles d'un pénitent hindou. Voici une invocation :

« O Vichnou ! Après avoir tué Madhou et son compagnon Kaïtabha, les redoutables ravisseurs du Véda, tu vins apporter la collection des écritures. »

(*Bagh. Purana*, vol. III, p. 99, trad. Burnouf.)

la pratique des œuvres de miséricorde, un bonheur et une douceur extraordinaires, et le destinait, tout pauvre paysan qu'il fût, à prendre place un jour auprès du Créateur dans son royaume éternel. Un soir, ce brave homme s'égara dans une forêt, et arriva, au milieu d'une nuit fort obscure, à une misérable petite auberge; il entra et, ne voyant aucun habitant, il fut d'abord troublé; mais bientôt il se rassura, fit le signe de la croix, monta sur le poêle[1], et après avoir récité le psaume qui commence par ces mots : « Celui qui se confie au Très-Haut..., » il s'étendit de son long et s'endormit.

Mais voilà que, vers minuit, quelqu'un arriva à l'auberge. On alluma de la lumière et bientôt s'établirent, autour de la table, douze brigands d'une taille gigantesque, tous armés jusqu'aux dents, et ayant une mine à imposer au plus brave.

L'un d'eux, leur chef sans doute, qui tenait d'une main un sac plein d'or et de l'autre une massue, faite du tronc d'un pommier, versa sur la table le contenu du sac et se mit à le partager en douze petits tas. Le silence succéda aussitôt à l'agitation qui avait régné jusque-là parmi les brigands. Toutes ces farouches figures, ruisselantes de sueur et animées par la cupidité, se tournèrent vers leur chef,

1. Le dessus du poêle remplace le bois de lit chez les paysans slaves du Nord. Toute la famille y dort ordinairement.

surveillant le partage de cet or, prix du sang et destiné à fournir à leurs désordres. Ce moment de calme décela la présence du pauvre paysan, dont les ronflements bruyants parvinrent aux oreilles des brigands.

Le chef s'élança aussitôt sur lui, et lui assena un violent coup de sa massue. Mais, ô merveille, au lieu de briser le crâne du pauvre paysan, l'arme meurtrière rebondit, comme si elle avait frappé une pierre, et le dormeur ne fut pas troublé dans son sommeil. Le brigand effrayé s'approcha, une lumière à la main, et vit que le voyageur endormi était recouvert de la tête aux pieds d'une armure d'acier, mais tellement fixe, tellement serrée, qu'aucune arme n'eût pu l'entamer.

Les brigands surpris le contemplèrent quelque temps, puis ils achevèrent le partage de leur butin. Après quoi, ils s'endormirent tous à l'exception du chef qui, sa massue à la main, monta la garde, jetant des regards curieux sur le bon paysan, qui ne s'éveilla, le lendemain matin, qu'après tous les autres. Au moment même où il ouvrit les yeux, son armure merveilleuse disparut et il se retrouva dans son costume ordinaire. Ceci surprit encore beaucoup le chef des brigands qui, pour mieux pénétrer le mystère, se mit à le presser de rester un peu de temps avec eux. On le fit manger et boire toute la journée et, le soir surtout, on le força si bien à

boire que, n'ayant plus l'esprit tout à fait présent, il récita à peine la moitié de son psaume et s'endormit.

Les brigands l'entourèrent et, voyant que l'armure d'acier ne couvrait cette fois que la moitié de son corps, ils voulaient le tuer, mais leur chef les retint. Alors ils se jetèrent à terre et s'endormirent du sommeil des justes. Le lendemain, ils pressèrent encore le paysan de passer la journée avec eux, et ils le forcèrent avec tant de violence à manger et à boire que, le soir venu, non-seulement il ne put réciter son psaume, mais il ne fit pas même le signe de la croix et tomba endormi sur un banc.

Cette fois il n'avait plus du tout d'armure et les brigands l'auraient certainement tué, si leur chef n'avait veillé toute la nuit auprès de lui, pour le protéger contre leurs coups qu'il parait avec sa massue.

Le lendemain quand il s'éveilla, le chef lui tint ce discours :

« Dis-moi, paysan, ne serais-tu pas un magicien, comme il me semble d'après les œuvres que tu fais? La première nuit que tu as passée ici, je voulais te tuer, car il faut que tu saches que nous sommes des brigands; mais l'armure merveilleuse dont tu étais couvert a repoussé ma massue, comme elle eût fait un brin de paille; hier, tu n'avais plus que la moitié de cette armure, et aujourd'hui tu

n'en as plus du tout; enseigne-moi ton art et je te donnerai de l'or en échange.

— Je ne suis point magicien, mais c'est la bonté de Dieu qui est grande à mon égard. Cette armure, invisible en ce moment, doit tenir à la récitation d'un psaume, que j'ai dit tout entier le premier jour, dont je n'ai dit que la moitié le second, et qu'hier soir j'ai complétement omis[1].

— Eh bien! puisque tu es tellement en faveur auprès de Dieu, prie-le donc quelquefois pour moi, indigne criminel, qui ne sais ni n'ose prier; à cette condition je te donne la vie. Sauve-toi seulement bien vite, avant que mes compagnons ne te voient; car avant toi, personne n'est sorti vivant de nos mains. »

Le paysan salua et sortit. Puis quand il fut déjà bien loin, il s'agenouilla devant une croix dans un champ, et rendit grâces à Dieu de sa délivrance.

Un an ou deux après, il s'était marié et son ménage allait à merveille. Il chargea, un jour, une voiture avec du froment, et se dirigea vers une ville fort éloignée. Or, comme il traversait une forêt vers le soir, il s'égara et, voyant briller de loin une petite lumière, il voulut aller de ce côté,

1. L'erreur ou l'omission commise dans la manière de prononcer ses prières donnait lieu aux suites les plus fâcheuses chez les Indiens. (Voy. *Bagh. Purana*, liv. IX, ch. I, Burnouf.)

quand tout à coup le cheval tomba dans une profonde ornière, et la voiture s'y embourba jusqu'à l'essieu. Le paysan courait vainement du cheval à la voiture pour tâcher de les tirer de là, rien ne faisait, il perdait ses peines; ce que voyant il s'écria avec emportement :

« Le diable lui-même n'y pourrait rien !

— Si, si, s'écria un petit nain boiteux, qui apparut tout à coup auprès de lui, car sans moi la voiture, le cheval et le froment resteraient dans ces fondrières qui me servent de retraite et d'où je guette les passants. Mais je ne travaille jamais pour rien, moi, il faut me payer. »

Le paysan voulait faire le signe de la croix, mais il ne put porter la main à son front et les paroles saintes étaient sorties de sa mémoire. Après un moment de stupeur, il dit en tremblant :

« Eh bien, quel prix demandes-tu pour m'aider? serait-ce mon âme?

— Tes œuvres de miséricorde nous ôtent tout pouvoir sur ton âme, mais nous nous contenterons de quelque petite bagatelle.

— Comme quoi, par exemple?

— Eh bien, quand ce serait, par exemple, une chose que tu aurais laissée à la maison, sans le savoir, et que tu ne t'attends pas à y trouver?

— Comment te donnerais-je une chose dont j'ignore l'existence?

— Tu me la céderas par écrit, je dresserai l'acte, tu le signeras. »

A ces mots, il tira de sa poitrine un parchemin marqué au timbre de Satan, prit en main une de ces plumes, qui servent aux juges vendus pour écrire leurs arrêts, piqua le quatrième doigt de la main gauche du paysan, et écrivit avec ce sang quelques caractères qu'il lui fit signer. Puis, roulant le parchemin, il le serra dans son sein, et, ensuite, en un tour de main, il retira de la fondrière les roues du char embourbé et disparut.

Ce ne fut qu'alors, que le paysan sentit revenir dans sa main droite la puissance de se mouvoir ; il fit le signe de la croix. Le pauvre hère poursuivit son chemin, en soupirant de ce qu'au lieu d'appeler Dieu à son aide, il avait invoqué le diable, qui venait sans doute de lui jouer quelque mauvais tour.

Arrivé à la ville, il vendit son froment, serra la moitié de son argent et employa le reste à l'achat d'un grand nombre d'objets de piété, croix, images, rosaires, médailles et livres de prières, qu'il alla ensuite colporter, de village en village, jusqu'à ce que la marchandise fût vendue. Cela fait, il retourna chez lui et rentra, après huit mois d'absence.

Sa femme, qui était à la fenêtre, l'aperçut de loin et courut aussitôt à sa rencontre, tenant entre ses bras son fils, enfant de quelques semaines, qu'elle lui présenta.

Le premier mouvement du paysan fut de se réjouir, en rendant grâces à Dieu pour ce don inespéré. Mais, ensuite, la réflexion lui fit voir que c'était évidemment cet enfant que, sans le savoir, il avait voué au diable. Cette pensée le jeta dans une profonde tristesse. Il n'en dit rien cependant à sa femme, et fit baptiser l'enfant, auquel il donna le nom de Bienvenu. L'enfant grandit et se développa. Il était doux, humble, intelligent et pieux; il fréquenta d'abord l'école d'un couvent voisin et y donna tant d'édification, qu'il fut admis au noviciat et destiné à la prêtrise[1]. A mesure que le temps, marqué pour son ordination, approchait, son père devenait toujours plus triste. Il s'absorbait dans ses réflexions, et pleurait souvent; pressé par sa mère,

1. La langue sanscrite et ses traditions sont éclairées d'une aube déjà toute chrétienne, plusieurs siècles avant l'ère du christianisme. Les rois de la Ramayana s'inclinent devant la supériorité de l'homme qui se dévoue au service des dieux. Valmiki dit :

« Au-dessus du brahme, resplendit l'anachorète (Richi), dont la vive lumière efface les rayons des astres environnants, c'est la grandeur des grandeurs.

.... « La force du Kchatrya (guerrier pol. Ksiongé) est une chimère. La force réelle, c'est la force inséparable de la splendeur brahmanique. »

(*Ramayana*, vol. I, p. 319, trad. Fauche.)

Le respect traditionnel dont les hommes de Dieu jouissaient chez les Slaves, se rencontre à chaque page de leur histoire. Tous les rois serbes, de la dynastie Némania, finissent par abdiquer le trône pour aller mourir à l'ombre d'un ermitage. Madey, de notre conte, fera la même chose.

Bienvenu chercha à découvrir la cause de ce chagrin. Un jour, qu'il était seul avec son père, il lui baisa les mains et le supplia, avec larmes, de s'ouvrir à lui. Ne pouvant résister davantage, le vieillard s'écria, en sanglotant :

« Ah, mon fils, comment ne pleurerais-je pas, quand je prévois avec douleur que tu seras sans doute empêché de te consacrer à Dieu, par quelqu'un à qui j'ai eu le malheur de te vouer, même avant ta naissance? »

Et il lui raconta tout.

« N'est-ce que cela, mon père? Eh bien, espérez en Dieu; avant le temps où je dois être ordonné, j'irai en enfer retirer le titre de vente de mon âme, et je le remettrai entre vos mains; priez seulement pour moi. » Puis, ayant reçu la bénédiction de ses parents, il demanda à ses supérieurs du couvent la permission d'entreprendre ce voyage, se munit d'un goupillon, d'un vase d'eau bénite et d'un morceau de craie bénit aussi[1]. Puis, s'étant signé, il entonna le psaume : « Celui qui se confie

1. C'est un souvenir indien. Le morceau de craie dont il s'agit servira à tracer les cercles magiques nommés en sanscrit *pradakchina*, comme nous l'avons fait remarquer ailleurs. Valmiki parle souvent de ce moyen d'écarter les démons qui empêchent l'homme de se rapprocher de Dieu :

« Le saint cénobite décrivit un *pradakchina* autour de son ermitage et se dirigea vers le mont Himalaya. »

(*Ramayana*, vol. I, p. 208.)

au Très-Haut, etc. » et dirigea ses pas du côté de l'occident.

Après trois jours de marche, Bienvenu arriva dans une forêt épaisse et aperçut, assis sur le tronc abattu d'un chêne, un vieillard qui semblait rêver et s'appuyait sur une lourde massue :

« Arrête, jeune homme, s'écria-t-il en apercevant Bienvenu, d'où te vient la hardiesse de visiter ces lieux, où aucun voyageur n'a pénétré depuis plus de vingt ans?

— Je suis paysan d'origine, je me nomme Bienvenu, et ma vocation m'appelle au service de Dieu.

— Où vas-tu?

— Je vais aux enfers retirer le contrat de vente de mon âme.

— Assieds-toi, jeune homme, et prête l'oreille à un vieillard malheureux[1]. »

Bienvenu s'assit sur une pierre, et le vieillard, ayant repris sa place sur le tronc de chêne, réfléchit un instant, soupira et dit :

« Je serai court; pourquoi souillerais-je tes jeunes oreilles par le récit de crimes horribles? Je suis un vieux scélérat, le brigand Madey. Il y a soixante-dix ans, qu'en compagnie de mes onze frères, j'ai commencé dans ces bois ma triste carrière. J'aurais

1. Tout cela probablement aura été emprunté à des légendes catholiques. Cependant la confession auriculaire fut connue et pratiquée par les bouddhistes, six siècles avant notre ère.

plus tôt compté les cheveux de ma tête, ou les étoiles du ciel, ou le sable de la mer, que le nombre de mes forfaits. Que de péchés pèsent sur mon âme, que de sang j'ai répandu ! que de larmes j'ai fait couler ! de combien de malheurs j'ai été la cause ! Tiens, allons voir mes richesses. »

Et, le menant un peu à l'écart, il lui montra trois grandes fosses pleines, l'une de monnaie de cuivre, l'autre d'argent, et la troisième d'or.

« Tu vois, jeune homme, reprit-il, que mes richesses dépassent celles de la plupart des souverains; mais à quoi cela me sert-il? Je me traîne, comme le plus vil vermisseau, dans la poussière de mes souvenirs, et chacun d'eux me perce comme la pointe d'un stylet.... Mes confrères en brigandage sont tous morts, les uns sur l'échafaud, les autres en combattant. Ils ont échappé à l'horreur de pareils remords; seul je continue à vivre, j'ai perdu le compte de mes années et j'appelle en vain la mort; elle ne veut pas venir me regarder en face. Je fuis les hommes que je redoute, et j'achèterais au prix de mille vies l'oubli de mon passé, s'il m'était donné de mourir de la mort des justes. Mais le comble de l'horreur, c'est l'image de l'éternité qui m'attend. Quand donc tu seras arrivé aux enfers, informe-toi de ce qui m'y est préparé, et, en revenant, passe par ce lieu où j'attendrai impatiemment ton retour. »

Ayant achevé de parler ainsi, il baissa la tête et se replongea dans ses réflexions, tandis que Bienvenu continuait sa route.

Arrivé au terme de son voyage, il frappa trois fois avec son goupillon, et la porte s'ouvrit d'elle-même avec bruit. Il entra et s'avança jusqu'au centre. Là, lié de douze chaînes et brûlant dans les flammes éternelles, se tenait debout Lucifer, le monarque de ces sombres royaumes. Douze démons, armés de scies d'acier, travaillaient à limer une des douze chaînes. Après un an de travail, ils touchaient au terme de leur œuvre, et le prince des ténèbres se croyait à la veille du jour où il allait recouvrer sa liberté et enfin reprendre son empire sur la terre quand, au son du premier *alleluia* solennel qui annonce chaque année la résurrection du Seigneur, les chaînes du chef des enfers se ressoudèrent d'elles-mêmes, et les démons se remirent, en grinçant, à continuer leur interminable travail.

De ce point central où siége Lucifer, trois allées[1]

1. Dans une des notes qui suivent le conte *Kovlad*, nous avons vu trois souterrains comme ceux de l'enfer indien. Il y a plus d'une analogie à remarquer entre le *patala* (sl. *padol* et aussi *peklo*) des Hindous et l'enfer d'ici. On n'a qu'à les comparer ensemble.

« Yama, roi des Pitris (mânes), punit au moyen de ses gardes la faute condamnable des hommes qui, après leur mort, viennent dans son royaume. Les enfers sont au nombre de vingt et un, dont chacun est désigné par un nom spécial, comme : les Tenailles, la Statue de fer brûlante, le Cotonnier aux épines de diamant, le Fleuve infranchissable, l'Océan de pus, Celui qui

conduisaient à trois portes au-dessus desquelles étaient placées les trois inscriptions suivantes : *Rétribution de ceux qui ont fait couler la sueur du pauvre; les larmes de l'opprimé; le sang innocent.*

Bienvenu ayant jeté les yeux sur ces tristes lieux, traça, avec sa craie bénite, un cercle au milieu duquel il se plaça; puis, faisant le signe de la croix, il aspergea d'eau bénite Lucifer et tous les démons. Les esprits infernaux, sous cette aspersion, frissonnèrent comme un fer rouge petille sous l'eau froide. Ils se dressèrent en sifflant comme des serpents et cherchèrent à se jeter sur Bienvenu; mais, ne pouvant dépasser le cercle béni, ils se dispersèrent en hurlant.

Bienvenu agitait sans cesse son goupillon. Enfin il atteignit Lucifer, qui lui demanda d'une voix terrible :

« Que viens-tu faire parmi nous?

— Rends-moi le contrat de vente de mon âme. »

Le prince des démons saisit une trompe de cuivre que soutenaient quatre démons et appela les gar-

nourrit de salive, l'Action de boire de l'airain fondu, Celui qui est mis sur le pal, l'Obscurité, etc.

« Les meurtriers d'un père ou d'un brahmane sont précipités dans l'enfer appelé : la Corde du temps, qui est de cuivre, dont le sol est brûlant et qui est, au-dessous et en dessus, échauffé par le feu et les rayons du soleil. Là, le condamné, se sentant dévoré par les ardeurs de la faim, souffre pendant autant de milliers d'années qu'un animal domestique a de poils. »

(*Bagh. Purana*, vol. II, p. 505, trad. Burnouf.)

diens de la première des trois portes. Une troupe de diables en sortit, ils vinrent s'incliner devant leur chef; mais quand il leur eut ordonné de rendre le titre en question, ils répondirent qu'ils ne l'avaient pas.

Bienvenu recommença d'agiter son goupillon, et Lucifer, au moyen d'une trompe d'argent, appela les gardiens de la seconde porte, qui déclarèrent aussi qu'ils n'avaient pas le contrat en question.

Bienvenu redoubla ses aspersions, et les diables poussèrent des cris horribles qui firent trembler les enfers. Lucifer sonna de sa troisième trompe, qui était en or, et appela une nuée de ses sujets qui gardaient la troisième porte :

« Rendez le contrat de vente de l'âme de Bienvenu, » leur cria-t-il.

Mais ils commencèrent à assurer qu'ils ne l'avaient pas.

Bienvenu saisissait déjà son goupillon, mais Lucifer sonna des trois trompettes à la fois, et voilà que, des profondeurs même des enfers, sortit un diable boiteux, chauve et louche, qui vint s'incliner devant Lucifer.

« Rends à Bienvenu le titre de vente de son âme ! » s'écria le sombre monarque.

Le nouveau venu commença à tousser, à agiter en cadence sa queue rousse, ayant l'air peu disposé à obéir.

« Rends-le tout de suite, » s'écria Lucifer en fureur.

Le diable fit une horrible grimace, comme si quelque main le prenait au gosier, puis il tira de sa boîte le parchemin en question, le déroula et le rendit.

Bienvenu, au comble de la joie, le prit et allait se retirer lorsqu'il entendit Lucifer dire au diable boiteux :

« Tu as bien fait de ne pas résister trop longtemps, car j'allais te faire placer sur le lit de Madey. »

Ceci rappela à Bienvenu la demande du malheureux brigand, et faisant encore une fois usage de son eau bénite, il dit à Lucifer :

« Fais-moi montrer ce lit. »

Sur l'ordre qu'il en reçut, le diable boiteux conduisit Bienvenu jusqu'au fond des enfers, où il vit un lit tout de fer, sur des ressorts, muni de deux étaux pour serrer la tête et les jambes et pouvant à volonté se détendre à la longueur de quelques aunes et se resserrer subitement dans la dimension d'un petit berceau. Le fond de ce terrible engin de supplice était tout garni de rasoirs, de ciseaux, de perçoirs, de crocs, de tenailles et autres instruments mis sans cesse en mouvement pour déchirer, couper et torturer le patient. En dessous s'élevaient des flammes ardentes, par-dessus tombait sans cesse une pluie de feu et de soufre.

Bienvenu, s'en détournant avec horreur, se hâta de quitter le séjour des damnés, et puis se dirigeant toujours vers l'orient, il arriva bientôt à la forêt, retrouva Madey dans la même position et lui raconta ce qu'il avait vu. Il allait déjà s'éloigner lorsque le vieillard se leva en tremblant et lui dit :

« Que me reste-t-il à faire? dois-je me livrer au désespoir? N'est-ce pas à vous, prêtres du Seigneur, qu'il a été dit que ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel? Reçois donc ma confession et absous-moi.

— Ne désespère pas d'obtenir ton pardon, la miséricorde de Dieu est plus grande que ne le sont tous les péchés du monde. Quant à moi, je ne puis ni te confesser, ni t'absoudre, car je ne suis pas encore prêtre.

— Conseille-moi donc ce que je dois faire; confesse-moi et absous-moi, laisse-moi en me quittant quelque espoir, ou bien je me tuerai avec cette massue. »

Que pouvait faire Bienvenu? Il prit la massue et la planta en terre sur une petite hauteur entre les fosses pleines d'argent; puis il dit au vieillard :

« Quand j'aurai été ordonné prêtre, je reviendrai ici recevoir ta confession et t'apporter le pardon; en attendant, travaille à racheter tes péchés par des œuvres de pénitence et de miséricorde; chaque jour remplis d'argent un sac, puis descends en te

traînant sur tes genoux jusqu'à ce ruisseau [1]. Puises-y dans ta bouche de l'eau que tu apporteras ici pour arroser ta massue en bois de pommier, et fais de même toute la journée. Quand tu auras distribué tout ton argent aux passants et que tu auras arrosé la massue jusqu'à ce qu'elle ait poussé des branches, des fleurs et des pommes, réjouis-toi et tressaille d'allégresse, car le Seigneur t'aura pardonné tes péchés. »

Il dit et s'éloigna. Madey fit le signe de la croix et commença sa pénitence. Tout en priant et pleurant sur ses crimes, il ne cessait d'aller porter dans sa bouche de l'eau dont il arrosait la massue, et, chemin faisant, il distribuait aux pauvres passants l'argent puisé dans ses trois fosses.

Quant à Bienvenu, heureux d'avoir annulé l'acte de vente de son âme et d'avoir aussi amené à la pénitence le brigand Madey, il rentra tout joyeux

1. Les ascètes hindous, pour faire leurs pénitences, se choisissent ordinairement une forêt dans le voisinage d'une pièce d'eau indispensable aux ablutions journalières. Madey, en puisant de l'eau avec sa bouche, subit une peine et en même temps il fait l'acte d'un pieux Richi en se purifiant :

.... « Ardjouna, à la vue des eaux pures, fraîches, fut rempli de joie. Ravi, en explorant cette belle forêt, il se livrait à de rudes austérités. Couvert d'un vêtement d'herbe, muni de la peau de gazelle et du bâton des ascètes, il se nourrissait de feuilles sèches tombées à terre.... Par l'effet de ses ablutions continuelles, ses cheveux ressemblaient à l'éclair. »

(*Mahabharata*, p. 142, trad. Foucaux.)

chez ses parents qui, on le comprend bien, partagèrent sa joie. Une semaine ou un mois plus tard, il fut ordonné prêtre. Après quelques années, sa sagesse et sa sainteté l'élevèrent au rang d'évêque.

Un jour qu'en cette qualité il faisait une visite pastorale dans son diocèse, il arriva dans une forêt très-épaisse et fut frappé de l'odeur délicieuse qui s'y faisait sentir. C'étaient des pommes, mais ce ne pouvait être que celles du paradis. L'évêque envoya quelques-uns des prêtres qui l'accompagnaient pour découvrir d'où venait ce parfum. L'un d'eux revint bientôt et annonça à l'évêque qu'il avait trouvé non loin de là, sur une petite éminence, près d'un ruisseau entre trois fosses profondes, un magnifique pommier couvert de fruits, dont l'odeur était délicieuse; qu'il avait voulu cueillir une de ces pommes, mais qu'elle s'était dérobée sous sa main comme si elle eût été vivante. Sous le pommier, un vieillard plus que centenaire était agenouillé; sa barbe, blanche comme la neige, lui tombait jusqu'à la ceinture, une besace vide pendait à son côté et il priait avec une ferveur qui faisait croire qu'il était ravi en Dieu[1].

1. D'après une autre variante de ce conte, citée par Mickiewicz, nous lisons :

« Le brigand Madey, pris par le remords, plante sa massue en terre et s'agenouille auprès. La massue, qu'il arrose de ses larmes, devient un arbre à mille branches, et, avant que le pénitent ait obtenu du ciel la rémission de ses fautes, les araignées

Ce récit étonna l'évêque, il se souvint de Madey et se hâta de se rendre à l'endroit indiqué. Il y trouva le vieillard toujours dans la même posture, absorbé dans la prière, et il le reconnut en effet. Au moment où il lui donna, en s'approchant, sa bénédiction, Madey sortit de son extase comme d'un profond sommeil, et, regardant l'évêque, il baisa le pan de ses vêtements et s'écria en levant les mains au ciel :

« Vous voilà donc enfin, vénérable père! Venez, voyez, j'ai fait tout ce que vous m'avez commandé; mon trésor a été distribué aux pauvres, et je n'ai cessé de me traîner sur mes genoux pour aller chercher l'eau destinée à faire refleurir la massue, instrument de mes crimes. Ainsi que vous l'aviez dit, elle a repris de la vie et les fruits ont succédé aux fleurs et aux feuilles. Dieu m'a donc pardonné. Maintenant, mon père, recevez ma confession et donnez-moi l'absolution. »

L'évêque s'assit et Madey commença l'aveu de ses fautes : à chaque crime dont il s'accusait, une pomme se détachait de l'arbre, et bientôt la terre

scellèrent ses lèvres de leurs toiles transparentes, les abeilles déposèrent leur miel dans ses oreilles. »

(*Les Slaves*, vol. I, p. 93.)

C'est, à coup sûr, le passage le plus foncièrement indien de notre conte.

en fut toute jonchée. Il en restait cependant encore deux, et Madey ne pouvait plus rien se rappeler.

« Rappelle tes souvenirs, bon vieillard, dit l'évêque, deux de tes péchés n'ont pas encore été confessés.

— Je ne le puis, mon père, je ne m'en souviens plus.

— Penses-y, ne serait-ce pas l'orgueil de quelques bonnes actions que tu as pu faire, même au milieu de tes crimes? Dis, n'as-tu jamais fait de bien à personne?

— Une fois seulement, il y a de cela trente ans; j'ai empêché mes camarades de tuer un bon paysan qui était si agréable à Dieu, qu'il le protégeait d'une manière spéciale et le couvrait d'une armure invulnérable chaque fois qu'il récitait un certain psaume. Cette vue fit sur moi une telle impression, que, depuis lors, je sentis le remords agiter mon cœur et je renonçai au brigandage.

— Ce paysan auquel tu sauvas la vie était mon propre père, dit l'évêque; il m'a souvent conté cette aventure, qui lui est arrivée avant son mariage.

— Ton père, c'était ton père! Oh! que les voies de Dieu sont merveilleuses! Mais moi, j'ai eu un père aussi! Ah! mon Dieu, je m'en souviens à présent, mon premier et plus horrible crime fut un parricide : j'ai tué mon père! »

Et l'une des deux pommes tomba.

« Et ta mère? dit l'évêque.

— Ma mère, hélas! aussi. »

La dernière pomme tomba, l'évêque prononça les paroles de l'absolution en faveur du pécheur, profondément repentant, et aussitôt l'enveloppe mortelle du vieillard s'éparpilla en poussière, et l'âme, purifiée par la pénitence, s'échappa de sa prison et s'élança vers le ciel sous la forme d'une colombe blanche.



LE NAIN.

Dans un pays fort éloigné vivait un roi qui avait une fille si belle que rien ne pouvait lui être comparé. On l'appelait la princesse Toutebelle (*Pieknotka*). Bien des princes s'étaient mis sur les rangs pour l'épouser, mais elle préférait à tous les autres le prince Toutbon (*Dobrotek*). Elle supplia son père de consentir à leur mariage, et ayant obtenu la permission, la jeune princesse et son fiancé, avec une suite nombreuse, se dirigeaient vers l'église, après avoir demandé et reçu la bénédiction paternelle. Plusieurs princes, que Toutebelle avait refusés, se retirèrent mortifiés dans leurs royaumes. L'un d'eux, puissant prince et magicien, qui n'était réellement qu'un affreux nain[1], haut de sept pou-

1. Le nain des contes slaves ressemble au nain de la mythologie scandinave plutôt qu'à celui de l'Inde antique. Ce dernier n'est laid ni difforme que dans l'acception matérielle du terme. Les mythes indiens le nomment le *Nain magnanime*, car c'était le Dieu réparateur en personne, Vichnou qui, sous l'apparence d'un nain, vint chez le roi des démons Bali pour lui demander

ces, avec une énorme bosse sur le dos et une barbe longue de sept pieds, fut tellement irrité du refus de la princesse, qu'il résolut de s'en venger. A cet effet, il se changea en un tourbillon d'orage, guettant le moment de la saisir. Lorsque le cortége nuptial fut prêt à entrer à l'église, le tourbillon, tombant à l'improviste, remplit l'air d'une épaisse poussière qui aveuglait tout le monde, saisit Toutebelle qu'il emporta d'abord au plus haut des nuages et qu'il descendit ensuite dans son château souterrain, où, ayant repris ses formes disgracieuses de nain, il la déposa tout évanouie sur un sofa et se retira.

Après quelque temps, la princesse Toutebelle revint de son évanouissement. Elle jeta les yeux autour d'elle, et se voyant au milieu d'une salle magnifique, elle s'imagina qu'un roi l'avait ravie. Elle se leva donc et se mit à parcourir les appartements.

trois pas de terre. Le roi les lui ayant accordés, le nain d'un pas franchit la terre que possédait Bali, du second pas il envahit le ciel, et au troisième pas il ne restait plus un atome à occuper dans l'univers. Après quoi le dieu rendit à son frère, le grand Indra, le ciel qui lui avait été enlevé par ses adversaires, et réduisit le démon Bali à ne pas avoir d'autre habitation que l'abîme des enfers. Vichnou n'a pu accomplir cette victoire qu'après avoir vécu dans des forêts en anachorète. (Voy. *Bagharata Purana*, livre VIII, p. 335, trad. Burnouf.) Plus tard, il devient Rama, type d'héroïsme dans les siècles guerriers. Un écho du mythe de trois pas de Vichnou retentit dans un conte que nous donnons dans ce volume (voy. *La Veillée*, page 177).

Tout à coup, par une puissance invisible, la table se couvrit de plats en or et en argent, contenant des mets dont la vue était si appétissante que la princesse, malgré son chagrin, ne put s'empêcher de s'approcher de la table et d'y goûter. Une fois qu'elle en eut essayé, elle continua de manger jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée, après quoi elle retourna se reposer; mais, ne pouvant dormir, elle promenait ses regards de la porte à la lumière, qui brûlait sur la table. Voilà que tout à coup la porte s'ouvrit pour donner passage à quatre nègres armés qui portaient sur un trône le nain à la grande barbe, à la bosse énorme qui, s'approchant du sofa, voulut embrasser la princesse. Celle-ci riposta par un si vigoureux coup de poing dans la figure du nain, que ses yeux virent mille étincelles, ses oreilles entendirent mille cloches, et il poussa un cri qui fit trembler les murailles du palais! Cependant son amour pour la princesse lui fit dissimuler sa colère. Il se retourna pour sortir, mais ses pieds s'embarrassèrent dans sa barbe longue de sept mètres, et il laissa tomber son bonnet qui avait la vertu de le rendre invisible aux yeux de tout le monde. Les nègres s'empressèrent de ramasser leur maître, et l'ayant remis sur son trône, l'emportèrent. Dès que la princesse se vit seule, elle sauta à bas du sofa, ferma la porte à clef, ramassa le bonnet et courut au miroir pour voir s'il la coiffait bien. Quel fut son

étonnement de ne rien apercevoir dans la glace! Elle ôta le bonnet et s'y revit. Alors elle se douta de ce qu'il en était, et, contente de posséder ce bonnet merveilleux, elle le remit sur sa tête et se promena dans la salle. Bientôt la porte s'ouvrit de nouveau avec fracas. Le nain rentra, ayant retroussé sa barbe par-dessus ses épaules. Ne trouvant ni la princesse ni le bonnet perdu, il comprit qu'elle se l'était approprié, et tout furieux se mit à chercher et fureter partout, à tâter sous les meubles, à soulever même les tapis. Pendant ce temps la princesse, rendue invisible, sortit du château et courut au jardin qui était vaste et magnifique. Elle y vivait tranquille, mangeant des fruits délicieux, buvant de l'eau d'une source, et se jouait des fureurs impuissantes du nain, qui la cherchait sans cesse. Quelquefois elle s'aventurait jusqu'à lui lancer au visage des noyaux de fruits, ou à se montrer un instant en ôtant le bonnet, puis le remettant aussitôt, elle disparaissait en riant de la colère de son hideux geôlier.

Un jour qu'elle faisait ce jeu, le bonnet bienfaiteur s'accrocha à une branche de groseillier épineux, qui le retint dans des ronces. Le nain s'en aperçut aussitôt, il courut à elle, et saisissant d'une main la princesse, de l'autre le bonnet, il s'apprêtait déjà à les emporter, lorsque le son d'une trompette guerrière se fit entendre en l'air au-dessus du jardin.

Le nain frémit de colère, et, prononçant mille malédictions, il souffla sur la princesse pour l'endormir, la couvrit du bonnet invisible, et saisissant un glaive à double tranchant, il s'éleva en l'air jusqu'aux nuages, afin de fondre sur l'agresseur et de le tuer d'un seul coup. Nous allons voir à qui il avait affaire.

Lorsque l'ouragan, troublant le cortége nuptial de Toutbon et Toutebelle, avait dispersé la cavalcade et enlevé la princesse, un grand tumulte s'était élevé parmi les princes et leur suite. Le roi, père de la princesse, et le prince Toutbon surtout, cherchaient partout la fiancée, l'appelaient et la demandaient de tous côtés. Enfin, le roi désespéré déclara à Toutbon que, s'il ne lui ramenait pas sa fille, il saccagerait son royaume, et le poursuivrait jusqu'à la mort. Il promit aussi aux autres princes, qui se trouvaient là, que celui qui lui rendrait sa fille, deviendrait son gendre et posséderait la moitié de son royaume. Les prétendants montèrent immédiatement à cheval et se dispersèrent dans toutes les directions. Dans ce nombre était aussi le prince Toutbon, accablé de douleur et d'inquiétude. Il voyagea trois jours sans manger, ni boire, ni dormir; le soir du troisième jour, se sentant brisé de fatigue, il arrêta son cheval dans une prairie, et il en descendait pour aller se reposer un instant, lorsqu'il entendit des cris plaintifs et aperçut un

lièvre[1], sur le dos duquel se tenait un énorme hibou qui lui labourait les côtes de ses griffes. Le prince saisit au hasard quelque chose de dur, qu'il trouva sous sa main ; c'était une tête de mort; il la prit pour une pierre, et la lança si adroitement, qu'il tua le hibou du coup. Le lièvre délivré accourut près du prince, le caressa un instant, puis reprit sa course. Alors le crâne humain, que le prince avait lancé contre le hibou sans le savoir, lui parla ainsi :

« Prince Toutbon, grâces te soient rendues pour le service dont tu viens de m'obliger. J'appartenais à un malheureux qui s'est ôté l'existence, et pour

1. La compassion envers les animaux, qui caractérise tous les chevaliers errants des contes slaves, compte au nombre des vertus théologales chez les brahmanes. « La douceur envers tous les êtres, en action, en pensée, en paroles, la protection, la libéralité, constituent le devoir des sages. Chez la plupart des hommes, c'est la force qui domine, mais les sages exercent la compassion à l'égard de leurs ennemis même. »

(*Savitri*, poésie héroïque. Eichhoff, p. 673.)

Un dieu du ciel indien dit :

« Non, je ne désire ni le salut suprême qui vient du Seigneur et qui est accompagné de huit perfections, ni l'avantage de ne pas renaître. Ce que je désire, c'est d'habiter au sein de tous les êtres qui ont un corps, pour y *éprouver leurs maux de manière qu'ils en soient exempts.* »

(*Bhag. Pur.*, livre IX, chap. XXI, trad. Burnouf.)

Dans un épisode de *Mahabharata* traduit par M. Foucaux, on voit un prince s'offrir lui-même en pâture à un aigle, pour sauver la vie d'une colombe. Les exemples de cette sorte abondent.

ce crime de suicide, j'étais condamné à rouler dans la boue jusqu'à ce que je pusse servir à sauver la vie d'une créature de Dieu. Voilà sept cent soixante-dix-sept ans que je suis foulé aux pieds et que je pourris misérablement sur la terre, sans que jamais j'aie excité la pitié de personne. Maintenant, tu m'as affranchi, en te servant de moi pour sauver la vie à ce pauvre lièvre. En reconnaissance de ce bienfait, je vais t'apprendre le moyen de faire venir auprès de toi un cheval merveilleux. Il m'a appartenu pendant ma vie et il te rendra mille services. Lorsque tu auras besoin de lui, tu n'auras qu'à t'avancer dans la plaine, sans regarder derrière toi, et à appeler :

Cheval merveilleux, pommelé à crinière d'or,
Viens à moi au plus tôt;
En volant comme un oiseau,
Non sur terre, mais en l'air!

« Achève ton œuvre de miséricorde en m'enterrant ici, afin que j'aie du repos jusqu'au jour du dernier jugement, et puis va en paix et aie bon espoir! »

Le prince alors creusa la terre au pied d'un arbre et inhuma pieusement le crâne, en récitant des prières. Alors il vit sortir du crâne une petite flamme bleue qui s'éleva vers le ciel. C'était l'âme du défunt; désormais bienheureuse et délivrée de

toute pénitence, elle allait prendre sa place près de Dieu.

Le prince, après avoir fait le signe de la croix, alla plus loin. Arrivé au milieu d'une vaste plaine, il s'arrêta sans se retourner. Pour essayer l'efficacité de l'invocation, il dit :

Cheval merveilleux, pommelé à crinière d'or,
Viens à moi au plus tôt,
Prends ton essor, vole comme un oiseau,
Non sur terre, mais en l'air !

Du milieu des éclairs, des sifflements et des éclats du tonnerre, sortit un cheval, que dis-je ? un cheval, une merveille : léger comme le vent, la robe pommelée à crins d'or, il fait jaillir des flammes par ses naseaux et des étincelles par ses yeux, de sa bouche s'élancent des tourbillons de vapeur, de ses oreilles des nuées de fumée. Il accourut et, s'arrêtant devant le prince, lui demanda d'une voix humaine :

« Qu'ordonnes-tu, prince Toutbon ?

— Je suis malheureux, répondit le prince, viens à mon aide. »

Et il lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Alors le cheval dit :

« Entre dans mon oreille gauche et sors par la droite. »

Le prince obéit et sortit de l'oreille droite armé complétement et d'une manière magnifique. Sa

cuirasse dorée, son casque en acier argenté, son glaive et sa massue en faisaient un guerrier accompli. Bien plus, il se sentit animé d'une bravoure et d'une force surhumaines. Lorsqu'il frappa du pied en criant, la terre frémit, on entendit un bruit semblable au tonnerre, et les arbres se virent dépouillés de leurs feuilles. Il dit alors au cheval :

« Que faut-il faire? où aller? »

Le cheval répondit :

« Ta fiancée, la princesse Toutebelle, a été enlevée par un nain, à la barbe longue, dont la bosse pèse deux cent quatre-vingts livres ; il faut le vaincre, ce magicien puissant qui demeure fort loin d'ici; mais rien ne peut l'atteindre ni le blesser, sauf le glaive tranchant qui est sous la garde de son propre frère, le monstre à la grosse tête et aux yeux de basilic. C'est donc par celui-là que nous devons commencer. »

Le prince Toutbon sauta sur le dos du cheval pommelé, à la robe d'or, qui aussitôt se mit en route, franchissant les montagnes, perçant les forêts, passant les rivières, sans même mouiller la corne de ses sabots, si légers, qu'ils effleuraient l'herbe sans la coucher, et le sable sans soulever un grain de poussière sur la route. Quand ils furent arrivés à une vaste plaine, toute parsemée d'ossements humains, devant une montagne qui remuait, le cheval dit :

« Prince, cette montagne mobile que tu vois devant nous, c'est la tête d'un monstre aux yeux de basilic, et les ossements qui blanchissent épars par terre, sont les squelettes de ses victimes. Ainsi, prends garde aux yeux qui donnent la mort. L'ardeur du soleil du midi vient d'endormir le monstre, et le glaive au tranchant infaillible est là, devant lui. Baisse-toi et couche-toi sur mon cou jusqu'à ce que nous soyons assez près du glaive. Alors, saisis l'arme bien vite et ne crains plus rien. Car, non-seulement le monstre ne te pourra plus faire rien, mais encore sa vie sera à ta merci. »

Le cheval s'approcha sans bruit du monstre endormi. Le prince se baissa et saisit adroitement le glaive ; puis, se redressant sur son cheval, il poussa un cri si retentissant que le monstre se réveilla. Il leva la tête, empesta l'air par un long bâillement et tourna ses yeux sanglants vers le prince. Mais voyant dans sa main le glaive tranchant, il se radoucit et parla ainsi :

« Chevalier, as-tu renoncé à la vie, pour venir ici ?

— Ne sois pas si fier, répondit le prince, tu es en mon pouvoir, ton regard a perdu sa force et tu périras par ce glaive ; mais avant, je veux savoir qui tu es.

— Il est vrai, prince, que je suis en ton pouvoir, mais sois généreux, car je suis digne de pitié. Je suis

un chevalier de la race des géants, et, sans la méchanceté de mon frère, je serais heureux. C'est lui qui est le nain horrible, à la grande bosse, à la barbe longue de sept coudées. Jaloux de ma belle taille, il cherchait par tous les moyens à me nuire. Il faut savoir que toute sa force, qui est réellement extraordinaire, tient à sa longue barbe; or, cette barbe ne peut être coupée que par le glaive tranchant que tu tiens en main. Un jour il vint à moi et me dit :

« Cher frère, aide-moi, je te prie, à découvrir le « glaive tranchant qui est enfoui en terre par un « magicien de nos ennemis, et qui seul peut nous « détruire tous deux. »

« Moi, fou que j'étais, je crus à ses paroles et avec un gros chêne je fouillai la montagne et trouvai le glaive. Alors s'éleva entre nous une dispute, à qui l'aurait. Enfin mon frère dit : « Sans discuter plus « longtemps, remettons-en la décision au sort. Ap- « pliquons chacun une oreille à terre, et le glaive sera « à celui qui, le premier, aura entendu sonner les « cloches de l'église voisine. » Je mis aussitôt l'oreille à terre; pendant ce temps mon méchant frère s'approcha traîtreusement, et d'un coup du glaive tranchant sépara ma tête du tronc. Celui-ci, abandonné sans sépulture, devint une énorme montagne couverte de forêts. Quant à mon crâne, doué d'une force vitale à toute épreuve, il est depuis resté ici pour

épouvanter tous ceux qui tenteraient de s'emparer du glaive tranchant[1]. Maintenant, prince, je t'en supplie, sers-toi de ce glaive pour couper la barbe de mon méchant frère, puis tue le scélérat et reviens ensuite pour m'ôter le peu de vie qui me reste encore. Je mourrai content si je meurs vengé.

— Tu le seras bientôt, je te le promets, » dit le prince.

Alors il commanda au cheval pommelé à crins d'or, de le porter dans le royaume du nain à la longue barbe. Aussitôt dit, aussitôt fait; ils arrivèrent à la porte du jardin au moment où le nain poursuivait la princesse Toutebelle; la trompette guerrière l'obligea à la laisser endormie et couverte du bonnet invisible. Le prince attendait qu'on répondît à son défi, lorsqu'il entendit un

1. Cela peut être un souvenir du mythe indien de Rahou. Les brahmanes expliquent ainsi les éclipses du soleil et de la lune :

« Vichnou, avec son disque, coupa la grande tête du géant Rahou, pendant qu'il buvait de l'ambroisie (amrita) préparée pour les dieux. Cette tête tranchée, pareille à la cime des montagnes, bondit vers le ciel avec un bruit épouvantable, et le torse colossal du Daïtya tomba sur la terre. Dès lors s'établit une grande et éternelle inimitié entre la tête du Rahou et les deux divinités, le soleil et la lune, dès lors la tête de Rahou les ronge l'une et l'autre. » (*Mahabharata*, p. 63, trad. Pavie.)

L'analogie entre les mythes indien et slave consiste surtout en ce que la tête tranchée du monstre survit à la mort du corps, afin de venger le crime. Pour ce qui concerne les éclipses, le peuple slave se les explique autrement.

grand bruit dans les nuages. C'était le nain qui, voulant fondre sur son ennemi, s'était élevé à une grande hauteur. Mais il prit mal ses mesures et retomba si lourdement qu'il s'enfonça en terre jusqu'à mi-corps. Alors le prince, le saisissant par la barbe, la lui coupa avec le glaive tranchant.

Après avoir attaché la barbe à son casque et le nain derrière sa selle, il entra dans le palais, dont les serviteurs lui ouvrirent les portes, du moment qu'ils le virent en possession de la terrible barbe qui les tenait tous en respect. Le prince se mit aussitôt à la recherche de la princesse Toutebelle. Il eut beau parcourir le palais et le jardin, il ne pouvait la trouver. Enfin il eut le bonheur d'accrocher à son insu et de faire tomber le bonnet invisible, et aperçut alors sa fiancée endormie. N'ayant pu la réveiller, il mit le bonnet magique dans sa poche, prit la princesse dans ses bras, et, monté sur le cheval pommelé, il porta le nain à la tête du monstre. Celle-ci l'avala d'un seul trait, puis le prince la hacha elle-même en mille pièces qu'il éparpilla dans la plaine.

Étant remonté à cheval, il arriva à une plaine où le pommelé s'arrêta et dit :

« Prince, il faut que nous nous séparions l'un de l'autre. Vous n'êtes plus loin de chez vous. Voici votre cheval de voyage qui vous attend, adieu ! Mais avant de me quitter, entrez dans mon oreille

droite et sortez par la gauche. » Le prince obéit et se retrouva tel qu'il était le jour de l'enlèvement de Toutebelle. Le pommelé disparut alors, et Toutbon ayant sifflé son cheval, celui-ci accourut tout joyeux. Sans perdre de temps, ils se mirent en route pour arriver au château du nain.

La nuit étant venue, le prince posa sur le gazon la princesse toujours endormie, et l'ayant soigneusement couverte pour qu'elle n'eût pas froid, il se coucha et s'endormit. Par hasard un des chevaliers prétendants à la main de la princesse, et que le roi avait aussi envoyé à sa recherche, passa par ce chemin. Voyant Toutbon endormi, il le perça de son épée, et s'emparant de la princesse, il monta à cheval et arriva bientôt chez le roi, père de Toutebelle. Il lui parla ainsi :

« Voici ta fille qui sera ma femme, puisque c'est moi qui te la ramène. Elle avait été enlevée par un affreux sorcier qui m'a livré combat pendant trois jours et trois nuits. Je l'ai vaincu et je te ramène la princesse. »

Le roi fut très-joyeux, mais voyant que le sommeil de Toutebelle résistait à ses plus tendres caresses, il demanda ce que cela signifiait.

« Je n'en sais rien, répond l'imposteur. Vous la voyez telle que je l'ai trouvée moi-même. »

Pendant ce temps, le pauvre prince Toutbon, percé par l'épée de son rival, se réveilla et se

sentit si faible qu'il put à peine murmurer ces mots :

Cheval magique pommelé, à crinière d'or,
Viens, accours vers moi,
Viens léger comme l'oiseau,
Prompt comme l'éclair !

Dans l'instant, du milieu d'une nuée lumineuse, apparut le cheval magique. Sachant ce qui était arrivé, il s'élança immédiatement sur la montagne de la vie éternelle, où il puisa de trois espèces d'eau : l'eau qui vivifie, l'eau qui guérit et l'eau qui fortifie. Retournant alors vers le prince, il l'aspergea d'abord de l'eau vivifiante. Aussitôt le corps, déjà froid, se réchauffa et le sang se remit à couler. Alors ce fut le tour de l'eau guérissante qui ferma la plaie, puis de l'eau fortifiante, qui agit si bien que le prince ouvrit les yeux et s'écria :

« Oh ! que j'ai bien dormi[1].

— Tu dormais déjà de l'éternel sommeil, dit le pommelé. Un de tes rivaux t'a trouvé endormi, il t'a assassiné, a enlevé Toutebelle et se fait passer pour son sauveur. Mais sois tranquille, elle est toujours endormie et toi seul peux la réveiller, en la

1. « Oh! que je bien dormi! » C'est mot pour mot ce que disent souvent les héros indiens au moment où ils ressuscitent. Voyez la légende de *Savitri*.

touchant avec la barbe du nain. Va donc et porte-toi bien. »

Le vaillant coursier disparut de nouveau dans un tourbillon. Le prince Toutbon continua sa route. En s'approchant de la capitale, il la vit entourée d'une nombreuse armée ennemie qui avait déjà pris une partie des murailles et à laquelle les habitants songeaient à demander merci. Voyant celà, le prince se couvre du bonnet invisible, et, armé du glaive tranchant, il se met à frapper, de taille et d'estoc, à droite et à gauche, si bien que les soldats ennemis tombaient dru de tous côtés comme du bois coupé. Ayant détruit ainsi l'armée ennemie, le prince, toujours invisible, se rendit au palais, où il entendit le roi s'étonner de ce que l'armée avait disparu sans combat.

« Quel est donc, demandait-il, le vaillant guerrier qui nous a sauvés? »

Tous se taisaient. Alors Toutbon, ôtant son bonnet invisible, se jeta aux genoux du roi en disant :

« C'est moi, mon roi et mon père, qui ai exterminé l'ennemi, c'est moi qui ai sauvé la princesse, ma fiancée, et qui vous la ramenais ici, lorsque mon rival m'a traîtreusement assassiné et vous a trompé en se faisant passer pour le sauveur de votre fille. Montrez-moi la princesse, que je l'éveille. » En entendant ces paroles, l'imposteur se sauva au plus vite, et Toutbon se rendit auprès de la princesse

endormie. Il toucha son front avec la barbe du nain; aussitôt elle ouvrit les yeux, sourit, et sembla demander où elle était.

Le roi, transporté de joie, la combla de caresses, et le même soir la maria au prince Toutbon. Il la conduisit lui-même à l'autel, donna au gendre la moitié de son royaume et fit un festin de noces tel que l'œil n'a jamais vu ni l'oreille entendu semblable fête.



LE TAPIS VOLANT

LE BONNET INVISIBLE, LA BAGUE AURIFÈRE ET LE BATON ASSOMMEUR.

(CONTE TRADUIT DE GLINSKI, vol. I, p. 1.)

Au bord d'un lac et tout près d'un grand chemin, il y avait une chaumière; là vivait une pauvre veuve, qui commençait déjà à vieillir. Elle était très-pauvre, mais heureuse du bonheur des mères, parce que son fils, doué d'une figure agréable et d'une âme honnête, aimait le travail. Il s'occupait de la pêche, qui lui réussissait si bien que ni sa mère ni lui-même ne manquaient presque jamais de ce qui était indispensable pour ne pas mourir de faim. Tout le monde dans le village le connaissait sous le nom de *Pêcheur*.

Une fois, à la brume, le pêcheur arrivant au lac y jeta ses filets et, debout sur le rivage, un seau neuf à la main, il attendait pour y mettre le poisson qu'il

plairait à Dieu de lui envoyer. Au bout d'un quart d'heure, ou même avant cela, le pêcheur ramena ses filets. Il en retira deux brèmes, les jeta dans le seau et, fredonnant un air joyeux, il suivit le grand chemin pour revenir à la maison. Voilà que tout à coup il aperçoit devant lui un voyageur, vêtu pauvrement, aux cheveux blancs comme les ailes d'une colombe, qui l'accoste et lui dit :

« Aie pitié d'un vieillard courbé sur son bâton, privé de forces, affamé, déguenillé, qui te conjure, au nom du ciel, de lui donner soit une pièce de monnaie, soit un morceau de pain. Le soleil va bientôt se coucher, et moi je n'ai encore rien mis sous la dent, et, qui sait? il me faudra peut-être passer cette nuit à jeun et coucher sur la dure.

— Bon vieillard, je regrette de n'avoir rien sur moi à te donner. Mais, tiens, regarde à droite, là dans le lointain, vois-tu monter cette fumée noire? C'est notre cabane, où ma vieille mère attend que je lui apporte du poisson pour préparer notre souper. Eh bien! prends ces deux brèmes et porte-les-lui. En attendant, je retournerai au lac, pour y donner encore un coup de filet. Ainsi, Dieu aidant, tous les trois nous aurons de quoi nous régaler ce soir au souper et demain à déjeuner! »

A ces mots, le pêcheur remit au vieillard les brèmes; mais, ô miracle! celui-ci se fondit dans

les lueurs solaires et il y disparut, lui et les poissons!

Le pêcheur, frappé d'étonnement, regardait de tous côtés. Il avait peur; puis, se ravisant, il se signa, chassa les craintes de son cœur et rebroussa chemin au clair de la lune. En retirant ses filets des eaux du lac, savez-vous ce qu'il y trouva? Une merveille des merveilles! Ce n'était ni un brochet, ni une truite, mais un petit poisson aux yeux de diamant, aux nageoires couleur d'arc-en-ciel et aux écailles d'or, qui rayonnaient de la splendeur des éclairs des cieux[1].

1. Les métamorphoses du dieu, incarné sous la forme d'un poisson, se rencontrent souvent dans les mythes cosmogoniques de l'Inde. Voici un exemple : (Trad. Burnouf. *Bhag. Pur.*, liv. III, chap. 24.)

« Manus Vaïçavata fut un roi et un sage éminent.... Immobile sur les bords de la Virini, les cheveux nattés et humides, il entendit tout à coup un poisson aux yeux de lotus lui parler en ces termes :

« Bienheureux, je suis petit, j'ai peur des gros poissons; sauve-« moi, toi qui es véridique! Car les forts dévorent les faibles, telle « est la commune destinée; sauve-moi donc de ce gouffre de ter-« reur qui me menace! Je saurai te rendre ton bienfait. »

« .... Manus, tirant le poisson de la rivière, le porta vers l'Océan pour l'y jeter, et ce poisson jeté à la mer s'adressa au sage et lui dit ces affectueuses paroles :

« Ton œuvre de protection est accomplie, ô bienheureux! « Apprends ce qui te reste à faire en temps utile. Bientôt la terre « entière va être submergée. La grande purification des créatures « s'approche. Sache donc ce qui convient à ton salut.... Construis « un navire solide pourvu d'agrès; montes-y, grand solitaire, avec

Aussitôt que le pêcheur eut étendu ses filets sur la berge, le poisson se mit à parler le langage des hommes :

« Ne me fais pas périr, jeune pêcheur, remets-moi dans l'eau, disait-il ; en échange de ta bonté, si peu commune, accepte de moi cette bague d'or que voici. Toutes les fois que tu te la passeras au doigt en récitant l'invocation suivante :

> Bague aurifère! au nom du petit poisson d'or, pour le bien-être des hommes et en l'honneur du ciel, fais répandre de l'or autant qu'il m'en faut!

après chacune de ces paroles, tu verras couler un flot de pièces de ducats. »

Le pêcheur accepta la bague d'or, il dégagea des

« les sept Richis, et places-y avec soin, avec ordre, les semences « de toutes les choses.

.... « Monté sur le vaisseau, pense à moi, ô pénitent; tu me « verras venir.... »

« Bientôt, ni les points cardinaux, ni les régions intermédiaires ne furent visibles; car tout devint eau, air ou ciel. Et sur le monde ainsi transformé, on ne voyait voguer que les sept Richis avec Manus et le poisson, qui, pendant de longues années, traîna sans relâche le navire sur la mer, jusquà ce qu'enfin il aborda à la cime la plus élevée de Himavan. Et d'une voix bienveillante le poisson dit aux sages : « Attachez le navire au haut de l'Himavan. »

« Ensuite, le regard fixe, le poisson dit aux sages : « Je suis « Brahma, le souverain des êtres. Il n'existe rien au-dessus de « moi sous cette forme de poisson, je vous ai sauvés du danger. « Maintenant c'est à Manus à créer tous les êtres, les dieux, les « Titans, les hommes, et le monde entier mobile ou immobile. »

« A ces mots le poisson disparut. »

filets le petit poisson miraculeux et le jeta au fond du lac. Comme une étoile filante, le petit poisson, dans sa chute, brilla un moment dans l'air et disparut au milieu des vagues silencieuses.

Chemin faisant, le pêcheur pensait :

« Ce soir, ma mère et moi nous aurons faim et, privés de friture, nous passerons la nuit à jeun. Mais le lendemain, quand j'aurai fait resplendir mes ducats sous le chaume de notre pauvre cabane, les biens de toute espèce y afflueront et nous vivrons en seigneurs! »

Cependant il en fut autrement, car la première chose qu'il aperçut en entrant chez lui, ce fut sa table couverte d'une nappe et au milieu une soupière de faïence, toute pleine, où l'on voyait briller deux brèmes fraîchement cuites.

« Où as-tu pris ces poissons, bonne mère?

— Je l'ignore moi-même; je ne les ai ni nettoyés, comme d'habitude, ni cuits. Notre table s'est servie d'elle-même, les poissons s'y sont placés spontanément et, bien qu'ils soient là depuis une heure, ils ne se refroidissent point, on dirait qu'on vient de les retirer du feu. Mangeons-en! »

La veuve et le fils s'assirent à table, après s'être signés; ils mangèrent à discrétion et s'en furent coucher.

Le lendemain, à l'heure du déjeuner, le pêcheur, se rasseyant à table, fit le signe de la croix. Il se

passa au doigt la bague aurifère et prononça les paroles de l'invocation :

> Bague aurifère! au nom du petit poisson d'or, pour le bien-être des hommes et en l'honneur du ciel, fais répandre de l'or autant qu'il m'en faut!

Ce fut d'abord comme le bruit d'une rafale, ensuite comme un feu de l'éclair, et puis comme une grêle de pièces d'or, qui fondirent en couvrant toute la table.

La mère, réveillée par le tintement métallique des ducats, se dresse sur son lit et regarde tout étonnée :

« Qu'est-ce que cela veut dire, mon fils? Serait-ce un rêve ou une réalité, ou une œuvre des esprits du mal? Où as-tu pris tant d'or?

— Calme-toi, mère chérie. J'ai une croix contre les tentations de l'esprit du mal. J'ai mon travail, pour que tu ne manques de rien, et je possède ton cœur pour y chercher de quoi adoucir les chagrins et les peines de la vie. Cet or, que tu vois, peut déjà nous suffire à écarter la misère de nous-mêmes et des autres. Prends donc et conserve ces pièces dans ton garde-manger pour y puiser au besoin. Quant à moi, ton fils, serre-moi contre ton cœur et bénis-moi en me souhaitant un heureux voyage.

— Est-ce possible, tu veux partir déjà? mais comment et par où?

— J'irai, bonne mère, voir la capitale, je m'y ferai enrôler dans l'armée nationale. Ainsi le pêcheur, devenu soldat, deviendra défenseur du roi, pour la gloire de la patrie et la tienne, bonne mère.

— En effet, mon fils, j'ai ouï dire que le roi se trouve en danger et que nos ennemis cherchent à lui enlever sa couronne. Cependant n'y va point, reste plutôt à la maison, car tout seul et oublié, au milieu de ses troupes, si nombreuses déjà, tu ne saurais ni l'aider ni lui nuire.

— Tu as raison, un individu comme moi, c'est peu de chose. Cependant un grain ajouté à un grain finit par combler la mesure. Que tous ceux qui sont capables de porter les armes courent à la défense du roi, et alors, à n'en pas douter, le roi vaincra les ennemis.

— Mais toi, pêcheur inoffensif, de quelle utilité pourrais-tu être dans une guerre?

— Le pêcheur à l'esprit pacifique, bien qu'il n'ait jamais cherché à vanter ses prouesses, sait, dans un bon moment, manier le sabre et labourer nos champs en les arrosant avec du sang ennemi. Quant au roi, aussitôt qu'il aura vu la victoire, il peut me donner en récompense un domaine seigneurial, soit une terre avec des forêts, soit une armure avec un cheval, soit, pour faire honneur à ma prouesse, la main de sa propre fille, que sais-je! car les rois doivent demeurer fidèles à leur parole.

— Puisqu'il en est ainsi, répondit la mère, eh bien! va, et que Dieu te bénisse! Qu'il te couvre, enfant chéri, de sa grâce, comme d'un bouclier, afin que ni les balles ni les sabres ne puissent te nuire! Qu'il t'accorde sa bénédiction afin que, revenu sain et sauf, tu sois la consolation de ta mère, qu'à la fin de mes jours je sois heureuse de ton bonheur et que je continue à vivre auprès de toi, aussi longtemps que Dieu voudra l'ordonner dans ses impénétrables décrets! »

En bénissant ainsi son fils, elle l'embrassa en pleurant, et fit le signe de la croix dans la direction où il devait aller.

Le voilà parti, le pêcheur. Après un, deux jours de marche, il arrive à la capitale et il se dit :

« Comment faire pour aider le roi d'une manière efficace? »

Tout à coup d'étranges rumeurs et une panique se répandirent dans la ville. On la vit cernée par une armée innombrable d'ennemis, qui menacèrent de détruire la capitale de fond en comble, si le roi ne consentait à la racheter moyennant une forte rançon.

Le peuple, attroupé dans la place devant le château, écoutait l'allocution d'un héraut qui disait :

« Oyez, apprenez la volonté du roi, écoutez, sujets fidèles, ce qu'il vous annonce par ma bouche. Voilà que notre mortel ennemi, après avoir dispersé

nos troupes envoyées à sa rencontre, vient nous assiéger dans la capitale du royaume. Il nous menace, si demain, à l'aube du jour, on ne lui envoie vingt-quatre voitures attelées chacune de six chevaux et chargées d'or, de prendre la ville d'assaut, de la faire détruire par le feu et le glaive et de livrer au pillage de la soldatesque toutes nos contrées. Or, nous ne pouvons résister plus longtemps et le trésor royal ne contient pas la moitié de la somme demandée. C'est pourquoi, par ma bouche, notre souverain vous annonce que, quiconque d'entre vous réussira soit à repousser les ennemis, soit à fournir l'or en question, le roi le nommera l'héritier de la couronne, après lui avoir fait épouser sa fille unique, princesse dont la merveilleuse beauté est justement célèbre, et lui avoir cédé en propriété la moitié du royaume. »

Le pêcheur, aussitôt après avoir entendu la proclamation, alla voir le roi et lui dit :

« Notre souverain et père ! Ordonnez de faire amener, dans la cour de votre château, les vingt-quatre voitures, attelées chacune de six chevaux et pourvues de gros sacs de cuir; je m'engage à les remplir d'or et cela incontinent et en votre présence même. »

Cela disant, il sortit du château et, debout au milieu de la vaste place royale, il se mit à réciter l'invocation que nous connaissons déjà.

Ce fut d'abord un roulement de tonnerre, puis quelques éclairs et ensuite une bourrasque vomissant des masses de grêlons d'or. Dans quelques instants, la place du château fut couverte d'une couche de pièces d'or si épaisse, qu'après en avoir chargé les vingt-quatre voitures et en avoir empli une bonne moitié du trésor royal, on y trouva encore de quoi donner à tous les officiers et domestiques du roi.

Le lendemain, les armées ennemies, heureuses de posséder les vingt-quatre voitures chargées d'or, levèrent le siége et rebroussèrent chemin pour retourner dans leurs foyers.

Le roi envoya chercher le pêcheur, le fit asseoir à ses côtés, lui offrit de l'hydromel, du vin, des friandises et lui dit :

« Tu as sauvé d'un grand malheur moi et la capitale, aujourd'hui tu vas obtenir la récompense qui t'est due. Ma fille unique, princesse douée d'une grande beauté, sera ta femme avec une moitié de mes États pour dot. Je te nommerai mon successeur au trône. Seulement dis-moi qui tu es, quels sont la principauté et le royaume qui t'appartiennent et comment il se fait que, sur un geste de toi, mes ennemis aient obtenu une quantité si prodigieuse d'or. »

Le pêcheur, homme simple et de bonne foi, ignorant les subterfuges des courtisans, répondit franchement :

« Sire, je n'appartiens à aucune famille royale ou princière, je suis votre loyal sujet et pêcheur de profession. Quant au moyen de me procurer de l'or, dans tous les moments du jour ou de la nuit je puis en avoir, autant que je veux, par la vertu magique de cette bague, que voici. »

Là-dessus, il raconta au roi tous les détails relatifs à sa bonne fortune. Le roi ne répondit rien, mais il se sentait blessé au vif de ce qu'il devait son salut à un de ses propres paysans, et de ce qu'il s'était engagé à l'accepter pour gendre.

Après un souper copieux, lorsque le pêcheur, ayant bu une goutte de trop, osa demander au roi à faire connaissance avec sa fiancée, celui-ci, après avoir chuchoté quelques paroles à l'oreille du voïévode de sa cour, sortit.

Le voïévode prit bras dessus bras dessous le pêcheur, le conduisit au sommet de la tour du château et lui dit :

« Selon les usages de la cour, avant d'être introduit dans les appartements de la princesse, tu dois lui envoyer, par mon intermédiaire, un bijou de prix, comme cadeau de noces.

— Mais je n'ai rien de beau ni de précieux sur moi, répliqua le pêcheur, à moins que vous ne vouliez offrir à la princesse cette bague aurifère, à laquelle moi je suis redevable de mon bonheur, et la princesse du salut de son père. »

Le voïévode prit la bague, ouvrit la fenêtre de la tour et demanda :

« Pêcheur, vois-tu cette lune au ciel ?

— Je la vois.

— Eh bien, elle servira de témoin pour tes fiançailles. Maintenant, regarde en bas du donjon ; vois-tu ce précipice béant et ce fleuve profond qui brillent dans les abîmes ?

— Je le vois.

— Eh bien, ils te serviront de couche nuptiale. »

A ces mots, le voïévode le précipita dans le gouffre, referma vite la fenêtre, et courut annoncer au roi qu'il n'avait plus de prétendant à la main de la princesse.

Le pêcheur, abasourdi par la violence de sa chute dans le fleuve de l'abîme, atteignit les eaux privé de connaissance. Revenu à lui et ouvrant les yeux, il se vit couché dans une barque au moment où elle sortait déjà de l'embouchure du fleuve, en pleine mer. Le même vieillard auquel le pêcheur avait donné des brèmes, comme nous l'avons vu, se tenait debout, maniant de sa main un aviron.

« Bon vieillard, c'est toi donc qui m'as sauvé? demanda le pêcheur tout étonné.

— Je viens de te sauver, répondit le vieillard, car celui qui a pitié des autres, éprouve aussi leur pitié au besoin. Prends cet aviron et vogue au gré de tes pensées ! »

A ces paroles, le mystérieux vieillard disparut et le pêcheur, après s'être signé, promena ses regards tout autour, et, voyant les fenêtres du château royal étinceler de lumière, poussa un soupir, entonna *Sub tuum præsidium,* et gagna le large.

Au lever du soleil, le pêcheur, s'apercevant qu'il y avait des filets au fond de sa barque, les jeta dans la mer, prit quelques brochets qu'il vendit dans une ville du rivage et se mit à continuer son voyage à pied.

Deux ou trois mois plus tard, en traversant une plaine, il entendit des cris de détresse. Sur une élévation voisine des forêts, il aperçut deux diablotins se tiraillant par les cheveux. Leurs vestes écourtées, leurs pantalons collants et leurs chapeaux tricornes, laissaient, au premier coup d'œil, deviner que c'étaient des échappés de l'enfer. Le pêcheur les reconnut à n'en pas douter, mais, en bon chrétien, il n'avait pas peur de l'enfer. Aussi les accosta-t-il bravement en demandant :

« Pourquoi vous maltraitez-vous ainsi, esprits des ténèbres ? De quoi s'agit-il ?

— Voici de quoi il s'agit. L'un et l'autre nous avons travaillé de longues années à conduire aux enfers un nigaud qui, alléché par le désir d'apprendre des sorcelleries, finit par devenir un scélérat accompli. Après lui avoir donné le loisir de commettre plusieurs crimes et de faire damner ainsi son âme, nous l'avons saisie et livrée en pâture à

Satan. Maintenant, nous voulons partager entre nous l'héritage du damné. Il a laissé après lui trois choses, qui nous appartiennent de droit et que voici : c'est d'abord un magnifique tapis. Quiconque s'assoirait dessus et prononcerait cette invocation magique :

Tapis qui prends l'essor de toi-même,
Toi, char aérien [1],
Transporte-moi là où je désire !

serait aussitôt enlevé par ce tapis, comme un voyageur, au-dessus des forêts, au-dessous des nuages et ne s'arrêterait qu'à l'endroit désigné. Le second lot de notre héritage consiste en cette massue que tu vois ici sur le gazon, et à laquelle il suffit de dire :

Massue, merveilleuse massue,
Toi qui sais frapper sans l'aide des bras,
Au nom de Dieu, lève-toi et frappe mon ennemi.

Et vous verrez aussitôt la massue se mettre en besogne, frappant si vigoureusement, que des armées entières s'en trouvent écrasées ou dispersées. Enfin, voici le troisième lot de notre héritage : c'est un bonnet qui rend invisibles ceux qui en sont coiffés. Eh bien, tu vois, homme, que nous ne sommes que deux, et que nous nous disputons à coups de poing, ne sachant pas comment partager entre nous ces trois objets en lots égaux.

1. « Char aérien, » en polonais *ridvane*, sanscrit *rathva*.

— Je puis vous aider, répondit le pêcheur debout sur le monticule, pourvu que vous fassiez ce que je vous dirai de faire. Laissez ici vos trois lots comme ils sont, le tapis, la massue et le bonnet magiques. Je vais rouler une pierre de haut en bas. Courez après elle, et celui qui l'aura saisie le premier, aura deux lots pour sa part d'héritage. Y consentez-vous ?

— Accepté ! » s'écrièrent les diablotins en s'élançant à la poursuite de la pierre qui roulait de bond en bond du haut de la colline.

En attendant, le pêcheur se coiffant vite du bonnet, devint invisible. Puis il saisit la massue et s'assit au milieu du tapis, en prononçant la formule magique, sans se tromper d'une seule parole.

Déjà ce tapis-char s'élançait dans les airs avec le pêcheur, lorsque arrivèrent les diablotins portant la pierre et lui criant de descendre pour récompenser le vainqueur :

« Descends donc, et fais le partage entre nous. »

Le pêcheur répondit par la formule adressée à la massue. Cette arme enchantée s'abattit aussitôt sur eux, les frappant si fort, que toute la contrée retentissait de l'écho des coups, au milieu des cris, des hurlements, du tumulte et des tourbillons de poussière élevés par les démons. Ils réussirent enfin à s'enfuir, et la massue revint d'elle-même se poser à côté du pêcheur. Celui-ci, assis commodément sur

son tapis au vol rapide, tenant son bonnet sous l'aisselle, sa massue à la main, planait au-dessus des forêts, au-dessous des nuages, et si haut, que, vu de la terre, il ressemblait à une petite nuée blanche. Deux ou trois jours après, il s'arrêta au-dessus de la capitale du roi, son ci-devant beau-père. Il descendit coiffé de son bonnet, et par conséquent devenu invisible, au milieu de la cour.

La capitale était en émoi, car le chef de l'armée ennemie, encouragé par les sommes immenses qu'il avait obtenues si facilement, revint à la charge. Il mit derechef le siége tout autour des remparts et déclara qu'il ferait ruiner toutes les habitations de fond en comble, et passerait au fil de l'épée tous les habitants sans en excepter leur roi, si ce dernier ne consentait à lui donner sa fille unique en mariage.

Les citadins effrayés se pressaient en foule au château de leur roi, en le suppliant de satisfaire au désir de l'ennemi, et de les soustraire par ce moyen à une catastrophe inévitable. Le roi, du haut d'un balcon du château, s'exprimait ainsi :

« Peuple fidèle et dévoué, écoutez-moi. A moins d'un miracle, nous ne pouvons échapper aux malheurs qui nous menacent ! Et cependant, que de fois un ennemi, naguère puissant, ne s'est-il pas vu terrassé et forcé de ramper aux pieds du plus faible! Arrive que pourra, mais je ne consentirai jamais au

mariage de ma fille unique avec le plus cruel de mes ennemis ! Dans quelques moments d'ici, vous verrez mes gardes prêts à combattre, et moi-même à leur tête courir sus à l'invasion. Celui d'entre vous qui décidera de la victoire, celui-là obtiendra la main de ma fille unique, avec une moitié de mon royaume et le titre de mon successeur à la couronne. »

Le pêcheur, aussitôt qu'il eut entendu ces conditions, ordonna à sa massue de tomber sur les ennemis. Tous les alentours, d'écho en écho, retentissaient des coups dont la terrible massue broyait les bataillons de l'armée assiégeante. Son valeureux chef eut beau vouloir arrêter les fuyards ; atteint à trois reprises lui-même, il fut réduit aussi à prendre ses jambes à son cou et à se sauver plus vite que qui que ce fût.

La massue victorieuse, ayant écrasé ou refoulé toutes les troupes au fond du désert, retourna se reposer entre les mains du pêcheur, son maître. Ce dernier, invisible par la magie de son bonnet, et tenant le tapis sous son aisselle, la massue à la main, s'avançait dans les appartements du roi et se mit face à face devant lui. Le château retentissait des acclamations d'allégresse, succédant au découragement et à la peur. Tous se réjouissent, tous félicitent le roi de sa victoire aussi prompte qu'inattendue, et lui, se tournant vers les voïévodes, et les guerriers, leur adresse ces mots :

« Victoire! remercions-en Dieu! Quant au vainqueur de nos ennemis, il n'a qu'à venir ici pour recueillir la récompense qui lui est due comme prix de sa valeur : ma fille, merveille de beauté, avec la moitié de mon royaume et le droit de succession à ma couronne.... Tous ces biens attendent le héros victorieux. Mais où est-il ? »

Tous restaient debout en silence. Soudain le pêcheur, ôtant de son front le bonnet qui le rendait invisible, apparut aux yeux de l'assemblée réunie et s'écria :

« Me voici ! J'ai détruit vos ennemis, ô roi, et c'est déjà pour la deuxième fois que vous me promettez et la main de la princesse et la moitié du royaume avec le droit de succession à la couronne ! »

Le roi, stupéfait, interrogea du regard son voïévode. Puis, s'étant ravisé, il donna une poignée de main au pêcheur :

« Salut, mon pêcheur ! Par quel bonheur reviens-tu sain et sauf à ma cour ? Le voïévode m'avait dit que, par ta propre inadvertance, tu étais tombé du haut d'une fenêtre du donjon du château. Nous te croyions déjà mort, en vérité.

— Je ne serais pas tombé du haut du donjon si je n'avais été précipité par les mains du voïévode, le traître que voici. Je n'ai survécu que par une faveur de Dieu, et je suis arrivé dans ta capitale, monté sur mon char aérien. »

Le roi fit semblant de se mettre en colère contre le voïévode inculpé, et ordonna à ses gardes de le conduire au donjon. Avec les dehors d'une tendresse habilement déguisée, il embrassa le pêcheur et le conduisit dans les appartements. Chemin faisant, il pensait aux moyens de s'en débarrasser. L'idée de le recevoir pour son gendre, lui, simple paysan et son sujet, révoltait l'orgueil du roi. Il lui dit enfin :

« Le crime du voïévode ne manquera pas d'être dûment puni. Quant à toi, mon double sauveur, tu deviendras mon gendre. Seulement, la coutume observée envers les têtes couronnées exige que tu envoies un cadeau de noces à ta fiancée. Offre-nous quelque présent, et je te promets de vous bénir demain, mes enfants. Puissiez-vous vivre longtemps et heureux !

— Mais je n'ai sur moi aucun bijou digne de sa main. J'aurais pu donner de l'or, mais ton voïévode m'a privé de ma bague aurifère.

— Avant que nous forcions le voïévode à restituer ta bague, il y a un autre moyen. Sans avoir possédé ton merveilleux tapis, je sais ce dont il est capable. Rien ne nous empêche de nous asseoir dessus l'un et l'autre, et de faire ensemble une excursion dans le *Val aux diamants*. Nous y choisirons les pierres les plus fines, telles que personne au monde n'en a jamais possédé, et que personne

n'en possède aujourd'hui ; nous reviendrons ici avec ton cadeau pour ma fille. »

Le roi ouvrit la fenêtre, et le pêcheur, déployant son tapis, prononça l'incantation obligée. Ils prirent l'essor dans les airs, conduits par ce char aérien qui, après une ou deux heures de traversée, commença à descendre et se posa enfin dans l'endroit désiré. C'était une vallée entourée de toutes parts de rochers si escarpés et d'un accès si difficile, qu'aucun mortel ne pourrait y arriver ou en partir, si ce n'est par une faveur spéciale de Dieu. Le sol était tout jonché de diamants de la plus belle eau. Le roi et le pêcheur y trouvèrent facilement de quoi faire une ample provision, en les triant, recueillant et disposant sur le tapis. Lorsqu'il ne put plus en contenir, le roi, s'y étant rassis, désigna du doigt un gros diamant brillant à quelque distance et il dit au pêcheur :

« Voilà encore une pièce magnifique, vois-tu, là, au bord du ruisseau ! Cours-y, mon gendre, pour me l'apporter ici. Ce serait dommage de le laisser. »

Le pêcheur s'y rendit, et le roi profita du moment de son absence pour prononcer la formule magique qu'il avait déjà entendue.

Le tapis s'éleva de son propre mouvement, planant comme un char aérien au-dessus des forêts, au-dessous des nuages, et, au bout de peu de temps,

descendit par une des fenêtres du château avec le roi et ses diamants.

La joie du roi ne connaissait plus de bornes. Il se voyait non-seulement loin des ennemis naguère si puissants et débarrassé de la personne du pêcheur, qui lui déplaisait, mais aussi possesseur de la plus belle et de la plus riche collection de diamants. Il la fit mettre dans les caveaux du trésor royal, à côté de l'anneau aurifère et du tapis voyageur.

Sur ces entrefaites, le pêcheur, de retour avec le diamant, demeura comme pétrifié à la vue du tapis, qui disparaissait déjà dans les airs !

Indigné de l'ingratitude et de la perversité d'un prince dont il avait si bien mérité, il fondit en larmes.

Et comment ne pas pleurer? Il suffisait de jeter un coup d'œil sur la hauteur immense et les parois polies des rochers à pic au fond desquels se trouvait la vallée, pour se convaincre de l'impossibilité de les gravir. La végétation y était si pauvre qu'elle ne pouvait fournir de la nourriture pour un temps prolongé. Le pêcheur se voyait dans l'alternative de mourir de faim, ou d'être dévoré par des serpents monstrueux, qui se trouvaient là en grand nombre. Absorbé dans ces réflexions, et les ténèbres s'épaississant de plus en plus (car le soleil se couchait derrière les monts), le pêcheur dut songer à se

soustraire à la voracité des reptiles hideux qui sortaient de leurs repaires. Il grimpa sur un arbre, se coiffa de son bonnet, qui le rendit invisible, et, la massue à la main, il passa toute la nuit sans pouvoir fermer les yeux.

Le lendemain matin, aussitôt que les serpents, fuyant le retour du soleil, se furent retirés dans leurs tanières[1], le pêcheur descendit de l'arbre. Il avait faim, il rôdait dans toutes les directions de la vallée, et fouillant sous les amas de diamants, devenus inutiles pour lui, il y cherchait des champignons, des racines, n'importe quoi de mangeable. Par ce moyen, il vécut misérablement pendant quelques jours, se nourrissant des débris de la maigre végétation, de baies, de feuilles d'oseille, buvant de l'eau d'un ruisseau de la vallée. Une fois, tandis qu'il dormait encore, perché sur un arbre, son bonnet tomba par terre et le pêcheur redevint visible aux yeux de tous les reptiles de l'endroit.

Réveillé par leurs sifflements, entouré de tous côtés déjà et presque au contact de leurs aiguillons, le pêcheur eut recours à sa massue. A peine eut-il

1. Les serpents sont ici, comme les démons de l'Inde, avides de chair humaine. Ils habitent le Val aux Diamants, de même que chez les Hindous on voit les *Nagas*, moitié femmes, moitié serpents, surveiller les trésors de Kuvéra et en défendre l'accès. Les serpents de notre conte sortent pendant la nuit et fuient avec le retour du soleil, comme les démons *noctivagues* de la Ramayana.

prononcé l'invocation que nous connaissons déjà, l'arme enchantée se mit en devoir d'écraser les vipères. Tous les rochers retentissaient des coups qu'elle distribuait sans merci. On eût dit que les monstres étaient inondés d'eau bouillante : semblables à des troupes d'oiseaux surpris par l'orage, rugissant, sifflant, se tortillant, ils disparurent un à un. La massue revint elle-même se poser entre les mains du pêcheur, qui levait les yeux vers le ciel pour remercier Dieu, lorsque tout à coup, sur la cime d'une roche à pic, il aperçut le vieillard que nous connaissons déjà, et ravi de joie, il l'appela en s'écriant: « Sauve-moi, viens-ici, mon protecteur divin ! »

Le vieillard lui tendit les bras et, après l'avoir béni, l'attira jusqu'à la cime en lui disant :

« Te voilà libre ! Maintenant, cours, dépêche-toi d'aller sauver ton roi ainsi que sa fille, ta fiancée et leur royaume. En punition des grands crimes de ton beau-père, après qu'il t'eut abandonné dans cette vallée, en proie aux serpents, ses ennemis sont revenus pour l'assiéger dans sa capitale. Il a été surpris par eux au moment même où, entouré de nombreux convives, il s'enorgueillissait de la possession du char aérien, de la bague aurifère et d'autres biens mal acquis. Une sorcière méchante, Yaga, ayant conseillé à ses ennemis d'invoquer l'alliance du magicien Kostey, ils en obtinrent la

promesse de les aider à enlever la princesse. Ce démon, ravisseur de femmes, est arrivé et, du premier coup d'œil jeté sur ta fiancée, s'est épris de ses charmes tellement qu'il a résolu de l'épouser lui-même. Afin d'y réussir mieux, il a fait tomber dans un sommeil léthargique le roi et tous les habitants de la capitale. Puis il a ravi la princesse et l'a portée dans son château, où elle se trouve depuis lors enfermée et maltraitée, car elle refuse de consentir à son union avec le ravisseur. Hâte-toi donc de la sauver. Tu trouveras le château de Kostey aux confins occidentaux de la terre. Rien ne t'empêchera de ressaisir et ton tapis et ta bague aurifère cachés dans le trésor du roi. D'abord tu iras, avec ton bonnet et ta massue, vaincre le magicien et lui arracher sa proie, et ensuite délivrer le roi et les sujets de son royaume. Va ! »

Le pêcheur voulait se jeter aux pieds du vieillard pour le remercier, mais celui-ci disparut subitement. Il offrit donc ses actions de grâces à Dieu, se coiffa du bonnet invisible, prit sa massue en main et se dirigea vers la capitale.

Un jour, deux jours se passent ; au troisième jour le pêcheur entre dans la capitale du roi. Tous les habitants dormaient d'un sommeil enchanté dont ils ne pouvaient se réveiller. Le pêcheur va ouvrir le trésor royal. Il met sa bague au doigt, déploie son tapis, prononce l'invocation et le voilà parti

comme un oiseau rapide, au-dessus des forêts qui bruissent, au-dessous des nuées qui nagent dans l'air.

Après quelques jours de voyage aérien, il descend au milieu de la cour du château de Kostey. Sans s'y arrêter, il plie son tapis, le prend sous l'aisselle, et, la massue à la main, rabat sur le front son bonnet pour se rendre invisible. Puis il pénètre dans les appartements de Kostey. Que voit-il? Kostey en personne, debout devant la princesse, se pâmant d'aise à la vue de sa beauté merveilleuse, dont les perfections étaient telles que les yeux n'ont jamais vu, les oreilles jamais entendu pareille chose. Avec un salut plein d'orgueil et un sourire ironique, il lui disait :

« Belle princesse ! tu as juré, sous peine d'anathème, de ne consentir à épouser que celui qui réussirait à résoudre les six énigmes. Depuis que tu me les as dites, je m'efforce en vain de les deviner. Il faut en finir aujourd'hui. Tu n'as à opter qu'entre deux solutions : ou de retirer ton serment et tes énigmes, ou bien de consentir à m'épouser. Autrement, je n'obéirai plus qu'à la fougue de mon ressentiment, et alors, malheur à toi ! Je te donne trois minutes pour réfléchir. »

A ces menaces, le pêcheur frissonna d'épouvante, et, à voix basse, il murmura la formule magique à l'adresse de sa massue.

La massue n'attendit point que les ordres fussent réitérés. D'un seul élan elle s'abattit roide sur Kostey en le frappant au front. Abasourdi par la violence du coup, le terrible magicien roula par terre; des gerbes d'étincelles jaillirent de ses yeux, et il sentit retentir dans ses oreilles un fracas comme le tintamarre de plusieurs moulins en pleine rotation. Certainement aucun être doué de la vie n'eût pu rouvrir les yeux. Mais Kostey était immortel.

Se redressant sur ses pieds, il se ravise, cherche à découvrir l'auteur d'une agression aussi violente qu'inattendue. La massue se remit à l'œuvre, faisant pleuvoir coups sur coups, dont le dos de Kostey retentissait comme une voûte creuse. C'était comme si on l'eût inondé de douches d'eau bouillante. Se tordant en convulsions atroces, il eût voulu s'incruster dans les murs de son château et devenir pierre.

Enfin, criblé de coups, il se mit à siffler comme un serpent, bondit, souffla sur la princesse et remplit l'air de son haleine pestiférée.

La princesse chancela et tomba comme morte.

Kostey, changé en fumée, s'exhala par la fenêtre et disparut avec une bourrasque, qui l'emporta dans les espaces.

Le pêcheur, toujours invisible, porte sur ses bras la princesse dans la cour du château, espérant que l'air frais la rappellerait peut-être à la vie. Il la dé-

pose sur le gazon. Le cœur gros de crainte et d'espoir, il attend.

Soudain un corbeau, accompagné des petits de sa couvée, attiré par la vue d'un corps mort, et, n'apercevant pas le pêcheur, arrive et croasse en disant à ses petits:

Enfants, aiguisez vos serres, vos becs,
Voilà le cadavre d'une jeune fille;
Nous aurons de quoi nous repaître.

Un petit corbeau s'abattit aussitôt sur la princesse; mais le pêcheur le saisit à l'instant même et se découvrit afin d'être vu. Le vieux corbeau suspendu dans les airs, le supplia de lui rendre son petit:

« Pêcheur, disait-il, lâche mon oiselet chéri et je te donnerai tout ce que tu voudras!

— Je veux que tu m'apportes ici de l'eau vivifiante. »

Le corbeau s'envola. Au bout d'une heure, il revint portant au bec une vessie pleine d'eau vivifiante, et réitérant ses supplications de lui restituer son petit.

« Tu l'auras, après que j'aurai éprouvé l'efficacité du remède que tu viens de me donner. »

Cela disant, il arrosa le visage décoloré de la princesse. Elle soupira, ouvrit les yeux, et, rougissant à la vue d'un étranger, se leva et dit:

« Mon Dieu! ai-je bien dormi! »

Le pêcheur donnant la liberté au jeune corbeau, répondit : « Belle princesse, ton sommeil pouvait se prolonger éternellement. »

Là-dessus il lui raconta toute son histoire, comment on l'avait précipité du donjon, abandonné dans le Val aux Diamants, avec bien d'autres détails concernant le rapt de la princesse et enfin sa miraculeuse résurrection.

La princesse, l'ayant écouté attentivement, le remercia de ce qu'il avait fait pour elle, lui tendit la main et ajouta :

« Dans le jardin qui se trouve derrière ce château, il y a un pommier aux fruits d'or, et à ses branches est suspendue une *guzla autophone.* Quatre nègres préposés à la garde de ce merveilleux instrument le surveillent nuit et jour. La guzla possède cette qualité qu'en écoutant ses accords divins, le malade revient à la santé ; ceux qui sont tristes redeviennent gais, le laid se transforme en beau et toute espèce de sorcellerie et d'enchantement se brise et disparaît à tout jamais. »

Le pêcheur, se coiffant de son bonnet pour redevenir invisible, alla au jardin, à l'encontre des quatre nègres. En les voyant aux aguets, sous le pommier aux pommes d'or, il s'adressa à sa bague aurifère, soufflant dessus les paroles accoutumées.

Comme toujours, après quelques roulements de

tonnerre et le scintillement des éclairs, une grêle d'or se mit à pleuvoir dru.

Les nègres, avides du gain, se jetèrent dessus, s'arrachant les uns aux autres les poignées de grêlons dorés.

Pendant qu'ils se disputaient ainsi, le pêcheur eut le temps d'aller décrocher la guzla, de courir dans la cour et, après s'être assis à côté de la princesse, sur le tapis, de prendre l'essor dans les airs, ayant sous l'aisselle le bonnet invisible, à la main son impitoyable massue et au doigt son anneau aurifère. Quant à la guzla, il la confia à la garde de la princesse.

Ils volaient ainsi dans l'espace azuré, au-dessus des forêts qui bruissent, au-dessous des nuages qui voguent dans les ondes aériennes. Il leur fallut peu de jours pour arriver et descendre dans la capitale du roi, père de la princesse, où, par une punition céleste, lui-même, ainsi que tous les siens, gisaient ensevelis sous l'enchantement d'une léthargie sans réveil.

Le silence de la tombe régnait au palais royal. On y voyait tous les officiers, les uns assis, les autres debout, sans mouvement et endormis, chacun dans la posture qu'il avait au moment d'être surpris par le sommeil. Le roi tenant encore une coupe remplie de vin pour porter un toast ; le voïévode ayant dans son gosier la moitié d'un rapport mensonger, qu'il

n'avait pas eu le temps d'avaler; et ainsi de suite : tel avec un débris de bon mot sur les lèvres; tel autre avec un morceau friand sous la dent ou un récit à peine commencé et entrecoupé, figé sur la langue.

De même dans les villages, sur toute la surface du royaume, gisait le peuple assoupi magiquement, le laboureur tenant en l'air son fouet levé dont il allait frapper les bœufs; les moissonneurs avec leurs faucilles arrêtés dans leur travail; les pâtres à côté de leurs troupeaux endormis à mi-chemin; le chasseur avec la poudre enflammée encore sur le bassinet; les oiseaux arrêtés tout court et suspendus dans leur vol, des animaux dans leur course, des eaux assoupies tandis qu'elles coulaient, le vent endormi et solidifié en plein souffle, des hommes surpris dans leurs amusements ou leurs occupations. Nulle part un son, pas un bruit, fût-ce le plus léger, aucune voix, aucun mouvement. Partout le calme plat, la mort, le sommeil....

Le pêcheur, debout à côté de la princesse, au milieu de la salle du festin où dormait le roi avec ses convives, prit la guzla autophone et prononça l'invocation :

Guzla, joue, résonne, ô Guzla harmonieuse.
Que, grâce au charme de tes accords,
La contrée se réveille de sa léthargie!

Aux premiers sons qui partirent spontanément

des cordes de la guzla, tout se remet en mouvement et en action : le roi achève de porter son toast, le voïévode finit son rapport, les convives continuent à se divertir et à festoyer, les domestiques servent; bref, tout a repris sa manière d'être antérieure, comme si rien ne l'eût jamais interrompue.

De même qu'au château et dans la capitale, les campagnes aussitôt réveillées s'empressent de revivre; le laboureur continue à creuser son sillon, les faucheurs mettent le foin en meules, les moissonneurs font tomber les épis dorés, le chasseur voit enfin son coup partir et le canard tombe, tué au vol. Les fleuves coulent comme d'habitude, le vent souffle, les oiseaux gazouillent, les arbres murmurent, le cultivateur chante, travaillant à la sueur de son front. Les gens riches, ne pensant qu'à la jouissance et au plaisir, s'entretiennent gaiement au milieu d'un somptueux repas.

Le roi, apercevant tout à coup sa fille, appuyée au bras du pêcheur, se troubla beaucoup. Il ne savait s'il devait en croire ses yeux. Mais la princesse courut embrasser son père et lui raconta tout ce que le pêcheur venait d'accomplir. Le roi, attendri et honteux à la fois, versait des larmes abondantes. Il serrait sur son cœur celui qui venait de les sauver pour la troisième fois et l'en remercia en présence de l'assemblée réunie :

« En expiation, disait-il, du mal dont je suis

coupable envers toi, Dieu m'a frappé de son courroux. Continue à être généreux, pardonne-moi mes fautes, et que tes vœux soient accomplis ! »

Il ajouta que le jour même le festin nuptial aurait lieu et que sa fille unique épouserait le pêcheur. La princesse, au comble du bonheur et dans les bras de son père, dit :

« Il me reste à remplir une parole donnée. Me trouvant au château de Kostey, j'ai juré de n'accorder ma main qu'à celui qui devinerait six énigmes proposées par moi. Or, mon serment doit être tenu. Le pêcheur héroïque ne se refusera pas de se soumettre à cette dernière épreuve. »

En effet, il consentit à s'en occuper sans délai. La première énigme proposée par la princesse fut :

« Sans jambes il marche, sans bras il frappe, sans vie il se meut continuellement.

— C'est l'horloge, » répondit le pêcheur, au grand contentement de la princesse à laquelle ce début présageait un dénoûment tout aussi heureux.

Voici en quels termes fut conçue la seconde énigme :

« Sans être ni oiseau, ni reptile, ni insecte, ni animal quelconque, il veille à la sécurité de toute une maison.

— Le verrou.

— Bien ! fit la princesse. Maintenant, voici la troisième énigme à résoudre :

« Quel est ce piéton qui marche tout cuirassé? l assaisonne des mets; à ses flancs on voit deux dards et il traverse les eaux à la nage sans implorer l'aide d'un batelier?

— C'est l'écrevisse!

— C'est cela! Maintenant, il faut résoudre la quatrième énigme :

« Elle court, elle s'avance, s'accrochant aux rebords, n'ayant qu'une oreille, qu'un pardessus en acier poli et qu'une petite queue de lin?

— L'aiguille.

— Deviné! Voyons la cinquième énigme: Cela marche sans pieds, cela gesticule sans mains, cela se meut vide de corps.

— L'ambre.

— Juste! Puisque tu as pu découvrir le sens de cinq énigmes, tu trouveras bien le sens de la sixième, que voici:

« Il a quatre pieds, mais ce n'est point un animal; il est pourvu de plumes et de duvet, mais ce n'est point un oiseau; il a corps, chaleur et il souffle, mais ce n'est point un animal.

— C'est un lit! » s'écria le pêcheur.

La princesse lui tendit la main.

L'un et l'autre s'agenouillèrent aux pieds du roi, qui leur donna sa bénédiction paternelle, et les conduisit à l'église, accompagnés d'un cortége nuptial. Il expédia en même temps des mes-

sagers pour faire venir au château la mère du pêcheur.

Voilà maintenant ce que c'est qu'aimer la vertu et la pratiquer avec énergie et courage. Le paysan, simple pêcheur, épousa la plus belle des princesses au monde avec le don de la moitié du royaume octroyé le jour même de son mariage et fut proclamé héritier de la couronne de son maître d'autrefois.

Au même jour, dès le soir, aux accords mélodieux de la merveilleuse guzla, qui jouait d'elle-même jusqu'à l'aurore matinale, le vieux roi égaya la fête de noces de sa fille unique. Il mangeait, buvait, s'amusait, dansait comme un étourdi et traitait ses convives avec tant d'amabilité et de munificence, qu'à l'heure qu'il est, on se rappelle encore le bonheur sans pareil de tous ceux qui se trouvèrent à la cérémonie !



LA VEILLÉE

OU

L'HOMME LARGE, L'HOMME LONG

ET L'HOMME AUX YEUX DE BRAISE[1].

(CONTE TRADUIT DE BOGÉNA, p. 605-618.)

C'était dans le temps où les chattes portaient des souliers, où les grenouilles se coiffaient de bonnets de femme, où les ânes faisaient résonner sur le pavé leurs éperons de preux chevaliers et où les lièvres couraient après les chiens. Donc alors, le roi d'un royaume avait une fille fort belle et prodigieusement savante. Maints rois et princes arrivaient

1. L'Être suprême, *Brahma*, crée et détruit les mondes, ce qu'il accomplit en s'incarnant tantôt dans *Vichnou* qui, en trois pas, franchit les espaces de l'univers, tantôt dans *Agni*, dieu du feu, dont les ardeurs consument l'œuvre de la création, à la fin d'un cycle cosmogonique, etc. Quelques débris de ce mythe indien se trouvent ici dans les qualités des trois acteurs du conte : le Long, le Large, et l'Homme aux yeux de braise.

des contrées lointaines pour demander sa main; mais elle ne voulait d'aucun d'eux, et finalement on fit proclamer que la princesse n'épouserait que l'homme qui, durant trois nuits consécutives, veillerait auprès d'elle de manière qu'elle ne pût s'enfuir inaperçue.

Cette nouvelle s'étant ébruitée dans toutes les parties du monde, plusieurs princes et rois accoururent offrir leurs services. Ils veillaient alternativement, mais chacun d'eux paya la tentative de sa vie, parce qu'ils ne purent ni prévenir, ni même voir la fuite de la princesse.

Or, il advint que Mathias, prince d'une ville royale, instruit de ce qui se passait, jeune, vigoureux, beau comme un cerf et vaillant comme un faucon, résolut lui aussi d'aller risquer trois nuits de veille. Son père eut beau le dissuader, le prier, le menacer, lui défendre de bouger, rien ne put détourner Mathias de sa résolution. Que pouvait faire de plus le vieux sire? De guerre lasse, il consentit bon gré malgré. Mathias, ayant bien bourré sa bourse d'or, ceignit un sabre bien effilé à ses côtés, et, tout seul, partit à la recherche de la fortune des braves.

Le lendemain, chemin faisant, il rencontra quelqu'un qui se traînait à peine.

« Où vas-tu? lui demanda Mathias.

— Je parcours le monde à la recherche du bonheur.

— Quel est ton état?

— Je n'en professe aucun, mais je sais ce que personne ne sait. On m'appelle *le Large*, parce que, en effet, je puis dilater mon ventre au point d'y donner l'abri à tout un régiment de soldats. »

En disant cela il se bouffit tellement, que le grand chemin en fut obstrué et barricadé d'un bord à l'autre.

« Bravo ! » s'écria Mathias enchanté de l'épreuve; et il ajouta : « Ne voudrais-tu pas, par exemple, m'accompagner? car, moi aussi, je parcours le monde à la recherche du bonheur.

— Il n'y a pas de mal, j'y consens, » répondit le Large, et ils continuèrent à voyager ensemble.

Un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme fluet, maigre à faire peur, et haut et mince comme un porche.

« Où vas-tu, bon homme? demanda Mathias, intrigué de ce qu'il y avait d'étrange dans l'apparence de l'individu.

— Je parcours le monde.

— Quel métier exerces-tu?

— Je n'exerce aucune espèce de métier, mais je sais quelque chose que tout le monde ignore. On m'appelle *le Long*, et pour cause, car je puis, sans quitter la terre, m'élever jusqu'à la hauteur des nuages, et alors, si je marche, à chaque pas je franchis la distance d'une lieue. »

Sans attendre plus longtemps, il grandit de façon que sa tête dépassa les nues, tandis que, d'un seul pas, il enjamba réellement une lieue de distance.

« J'aime cela, mon brave, fit Mathias. Voyons, n'aurais-tu pas l'envie de voyager avec nous?

— Et pourquoi pas? Allons. »

Or, ils continuèrent à marcher ensemble.

En traversant une forêt, ils aperçurent un individu occupé à entasser les troncs des arbres l'un sur l'autre pour en construire un bûcher.

« Que fais-tu là? demanda Mathias en l'accostant.

— J'ai *des yeux de braise*, répondit-il, et je prépare ici un bûcher. »

Cela disant, il fixa dessus ses regards flamboyants, et le bûcher tout entier s'alluma instantanément.

« Tu es un être habile et fort, observa Mathias. Ne voudrais-tu pas voyager avec nous?

— Soit, j'irais volontiers. »

Ils s'acheminèrent donc tous les quatre. Mathias, content d'avoir trouvé de pareils compagnons, les défraya généreusement, sans se plaindre des dépenses énormes que lui coûtait la voracité du Large.

Au bout de quelques jours, ils atteignirent le château de la princesse. Mathias les instruisit du but de son voyage, en les engageant à l'y aider et leur promettant, qu'en cas d'une victoire obtenue sur la princesse, ils seraient bien récompensés. Aussi

lui promirent-ils de coopérer activement à l'œuvre où personne n'avait jusqu'alors réussi. Il leur acheta des habits somptueux et, aussitôt après les avoir dûment équipés, il se fit annoncer au roi comme étant venu, lui et ses camarades, pour veiller trois nuits consécutives dans le boudoir de la princesse. Seulement il eut soin de ne pas déclarer qui il était et d'où il arrivait.

Le roi le reçut amicalement, et après qu'ils eurent formulé leur demande, il leur dit :

« Réfléchissez bien avant de vous engager, car si la princesse vous échappe, vous aurez vécu.

— Qu'elle nous échappe, répliqua Mathias, j'en doute; quoi qu'il en soit, nous essayerons quand même.

— Mon devoir était de vous avertir, fit le roi en souriant. Maintenant que vous persistez dans votre résolution, je veux vous conduire moi-même dans les appartements de la princesse. »

Mathias fut ébloui des charmes vraiment surhumains de la fille royale. Elle aussi reçut gracieusement le brillant jeune homme, sans chercher à déguiser qu'elle le trouvait beau et aimable. A peine le roi se fut-il retiré, que le Large se coucha sur le seuil de la porte, le Long et l'homme aux yeux de feu allèrent se poster près de la fenêtre, tandis que Mathias causait avec la princesse en observant attentivement chacun de ses mouvements. Tout à coup

elle se tut, et, après quelques moments de silence, elle s'écria :

« Je sens comme une pluie de pavots inonder mes paupières ! »

A ces mots, elle s'assit sur son lit et fit semblant de sommeiller.

Mathias ne souffla mot, et voyant la princesse assoupie, il s'assit près d'une table voisine du lit, s'y accouda, appuyant son menton dans le creux des paumes de ses deux mains, et peu à peu voilà qu'à son tour il se sentit l'envie de dormir. Ses yeux se fermèrent, ainsi que les yeux de ses compagnons.

Or, la princesse n'attendait que ce moment, et vite de se métamorphoser en une colombe et de prendre son essor vers la fenêtre. Cependant une de ses ailes, effleurant les cheveux du Long, le réveilla ; il n'aurait certainement pas réussi à atteindre la colombe fugitive, s'il n'avait eu à ses côtés l'homme aux yeux de braise. Celui-ci, aussitôt après s'être bien avisé de la direction du vol de la colombe, lui envoya une œillade, c'est-à-dire une traînée de feu qui, dans un clin d'œil, brûla les deux ailes de l'oiseau. La colombe, arrêtée dans les airs, fut obligée de se percher sur la cime d'un arbre.

Le Long l'atteignit sans peine, saisit l'oiseau et le remit entre les mains de Mathias à peine réveillé de son assoupissement. La colombe, au contact des mains de Mathias, redevint princesse.

Grand fut l'étonnement du roi lorsque dans la matinée suivante et celle du surlendemain, il retrouva sa fille assise à côté de Mathias. Mais le pauvre sire, bon gré mal gré devait se taire, acceptant la nécessité telle quelle et continuant à héberger royalement ses hôtes. A l'approche de la troisième nuit, il recommanda particulièrement à sa fille de mettre en œuvre les sorcelleries les plus efficaces de la magie dont la princesse connaissait le secret, et d'agir de manière à se débarrasser de la présence d'intrus dont on ne connaissait ni le rang ni la fortune.

Mathias de son côté ne négligeait rien pour mener à bonne fin l'affaire si heureusement inaugurée. Avant d'aller passer la nuit chez la princesse, il prit à part ses camarades et leur dit :

« Cette nuit, chers amis, encore un coup de main, et nous aurons triomphé ; autrement, rappelez-vous bien que nos quatre têtes vont rouler au pied de l'échafaud.

— Allons-y, répondirent les trois, nous saurons la surveiller comme il faut. »

Entrés dans la chambre à coucher de la princesse, ils s'empressèrent de reprendre leurs places. Mathias s'assit vis-à-vis de la princesse. Certes il aurait bien préféré rester éternellement avec elle sans être obligé, comme il l'était, de veiller et de craindre qu'elle ne lui échappât à tout jamais. Il prit la résolution de ne pas dormir ; il se disait :

« Maintenant je te surveillerai, et je me reposerai quand tu seras à moi. »

A minuit, voyant que le sommeil commençait à s'appesantir sur les paupières de ses surveillants, la princesse ne disait mot. Au contraire, elle se prélassait sur son lit, fermant ses belles paupières comme si elle dormait réellement. Mathias, accoudé sur la table, le menton appuyé dans la main, les yeux fixés sur la princesse, l'admirait silencieusement. Mais de même que le sommeil s'empare même des yeux d'un aigle, de même Mathias finit par s'endormir comme ses compagnons.

La princesse qui, sous le voile d'un assoupissement feint, les observait et n'attendait que ce moment, se leva sur son séant, se changea en une petite mouche et s'envola par la fenêtre.

Une fois libre, elle revêtit la forme d'un petit poisson, et tombant dans le puits du château, y plongea et s'y blottit au fond même des eaux.

Certainement elle aurait échappé à ses gardiens si, en volant, la mouche n'eût effleuré le bout du nez de l'homme aux yeux de braise, qui éternua, ouvrit les yeux et remarqua l'endroit où la princesse avait disparu. Sans perdre de temps, il donna l'alarme, et tous les quatre coururent dans la cour. Le puits était très-profond. N'importe, le Long ne tarda pas à s'étendre de haut en bas et à fouiller dans tous les recoins sans pouvoir

trouver le petit poisson, comme s'il n'y était jamais entré.

« Eh bien, ôte-toi de là, je veux t'y remplacer, » dit le Large.

Et il s'introduisit aussitôt par l'orifice de la margelle, en remplissant tout l'intérieur du puits et le bouchant si hermétiquement avec ses membres que toutes les eaux rejaillirent en haut; mais le petit poisson ne s'y voyait pas.

« Eh bien, maintenant à mon tour, cria l'homme aux yeux de braise; laisse-moi la dénicher, cette astucieuse magicienne. »

Le Large ayant débarrassé le puits de l'immense volume de son ventre, les eaux reprirent leur ancienne place et se mirent aussitôt à bouillir sous l'action des flammes qui jaillissaient des yeux de braise. Les eaux bouillantes débordaient par-dessus la margelle en s'élevant de plus en plus haut, si bien qu'enfin on aperçut à moitié grillé un petit poisson qui, au moment même où il touchait la terre, se changea en princesse, redevenue ce qu'elle était réellement.

Mathias se hâta de s'en emparer en la pressant dans ses bras. Elle lui dit :

« Tu as vaincu, mon maître et époux, tu as su me garder; désormais je t'appartiens par droit de conquête et par ma propre volonté. »

La conduite à la fois courtoise et énergique, ainsi

que les charmes personnels du jeune Mathias, plurent beaucoup à la princesse. Mais le roi n'était rien moins que disposé à approuver le choix de sa fille. Il résolut de ne pas la laisser partir avec le vainqueur. Mathias ne s'en souciait guère; il enleva la princesse, et, escorté par ses braves compagnons, quitta le château.

Le roi en colère ordonna à ses gardes de poursuivre les fuyards et de les lui ramener, sous peine de mort. En attendant, Mathias avec la princesse et les siens avait déjà parcouru une distance de plusieurs lieues. Tout à coup elle entendit le bruit des pas des poursuivants et pria l'homme aux yeux de braise de voir ce que c'était. Celui-ci se détourne et annonce que tout un escadron de cavaliers s'avance à bride abattue.

« Ce sont les gardes de mon père, répondit-elle, nous aurons de la peine à leur échapper. »

Puis, voyant les cavaliers s'approcher, elle détacha de sa tête un voile, et en le rejetant derrière elle dans la direction du vent, elle dit :

« Autant il y a de fils dans ce voile, autant je veux d'arbres sur pied. »

Et dans un clin d'œil, une forêt haute et épaisse s'éleva derrière eux. Avant que les cavaliers envoyés à leur poursuite eussent pu franchir cet obstacle inespéré, Mathias et les siens gagnèrent du temps pour s'éloigner et se reposer un peu.

« Voyons, dit la princesse, regardez bien si quelqu'un court après nous. »

L'homme aux yeux de braise les fixa attentivement dans la direction indiquée par la princesse, et lui répondit que les gardes du roi s'étaient dégagés de la forêt et continuaient à les poursuivre.

« Ils ne pourront plus nous atteindre! s'écria-t-elle en laissant tomber de ses paupières une larme et lui disant : « Larme, fais-toi rivière! »

Au moment même, un large fleuve s'interposa entre les poursuivis et les poursuivants. Avant que ceux-ci eussent trouvé le moyen de traverser les eaux, Mathias et les siens furent loin.

« Homme aux yeux de braise, dit la princesse, regarde derrière nous, et dis-moi ce qu'est devenue la poursuite.

— Les voilà, répondit-il, ils sont derechef à nos trousses.

— Ténèbres, enveloppez-les! » s'écria la princesse.

A ces paroles le Long se redressa, il grandit de plus en plus et atteignit les nuages, et là, avec son bonnet, il couvrit la moitié du disque du soleil. Par ce moyen, le côté où se trouvaient les cavaliers royaux devint sombre et noir comme la nuit, tandis que Mathias et les siens, éclairés par la moitié lucide de l'astre du jour, s'éloignaient en marchant sans encombre.

Quand ils eurent parcouru quelques dizaines de lieues, le Long découvrit le soleil, se recoiffa de son bonnet et rejoignit les siens en franchissant à chaque pas une lieue. Ils se trouvaient déjà en vue de la ville natale de Mathias, quand tout à coup apparurent les cavaliers royaux pressant la poursuite.

« Maintenant c'est mon tour, dit le Large. Continuez tranquillement votre chemin ; je reste ici, moi, et je saurai les recevoir. »

Il attendit tranquillement l'arrivée des cavaliers, debout et immobile, avec la bouche béante et ouverte d'une oreille à l'autre. L'armée royale, résolue de ne pas rebrousser chemin sans avoir repris la princesse, s'avançait au grand galop vers la ville. Les cavaliers se disaient qu'en cas de résistance ils l'emporteraient d'assaut. Ayant pris la bouche ouverte du Large[1] pour une des portes de la ville, ils s'y précipitent et y disparaissent tous.

1. On sait que Rama, le héros principal de l'épopée de Valmiki, n'a pu retrouver ni délivrer son épouse, Sita, qu'en se faisant aider par une armée de singes. Avant de marcher contre l'ennemi, le plus brave des généraux simiens, Hanoumat, est envoyé dans l'île de Ceylan, où se trouvait captive Sita, dans le château de son ravisseur, le démon Ravana. La mission confiée à Hanoumat était fort difficile, car à l'époque où il vivait, on ne connaissait pas l'art de construire des vaisseaux, et la mer, qui séparait Ceylan du continent indien, était gardée par des dieux et des déesses dévoués à la cause de Ravana. Heureusement, Hanoumat, en sa qualité de fils du vent, pouvait traverser les airs comme un oiseau. Il prend donc l'essor :

.... « La déesse (Souraça), honorée par les dieux, revêtit sou-

Alors le Long referma sa bouche, et après les avoir avalés, il courut le ventre tout plein rejoindre les siens dans le château du père de Mathias. Sous la pression de son ventre bouffi de tout un escadron de cavalerie, la terre gémissait et tremblait. Il entendait les acclamations du peuple réuni autour de Mathias et heureux de le revoir sain et sauf.

dain, au milieu de la mer, un corps de Rakchaça, et, quand elle se fut donné un aspect difforme, hideux, glaçant d'épouvante, elle coupa la route au vol de Hanoumat et lui tint ce langage :

« Les chœurs des Immortels, avec Indra, te donnent à moi « pour aliment, tu ne peux m'échapper, car je saisis les êtres par « leur ombre même; entre donc ici par ma bouche! »

« A ces paroles de Souraça, le noble et fortuné singe (Hanoumat) porta ses mains réunies aux tempes (en signe de respect), et lui répondit en ces termes le visage consterné.... »

Nous omettons ici le récit que fait Hanoumat pour expliquer les motifs de son voyage aérien.

.... « Que ce soit, répondit Souraça, mais ne passe pas devant ma bouche sans y entrer. »

« A ce langage de Souraça, l'optimate singe répondit avec colère : « Fais-toi donc une bouche qui puisse me dévorer! »

« A peine eut-il parlé, qu'il se donna soudain trente *yodjanas** de longueur et dix *yodjanas* de largeur, » etc., etc.

On voit que *Chiroki* (le Large) de notre conte possède les qualités analogues à celles de la déesse indienne *Souraça*, tandis que l'Homme aux yeux de braise (Zarooki) fait ce que faisait le dieu Civa, qui d'un seul regard réduisait en cendres ceux qu'il regardait, sans en excepter les dieux. Plusieurs anachorètes (Richi) indiens acquirent le même don par la vertu de leur vie ascétique.

*. Une yodjana correspond à 6045 mètres de France.

« Ah! te voici enfin, frère le Large, lui cria de loin Mathias, et l'armée? Où l'as-tu laissée?

— Mais elle est ici, bien ici, répondit le Large en tapant sur son abdomen prodigieusement enflé. Je voudrais bien vous les rendre tous et tels quels, car le morceau n'est pas facile à digérer.

— Allons donc! fais-les sortir de leur prison, » disait Mathias, se pâmant de rire et ordonnant d'appeler tous les habitants de la ville pour assister au spectacle.

Le Large, comme si de rien n'était, prenant place au centre même de la place du château, et se mettant les mains sur les côtés, commença à tousser. Or, il fallait voir! A chaque coup de gosier, cavaliers et chevaux, pêle-mêle, retombaient en se cramponnant les uns aux autres, rampant, sautillant à cloche-pied et se mettant à fuir à qui mieux mieux. Un seul, le dernier, on ne sait trop comment, s'arrêta tout court dans l'intérieur d'une des narines du Large et ne pouvait s'en dégager. Ce n'est qu'à force d'éternuer que le Large affranchit le cavalier royal, qui profita du premier moment de liberté pour prendre ses jambes à son cou et s'enfuir aussi.

Quelques jours plus tard, on donna une grande fête à l'occasion du mariage de Mathias. Le roi, père de la princesse, s'y trouvait aussi. Pour l'y inviter, on lui avait envoyé le Long qui, grâce à la

connaissance qu'il avait déjà du chemin et à la prodigieuse largeur de ses pas, réussit à s'acquitter de cette honorable commission, avant même que les cavaliers royaux eussent eu le temps de revenir. Par son intervention, ils obtinrent le pardon de leur maître, sans quoi il n'aurait pas manqué de les faire décapiter pour avoir osé se représenter à lui les mains vides.

Tout s'arrangea donc de manière à satisfaire tout le monde. Le roi fut enchanté de voir sa fille épouser un guerrier noble et riche. Mathias récompensa généreusement ses compagnons de route, qui restèrent auprès de lui jusqu'à la fin de leurs jours.

HISTOIRE

DU

PRINCE SLUGOBYL[1]

ET DU CHEVALIER INVISIBLE[2].

(CONTE TRADUIT DE GLINSKI, vol. I, p. 183.)

Il y avait un roi qui avait un fils unique nommé le prince Slugobyl. Ce jeune prince aimait passionnément les voyages; aussi lorsqu'il eut atteint sa vingtième année, il pressa tant son père, que

1. *Slugobyl* veut dire le prince valet, qui de maître était devenu serviteur de son domestique d'autrefois.

2. *Chevalier invisible*, le texte dit NÉVIDEK (sanscr. *avyakta*). Les métamorphoses (cygne, aigle, cheval, etc.), qui servent de ressorts à la machine de ce conte, rappellent beaucoup la manière d'agir des dieux du Panthéon védique. L'idée du néant absolu, pas plus que celle de la matière absolue, n'entrait dans l'enseignement des Théosophes de la première époque du brahmanisme. Au contraire, selon le Baghavata Purana, la matière n'est qu'une manière d'être de l'esprit. Le dieu *Puroucha* anime tout : il est l'âme par excellence, le principe vital, le

celui-ci consentit à le laisser voyager, en lui donnant pour gardien un ancien domestique dont la fidélité lui était connue. Le prince, bien équipé et armé, monta sur un bon cheval et, après avoir fait de tendres adieux à son père, partit pour les pays lointains, dans l'espérance d'acquérir beaucoup de savoir et de revenir plus sage, plus habile et peut-être plus puissant chez son père.

Il allait au pas de son cheval lorsqu'il aperçut un cygne poursuivi par un aigle qui était près de s'en emparer. Aussitôt le prince, saisissant son arc, tira si habilement que l'aigle frappé à mort tomba à ses pieds. Le cygne délivré s'arrêta et dit :

« Chevalier Slugobyl, ce n'est pas un cygne qui te remercie, mais la fille du chevalier Invisible laquelle, changée en cygne, cherchait à échapper aux hi-

grand-père de toutes les créatures auxquelles il donne l'existence et la forme, par l'intermédiaire de la déesse Maya (illusion). La même idée fait encore le fonds des croyances populaires chez les peuples slaves, qui en ont conservé quelques traces dans leurs idiomes. Ainsi les Ruthènes de Galicie donnent aux ondines de leur mythologie le nom de *Maïka*, synonyme de *Divo-jéna*. En serbe Maïa veut dire grand'mère et Maïka veut dire la mère. En russe le verbe *maîati* signifie vivoter, exister avec peine, vivre au jour le jour. En polonais *maïtzi* veut dire revêtir de verdure et de fleurs, *maïatchitzî*, tournoyer dans le lointain, atermoyer, séduire, et *poroucha*, celui qui meut, qui ébranle, dérive de *roukh*, le mouvement.

Je n'insiste pas trop sur l'infaillibilité de ces étymologies, mais en sanscrit aussi le sens du mot *Puroucha* n'est pas bien déterminé. Quelques savants l'ont fait dériver de *pûrou*, plein, être qui remplit tout. Que les indianistes décident.

deuses poursuites du géant Kostey. Mon père te récompensera de ce service. Rappelle-toi seulement, lorsque tu auras besoin de lui, de dire trois fois : « Chevalier Invisible, viens ici ! »

Ayant dit cela, le cygne s'envola au loin. Le prince le suivit longtemps du regard, puis il continua sa route. Il marche longtemps, traverse les montagnes, les forêts et les steppes, et arrive enfin au milieu d'une plaine brûlée par un soleil ardent, où l'on n'apercevait ni arbre, ni buisson, ni plante aucune. Pas un oiseau, pas un insecte; tout semblait mort de chaleur sous un soleil de plomb. Le prince, après quelques heures de marche à travers cette plaine aride, éprouva une soif si cruelle qu'il envoya son serviteur d'un côté et se mit à chercher de l'autre quelque source ou citerne où il pût se désaltérer. Il eut le bonheur de trouver bientôt un puits assez profond et plein d'eau fraîche; mais ce puits n'avait ni corde ni seau pour puiser l'eau, qui ne satisfaisait que les yeux. Que faire? Au bout d'un moment, le prince dit à son domestique :

« Prends la courroie qui sert à attacher nos chevaux et fixe-la autour de ton corps. Je te descendrai dans le puits, car je ne peux plus résister à la soif.

— Mon prince, répond le domestique, je suis plus lourd que vous et vous êtes moins fort que moi, vous ne pourriez pas me retirer du puits. Il vaut donc mieux que vous y descendiez le premier et

moi je vous remonterai quand vous vous serez désaltéré. »

Le prince suivit ce conseil. Il se passa sous les bras le long licou de son cheval et descendit dans le puits. Après avoir bu avec délices cette eau fraîche, il en puisa pour son domestique, puis il tira le licou pour lui faire signe de le remonter. Mais le domestique, au lieu d'obéir à ce signal, lui dit :

« Écoutez, prince, depuis le jour de votre naissance jusqu'à ce moment vous avez vécu dans l'abondance, les plaisirs et le bonheur ; moi, j'ai souffert de la misère et j'ai été esclave toute ma vie. Maintenant nous changerons de rôles ; consentez à devenir mon serviteur, ou bien recommandez votre âme à Dieu, car je vais vous noyer.

— Arrête, fidèle serviteur, s'écria le prince, ne fais pas cela, je t'en supplie. A quoi cela te servirait-il ? Jamais tu ne retrouveras une place semblable à celle que tu occupes chez moi, et tu sais que, dans l'autre monde, d'affreux supplices attendent les assassins. Leurs mains sont plongées dans la poix bouillante, leurs épaules meurtries à coups de massues de fer rouge et leur cou scié avec des scies en bois.

— Tu me feras couper et scier dans l'autre monde tant que tu voudras, dit le domestique, moi je te noierai dans celui-ci. »

Et il commença à lâcher le licou.

« Eh bien! s'écria le prince, j'y consens et j'accepte tes conditions. Tu es mon prince et moi ton serviteur, je te donne ma parole.

— Je ne crois pas aux paroles que le vent emporte, jure-moi que tu confirmeras par écrit cette promesse.

— Je le jure! »

Le domestique lui descendit alors un bout de papier et un crayon et lui dicta l'engagement suivant : « Je déclare que je renonce à mon nom et à mes droits en faveur du porteur de cet écrit, et que je le reconnais pour le prince et moi pour son serviteur. Fait dans le puits. Signé prince Slugobyl. »

Le domestique ayant pris cet écrit qu'il ne savait pas lire, retira le prince du puits, lui ôta ses habits pour s'en revêtir lui-même et fit endosser au prince ceux qu'il venait de quitter. Ainsi déguisés, ils voyagèrent pendant une semaine et arrivèrent dans une grande ville et dans le palais d'un roi. Là, le faux prince, ayant envoyé son soi-disant domestique aux écuries, se présenta devant le roi et lui parla fièrement en ces termes :

« Roi! je suis venu te demander la main de ta belle et sage fille, dont la renommée est venue jusqu'à la cour du roi mon père. En échange, je t'offre notre alliance, et la guerre en cas de refus.

— La prière et la menace ne sont pas de saison,

répondit le roi. Cependant, prince, voulant vous prouver mon estime pour le roi votre père, j'accepte votre demande à une seule condition : nos ennemis, acharnés contre nous, ont rassemblé une nombreuse armée qui assiége la ville; délivrez-nous-en, et ma fille est à vous.

— Fort bien, répondit l'imposteur, j'exterminerai l'armée ennemie; mais laissez-la s'approcher le plus près possible de la ville. Je vous promets de m'y prendre si bien que demain matin vous n'en trouverez plus trace. »

Le soir, étant sorti, il appela son prétendu domestique qui logeait à l'écurie, et, après l'avoir respectueusement salué, il lui dit :

« Écoute, mon cher ami, rends-toi immédiatement hors de la ville et détruis l'armée ennemie qui y est campée; mais fais en sorte que l'on croie que c'est moi qui suis vainqueur. En échange de ce service, je promets de te rendre l'écrit par lequel tu me cèdes ton titre de prince et t'obliges à me servir. »

Le prince revêtit son armure, monta à cheval et, étant sorti de la ville, appela trois fois le chevalier Invisible.

« Me voici, répondit une voix près de lui, commande, je ferai tout ce que tu voudras, car tu as sauvé ma fille unique des poursuites de Kostey et je t'en serai toujours reconnaissant. »

Le prince Slugobyl lui montra l'armée qu'il fallait détruire. Alors le chevalier Invisible siffla et s'écria :

Cheval magique à crinière dorée,
Viens à moi non par terre, mais en l'air,
Viens prompt comme la flèche,
Léger comme l'éclair.

A l'instant même, du milieu d'un tourbillon de fumée, sortit un cheval[1] magnifique d'un gris de fer, à la crinière dorée. Il vole comme le vent, le feu jaillit de ses naseaux, ses yeux lancent des éclairs, ses oreilles fument. Le chevalier Invisible sauta dessus et dit au prince :

« Prends mon épée et va exterminer l'aile gauche de l'armée, pendant que j'en ferai autant de l'aile droite et du centre. »

Les deux héros s'élancèrent chacun de son côté et attaquèrent bientôt l'armée ennemie qu'ils se mirent à frapper avec fureur. A droite et à gauche les hommes tombaient comme du bois coupé, ou de l'herbe fauchée. Un affreux massacre s'ensuivit. Les soldats se dispersaient comme des fourmis, mais partout les deux chevaliers savaient les at-

1. C'est encore une apparition dans le genre indien. Le héros Rama combat ses ennemis sur un char qui lui a été prêté par le dieu Indra. Le char, avec son cocher et ses chevaux, remontèrent au ciel pour y disparaître aussitôt après la victoire.

teindre. Il ne resta bientôt plus sur le champ de bataille que des morts et des mourants. Alors les deux héros rentrèrent tranquillement dans la ville. Arrivés au pied du palais, ils se serrèrent amicalement la main, puis le chevalier Invisible s'envola dans le brouillard matinal et le prince serviable retourna à son écurie.

Cependant, la fille du roi, que son agitation empêchait de dormir, était restée toute la nuit à son balcon. De là, elle avait vu et entendu tout ce qui s'était passé. Elle avait saisi la conversation de l'imposteur avec le prince, elle avait vu celui-ci appeler à son aide le chevalier Invisible, puis rendre ses vêtements princiers et son armure à l'imposteur qui raconta ses hauts faits de la nuit. Elle vit et comprit tout cela, mais elle se résolut à garder encore le silence.

Mais lorsque, le lendemain, le roi son père ordonna de célébrer, par de grandes réjouissances, la victoire du faux prince, qu'il le combla d'honneurs et de présents, et qu'enfin, appelant sa fille, il voulut la fiancer avec ce misérable, la princesse ne put plus se contenir. Elle alla donner le bras au prétendu domestique qui servait à table avec les autres domestiques et, le menant au milieu de la salle, elle dit :

« Mon père et vous tous ici présents, voici le héros qui est votre sauveur et que Dieu m'a destiné

pour époux, tandis que celui auquel vous rendez les honneurs de la victoire n'est qu'un vil imposteur, qui a dépouillé son maître de son nom et de ses droits. Cette nuit, ne pouvant dormir, j'ai été témoin de choses que l'œil n'a jamais vues, que l'oreille n'a jamais entendues, et que je vous raconterai plus tard. Maintenant, dites à ce traître de vous montrer l'écrit qui assure ses droits. »

Alors le faux prince ayant exhibé le papier signé par le prince serviable, on y lut ces mots : « Le porteur de cet écrit, le traître et félon domestique du prince serviable, recevra la punition exemplaire de son crime, telle qu'il l'a méritée. Signé, prince Slugobyl. »

« Comment, est-ce bien le sens de cet écrit? s'écria le traître qui ne savait pas lire.

— Oui, sans doute, » lui répondit-on.

Alors il se jeta aux pieds du roi, en demandant grâce; mais il eut ce qu'il méritait. On l'attacha à la queue de quatre chevaux sauvages qui l'écartelèrent.

Le prince Slugobyl épousa la princesse. La noce fut magnifique; moi qui vous raconte tout cela, j'y étais aussi, je bus du vin et de l'hydromel; mais bien que ma barbe en fût mouillée, rien n'entra dans ma bouche.

L'ESPRIT DES STEPPES.

(Conte traduit de Glinski, vol. I, p. 95.)

Il y avait jadis un vieux roi et une jeune reine. Bien qu'ils s'aimassent sincèrement, Dieu ne leur ayant pas donné d'enfants, ils n'étaient pas heureux. Ils se chagrinaient, ils soupiraient sans cesse, au point qu'un jour la reine fut atteinte d'une maladie de langueur. Les médecins décidèrent que le seul remède était dans les voyages. Ils lui conseillèrent de se mettre en route sans retard.

Le roi devant rester dans sa capitale, la reine partit accompagnée seulement de douze demoiselles d'honneur, qui toutes étaient belles et fraîches comme des roses de mai. Au bout de trois jours de marche, la voiture de la reine se trouva au milieu d'une plaine déserte et immense qui semblait toucher le ciel. Après avoir erré longtemps à l'aventure, le conducteur qui s'était égaré s'arrêta devant une grande colonne en pierre, au pied de laquelle

se tenait un guerrier à cheval couvert d'une armure d'acier [1].

« Brave chevalier, montrez-nous le chemin, dit le conducteur, nous sommes égarés et ne savons où aller.

— Je vous indiquerai la route, répond le preux chevalier, mais à la seule condition que chacune des belles voyageuses m'embrassera. »

La reine à ces mots jette un regard indigné sur le chevalier et commande au cocher d'avancer. La voiture roula pendant une demi-journée; mais,

1. Ce cavalier, comme on le verra plus bas, est l'Esprit des steppes et le père des treize héroïnes du conte. Le mystère dont leur naissance est entourée ici, concorde avec celui de plusieurs mythes indiens qui symbolisent l'union de Dieu avec l'homme. Voici, par exemple, ce qu'on raconte sur l'origine de la célèbre dynastie des *princes lunaires*, ou pandouides, dont les hauts faits défrayent les épopées de l'Inde antique. La reine Kounti n'eut aucun enfant de Pandou, parce que ce prince ne pouvait devenir père à cause d'une malédiction qui le rendait stérile pour avoir tué un brahmane. L'illustre lignée allait s'éteindre lorsqu'un anachorète apprit à Kounti la formule d'une *mantra* (invocation sacrée), moyennant laquelle la reine pouvait appeler auprès d'elle un dieu quelconque, celui qu'elle voulait. C'est ainsi que Kounti mit au monde trois fils, issus de Dharma, le dieu de la justice, d'Indra, le dieu du beau temps, et de Vayou, le dieu du vent. (Voy. Schœbel, *la Légende des Pandavas.*) Les contes slaves, ordinairement si chastes, n'ont conservé que des débris de ce mythe, foncièrement contraire aux idées de la morale chrétienne. Nous donnons ailleurs le conte des princes ayant au front les étoiles et la lune, mais cette espèce de *dynastie lunaire* vient au monde sans l'intervention de dieux.

comme si elle eût été ensorcelée, elle se retrouva de nouveau près de la colonne.

« Chevalier, dit cette fois la reine, indiquez-nous le chemin, je vous en récompenserai richement.

— Je suis le génie maître du steppe, répond le guerrier, on me paye mon droit de passage, et ce payement consiste en baisers.

— Eh bien, mes douze demoiselles d'honneur vous payeront.

— Il me revient treize baisers, et le premier me sera donné par celle qui me parle. »

La reine irritée fit de nouveau passer outre; mais, moins de deux heures après, la voiture, qui avait marché sans cesse dans une direction opposée, se retrouva aux pieds de la colonne. Cette fois-ci il était presque nuit, il fallait songer à chercher un gîte. La reine descendit donc de la voiture, s'approcha du chevalier, et baissant modestement les yeux, se laissa embrasser, et ses douze demoiselles qui l'avaient suivie firent de même. Une minute après, la colonne et le chevalier disparurent, les équipages se trouvèrent sur la route; seulement un nuage parfumé semblait répandu sur le steppe. La reine, émue de cet incident si extraordinaire, monta en voiture avec toute sa suite et continua son voyage.

Depuis ce jour la belle jeune reine, ainsi que ses douze demoiselles d'honneur, devinrent pensives et

souffrantes, et, se trouvant mal disposées pour voyager, elles rebroussèrent chemin et se dirigèrent vers la capitale. Cependant le retour ne calma pas les ennuis de la reine. Toujours elle voyait devant ses yeux l'image de ce chevalier du steppe, ce qui ne plaisait pas au roi qui, lui aussi, devint sombre et eut de fréquents accès de mauvaise humeur.

Un jour que le roi, assis dans la salle de conseil, méditait profondément, il entendit tout à coup un ramage délicieux semblable à celui de l'oiseau de paradis, auquel répondait le chant de plusieurs rossignols. Le roi étonné envoie demander ce que c'est. Son messager revient lui annoncer que la reine et ses douze suivantes ont mis chacune au monde une petite fille, et que ce chant d'oiseaux n'est autre chose que le vagissement des nouveau-nées. Le roi, saisi de surprise, réfléchissait profondément, lorsque tout à coup le château s'illumina comme inondé d'une clarté splendide. Ayant questionné là-dessus, le roi apprit que la petite princesse avait ouvert ses yeux, qui brillaient ainsi d'un éclat sans pareil. Le roi, interdit, ne sait que faire. Il sourit, il pleure, il s'afflige et se réjouit, mais bientôt il est distrait par l'arrivée d'une députation de ses conseillers et sénateurs qui, frappant le sol de leur front, lui disent :

« Sire, sauvez votre peuple et votre personne. La reine et ses douze suivantes ont mis au monde treize

filles, enfants de l'Esprit des steppes. Faites mourir ces enfants maudits, sans quoi nous périssons tous. »

Le roi, ému de colère, prit un parti cruel et ordonna que l'enfant de la reine et les douze autres fussent jetés à la mer. Déjà les courtisans allaient s'empresser d'accomplir cet ordre cruel, lorsque, la porte s'ouvrant tout à coup, on vit apparaître la reine tout en larmes et pâle comme la mort. Elle se jeta aux pieds du roi, en le suppliant d'épargner la vie de ces innocents enfants et de consentir à ce qu'on les déposât dans une île déserte et qu'on les abandonnât aux soins de la Providence. Le roi accéda à cette demande, et ayant fait déposer la princesse nouveau-née dans un berceau en or, et ses douze petites compagnes dans des berceaux en cuivre, il fit transporter ces treize petits enfants dans une île, où on les laissa tout seuls. Chacun à la cour, en pensant à la princesse et à ses compagnes, concluait qu'elles avaient toutes péri. L'on se disait : « Elles seront mortes de faim ou de froid, dévorées par les bêtes féroces ou les oiseaux de proie; elles périront ensevelies sous les feuilles mortes ou la neige. »

Cependant rien de tout cela n'était arrivé, car Dieu veille sur l'orphelin. La petite princesse grandit à vue d'œil. Chaque matin l'aurore la réveille, la rosée la baigne, le vent vient la rafraîchir et très-

ser les nattes de sa belle chevelure : les arbres la bercent par leur murmure, les étoiles veillent sur elle, les cygnes la couvrent de leur duvet et les abeilles la nourrissent de leur miel. Elle devint une merveille[1]. Son front est pur et calme comme la lune dans son plein, ses lèvres sont vermeilles comme un bouton de rose et si éloquentes que, lorsqu'elle ouvre la bouche pour dire un mot, il semblerait qu'il pleut des perles. Ses yeux sont merveilleux : quand ils jettent un regard favorable, vous nagez dans les délices ; mais s'ils se fixent sur vous avec colère, la frayeur vous saisit et vous êtes aussitôt changé en un bloc de glace. La princesse était servie par les douze filles des suivantes, qui toutes, en grandissant, étaient devenues fort belles et lui étaient fidèlement dévouées. La beauté de la princesse Merveille fut bientôt connue de tout le monde. De toutes parts les jeunes gens se pressaient dans l'île, qui bientôt devint peuplée, et où s'éleva une magnifique capitale.

Plus d'un prince se mit sur les rangs pour obtenir la main de Çudoliça, aucun ne fut agréé. Ceux d'entre eux qui supportaient leur refus avec douceur rentraient sains et saufs dans leurs royaumes ; mais malheur à celui qui, se révoltant contre la volonté

1. Le texte dit *Çudoliça*, c'est-à-dire « aux joues merveilleusement belles. »

de la princesse Merveille (Çudoliça), voulait l'obtenir par violence ou amenait la force armée. Il voyait ses soldats périr misérablement, et lui-même, glacé jusqu'à l'âme par un regard de Merveille, devenait un bloc de glace.

Un jour le fameux ogre souterrain *Kostey* [1], grand amateur de la beauté, eut la fantaisie de voir ce qui se passait sur la terre. Il prit son télescope et se mit à passer en revue les rois et les reines, les princes et les princesses, les seigneurs et les dames de toute la terre. Tout à coup il aperçut, au bout de sa lunette, une île verdoyante. Dans cette île douze demoiselles brillantes comme autant d'étoiles, et au milieu d'elles, endormie sur un lit de duvet de cygne, une jeune princesse belle comme l'aurore matinale. La princesse Merveille rêve qu'elle voit un chevalier revêtu d'une cuirasse d'or monté sur un fougueux coursier, armé de la massue invisible. Elle rêve qu'elle l'admire et qu'elle l'aime plus que la vie. Le méchant Kostey la couve des yeux avec plaisir et convoitise. Il veut la ravir, et frappant trois fois la terre de son front, il se trouve dans l'île. La princesse

1. Kostey, nom d'un démon qui figure souvent dans les contes de tous les peuples slaves. Comme les Rakchaças indiens, il est méchant, libidineux, ennemi des hommes et très-habile magicien, pouvant se métamorphoser lui-même et donner aux autres la forme voulue. Le mot Kostey semble répondre aux *ghost* et *geist* des peuples germaniques. Quelques philologues slaves le font dériver de *kosti* (les ossements).

Merveille rassemble aussitôt une armée, la range en ordre de bataille et conduit ses soldats elle-même contre le méchant Kostey. Mais celui-ci, rien qu'en soufflant dessus avec son haleine empoisonnée, frappe tous les guerriers, non pas de mort, mais d'un sommeil invincible. Puis étendant ses mains osseuses, il allait s'emparer de la princesse, lorsque celle-ci lui jetant quelques regards de mépris le convertit en un bloc de glace. Elle alla se renfermer dans sa capitale. Kostey ne resta pas longtemps à l'état de bloc glacé. Dès que le départ de la princesse lui eut rendu le sentiment, lui-même il se remit à la poursuivre, arriva dans la ville qu'elle habitait, endormit tous les habitants, et soumit au même sort la garde féminine des douze compagnes de la princesse. N'osant s'attaquer à elle-même, parce qu'il craignait la puissance de ses yeux, Kostey fit entourer le château où elle s'était renfermée d'une muraille de fer, en confia la garde à un monstre-dragon (*smok*) pourvu de douze têtes, et attendit dans l'espoir que la princesse finirait par se soumettre d'elle-même.

Les jours s'écoulent, les semaines et les mois se passent, le royaume de la princesse Merveille ressemble à un vaste dortoir. Le peuple ronfle dans les rues, la vaillante armée, étendue dans les champs, dort profondément. La rouille et la poussière abîment les armures des guerriers qui, ensevelis dans

les hautes herbes, sommeillent à l'ombre des orties, des absinthes et des chardons. Dans l'intérieur du palais tout dort également. Les douze demoiselles d'honneur dorment aussi étendues chacune dans son coin. La princesse veille toute seule au milieu de ce règne du sommeil. Elle parcourt son étroite prison, elle verse des larmes, tord ses mains et gonfle sa poitrine de soupirs. Autour d'elle tout est endormi et immobile; seulement Kostey, qui évite son regard, ne cesse de lui crier à travers la porte de ne plus résister et de se donner à lui, promettant de la faire reine de tous les royaumes souterrains; mais cela ne tente pas Çudoliça. Elle garde le silence et épie son ennemi d'un œil menaçant.

Malheureuse et isolée, elle pensait sans cesse au prince qu'elle avait vu en rêve. Elle le voyait couvert d'une brillante armure, monté sur un beau cheval, armé de la massue invisible, et fixant sur elle ses brillants yeux d'amour. Elle y rêvait jour et nuit. Jetant un regard au dehors et voyant un nuage courir sur l'horizon, elle s'écria :

Nuage voyageur,
Pèlerin du ciel bleu,
Arrête-toi un instant, je t'en prie;
Prends en pitié mes chagrins,
Dis-moi où est mon ami
Et s'il pense à moi?

« Je ne sais, répond le nuage, demande-le au vent. »

La princesse Merveille voyant le souffle d'une brise se jouer dans les fleurs de la plaine, s'écria :

Brise légère qui voltiges dans l'espace,
Souffle heureux qui jouis de ta liberté,
Sois bon pour moi, si affligée et si pauvre,
Dis-moi où est celui que j'aime
Et s'il pense à moi?

« Demande à l'étoile, répondit le vent, elle en sait plus que moi. »

Merveille lève ses beaux yeux vers les étoiles scintillantes et s'écrie :

Étoile, toi là-haut, étoile brillante,
Peux-tu souffrir de voir mes yeux noyés de pleurs?
Aie donc pitié de moi,
Dis-moi où est celui que j'aime
Et s'il pense à moi?

« Tu te renseigneras près de la Lune, répondit l'étoile, elle est plus près de la terre et voit tout ce qui s'y fait. »

Alors Merveille s'adressant à la Lune qui se levait lentement de son lit argenté, s'écrie :

Bijou du ciel, toi Lune rayonnante,
Quitte un instant la patrie des étoiles,
Jette ton doux regard sur la terre,
Dis-moi où est celui que j'aime,
Et s'il pense à moi?

« Princesse, répond la Lune, je ne sais rien de

ton ami, mais attends quelques heures. Voici que le Soleil devant lequel il n'y a rien de caché va paraître. Questionne-le, il te répondra. »

Dès l'aurore, la princesse, tournée vers le côté où le Soleil paraît en chassant devant lui les ténèbres comme une volée d'oiseaux de nuit, lui adresse cette prière :

Ame du monde, flot de vie[1],
Œil du Dieu tout-puissant,
Viens visiter ma sombre prison,
Dis-moi où est celui que j'aime,
Et s'il pense à moi ?

« Princesse Merveille, répond le Soleil, essuie les larmes qui, semblables à des perles, roulent sur ton charmant visage, console ton cœur troublé, ton prince arrive vers toi. Il a arraché du fond des abîmes l'anneau magique. Il l'a mis à son doigt, et déjà des armées innombrables sortent de terre pour le suivre. Il marche, il s'avance vers le palais de Kostey qu'il médite de punir. Mais tout cela ne servira de rien, et Kostey exterminera facilement l'armée, si le prince n'use d'un autre moyen. Je vais lui donner un conseil qui lui sera salutaire. Adieu, prends courage, celui que tu aimes marche vers toi, il approche, il te délivrera de Kostey et de ses sortiléges, et vous serez heureux tous deux. »

1. Le sanscrit *giv-atma*, esprit de vie, répond au slave *giv-otna*.

Le Soleil alla alors éclairer un pays éloigné où le prince Junak, revêtu d'une armure d'or, monté sur un coursier vigoureux, faisait avancer son armée pour aller attaquer le géant Kostey, ravisseur des jeunes beautés qu'un songe, trois fois l'une après l'autre, avait montrées au prince enfermées avec la princesse Merveille, dont la renommée était venue jusqu'à lui et qu'il adorait sans l'avoir vue.

« Laisse là ton armée, lui dit le Soleil, elle ne te servira à rien contre Kostey, qu'aucun projectile ne peut entamer[1]. Tu ne délivreras ta princesse qu'en tuant Kostey, et il n'y a qu'une magicienne, la vieille Yaga[2], qui soit en état de te dire ce qu'il faut faire. Je vais t'enseigner où tu trouveras le cheval qui te mènera directement chez elle. Dirige-toi vers l'est, et en suivant le chemin tu arriveras à une vaste prairie, au milieu de laquelle sont plantés trois chênes. Entre ces chênes tu verras à terre une porte en fer à bouton de cuivre. Derrière cette porte

1. Dans l'épopée de Valmiki, on voit le démon Ravana résister, comme Kostey, aux attaques les plus impétueuses. Aucune arme humaine ne peut lui arracher la vie. Il n'a pu être tué que par une flèche forgée par l'Être suprême et dans laquelle se cachait Yama, le dieu de la mort.

2. *Yaga*, nom purement sanscrit. Le dictionnaire de Wilson dit que les *Yaga* étaient des divinités (*female fiends*) malfaisantes. Elles ont été créées par *Darga*, le dieu de la destruction. Les *Yayas* des contes slaves y portent souvent le nom de *Baba*, femme décrépite. C'est *Papa Dévata*, divinité malfaisante de la mythologie indienne.

tu trouveras le cheval héroïque et la massue invisible[1] qui te sont nécessaires pour accomplir ton œuvre. Tu apprendras plus tard le reste. Adieu! »

Le prince Junak, étonné de ces conseils donnés par le Soleil, ne savait à quoi se décider. Enfin il fit le signe de la croix, ôta de son doigt l'anneau magique et le jeta dans la mer. Aussitôt toute son armée disparut comme un brouillard que le vent éparpille dans les champs, et lorsqu'il n'en resta plus de trace, le prince se mit en marche du côté de l'Orient. Après avoir marché pendant huit jours, il arrive à une verte prairie, au milieu de laquelle s'élèvent les trois chênes qu'il cherchait. Il découvre la porte de fer, s'empresse de l'ouvrir et se trouve à l'entrée d'un escalier tournant qui le conduit à une seconde porte ferrée et fermée par un cadenas pesant soixante livres. En ce moment, il entendit le hennissement d'un cheval et onze autres portes de fer s'ouvrant tout d'un coup, le prince aperçut le cheval de bataille qu'un magicien avait ensorcelé depuis des siècles. Le prince siffla pour appeler le cheval qui, se cabrant aussitôt, fit éclater douze chaînes de fer qui le liaient à son auge, et accourut plein de feu et de grâce, robuste, agile et beau

1. *La massue invisible.* Rien de plus fréquent dans les épopées de l'Inde, que de voir les héros et les dieux recourir aux armes enchantées, c'est-à-dire aux divinités métamorphosées en armes offensives et défensives.

comme jamais on n'en vit. Ses yeux lancent des éclairs, le feu jaillit de ses naseaux, sa crinière est semblable à un nuage doré, c'est un coursier merveilleux.

« Prince Junak, dit le cheval, j'attends depuis des siècles un cavalier tel que toi ; me voilà prêt à te porter et à te servir fidèlement, monte sur moi, prends en main la massue invisible que tu trouveras attachée au pommeau de ma selle. Tu n'auras pas même besoin de t'en servir ; tu n'auras qu'à commander, elle fera elle-même la besogne. Maintenant partons, et que Dieu nous garde ! Dis-moi où tu veux aller ? tu y seras tout de suite. »

Le prince raconta à la hâte son histoire au cheval, monta sur lui, saisit la massue et se mit en route. Le cheval se cabre, il court, il vole, il nage dans l'air, plus haut que les plus hautes forêts, plus bas que les nuages. Il traverse les montagnes, les rivières, les précipices, il effleure en passant l'herbe de la prairie, et court si légèrement, qu'il ne soulève pas un grain de poussière. Vers le coucher du soleil, le prince Junak se trouva à l'entrée d'une immense forêt au centre de laquelle devait se trouver la maison de la vieille Yaga. Il admire en passant les chênes et les pins séculaires que la hache de l'homme n'a jamais touchés. Tous ces arbres immenses, éclairés par le soleil couchant, semblaient regarder avec étonnement un hôte nouveau. Le silence est

absolu, pas un oiseau dans les arbres, pas un insecte dans l'air, pas un vermisseau sur la terre. On n'entend que les pas retentissants du cheval qui se fraye une route au milieu de la forêt. Ils arrivent enfin devant une petite maison posée sur une patte de coq, comme sur un pivot tournant.

Le prince Junak s'écria :

Maisonnette, tourne-toi,
Mets ta porte devant moi,
Tourne le dos à la forêt.

La petite maison tourna sur son pivot, le prince y entra et aperçut la vieille Yaga qui s'écria aussitôt :

« Comment, prince Junak, es-tu parvenu à pénétrer ici, où personne n'entra jamais ?

— Tu es une sotte sorcière de m'ennuyer de tes questions au lieu de te mettre en devoir de me faire un bon accueil, » répondit le prince.

A ces mots, la vieille Yaga sauta à terre et s'occupa activement de tout ce dont le prince avait besoin. Elle lui prépara à manger et à boire, fit un bon lit pour qu'il pût se reposer convenablement, et puis sortit de la maison pour passer la nuit dehors. Lorsqu'elle rentra le lendemain, le prince lui raconta ses aventures et lui confia ses projets.

« Prince Junak, dit la vieille, tu as entrepris une

chose bien difficile; mais ton courage te servira à accomplir ton dessein. Je vais t'indiquer le moyen de faire périr Kostey, car sans cela tu ne parviendrais à rien. Sache donc qu'au milieu de l'Océan se trouve l'*île de la Vie éternelle*[1]. Sur cet île est planté un chêne, au pied duquel tu trouveras enfoui sous terre un coffre bardé de fer. Dans ce coffre est enfermé un lièvre, sous ce lièvre se cache un canard gris, dont le corps renferme un œuf : c'est dans cet œuf que réside la vie de Kostey. Une fois l'œuf cassé, Kostey est mort ! Adieu, prince Junak, pars sans tarder, ton coursier te conduira à destination. »

Le prince monta sur son cheval, l'excita de la voix, et à l'instant même le vaillant destrier fendit l'espace avec la rapidité de la flèche. La forêt et ses arbres immenses disparaissent, et en peu de temps le prince met pied à terre au bord de l'Océan. Il vit sur le rivage des filets de pêcheur au fond desquels se débattait un gros poisson de mer qui se mit à parler d'une voix humaine :

« Prince Junak, disait-il plaintivement, délivre-moi de ma prison, et je te promets que ce service ne sera pas perdu. »

1. *L'île de la vie éternelle*, traduction littérale du mot sanscrit *Djamboudvipa*, épithète par laquelle les brahmanes désignent ordinairement leur patrie, l'Inde.

Le prince dégagea aussitôt le poisson des filets et le rejeta à l'eau. Il plongea et disparut. Mais le prince y fit peu attention, tout préoccupé de tristes pensées. Il voyait poindre de loin les rochers de l'*île de la Vie éternelle*, et n'avait aucun moyen d'y arriver. Appuyé sur sa massue, il rêvait et s'affligeait.

« Prince, à quoi pensez-vous et qu'est-ce qui vous chagrine? demanda son cheval de bataille.

— Comment ne m'affligerais-je pas, quand je me vois arrêté dans mon entreprise? Je vois l'île sans pouvoir y arriver; et le moyen de traverser la mer?

— Montez sur mon dos, prince, je vous servirai de pont; seulement tenez-vous bien. »

Le prince enlaça ses mains dans la crinière du cheval qui, prenant son élan, sauta dans la mer. Ils plongèrent d'abord jusqu'au fond, mais bientôt les vagues obéissantes se rangèrent, et le cheval et le cavalier remontèrent à la surface de l'eau et nagèrent facilement. Déjà le soleil était près de se coucher, lorsqu'ils abordèrent enfin. Le prince descendit sur les gazons verdoyants de l'*île de la Vie éternelle.* Il débarrassa rapidement de son harnais le cheval qui se mit à brouter l'herbe savoureuse, et lui-même se hâta de monter sur une colline du sommet de laquelle il aperçut dans le lointain un gros chêne. Sans perdre de temps, le prince Junak, arrivé là, saisit l'arbre à deux mains, l'étreignit, et

après de violents efforts, l'arracha de la place qu'il occupait depuis des siècles. L'arbre immense gémit et tomba, et le trou, qu'autrefois remplissaient ses racines, apparut comme une immense citerne. Le prince y aperçut tout au fond un coffre bardé de fer. Il le souleva, brisa la serrure à coups de pierre et l'ouvrit. Il saisit par les oreilles le lièvre qui voulait se sauver, quand tout d'un coup le canard gris prend son vol vers la mer. Le prince le couche en joue et tire immédiatement; la balle traverse l'oiseau, qui laisse échapper un œuf au fond de la mer, mais les vagues engloutissent l'un et l'autre. Junak poussa un cri de désespoir, il courut au bord de la mer, mais il ne vit plus rien. Cependant des oscillations de l'eau attirèrent son attention. Et que voit-il? le même poisson auquel, naguère, il avait sauvé la vie, reparaît à la surface de l'eau, nage vers lui et dépose sur le sable l'œuf de canard en lui disant :

« Tu vois, prince Junak, que je n'ai pas oublié le service que tu m'as rendu et que j'ai pu aussi être utile à ton entreprise. »

Le poisson replongea au fond de la mer. Junak, enchanté, prit l'œuf, monta à cheval, et traversant de nouveau la mer, se rendit immédiatement à l'île où la princesse Merveille était prisonnière, assiégée par Kostey dans son château, et au milieu de ses sujets endormis. Le palais, entouré d'une épaisse

muraille, était gardé par un smok (dragon) qui avait douze têtes, dont six dormaient pendant que les autres veillaient alternativement, si bien qu'il était impossible de leur échapper ni de les détruire, car ce monstre ne pouvait périr que sous ses propres coups. Le prince s'arrêta devant la porte et envoya sa massue invisible afin qu'elle lui frayât le passage. La massue se jette sur le monstre, commence à rouer de coups chaque tête, tant et si fort, que bientôt toute cette énorme masse fut meurtrie et ensanglantée. Le dragon furieux se jette de tous côtés, il agite ses griffes, il ouvre ses douze gueules, il fait darder ses langues acérées, mais ne peut saisir la massue invisible. Enfin, harcelé de tous côtés, écumant de rage, le dragon tourne sa colère contre lui-même, il enfonce ses griffes dans son corps, et se roulant de tous côtés, expire dans une mare de sang. Le prince, voyant cela, entre dans l'enceinte du palais, conduit son coursier aux écuries, et lui-même, armé de la massue invisible, s'avance jusqu'à la tour où habitait la princesse qui, le voyant, s'écrie :

« Prince, j'ai vu comment vous avez vaincu le dragon ; mais il vous reste un autre ennemi encore plus terrible, c'est mon geôlier, le cruel Kostey ! Prenez garde, car si vous succombez sous ses coups, je me jetterai dans le précipice qui est sous ma fenêtre.

— Princesse Merveille, soyez tranquille. Voici un œuf dans lequel je tiens la vie ou la mort de Kostey. »

Puis il s'écrie :

> En avant, massue invisible, roule et délivre-moi de Kostey!

La massue commença par enfoncer les portes de fer, puis, arrivant à Kostey, elle commença à le cribler de coups si forts, que ce souverain des royaumes souterrains se mit à grincer des dents, lancer des éclairs de ses yeux et se rouler en peloton, comme un chat sauvage. Si c'eût été un homme ordinaire, il n'eût pu résister à cette avalanche de coups, mais Kostey était passé maître en sorcellerie. Il se remit donc sur pied pour voir d'où lui venait l'agression. Cependant les coups de massue continuent à pleuvoir dru et avec tant de succès que, vaincu par la douleur, Kostey poussa des rugissements dont toute l'île retentit. S'étant approché de la fenêtre, il aperçut le prince Junak.

« Ah! misérable, c'est toi qui es cause de mes tourments, » s'écria-t-il, et il voulait déjà prendre son essor pour aller empoisonner le prince de son haleine, mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps. Étreignant fortement l'œuf dans sa main, il brisa la coquille; le blanc et le jaune, mêlés ensemble, en jaillirent se répandant à terre, et Kostey expira. Avec le dernier souffle de l'enchanteur, tous

les sortiléges cessèrent, tout ce qui dormait dans l'île se réveilla. L'armée, remise sur pied, se dirigea, tambour battant, vers le palais de sa souveraine. Dans le palais aussi, tout rentra dans l'ordre. La princesse Merveille, aussitôt délivrée de sa prison, tend sa main blanche à son libérateur, le remercie en termes touchants et le fait entrer dans la salle du trône où elle prend place à côté de lui. Les douze demoiselles d'honneur ayant fait choix de jeunes et braves guerriers, se rangent, couple par couple, tout autour de leur reine, à ce moment où les portes s'ouvrent devant les prêtres qui, revêtus de leurs habits sacerdotaux, et portant sur des plateaux dorés les anneaux de mariage, viennent bénir ces heureux fiancés.

Les mariages eurent lieu, et après, comme c'est l'usage, la musique, les fêtes, les danses vinrent réjouir tout le monde. Cela fait plaisir rien que de penser combien ils étaient heureux, et combien ils s'amusèrent.



LE PRINCE A LA MAIN D'OR[1].

(Conte traduit de Glinski, t. I, p. 43.)

Il y avait un roi et une reine qui avaient une fille unique, une princesse aux cheveux d'or, dont la beauté surpassait tout ce qui avait jamais été vu ou entendu dans ce genre. Son front avait l'éclat de la lune en son plein, ses lèvres la fraîcheur de la rose, son teint la blancheur du lis et son haleine la douce odeur du jasmin. Sa chevelure était dorée, sa voix et son regard avaient quelque chose de si enchanteur qu'on ne pouvait s'empêcher de l'écouter ou de la regarder.

La princesse passa dix-sept ans enfermée dans son appartement de jeune fille, comblant de joie le roi, la reine, ses gouvernantes et ses servantes. Personne autre ne la voyait, car l'abord de cet appartement était interdit aux fils de rois et aux

1. Jupiter indien avait aussi une main d'or : « Entendez-vous le bruit de ces chevaux? C'est Indra, le dieu tonnant, à la main d'or. » (*Rig-Véda*, vol. III, p. 81.)

princes, et elle-même ne sortait nulle part, ne portait jamais ses regards sur le monde extérieur et ne respirait jamais l'air du dehors.

Elle avait autour d'elle beaucoup de nobles suivantes et de sages gouvernantes, elle portait des vêtements magnifiques et de riches bijoux, et se trouvait parfaitement heureuse.

Or, quand elle fut dans sa dix-huitième année, il arriva, soit par hasard, soit par un arrêt du destin, que la princesse entendit chanter le coucou[1]. Ce son lui causa une vague émotion ; elle pencha sa tête dorée, se couvrit les yeux de sa main et se plongea si bien dans une douce rêverie qu'elle n'entendit point entrer sa mère. La reine, surprise à cette vue, la regarda attentivement, et, ayant approché cette tête pensive de son cœur maternel, se rendit incontinent chez le roi.

Depuis quelques années déjà, des fils de rois et d'autres princes avaient demandé, en personne ou par leurs ambassadeurs, la main de la princesse, mais le roi avait toujours renvoyé à un autre temps sa

1. L'oiseau Kokila joue un rôle important dans la poésie hindoue. Il est plus beau que le coucou européen. Les paysans de Lithuanie l'appellent *kukulka*, et ils croient que jadis c'était une fille qui, ayant perdu sa mère, la regrettait si profondément que les dieux l'ont changée en coucou et lui ont permis de faire retentir sa voix plaintive tous les printemps. Ils lui ont dit aussi qu'elle ne se ferait pas de nid, mais qu'elle pourrait déposer ses œufs dans celui d'autres oiseaux.

réponse. Cependant, après une longue délibération qu'il eut avec la reine, il expédia des courriers afin de répandre partout la nouvelle que, pour se conformer au désir de ses parents, la princesse allait faire choix d'un époux, et que celui que son cœur désignerait, obtiendrait, outre la possession de ses charmes, le droit à la succession du royaume.

Aussitôt que la princesse fut instruite de cette décision, sa joie fut grande; elle se mit à regarder dans le jardin à travers le treillis doré de sa fenêtre, rêva longtemps et finit par éprouver un irrésistible désir de descendre au jardin pour s'y promener au frais sur le gazon. Elle en demanda la permission à ses gouvernantes avec tant d'instances qu'elles ne purent lui refuser de se promener un peu dans leur compagnie.

Les portes de cristal s'ouvrirent; les deux battants de chêne qui fermaient le verger grincèrent sur leurs gonds et la princesse se trouva sur une verte pelouse. Elle commença à courir dans le jardin, cueillant des fleurs, aspirant leur parfum et poursuivant les papillons aux couleurs variées.

La prudence n'était pas encore très-développée dans cette jeune tête; la princesse s'éloigna de ses gouvernantes, son visage était découvert, sa beauté se montrait sans voile.

Et voilà qu'un Vikher (ouragan) impétueux, tel qu'on n'en avait jamais vu ni même ouï raconter

dans les récits fabuleux, s'abattit sur le jardin. Il mugit, tourbillonna, et, saisissant la princesse, l'emporta au loin.

Les gouvernantes épouvantées se tordaient les bras sans pouvoir crier. A la fin, elles se précipitèrent vers le palais et, se jetant aux genoux du roi, lui racontèrent avec larmes et sanglots ce qui était arrivé.

Le roi et la reine, muets de douleur, ne savaient quel parti prendre.

Pendant ce temps, une foule de princes étaient arrivés au palais. Voyant le roi en proie à un si grand chagrin, ils en demandent la cause :

« Malheur à mes cheveux blancs, s'écrie le roi, l'Ouragan a enlevé ma fille bien-aimée, l'aimable princesse aux cheveux d'or, et je ne sais où il l'a emportée. Celui qui la trouvera et me la rendra, l'obtiendra pour épouse, et avec elle, la moitié de mon royaume dès à présent, et le restant de mes biens et de mes titres après ma mort. »

Ayant ouï ces paroles, les princes et les chevaliers s'élancèrent sur leurs chevaux et se mirent à parcourir le monde, s'informant partout au sujet de la belle princesse aux cheveux d'or enlevée par l'Ouragan.

Parmi eux, se distinguaient les deux fils d'un roi qui poursuivaient ensemble leurs recherches, demandant, dans les divers pays qu'ils traversaient,

des nouvelles de la princesse; mais personne ne savait rien.

Ils voyagèrent ainsi un mois, puis un second, et au bout de quelques années ils arrivèrent dans une contrée qui est le centre de la terre[1], où se trouve une montagne qui atteint les nuages et où l'été et l'hiver règnent en même temps.

Les princes veulent savoir si ce n'est pas là que l'Ouragan a caché la princesse aux cheveux d'or. Ils commencent à gravir la montagne, montent et laissent leurs chevaux paître l'herbe verte. En

1. Chaque peuple primitif croit que la contrée qu'il habite se trouve au centre même de l'univers. Les Indiens voyaient ce point central dans le pic le plus élevé de l'Himalaya, les sectateurs de Zoroastre dans le mont Mérou, qu'ils appelaient le *nombril du monde*, épithète que les Grecs traduisirent pour en revêtir le rocher de leur oracle de Delphes, etc. Les Slaves païens avaient aussi leur Mont-de-Verre, séjour des dieux. Là brûlait éternellement le *vatra* (le feu sacré), là résidaient les saisons et leur chef symbolisé dans la personne du vieillard qui sait tout (*Vsévède*). En lisant, dans l'épopée de Mahabharata, l'ascension que fait le roi Youdhichitra pour se choisir un ermitage sur les hauteurs des monts *Himalaya*, séjour des frimas (sl. *Zima*, hiver), on est frappé de la ressemblance qu'offrent les incidents de cette ascension laborieuse, avec ce qui arrive à plus d'un héros des contes slaves. Youdichtira, accompagné de ses frères et de ses épouses, les voit tous succomber, épuisés des fatigues de l'ascension, et périr dans les neiges himalayennes. Lui seul, grâce au mérite de sa justice et de sa piété, parvient à la cime redoutable et s'y voue à des austérités qui achèvent l'œuvre de sa perfection morale. Enfin, descendu dans l'enfer, il en ramène les siens. Ainsi finit l'épopée de Mahabharata. On verra plus loin que le prince à la main d'or, lui aussi, prie sur les cadavres de ses frères, gelés sous la neige d'une montagne qu'il gravit, les fait ressusciter et les ramène à leurs parents.

montant toujours, ils voyaient déjà le sommet de la montagne et apercevaient un palais d'argent soutenu sur une patte de coq, et, à une des fenêtres du palais, ils voyaient se jouer, aux rayons du soleil, une chevelure dorée qui ne pouvait être que celle de la princesse, quand tout à coup le vent du nord commença à souffler avec violence. Le froid devint si intense que le bois se fendait et que l'haleine se congelait. Les deux princes s'efforcèrent pendant quelque temps de lutter contre ce fléau, mais bientôt, vaincus par sa rigueur, ils tombèrent morts de froid l'un près de l'autre.

Les parents de ces jeunes princes attendaient leur retour avec une inexprimable angoisse. Ils faisaient dire des messes, distribuaient des aumônes et cherchaient à obtenir par de ferventes prières que Dieu eût pitié de leur extrême affliction.

Un jour, la reine donnant l'aumône à un pauvre, lui dit :

« Bon vieillard, prie Dieu qu'il garde sous sa protection nos fils et nous les ramène bientôt en bonne santé.

— Ah! noble femme, dit le vieillard, cette prière serait inutile; le repos éternel est la seule chose qu'on puisse demander pour les morts, à moins qu'un miracle ne leur rende la vie. Mais en récompense de la miséricorde dont vous avez usé envers les pauvres, je suis chargé de vous annoncer que

Dieu a eu pitié de vous et que bientôt vous deviendrez mère d'un fils tel qu'on n'a jamais vu son pareil[1]. »

Le vieillard dit et disparut.

La reine, qui avait commencé à verser des larmes, sentit, aux paroles prophétiques du vieillard, une joie étrange se glisser dans son cœur et une sorte d'ivresse s'emparer d'elle. Elle courut re-

1. Ce vieillard des contes slaves est la personnification de l'Être suprême, qui y apparaît souvent pour aider ses élus. Ici sa parole devient chair. C'est un miracle dans le genre de ceux dont parlent les poëmes sacrés de l'Inde. Ainsi par exemple Sita, l'épouse de Rama, n'a pas été conçue non plus dans le sein d'une femme, mais elle est sortie d'un sillon ouvert pour le sacrifice.

De ce mythe, le poëte Valmiki a fait une charmante légende :

.... « Le père de Sita, traçant avec sa charrue l'aire d'un sacrifice, vit une nymphe, Apsara, qui se promenait dans l'atmosphère.

.... « A la vue de cette ondine charmante comme la volupté, il pensa :

« Puissé-je produire, au sein de cette nymphe, un cher en-
« fant. Ne serait-ce pas une grande faveur pour moi qui manque
« de postérité ? »

« Alors, au milieu des airs, une voix, non humaine, prononça hautement ces mots :

« Tu vas obtenir dans cette nymphe un enfant égal à sa mère
« par le vif éclat de sa beauté ! »

« En effet, Sita sortit tout à coup, perçant le sein de la terre. Le roi prit l'enfant, le leva sur son sein et dit :

« Sans nul doute cette enfant est ma fille née de la nymphe en
« qui s'est réfléchi mon amour !

« — Oui, » répondit la voix d'un être invisible, voix qui n'était pas formée par les organes d'un corps. Une pluie de fleurs l'avait précédée, elle fut suivie par l'harmonie des tambours célestes, cette jeune fille qu'une pensée de toi fit naître, etc.

(*Ramayana*, vol. IV, p. 19.)

joindre le roi, se serra contre lui et lui répéta fidèlement les paroles du vieillard. Et, en effet, ce qu'il avait dit arriva : une ou deux semaines après, la reine mit au monde un fils, qui certes n'était pas un enfant ordinaire. Ses yeux ressemblaient à ceux du faucon et ses sourcils au poil de la martre zibeline, sa main droite était d'or pur et son air si majestueux qu'il excitait l'étonnement général.

Et sa croissance ne fut pas du tout semblable à celle des autres enfants. Dès le troisième jour, il sortit de ses langes, quitta son berceau, et il était déjà si fort que, voyant venir ses parents, il courut se jeter dans leurs bras en s'écriant :

« Je vous salue, mes chers parents, mais d'où vient le trouble que je vois peint sur vos visages ? Est-ce que vos cœurs ne se réjouissent pas à ma vue?

— Ils sont, en effet, pleins de joie, cher enfant, et nous rendons grâce à la divine Providence qui nous a ainsi égayés au milieu de notre douleur. Cependant, nous ne pouvons oublier que tes frères aînés ne vivent plus, eux qui étaient beaux, braves et dignes du sort le plus glorieux. Ce qui augmente notre douleur, c'est la pensée qu'au lieu de reposer dans leur patrie et dans le tombeau de nos pères, ils dorment quelque part sur la terre étrangère; peut-être même n'ont-ils pas reçu les derniers honneurs de la sépulture. Hélas ! il y a déjà trois ans que nous n'avons plus eu de leurs nouvelles ! »

L'enfant entendant ces paroles, versa d'abondantes larmes, mais bientôt, s'essuyant les yeux, il embrassa ses parents et leur dit :

« Ne pleurez plus, chers parents, vous serez bientôt consolés ; avant le prochain printemps je serai devenu un vigoureux jeune homme, j'irai parcourir le vaste monde et je vous ramènerai mes frères, ou du moins je rapporterai leurs restes chéris, dussé-je pour cela pénétrer dans les entrailles de la terre. »

A cette vue, à ces mots, le roi et la reine demeurèrent confondus. L'étrange enfant, poussé par une force invisible, s'élança au jardin et, malgré la fraîcheur du matin, se baigna dans la rosée de la prairie. Puis, quand le soleil se leva, il se jeta près du petit bois, sur le sable fin, s'y frotta, s'y roula et revint ayant déjà atteint la taille d'un adolescent.

Le roi se réjouissait de voir ainsi prospérer son fils. En effet, le jeune prince, le plus beau de tous les enfants du pays, grandissait d'heure en heure. Au bout d'un mois il maniait l'épée, à deux mois il montait à cheval, et à trois mois une belle moustache en or pur lui ayant poussé, il prit un casque et une cuirasse d'acier et, armé de pied en cap, vint se présenter au roi et à la reine en leur disant :

« Mes très-honorés parents, daignez bénir votre

fils. Je ne suis plus un enfant, je pars pour chercher mes frères et j'irai dans ce but jusqu'aux extrémités de la terre.

— Ah ! reste plutôt avec nous, cher fils, tu es encore trop jeune pour t'exposer aux dangers d'une telle expédition.

— Les adversités ne m'épouvantent pas, répondit ce héros, j'ai confiance en Dieu. D'ailleurs, pourquoi retarderais-je le moment d'affronter les dangers ? ce qui est réglé par le destin arrivera. »

Il pria et supplia si bien, qu'à la fin ils l'équipèrent pour le voyage, lui donnèrent en pleurant leur bénédiction, bénirent aussi la route qu'il allait prendre et enfin se séparèrent de lui.

Le jeune prince est parti ; il marche, il traverse de profondes rivières, il gravit de hautes montagnes.

Une belle histoire est bientôt racontée, mais les faits ne marchent pas si vite.

Notre jeune prince arriva enfin à une sombre forêt et aperçut de loin une cabane perchée sur des pattes de coq. Autour de la cabane il y avait un champ semé de pavots en fleurs. Le prince s'en approcha, quand tout à coup une si grande envie de dormir s'empare de lui qu'il peut à peine y résister. Mais alors il donne de l'éperon à son cheval et, brisant les têtes de pavots dans sa course rapide, il arrive bientôt devant la cabane aux pattes de coq et s'écrie :

Cabane, cabane, ébranle-toi! sur les pattes qui te soutiennent tourne ton dos vers la forêt et ta porte vers moi.

Aussitôt la cabane s'ébranla en grinçant, et la porte se tourna du côté du prince.

Il entre et trouve une vieille femme aux cheveux blancs, rabougrie, toute couverte de rides et de taches, véritablement hideuse. Elle était assise derrière une table, la tête appuyée sur ses mains et les yeux fixés sur le plafond, plongée dans la rêverie. Près d'elle, sur le banc, sont ses deux filles, jeunes et belles, au teint de lis et de rose, et dont l'aspect réjouit les yeux.

« Comment te portes-tu, prince à la moustache d'or, héros au poignet d'or? dit la vieille Yaga; qu'est-ce qui t'a amené chez moi? »

Le prince lui raconte le motif de son voyage, elle lui dit:

« Tes frères aînés ont péri sur la montagne qui touche les nues, pendant qu'ils cherchaient la princesse aux cheveux d'or enlevée par l'Ouragan.

— Et comment parvenir jusqu'à cet Ouragan ravisseur? demanda le prince.

— Ah! mon pauvre enfant! l'Ouragan t'avalerait comme une mouche; moi-même j'ai peur de lui. Depuis cent ans je ne sors plus de cette cabane, de crainte qu'il ne m'enlève et ne m'emporte sur sa montagne qui touche les nues.

— Il ne m'enlèvera pas, car je ne suis pas si beau; il ne m'avalera pas non plus, car j'ai une main d'or qui peut briser tout.

— Eh bien! ma colombe, si tu n'en as pas peur, je t'aiderai; mais donne-moi ta parole que tu m'apporteras de cette montagne de l'eau de Jouvence, qui possède la vertu de rajeunir tout de suite celui qui s'en asperge.

— Je le promets, je t'en apporterai.

— Voici donc ce que tu feras; je te donnerai un peloton pour te conduire, tu le jetteras devant toi et quelque part qu'il marche tu le suivras. Il te conduira sur la montagne qui touche les nues et qui, pendant les absences de l'Ouragan, est gardée par ses parents, c'est-à-dire la Tempête du nord et le Vent du midi. Lorsque, en suivant le peloton conducteur sur la montagne, tu te sentiras subitement surpris par le froid, coiffe-toi de ce bonnet réchauffant. Quand, en avançant davantage, une chaleur brûlante te suffoquera, puise dans ce flacon rafraîchissant. A l'aide de ces trois choses, tu atteindras le sommet de la montagne, où l'Ouragan a emprisonné la princesse aux cheveux d'or. Quant à la manière de t'expliquer avec lui, c'est ton affaire. Rappelle-toi seulement de m'apporter de l'eau qui rajeunit. »

Notre prince prit le bonnet qui réchauffe, le flacon qui rafraîchit et le peloton conducteur; il salua

la vieille Yaga et ses deux jolies filles, sauta sur son cheval et, ayant jeté devant lui le peloton, qui se mit bien vite en mouvement, il s'élança dans la même direction.

Une belle histoire est bientôt racontée, mais les faits ne marchent pas si vite.

Ayant traversé deux royaumes, comme il se trouvait dans le centre d'un troisième, il arriva dans une vallée très-belle et très-étendue, au-dessus de laquelle s'élevait la montagne qui touche les nues; son sommet était si prodigieusement élevé au-dessus de la terre qu'il atteignait presque la lune.

Le prince, laissant son cheval paître en liberté, se signa et, suivant toujours son peloton conducteur, il commença à gravir les côtes roides et pierreuses de la montagne. Il montait, montait toujours et était déja à moitié du chemin.

Tout à coup le Vent du nord commença à souffler avec violence, le froid devint si intense que le bois se fendait et que la vapeur de l'haleine se congelait en l'air. Le jeune prince se sentait transi.

Il tira donc bien vite de sa poche le bonnet magique, le mit sur sa tête et s'écria :

> Bonnet réchauffant, prête-moi de ta chaleur, que le froid ne me nuise point.

La bise en ce moment redoubla de fureur, mais

le prince avait si chaud, qu'il dut déboutonner son vêtement et éventer, avec son mouchoir, son visage couvert de sueur.

Et voici que le peloton conducteur s'arrêta tout à coup sur une petite éminence couverte de neige; le prince écarta la neige et découvrit en dessous deux cadavres gelés, qu'il se douta devoir être ceux de ses frères. Il s'agenouilla auprès d'eux et fit une prière. Puis, il reprit sa course à la suite du peloton qui avait commencé à monter. Et déjà il avait atteint le sommet de la montagne et apercevait le palais d'argent soutenu sur une patte de coq. A une des fenêtres du palais, il voyait se jouer aux rayons du soleil une chevelure dorée qui ne pouvait être que celle de la princesse, quand tout à coup un vent brûlant se mit à souffler avec violence du côté du midi, et le soleil devint si ardent que les feuilles se fanaient, que l'herbe se desséchait et que la terre se fendait. La soif, la chaleur et la fatigue commençaient à exténuer le prince.

Il sortit donc de sa poche le flacon rafraîchissant, et s'écria :

> Flacon, source de fraîcheur, que par l'effet de ton breuvage je sois préservé de tout mal.

Il but largement, et aussitôt, se sentant devenu plus vigoureux que jamais, il recommença à monter. Non-seulement il ne souffrit plus de la cha-

leur, mais il fut même obligé de boutonner son habit, tant il avait froid.

Le peloton conducteur montait toujours et le prince, marchant tout près de lui, traversa la région des nuages et arriva enfin au sommet de la montagne.

Là se trouve un palais, une merveille de palais; il est d'argent, avec des grilles d'acier et un toit d'or. Soutenus par une patte de coq, le perron et la porte sont tournés du côté d'un profond abîme, de manière qu'aucun être vivant n'y peut avoir accès. Et cependant à une des fenêtres la princesse aux cheveux d'or regardait, et sa belle chevelure flottait au vent, ses yeux répandaient la lumière, son haleine embaumait l'air. Le prince l'eut à peine aperçue qu'il s'élança en s'écriant :

> Palais, palais ! ébranle-toi sur la patte qui te soutient, tourne ton dos du côté des précipices et ta porte vers moi.

A ces paroles, le palais se mit à pivoter en grinçant sur sa patte de coq, et le perron se tourna du côté où était le prince; aussitôt que celui-ci eut ouvert la porte et fut entré, le palais reprit sa position première.

Le prince pénètre dans une pièce brillante comme le soleil, dont les parois, le plancher et le plafond étaient de glaces. Il s'arrête très-étonné, car au lieu

d'une princesse il en aperçoit douze qui toutes ont la même beauté, les mêmes gestes, les mêmes chevelures d'or. Cependant onze de ces apparitions n'étaient que l'image, réfléchie dans les glaces, de la seule vraie princesse aux cheveux d'or.

Quand la princesse eut aperçu le prince, elle fit un cri de joie et courut au-devant de lui :

« Ah ! beau sire, lui dit-elle, combien vous ressemblez à un ange sauveur ! c'est sans doute une bonne nouvelle que vous venez m'apporter.... De quelle famille, de quel pays, de quelle ville venez-vous ? Ne serait-ce pas mon père qui vous aurait envoyé, ou bien ma bonne mère ?

— Ce n'est ni votre père ni votre bonne mère qui m'ont envoyé, je suis venu de moi-même pour vous délivrer et vous rendre à vos parents. »

Et il lui raconta tout ce qui s'était passé.

« Votre sacrifice, prince, est bien grand, dit la princesse, mais Dieu daignera-t-il bénir votre entreprise ? L'Ouragan est invincible ; aussi, si la vie vous est chère, fuyez, éloignez-vous d'ici, car il va rentrer à l'instant et il vous tuerait par la force seule de son regard.

— Si je ne réussis pas à vous délivrer, que m'importe la vie ? mais, j'ai bon espoir ; seulement, donnez-moi, de ce puits héroïque, de l'eau fortifiante que boit l'Ouragan. »

La princesse en ayant puisé un seau le lui offrit.

Le jeune homme le vida d'un trait et en demanda un second. Un peu étonnée, la princesse cependant lui en offrit un second qu'il vida encore, après quoi il dit :

« Princesse, permettez-moi de m'asseoir pour reprendre haleine un moment. »

Elle lui présenta un siége de fer, sur lequel il s'assit, mais qui se brisa sous lui en mille morceaux. Elle lui apporta alors une chaise qui servait de siége à l'Ouragan. Quand le prince se fut assis dessus, quoiqu'elle fût d'acier, elle cria et se ploya sous son poids.

« Vous voyez, dit le prince, que je suis devenu plus lourd que votre invincible Ouragan; ayez donc confiance, avec l'aide de Dieu et des vœux que vous ferez pour moi, je le vaincrai. En attendant son retour, racontez-moi, je vous prie, comment vous passez ici votre temps.

— Hélas! je passe mon temps dans les larmes et la douleur; ma seule consolation, c'est que j'ai pu résister jusqu'à présent aux instances de mon persécuteur, qui me sollicite en vain de devenir sa femme. Je lui ai annoncé que je n'épouserais que celui qui devinerait six énigmes que j'ai composées; voilà que deux ans se sont écoulés sans que tous ses efforts lui aient permis d'y parvenir. La dernière fois qu'il est parti, il m'a annoncé que, si à son retour il n'avait pas deviné mes énigmes, il

userait de violence, et que le mariage aurait lieu malgré mon opposition.

— Ce sera donc moi qui ferai le prêtre en cette occasion, et je le marierai avec la mort. »

En ce moment un horrible sifflement se fit entendre.

« Tenez-vous sur vos gardes, prince, s'écria la princesse, l'Ouragan arrive. »

Le palais commença à tourner rapidement sur la patte de coq qui lui servait de support. Des clameurs épouvantables retentirent de toutes parts, des milliers de corbeaux et d'oiseaux de mauvais augure firent entendre leurs croassements, et toutes les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes avec fracas.

L'Ouragan, monté sur un cheval ailé qui lançait du feu par les naseaux, s'élança dans la pièce ornée de glaces et s'arrêta étonné de ce qu'il voyait. Le cheval impatient se cabrait en battant des ailes; l'Ouragan, au corps de géant, à la tête de dragon :

« Que viens-tu faire ici, étranger? s'écrie-t-il d'une voix qui ressemble au rugissement d'un lion.

— Je suis ton ennemi, je veux ton sang, » répond tranquillement le prince.

— La hardiesse me plaît. Cependant si tu ne te retires immédiatement, je te poserai sur ma main gauche et de la droite je t'écraserai de manière à ce qu'on ne puisse retrouver un seul de tes os.

— Essaye si tu l'oses, misérable ravisseur. »

L'Ouragan rugit, vomit du feu et s'élança sur le prince, la gueule ouverte, pour l'engloutir tout vivant. Le prince se rejeta adroitement de côté et, introduisant sa main d'or dans la gueule de son ennemi, le saisit par la langue et le lança avec tant d'impétuosité contre la muraille, que le monstre s'y enfonça comme une balle, et que des torrents de sang jaillirent : sa vie s'échappa en même temps.

Le prince prit dans ses bras la princesse à demi évanouie; puis, à trois sources différentes, il puisa de l'eau qui ressuscite, de celle qui ranime et de celle qui rajeunit. Il prit par la bride le cheval ailé, qui semblait pétrifié:

> Palais, palais ! ébranle-toi sur la patte qui te soutient, s'écria le héros, tourne-toi le dos vers l'abîme, les portes vers la cour !

Le palais s'ébranla en grinçant, et le perron s'abattit sur la cour. Le prince, ayant fait sortir le cheval, monta dessus avec la princesse qui avait repris ses sens. Puis il s'écria :

> Cheval de feu, fais ma volonté. Moi qui suis à jamais ton maître, je veux et j'ordonne que tu me portes à l'instant au lieu que ma main indique.

Et il indiqua la place où reposaient les princes morts de froid. Le cheval se dressa, se cabra, battit

des ailes et, s'élevant très-haut, descendit ensuite doucement à l'endroit où reposaient les deux princes. Le prince au poignet d'or aspergea le corps de ses frères avec l'eau qui ressuscite. Aussitôt le froid de la mort se dissipa ; leur visage se colora. Il les aspergea ensuite avec l'eau qui ranime. Alors, leurs yeux s'ouvrirent et ils se levèrent en disant :

« Oh ! que nous avons bien dormi ! Mais que s'est-il donc passé pour que nous voyions la princesse aux cheveux d'or en compagnie d'un chevalier qui nous est inconnu ? »

Le prince au poignet d'or leur raconta tout ce qui était arrivé. Ils s'embrassèrent tendrement ; il les prit sur son cheval, désignant de la main l'endroit où était la cabane de la vieille Yaga....

Le cheval se dressa, se cabra et, battant des ailes, s'éleva au-dessus des hautes forêts, sous la voûte des nuages, et enfin descendit auprès de la demeure de la vieille Yaga.

Le prince dit :

> Cabane, cabane, ébranle-toi, sur les pattes qui te soutiennent, tourne-toi et que ta porte vienne vers moi.

Aussitôt la cabane s'ébranla en grinçant et la porte se tourna du côté du prince. La vieille Yaga sortit à sa rencontre et, ayant reçu la fiole d'eau de Jouvence, elle s'en aspergea ; et aussitôt tout ce

qu'il y avait en elle de vieux et de laid devint jeune et charmant. La vieille rajeunie était si contente qu'elle baisait les mains des princes et elle leur dit :

« Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je ne puis rien vous refuser. »

En ce moment, ses deux jeunes et jolies filles, fraîches comme des boutons de roses, regardaient par la fenêtre ; elles plurent aux deux princes, qui s'écrièrent :

« Donnez-nous vos filles pour épouses.

— Je vous les donne, » dit la jeune mère.

Elle fit signe à ses filles de venir, salua ses gendres futurs, se mit à rire et disparut. Les princes aînés firent monter leurs fiancées sur le même cheval, et le prince à la main d'or dit :

> Cheval de feu, fais ma volonté. Moi qui suis ton maître à jamais, je veux et j'ordonne que tu me portes à l'instant au lieu que ma main indique.

Le cheval se dressa, se cabra, battit des ailes et s'élança au-dessus du sommet des bois, sous la voûte des nuages. Une heure ou deux après, il descendit, selon l'ordre de son maître, devant le palais des parents de la princesse.

Le roi et la reine, apercevant la fille unique qui leur avait été enlevée, coururent à sa rencontre avec des cris de joie, l'embrassèrent tendrement et remercièrent son libérateur. Puis, on les fit tous entrer

dans leurs appartements et, après qu'il leur eut raconté tout ce qui s'était passé, ils ajoutèrent :

« Que tout ce que nous avions promis s'accomplisse ! Reçois, prince, avec la main de notre charmante fille, la moitié de notre royaume et l'assurance d'hériter du reste après nous. Que pour mieux fêter ce grand jour, les noces de tes frères se célèbrent en même temps que les tiennes. »

La princesse aux cheveux d'or, embrassant alors tendrement son père, lui dit :

« Mon très-honoré roi et seigneur, le prince, mon fiancé, n'ignore pas le vœu que j'ai fait lorsque j'ai été enlevée par l'Ouragan, de ne donner ma main qu'à celui qui devinerait mes six énigmes ; est-il permis à une princesse aux cheveux d'or de manquer à son vœu? »

Le roi gardait le silence, mais le prince s'écria :

« Je suis prêt; parlez princesse, j'écoute.

— Voici ma première énigme, dit la princesse : Deux de mes extrémités forment une pointe aiguë, les deux autres un anneau et tout au milieu est un clou.

— Des ciseaux, répondit le prince.

— Bien deviné. Voici la seconde : Je fais sur un seul pied le tour de la table, mais si on me blesse, le mal est sans remède.

— Un verre à vin.

— Maintenons cela pour la seconde ; aussi écoutez

la troisième : Quoique n'ayant point de langue, je réponds fidèlement, personne ne me voit, chacun m'entend.

— L'écho.

— En effet. Voici la quatrième : Le feu ne m'éclaire pas et le balai ne m'enlève pas; aucun peintre ne me peindra, aucune cachette ne m'enfermera.

— La lumière du soleil.

— C'est cela même. Écoutez la cinquième énigme : J'existais avant qu'Adam fût créé. J'ai toujours alterné les deux couleurs de mon vêtement. Des milliers d'années se sont écoulées et je ne suis encore changé en rien, ni de forme ni de couleur.

— C'est le temps, renfermant le jour et la nuit.

— Vous avez deviné les cinq plus difficiles, la dernière est la plus simple : Le jour anneau, la nuit serpent ; qui devine cela, sera mon époux.

— C'est une ceinture.

— Les voilà toutes devinées. » Et disant cela la princesse tendit la main au jeune prince.

Ils allèrent se prosterner aux genoux du roi et de la reine. Les noces des trois couples furent célébrées ce même soir, et un messager, monté sur le cheval ailé, courut porter ces nouvelles aux parents des jeunes princes et les inviter aux noces. Pendant ce temps, on prépara le festin et on invita du monde ; puis, du soir au matin, on ne cessa de s'amuser, de boire et de manger.

Moi aussi, je fus de ce festin, je m'amusai, je mangeai et je bus, et ce qui m'étonne, c'est que mon gosier restait sec, quoiqu'il m'en coulât sur la barbe.



IMPÉRISSABLE.

(Conte traduit de Glinski, vol. ii, p. 7.)

Il y avait un petit vieux et une petite vieille, presque centenaires, mais ils vivaient sans joie ni bonheur, car ils n'avaient point d'enfants. Ils allaient célébrer, avec le soixante-quinzième anniversaire de leur mariage, ce qu'on appelle la cérémonie de *la noce de diamant;* mais ils manquaient de convives pour égayer leur fête et partager leur modeste festin.

Assis l'un près de l'autre, ils passaient en revue leur longue vie, et en vinrent enfin à conclure que c'était sans doute pour punir leurs péchés que Dieu leur avait refusé le bonheur d'avoir des enfants. Là-dessus ils se mirent à pleurer tous les deux. En ce moment, on heurta à leur fenêtre.

« Qui est là? » cria la vieille.

Elle se leva, et allant ouvrir, elle vit un petit vieillard, blanc comme une colombe, et appuyé sur un bâton.

« Que demandez-vous? dit la vieille.

— L'aumône, » répondit-il.

La bonne vieille était naturellement compatissante et charitable. Elle coupa en deux son dernier pain et en remit la moitié au pauvre. Celui-ci lui dit :

« Je vois, bonne femme, que vous avez pleuré, et je connais la cause de votre chagrin, mais ne vous affligez pas. Par la grâce de Dieu vous obtiendrez consolation. Aujourd'hui vous êtes pauvres et sans enfants, demain vous aurez famille et fortune. »

Quand la bonne vieille entendit cela, elle sauta de joie, et prenant son mari par la main, elle courut à la porte pour faire entrer le vieillard; mais ils eurent beau regarder de tous côtés, il avait disparu, seulement son bâton était resté à terre. Ce n'était pas un pauvre vieillard, mais Dieu lui-même qui avait pris la forme du pauvre[1]. Nos bonnes gens ne savaient pas cela; aussi ils se hâtèrent de ramasser le bâton afin de le rendre au pauvre vieux, mais il n'y était plus. Ils voulurent courir après lui pour lui restituer son bâton et se mirent en marche dans ce but. Cependant il paraît que le bâton était doué d'un pouvoir merveilleux comme son maître, car

1. *Bog* des Slaves, pl. *Bogovié*, est le *Bhagavat* des Hindous. « Le créateur du monde, Brahma, le seigneur, l'être qui existe par lui-même, Bhagavat, c'est-à-dire le bienheureux d'une manière absolue, vint lui-même en personne visiter ce Richi, le plus vertueux des saints. »

(*Ramayana*, vol. I, p. 21, trad. Fauche.)

soit que ce fût l'homme ou la femme qui voulût le saisir, il échappait toujours et glissait sur la terre; si bien que, fuyant devant eux, il les mena peu à peu dans une forêt, au pied d'un buisson, près d'un ruisseau, et, les laissant là, il disparut. Le vieux et la vieille fouillèrent le buisson, pensant que le bâton s'y était peut-être caché; or, au lieu du bâton, ils trouvèrent un nid d'oiseaux, avec douze œufs rangés en cercle et qui semblaient contenir des petits prêts à éclore.

« Prends ces œufs, dit le vieux, tu nous en feras une omelette pour notre festin de noces. »

La vieille prit le nid en grognant, et le mit dans le pan de sa robe pour l'apporter chez elle. Voilà qu'au bout de douze heures de ces œufs sortirent, non des oisillons aveugles, mais douze beaux petits garçons[1]. Le nid se brisa en miettes, qui devinrent autant de pièces d'or monnayé; et ainsi, selon qu'on le leur avait prédit, le vieux et la vieille trouvèrent famille et fortune. — C'étaient des enfants extraordinaires qui, aussitôt éclos, semblaient déjà être âgés au moins de trois mois, tant ils criaient fort et

1. Les Puranas racontent maints cas de naissance plus extraordinaires encore, comme :

« L'enfant à qui Sumati donna le jour était une verte calebasse; elle se brisa et l'on vit en sortir les soixante mille fils. Les nourrices firent pousser la petite famille dans des urnes pleines de beurre clarifié, et tous, après un laps suffisant d'années, ils atteignirent au temps de l'adolescence. »

(*Ramayana*, vol. I, p. 237, trad. Fauche.)

se démenaient vigoureusement. Le cadet surtout, gros bambin aux yeux noirs, aux joues roses, aux cheveux annelés, était si vif et si remuant, que la vieille avait mille peines à le maintenir dans son berceau. Au bout des douze premières heures tous les enfants semblaient âgés d'un an; ils marchaient déjà et mangeaient de tout. Alors la vieille pensa qu'il ne fallait pas perdre de temps pour procéder à leur baptême : elle acheta des provisions, prépara un somptueux festin et convia tous ses amis. Son mari alla chercher le prêtre, l'organiste et le sacristain. On célébra en même temps les *noces de diamant* du vieux couple, ainsi que le baptême de leurs douze fils. Mais la fête fut troublée par l'effroi que causa la disparition subite du plus petit des enfants, qui était aussi le plus joli de tous et le favori de ses parents. Ils le pleuraient déjà comme perdu, lorsque tout à coup on le vit sortir des manches de la soutane du prêtre et adresser ces paroles à haute voix :

« Ne craignez rien, mes chers parents, votre fils bien-aimé ne périra pas. »

Alors la vieille le saisit dans ses bras et le remit au parrain qui le présenta au prêtre. Celui-ci lui donna le nom de *Niezguinek*, c'est-à-dire *impérissable*. Les enfants continuèrent de grandir et de se fortifier, avançant de six semaines chaque heure, si bien qu'au bout de deux ans ils étaient aussi forts

et aussi développés que des jeunes gens adultes. Impérissable surtout était d'une taille et d'une vigueur extraordinaires. Les bons vieillards vivaient heureux sans quitter la maison, tandis que leurs fils travaillaient aux champs. Une fois les douze fils allèrent labourer la terre; les onze aînés se servaient de charrues et d'attelages ordinaires; mais Impérissable se fit fabriquer une charrue à douze socs et à douze manches qu'il attela de douze bœufs de labour des plus vigoureux. Tout le monde se moquait de lui, mais il n'y prit pas garde, et laboura à lui seul autant que tous ses frères ensemble.

Une autre fois les onze frères allèrent faucher l'herbe dans la prairie avec des faux ordinaires. Impérissable y arriva portant une faux à douze lames. Nonobstant les plaisanteries des assistants, il mania cette gigantesque faux si adroitement, qu'à lui seul il fit autant de fenaison que ses onze frères.

Ils allèrent ensuite râteler du foin. Impérissable, armé d'un râteau à douze compartiments, amenait sans fatigue une douzaine d'andains à chaque coup de râteau. Les onze frères firent dans la prairie onze meules de foin. Impérissable en fit une aussi qui, comparée aux autres, avait la dimension d'un grand tertre.

Le lendemain le vieux et sa femme, en visitant leurs prés, remarquèrent que toute une meule de

foin avait disparu. Croyant que des chevaux sauvages l'avaient mangée, ils recommandèrent à leurs fils de veiller chacun à son tour pour garder le foin.

Le fils aîné y alla le premier. Ayant veillé toute la nuit, il s'endormit au matin, et lorsqu'il se réveilla, un des tas de foin manquait au pré. La nuit suivante, le second fils ne fut pas plus heureux pour empêcher la disparition du foin. Les autres ne réussirent pas mieux; bref, sur les douze meules de foin, il ne restait plus que la plus grande, celle du cadet Impérissable, et encore celle-ci même était déjà entamée.

Lorsque vint le tour de veille du cadet, il eut soin d'aller commander au forgeron du village une massue en fer de deux cent soixante livres, si lourde que le forgeron avec ses aides pouvait à peine la retourner sur l'enclume. Pour l'essayer, Impérissable la fit tourner autour de sa tête et la lança en l'air. Lorsqu'elle fut près de tomber à terre, il tendit le genou et la reçut dessus; la massue s'y brisa, éclatant en plusieurs morceaux. Alors Impérissable en commanda une autre qui pesait quatre cent quatre-vingts livres: le forgeron et les ouvriers ne purent même pas la remuer. Impérissable, après les avoir aidés, prit la nouvelle massue et lui fit subir la même épreuve qu'à l'ancienne. Voyant qu'elle y résistait, il la garda, et en outre il se munit d'un licou tressé de

douze grosses cordes. A la tombée du jour, il se rendit au pré, se blottit derrière sa meule de foin, se signa en bon chrétien et attendit tranquillement. Voilà qu'à minuit un bruit éclatant s'éleva du côté de l'orient; quelque chose de lumineux apparut et à l'instant même une jument blanche à crinière d'argent et douze poulains blancs comme elle se trouvèrent près de la meule de foin et se mirent à manger. Alors Impérissable sortit de sa cachette, jeta habilement le lacet au cou de la jument et sauta sur son dos, en la frappant de sa massue.

La jument effrayée voulut fuir et donna le signal aux poulains qui s'envolèrent comme l'éclair. Mais leur mère, empêchée par le lacet, essoufflée, meurtrie de coups, ne put les suivre; elle s'abattit à terre en s'écriant :

« Ne m'étouffe pas, Impérissable! »

Celui-ci, étonné de ce qu'elle parlait le langage humain, relâcha le lacet, et la jument ayant repris haleine lui dit :

« Chevalier Impérissable, rends-moi la liberté, tu ne t'en repentiras pas. Le pommelé à crinière d'or, mon mari, se vengerait cruellement sur toi s'il me savait ta prisonnière; sa force et son adresse sont si grandes que tu ne pourrais lui échapper. Pour me remplacer, je te donnerai mes douze poulains qui te serviront fidèlement toi et tes frères. »

Au premier hennissement de la jument, les pou-

lains revinrent tête baissée se ranger devant le jeune homme, qui laissa aller leur mère et les conduisit à la maison.

Les frères de Niezguinek furent bien contents de lui voir amener tous ces beaux chevaux. Chacun s'empara de celui qu'il trouva le plus à son goût, et Niezguinek garda le dernier, qui était maigre et d'une chétive apparence.

Les deux vieillards vivaient heureux d'avoir un fils aussi brave que vigoureux. Un jour, la pensée vint à la vieille de marier ses douze fils, afin d'avoir des belles-filles et des petits-enfants plein la maison. Elle alla donc consulter les commères, ses amies; puis elle fit entrer dans ses idées le vieux bonhomme qui, ayant réuni ses enfants, leur parla ainsi :

« Écoutez, mes fils, dans tel et tel pays il y a une célèbre magicienne, la vieille Yaga. Elle a une jambe ossifiée[1], et se promène assise dans une auge en bois de chêne; elle s'appuie sur des béquilles de fer. Chemin faisant, elle a soin d'effacer les traces

1. Une jambe ossifiée, c'est-à-dire desséchée. C'est une tradition védique. Langlois, dans une des notes qui suivent sa traduction des hymnes védiques, dit :

« Une légende donne à Yama, dieu de la mort, un pied desséché, et semble faire allusion au foyer d'Agni, dont la flamme est épuisée. » (*Rig-Véda*, vol. IV, p. 234.)

Tout ce conte contient beaucoup de débris des mythes indiens. Outre la magicienne Yaga, espèce de fée malfaisante, nous y voyons figurer l'eau de l'immortalité, la jument avec ses douze

de son passage avec un balai. Cette vieille a douze filles, toutes belles et bien dotées[1]. Allez les chercher pour en faire vos femmes. Partez, et ne revenez pas sans nous les amener ici. »

Les deux parents donnèrent leur bénédiction aux fils qui, montant sur leurs chevaux, s'éloignèrent au galop.

Niezguinek, resté seul, alla à l'écurie et se mit à pleurer.

« Pourquoi pleures-tu? demanda le cheval.

— Et comment ne pleurerais-je pas? répondit Niezguinek. Tu vois qu'il me faut aller chercher une femme si loin, et toi, mon ami, tu es si maigre et si affaibli, qu'en me fiant à ta vigueur je ne pourrai jamais rejoindre mes frères.

— Console-toi, Niezguinek, répond le cheval, non-seulement tu atteindras facilement tes frères, mais sois persuadé que tu les laisseras tous bien loin derrière nous. Je suis le fils du pommelé à crinière d'or, et je deviendrai semblable à lui pourvu que tu agisses d'après mes instructions. Tue-moi et en-

poulains, symbole de l'Aurore (épouse du soleil, avec les douze mois de l'année); un luth autophone, comme celui des Gandharvas et des Apsaras du paradis du dieu Indra; un avatara indien, c'est-à-dire la métamorphose que subit un cheval tué par son propre ordre, et ressuscité; des armes célestes, etc. : détails dont le sens intime ne se retrouve qu'en remontant à la source des origines aryanes.

1. L'auteur polonais d'un ouvrage de mythologie comparée, *Lud Ukraïnski*, donne l'explication du mythe slave en question.

terre-moi sous une couche de terre et de fumier; ensuite tu y sèmeras du froment, et lorsque les épis seront mûrs, tu en retireras les grains et tu les mettras devant mon cadavre[1]. »

Niezguinek caressa la crinière de son cheval, le conduisit dans la cour, et, pleurant à chaudes larmes, il l'assomma d'un coup de massue. Le cheval tressaillit et, inondé de son propre sang, il tomba roide mort. Niezguinek le couvrit d'une couche de

1. C'est une réminiscence des cérémonies mystiques que les brahmanes observaient en s'acquittant du sacrifice du cheval, *Açva-médha*, le plus important de tous les sacrifices recommandés par le code de Manou et dont il est souvent question dans les hymnes du Rig-Véda. En célébrant ce sacrifice cent fois, on peut arriver à être maître de Sarga (paradis des Indiens). Ordinairement c'était un holocauste. On y recourait dans le but d'obtenir la faveur du ciel, alors que tous les autres moyens pour y parvenir se trouvaient sans effet. On croyait que l'âme du cheval sacrifié, après avoir été purifiée par le feu et les prières de l'holocauste, ainsi que par les souffrances de la victime, passait dans un être plus parfait et par conséquent devait aider le fidèle dans l'accomplissement d'une mission divine. Le cheval de Niezguinek, qui l'a conquis, lui demande ce qu'un démon, vaincu par Rama, demandait à son vainqueur, en lui indiquant en même temps le moyen de retrouver Sita (l'épouse de Rama) :

.... « Je n'ai plus ma science, dit le démon, je ne connais pas ta Sita; mais je pourrai t'indiquer un être qui doit la connaître, quand de mon corps, brûlé sur le bûcher, je serai passé dans mon ancienne forme. »

(*Ramayana*, vol. IV, p. 472, trad. Fauche.)

Le cheval de Niezguinek se fait tuer et il ressuscite deux fois dans ce conte. Enfin le héros lui-même, Niezguinek, pour se rendre plus digne d'épouser une déesse, se fait tuer par elle et renaît plus divin. On voit que c'est une suite de métamorphoses à la manière hindoue.

fumier et de terre et sema dessus du froment, qui fut immédiatement arrosé par une pluie fine et réchauffé par un rayon de soleil. Le froment germa, poussa, mûrit avec tant de rapidité que, le douzième jour, Niezguinek put faire la moisson, battre et vanner son blé, dont il eut une récolte si abondante qu'il put en donner onze tonneaux à ses parents; il se réserva le douzième pour en répandre les grains devant les os de son cheval. Alors celui-ci remua la tête, aspira l'air à pleines narines et se mit à dévorer les grains; puis il se releva en sursaut, et parut tellement animé, qu'il voulait d'un bond franchir la palissade. Mais Niezguinek le saisit par la crinière, sauta lestement sur son dos et lui dit :

« Arrête, halte-là, mon admirable coursier! si je t'ai soigné, ce n'est pas pour que tu serves à d'autres que moi. Maintenant je vais te monter, et tu me porteras chez la vieille Yaga. »

En effet, c'était un coursier grand et fort : ses yeux lançaient des éclairs. Il s'éleva d'un seul bond jusque dans les nuages. Après un moment, il redescendit au milieu d'une prairie et dit à son cavalier :

« Comme nous devons aller d'abord chez la vieille Yaga et que nous n'en sommes pas déjà trop éloignés, nous pourrons faire ici une halte. Repose-toi et prends de la nourriture, j'en ferai autant de mon côté. Tes frères passeront par ici, car nous les avons

devancés de beaucoup, et alors tu iras avec eux chez la vieille Yaga, mais surtout n'oublie point que s'il est difficile d'entrer chez elle, il est encore plus difficile d'en sortir. Si donc tu veux être utile à tes frères et à toi-même, retire du dessous de la selle une brosse, une écharpe et un mouchoir que tu y trouveras[1]. Tout cela te sera utile pendant que tu fuiras. Alors si tu déroules l'écharpe, aussitôt une rivière te séparera de tes ennemis; si tu secoues la brosse, ce sera une forêt; si tu agites le mouchoir, ce sera un lac. Quand vous arriverez chez Yaga et que tes frères, après avoir mis leurs chevaux à l'écurie, se coucheront, toi, tu feras ce que je vais te dire. »

Là-dessus il expliqua à Niezguinek ce qu'il devait faire selon les circonstances.

Niezguinek et son cheval se reposent et se réconfortent pendant douze jours. Au bout de ce terme, ils voient arriver les onze frères qui, tout étonnés à la vue du cadet, lui disent :

« D'où viens-tu donc, Niezguinek, et quel est ce cheval?

— Je suis arrivé de la maison paternelle; mon cheval est le même que j'avais choisi et voilà douze

1. Les objets trouvés dans la selle du cheval symbolique représentent les richesses que l'action bienfaisante du soleil fait répandre sur la terre en délivrant les plantes et les eaux de l'étreinte de l'hiver.

jours que je vous attends ici ; partons donc tous ensemble. »

Ils arrivèrent bientôt à une haute palissade en bois de chêne. Ils frappent à la porte. La vieille Yaga regarde, par une lézarde du mur, et s'écrie :

« Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

— Nous sommes douze frères, qui venons demander en mariage les douze filles de Yaga. Si elle veut devenir notre belle-mère, qu'elle nous ouvre la porte. »

La porte s'ouvrit et Yaga parut. C'était une affreuse mégère, vieille comme le monde, un de ces monstres qui se nourrissent de chair humaine[1]. Aussi les malheureux qui entraient chez elle n'en revenaient pas. Elle avait une jambe ossifiée, et à cause de cette infirmité elle s'appuyait sur d'immenses béquilles en fer, et en marchant elle essuyait ses traces avec un balai.

Yaga reçut avec empressement les jeunes voyageurs, ferma derrière eux la porte de la cour et les conduisit dans l'intérieur de sa maison. Les frères

1. Les mauvais esprits de l'enfer indien, nommés *Rakchaça* et *Piçatcha*, se nourrissent principalement de la chair humaine, dont ils sont très-friands. Voyez, dans le *Ramayàna*, avec quelle avidité ces démons, mâles et femelles, attendent le moment où il leur sera permis de dévorer la belle épouse de Rama. Dans la mythologie serbe, les sorcières *Vechtchitzas* et les vampires ont les mêmes goûts anthropophages.

de Niezguinek descendirent de cheval et conduisirent leurs montures à l'écurie. Les onze frères les attachèrent à des anneaux d'argent. Niezguinek attacha le sien à un anneau de cuivre. La vieille Yaga régalà ses hôtes d'un bon souper et leur servit du vin et de l'hydromel. Ensuite elle fit placer dans la salle, du côté droit, douze lits à la file, pour les douze jeunes voyageurs; du côté gauche, elle rangea les lits où étaient couchées les douze filles. Tous s'endormirent, sauf Niezguinek. Averti d'avance par son cheval du danger qui les menaçait, il se leva doucement et changea de place les vingt-quatre lits, de manière que ses frères se trouvassent à gauche et les jeunes filles de Yaga à droite. A minuit, la vieille Yaga, qui s'était retirée dans son alcôve, s'écria d'une voix rauque :

« Guzla, jouez! Glaive, coupez! »

On entendit alors les refrains d'une musique délicieuse. La vieille se mit à sautiller, assise dans son auge de chêne. Au même instant, le glaive effilé descendit de son propre mouvement jusque dans la salle, et, passant du côté droit, trancha une à une les têtes des douze jeunes filles. Après quoi il se mit à danser de lui-même en résonnant et en flamboyant dans la salle.

Lorsque le chant du coq se fit entendre, la Guzla cessa de jouer, le Glaive disparut, et tout rentra dans le silence. Alors Niezguinek éveilla doucement

ses frères, ils descendirent sans bruit, montèrent chacun sur leur cheval, et ayant forcé la porte de la cour, se sauvèrent au plus vite. Cependant la vieille Yaga, entendant du bruit, se leva et courut à la salle, où elle ne trouva que les cadavres de ses douze filles.

A cette vue, elle grinça des dents, aboya comme une chienne, s'arracha une poignée de cheveux, puis, assise dans son auge comme dans un char, elle partit à la poursuite des fugitifs. Elle était près de les atteindre et déjà étendait la main pour les saisir, lorsque Niezguinek déroula son écharpe magique. Aussitôt une large rivière sépara Yaga des cavaliers qu'elle poursuivait. Ne pouvant traverser les eaux, elle s'arrêta au bord en hurlant et se mit à boire dans le fleuve.

« Avant que tu avales toute cette eau, tu crèveras, méchante sorcière! » s'écria Niezguinek, et il rejoignit ses frères.

La vieille lappa toutes les eaux, passa le fleuve à sec dans son auge, et de nouveau touchait les jeunes gens, lorsque Niezguinek, agitant son mouchoir, mit un lac entre eux et la magicienne. Celle-ci s'arrêta de nouveau en aboyant, et se remit à lapper l'eau.

« Avant que tu avales tout cela, tu crèveras, maudite sorcière! » s'écria encore Niezguinek, qui rejoignit aussitôt ses frères.

La vieille mégère but une partie de l'eau du lac, changea le reste en brouillard, et s'avançant, assise dans son auge, elle était déjà près de saisir les jeunes gens.

Le moment était décisif. Niezguinek, ayant agité sa brosse, mit une épaisse forêt entre lui et la magicienne. Pour le coup, elle se trouva bien embarrassée.

Elle voyait d'un côté Niezguinek avec ses frères se sauver rapidement, tandis qu'elle-même, retenue par les branches des arbres et les épines des arbustes touffus, ne pouvait ni s'avancer, ni reculer. Écumant de rage, faisant jaillir du feu de ses yeux, elle frappe à droite et à gauche, avec ses béquilles de fer, et les arbres volent en éclats. Mais avant qu'elle ait pu s'en dégager et frayer la route, ceux qu'elle voulait atteindre avaient déjà fait plus de cent lieues.

Elle s'arrêta donc en grinçant des dents, hurlant, s'arrachant les cheveux et lançant sur les fugitifs des regards flamboyants[1], qui allumèrent un vaste incendie, puis elle rebroussa chemin et disparut. Les voyageurs, voyant derrière eux la lueur des flammes, se doutèrent de ce qui était arrivé. Ils remercièrent Dieu de les avoir sauvés, et, continuant leur route, arrivèrent, le soir, sur une colline éle-

1. La puissance d'embraser l'objet qu'on regarde caractérise plusieurs êtres surnaturels dans les poëmes indiens. Les ascètes l'acquièrent aussi, à force de mortifications et de prières.

vée. Là se trouvait une ville assiégée par des troupes ennemies, qui avaient déjà détruit les murs extérieurs et n'attendaient que le retour du soleil pour courir à l'assaut.

Niezguinek et ses frères s'arrêtèrent derrière les assiégeants. Après s'être restaurés et avoir mis leurs chevaux en pâturage, ils s'endormirent tous, excepté Niezguinek qui veillait sans fermer l'œil. Lorsque le bruit eut cessé dans le camp, il se leva et appelant son cheval, lui dit :

« Écoute : dans ce camp, sous cette tente, repose le roi de l'armée assiégeante, rêvant à la victoire qu'il espère remporter demain. Comment faire pour endormir tout le camp et s'emparer du roi ? »

Le cheval répondit :

« Tu trouveras dans les poches de la selle un paquet de feuilles sèches d'herbe-de-sommeil. Monte sur moi et, quand nous planerons au-dessus du camp, tu n'auras qu'à répandre des brins de cette herbe sur les soldats pour les endormir tous. Alors tu agiras comme tu sais. »

Niezguinek monta sur son cheval en prononçant la formule magique :

> Cheval blanc, merveilleux, partons ! — Élève-toi en l'air, prends ton essor d'oiseau et mène-moi au-dessus du campement des ennemis !

Aussitôt le cheval, comme s'il eût aperçu quelque chose dans les nuages, s'éleva aussi rapidement,

qu'un oiseau à tire-d'ailes, et plana au-dessus du camp. Alors Niezguinek prit dans la selle quelques poignées d'herbe soporifique, qu'il répandit sur le camp. Aussitôt tous les soldats, y compris leurs sentinelles, tombèrent dans un lourd sommeil. Niezgüinek descendit au milieu du camp, entra dans la tente du roi endormi, l'emporta sans aucun obstacle et l'attacha sur son cheval. Puis, traversant les rangs des soldats endormis, il sortit du camp, retourna près de ses frères, débrida et dessella son cheval, et se coucha en plaçant près de lui le roi prisonnier, qui continuait à dormir comme si de rien n'était.

Le lendemain, lorsqu'il fit jour, l'armée ennemie, voyant que son chef avait disparu, fut saisie d'une terreur panique et prit la fuite en désordre. Le roi de la ville assiégée ne voulait pas d'abord ajouter foi au récit de ceux qui lui racontaient la retraite des troupes naguère victorieuses. Il alla donc lui-même vérifier le fait sur la place où avait été le camp ennemi et ne trouva plus qu'une plaine déserte, où blanchissaient quelques tentes oubliées. Dans ce moment, Niezguinek arriva avec ses frères et dit au roi :

« Sire, l'armée ennemie s'est retirée ; mes frères et moi, nous n'avons pu la retenir, mais voici son chef et roi, que nous avons fait prisonnier et que je vous amène. »

Le roi reprit :

« Je vois que tu es un brave entre les braves, et je veux t'en récompenser. La personne de ce roi prisonnier me vaudra une forte rançon; ainsi parle, que veux-tu que je fasse pour toi?

— Je voudrais, sire, que mes frères et moi pussions entrer au service de Votre Majesté.

— J'y consens, » répondit le roi.

Puis, après avoir remis le prisonnier à des gardes et avoir nommé Niezguinek général, le roi lui confia le commandement d'un corps d'armée, où ses onze frères furent tous admis comme officiers.

Lorsque Niezguinek eut endossé l'uniforme, et que, le sabre à la main, il fut monté sur son vaillant cheval, il avait une si belle tenue et commandait si bien la manœuvre, qu'il surpassa tous les autres chefs du pays. Cette supériorité lui fit beaucoup de jaloux. Ses propres frères étaient fâchés de voir que le plus jeune d'entre eux les éclipsait. Ils résolurent donc de le perdre. Ayant contrefait son écriture, ils jetèrent un billet devant la porte du roi pendant que Niezguinek était occupé ailleurs. Le roi, en sortant, trouva ce billet, le lut, fit appeler Niezguinek et lui dit :

« J'aimerais beaucoup à posséder la guzla autophone, dont tu me parles dans ton billet.

— Je n'ai rien écrit relativement à la guzla, répond Niezguinek.

— Lis donc ce billet, c'est bien ton écriture à toi, n'est-ce pas? »

Niezguinek lut :

« Dans tel et tel pays, chez une vieille Yaga, se
« trouve la guzla merveilleuse. Si le roi veut l'a-
« voir, j'irai bien la lui chercher.

« *Signé* : NIEZGUINEK. »

« Il est vrai, dit-il, que cette écriture ressemble à la mienne, mais c'est un faux, car je n'ai jamais écrit cela.

— N'importe, puisque tu as pu faire prisonnier le roi, mon ennemi, tu parviendras aussi à prendre la guzla à la vieille Yaga. Pars donc, et ne reviens pas sans elle, car je te ferais couper la tête. »

Niezguinek salua et partit. En arrivant à l'écurie, il trouva son cheval tout triste, fort maigre et la tête baissée devant son auge pleine d'avoine.

« Qu'as-tu, mon bon coursier ? demanda Niezguinek; de quoi t'affliges-tu ?

— Je m'afflige pour nous deux, parce que je prévois un voyage long et périlleux.

— Tu as bien deviné, mon cheval; en effet, il nous faut aller prendre et apporter ici la guzla[1] de

1. *Guzla* (le luth) et *gusla* (les sorcelleries) sont deux synonymes en slave. La mélodie que les corps célestes font entendre dans le ciel des idées de Platon et la harpe d'Apollon et des muses dans l'Olympe d'Homère, furent empruntées à un mythe

la vieille Yaga. Mais comment nous y prendrons-nous? Tu sais qu'elle nous connaît.

— Nous réussirons, à coup sûr, si tu fais comme je te dirai. »

Là-dessus, le cheval lui donna de nouvelles instructions; Niezguinek, l'ayant équipé, le sortit de l'écurie, et étant monté dessus, lui dit :

Cheval, blanc, merveilleux,
Aussi rapide que l'oiseau,
Mène-moi par un chemin aérien
Chez la vieille Yaga!

Le cheval s'éleva en haut, comme s'il eût aperçu quelque chose qui l'appelait dans les nuages. Planant rapidement dans les airs, il franchit plusieurs royaumes en quelques heures, et, avant minuit arriva à la porte de l'ermitage de la vieille Yaga. Niezguinek répandit une poignée de l'herbe-de-sommeil dans l'embrasure des fenêtres de la chambre où la vieille dormait, et avec une autre herbe merveilleuse il fit céder la porte de la cour et toutes celles de la maison. Il aperçut Yaga profondément endormie, ayant à ses côtés son auge et ses béquilles

védique. Il est à remarquer que tous les peuples de la famille aryane donnent à la *musique* son nom grec; il n'y a que les Slaves qui conservent encore son nom sanscrit : la *houdba* des Tchèques et mieux encore la *gandzba* des Polonais (la musique), ainsi que *gandzbarz* (le musicien), correspondent au nom de *gandharva*, musicien du ciel du dieu Indra.

de fer, et au-dessus de sa tête le glaive magique suspendu tout près de la guzla merveilleuse. Voyant que Yaga ronflait de toutes ses forces, Niezguinek s'empara de la guzla, sauta sur son cheval et dit :

Cheval merveilleux,
Aussi rapide que l'oiseau,
Ramène-moi par des routes aériennes,
A la cour du roi !

Le cheval, comme s'il eût aperçu quelque chose qui l'appelait dans les nuages, s'élève rapide comme la flèche ; il plane dans les airs, plus haut que les brouillards, et dévore l'espace. Le même jour, à l'heure de midi, le cheval hennissait devant son auge, dans l'écurie royale. Niezguinek entra chez le roi et lui remit la guzla. Il n'eut qu'à proférer ces paroles :

Guzla, joue !

Une musique se fit entendre, si belle, si gaie, que toutes les personnes de la cour royale se mirent à danser à l'envi. En l'écoutant, les malades furent guéris, les affligés oublièrent leurs peines. En un mot, tous les êtres vivants entrèrent en une joie telle, que jamais on n'avait vu pareille chose. Le roi ne se possédait pas d'aise, il combla Niezguinek d'honneurs et de cadeaux et, afin de se l'attacher pour l'avenir, il lui donna dans l'armée un grade plus

élevé encore. Dans ce nouvel état, Niezguinek, obligé de surveiller de près ses subordonnés, mettait beaucoup d'exactitude dans le service et de sévérité dans les punitions. Ses frères furent traités à l'égal des autres, ce qui les rendit d'autant plus jaloux et fâchés contre leur frère. Résolus à le perdre, ils complotèrent ensemble, composèrent un nouveau billet en imitant son écriture, et le jetèrent devant la porte du roi. Celui-ci, l'ayant lu, fit venir Niezguinek et lui dit :

« J'aimerais beaucoup à posséder le glaive merveilleux qui sait frapper tout seul, dont tu me parles dans ton billet.

— Je n'ai rien écrit de semblable, répond Niezguinek.

— Eh bien, lis toi-même. »

« Dans tel et tel pays, chez la vieille Yaga, se
« trouve le glaive frappant de son propre mouve-
« ment. Si le roi le désire, je me charge d'aller le
« lui chercher.

« *Signé :* NIEZGUINEK. »

« Il est vrai, reprit Niezguinek, que cette écriture ressemble à la mienne, cependant je n'ai jamais écrit ces mots.

— N'importe, puisque tu as pu avoir la guzla, tu pourras bien te procurer le glaive. Pars donc,

et ne reviens pas sans me l'apporter, si tu ne veux périr. »

Niezguinek salua et sortit. Il trouva à l'écurie son cheval fort maigre et baissant tristement la tête.

« Qu'as-tu, mon cheval ? te manque-t-il quelque chose ?

— Je m'afflige, répond le cheval, parce que je prévois un long et pénible voyage.

— Tu as raison, car voilà qu'il faut partir pour retourner chez la vieille Yaga. Mais comment faire pour s'emparer du glaive qu'elle garde, sans doute, comme la prunelle de ses yeux ? »

Le cheval lui répondit :

« Fais comme je te dirai, » et il lui donna ses instructions.

Puis Niezguinek, l'ayant sorti de l'écurie, le sella et monta dessus en disant :

Cheval blanc, merveilleux,
Rapide comme l'oiseau,
Élève-toi dans l'air
Et mène-moi chez Yaga !

Le cheval s'éleva tout à coup, comme s'il avait aperçu quelque chose dans les nuages qui l'appelât. Il fend l'air avec vitesse, traverse les rivières et les montagnes et, à minuit, s'arrête devant la maison de Yaga.

Depuis le jour où la guzla avait disparu, le glaive

faisait lui-même la garde devant la maison, et quiconque s'en approchait, était mis en pièces.

Niezguinek traça un grand cercle[1] avec de la craie bénite, et s'étant mis au centre avec son cheval, il dit :

Glaive pourfendant tout seul,
Je viens te provoquer,
Soit à la paix, soit à la guerre :
Si tu me soumets, je suis à toi;
Tu es à moi si je suis vainqueur!

Le glaive résonna, sauta en l'air et retomba multiplié en mille autres glaives qui, rangés en ordre de bataille, s'élancèrent sur Niezguinek. Peine perdue! ils ne purent rien lui faire, car, en touchant au cercle tracé par la craie, ils se brisaient comme des brins de paille. Et le glaive lui-même, leur chef, voyant cela, se soumit à Niezguinek, lui promettant obéissance[2]. Alors Niezguinek remonta sur son cheval et dit :

Cheval blanc, merveilleux,
Rapide comme l'aile de l'oiseau,
A travers les nuages
Ramène-moi chez le roi!

1. Ce cercle et la superstition qui s'y rattache, en sanscrit, *pradakchina*, sont familiers aux lecteurs des contes slaves.

2. Ce passage s'accorde avec l'idée indienne, d'après laquelle les armes enchantées ne sont que les avaturas de la grande âme de l'Être suprême. Nous en parlons ailleurs avec détails.

Le cheval partit avec un nouveau courage et, à midi, il mangeait déjà son avoine dans l'écurie; Niezguinek remettait le glaive au roi. Pendant que celui-ci s'en réjouissait, un de ses serviteurs accourut hors d'haleine et lui dit :

« Sire, les ennemis qui nous avaient attaqués l'année passée, et dont le roi est votre prisonnier, entourent nos remparts. Ne pouvant le racheter, ils sont venus avec une armée immense et menacent de nous détruire, si vous ne rendez pas le roi sans rançon. »

Alors le roi, armé du glaive, sortit des murs de la ville, et dit au glaive, en lui montrant le camp ennemi :

Glaive merveilleux, hache l'ennemi!

Aussitôt le glaive résonna, brilla, sauta en l'air et retomba métamorphosé en mille glaives qui, rangés en bataille, se lancèrent sur le camp. D'un seul coup, le premier régiment mordit la poussière et le second tomba de même; les soldats, effrayés, prirent la fuite et disparurent en un moment.

Alors le roi dit :

Glaive, reviens à moi!

Des mille glaives, il s'en fit un seul qui retourna à son maître. Le roi, enchanté, rentra chez lui,

fit appeler Niezguinek, le combla de dons, le nomma généralissime et l'assura de toute sa faveur. Niezguinek, par suite des devoirs de son nouveau grade, était souvent obligé de punir ses frères, qui, de plus en plus furieux contre lui, se concertèrent encore une fois pour le perdre.

Un jour, le roi ayant trouvé un billet à sa porte, le lut, fit appeler Niezguinek et lui dit :

« Je voudrais bien voir la princesse Merveille (*Çudoliça*) dont tu m'offres de faire la conquête.

— Je ne connais pas cette princesse et je n'en ai jamais parlé, répond Niezguinek.

— Tiens, lis, c'est ton écriture. »

Niezguinek lut :

« Au delà de neuf royaumes, plus loin que l'O-
« céan, dans un vaisseau d'argent à mâts d'or, se
« trouve la princesse Merveille. Si le roi le veut, j'irai
« la lui chercher.

« *Signé* NIEZGUINEK. »

« Il est vrai, répond Niezguinek, que cette écriture ressemble à la mienne, cependant ce n'est pas moi qui ai composé ou rédigé ce billet.

— N'importe, reprend le roi, tu auras la princesse comme tu as eu la guzla et le glaive. Pars donc, et ramène-la ; sinon je te fais périr. »

Niezguinek salua et sortit.

En arrivant à l'écurie, il trouva son cheval maigre, faible et triste, la tête penchée.

« Qu'as-tu, mon cheval? est-ce qu'il te manque quelque chose ?

— Je suis triste, répond le cheval, parce que je prévois un long et pénible voyage.

— Tu as raison, mon cheval, car voici qu'il nous faut aller au delà de neuf royaumes, plus loin que l'Océan, chercher la princesse Merveille. Peux-tu m'aider de tes conseils ?

— Je ferai ce que je pourrai, et nous réussirons, si Dieu le veut. Prends ta massue de quatre cent quatre-vingts livres, et partons. »

Niezguinek sella son cheval, prit sa massue[1], monta sur le cheval et dit :

Cheval blanc, merveilleux,
Plus rapide que l'oiseau,
Fends les airs et les nuages,
Et mène-moi à la princesse Merveille !

Aussitôt le cheval, comme s'il eût aperçu quelque chose dans les nuages, s'élance rapide comme la flèche. Il fend l'air comme un navire rapide, il traverse l'espace si vite, que le second jour, après avoir dépassé dix royaumes, il se trouva au delà de l'Océan et, s'arrêtant sur le rivage, il dit à Niezguinek :

1. La massue, pol. *matchouga*, pers. *tchoumagh*.

« Vois-tu là-bas sur les ondes ce vaisseau d'argent aux mâts d'or? Ce beau navire renferme la princesse Merveille, la plus jeune des filles de la vieille Yaga qui, après avoir vu enlever la guzla et le glaive, redoutant le même sort pour sa fille, l'a enfermée dans ce vaisseau ; elle en a jeté la clef dans la mer et elle-même, montée dans son auge en bois de chêne, et s'appuyant sur ses béquilles de fer, elle vogue aux environs et suscite des tempêtes à tous les bâtiments qui voudraient s'approcher. Il faut d'abord avoir la clef en diamant qui ouvre le vaisseau. Pour cela, tue-moi, prends un bout de mes entrailles, et jette-le à la mer. Tu prendras ainsi le roi des écrevisses, et tu ne le laisseras pas libre avant qu'il te promette cette clef[1] qui obligera le vaisseau à s'approcher de lui-même du bord dès que tu la porteras à ton front.

« Ah ! mon bon cheval, s'écria Niezguinek, comment veux-tu que je te tue, quand je t'aime autant qu'un frère, et que tout mon sort dépend de toi ?

— Fais ce que je te dis, ensuite tu me ressusciteras comme je t'ai enseigné. »

1. Le symbole de la plus belle fille de Yaga, ainsi que celui du vaisseau où elle est enfermée et dont il faut chercher la clef au fond de l'Océan, sont expliqués ailleurs. (Voy. le conte de Kostey.)

Remarquons que le principal agent de ce conte, l'Être suprême, qui descend personnellement des cieux pour secourir la vertu, est ailleurs nommé tantôt *Svétovid*, le dieu de la lumière, tantôt le Christ, et tantôt ne porte aucun nom, comme ici. Les Indiens, par respect pour l'Être suprême, le nomment rarement.

Niezguinek baisa son cheval, le caressa, versa quelques larmes, puis il leva sa massue et le frappa à la tête. Le cheval gémit, fut inondé de sang, chancela et tomba mort. Niezguinek l'ayant ouvert, mit un bout de ses entrailles dans l'eau, et, tenant l'autre bout, il se cacha parmi les joncs.

Bientôt les écrevisses vinrent en foule. Parmi elles se trouvait un gigantesque homard, grand comme un veau d'un an. Niezguinek, l'ayant saisi par les moustaches, le jeta sur le rivage.

« Laisse-moi aller, dit-il, je suis le roi des écrevisses et puis te donner de grandes richesses pour ma rançon.

— Je ne veux pas de tes trésors, répond Niezguinek, donne-moi seulement la clef en diamant du vaisseau d'argent à mâts d'or, où se trouve la princesse Merveille, et tu seras libre. »

Le roi des écrevisses siffla; aussitôt tout le rivage fut couvert d'écrevisses. Il leur parla leur langue, alors l'une d'elles se retira et revint portant dans ses pinces la clef de diamant. Niezguinek rendit la liberté au roi des écrevisses, puis, se cachant dans la carcasse de son cheval, conformément à ses instructions, il attendit.

Dans ce moment, un vieux corbeau, suivi de toute sa nichée, vint à passer. Alléché par la carcasse du cheval, il appela ses petits pour venir la dévorer avec lui. Alors Niezguinek se saisit adroi-

tement du plus petit corbeau et le retint dans ses mains.

« Laisse aller mon petit, dit le vieux corbeau, je te donnerai tout ce que tu voudras.

— Je veux que tu m'apportes des trois espèces d'eau, de l'eau vivifiante, de l'eau guérissante et de l'eau fortifiante. »

Le vieux corbeau partit.

En attendant son retour, Niezguinek, tenant le petit, lui demanda ce qu'il avait vu dans ses voyages ; par ce moyen, il apprit des nouvelles de ses frères.

Quand le vieux corbeau revint, avec trois petites vessies pleines des eaux merveilleuses, il voulut emmener son petit.

« Un moment encore, dit Niezguinek, que j'essaye l'efficacité de ces eaux. »

Alors il remit les entrailles dans le corps du cheval. Puis, l'ayant aspergé d'abord d'eau vivifiante, ensuite d'eau guérissante et enfin d'eau fortifiante, il vit son coursier chéri sauter sur ses pieds, plein de force et de vie et l'entendit s'écrier :

« Ah, comme j'ai bien dormi !

— Tu dormais du sommeil éternel, mon bon cheval, et tu n'eusses plus revu le soleil, très-certainement, si je ne t'avais ressuscité, ainsi que tu me l'as enseigné. »

Pendant que Niezguinek parlait, on vit briller de loin, au soleil, le vaisseau merveilleux : tout en

argent pur, avec des mâts d'or, des cordages en soie, des voiles en velours, tout garni et comme encaissé dans un grillage impénétrable. Dès que Niezguinek l'aperçut, il s'élança sur le rivage, armé de sa massue et, se frottant le front avec la clef de diamant, dit :

Vaisseau merveilleux,
Au milieu des vagues de la mer,
Arrête ta course !
Voici la clef qui t'ouvrira ;
Approche du bord,
Je t'appelle à moi !

Aussitôt le vaisseau tourna sur lui-même ; lancé à toutes voiles, il s'approcha du bord, avec tant d'impétuosité qu'il s'engagea dans un banc de sable et y resta immobile. Niezguinek brisa d'un coup de sa massue les grillages d'acier, en ouvrit les portes avec la clef de diamant, trouva la princesse, l'endormit par l'herbe-de-sommeil, puis, l'ayant chargée sur ses épaules, il monta sur son cheval et lui dit :

Cheval blanc, merveilleux,
Rapide comme la flèche ;
Fends les nuages
Et ramène-moi chez le roi !

Aussitôt le cheval, comme s'il eût aperçu quelque chose dans les nuages, s'éleva en l'air, se mit

à fendre l'espace. Il traversa rapidement fleuves, montagnes et forêts, et, au bout de deux jours, arriva à sa destination. Niezguinek, quoiqu'il fût fort épris de la princesse Merveille, l'apporta jusque dans la chambre du roi, la secoua pour la réveiller, et la remit au roi.

La princesse était d'une beauté si accomplie, que le roi en fut ébloui, et, entraîné par la passion, il la saisit pour l'embrasser. Mais elle le repoussa durement.

« Princesse, que vous ai-je fait? demanda-t-il; pourquoi me traiter si rudement?

— Parce que, malgré votre royauté, vous êtes un mal-appris. Vous ne me demandez ni mon nom, ni celui de mes parents, et croyez pouvoir vous emparer de moi, comme s'il s'agissait d'un chien ou d'un faucon. Sachez donc que celui qui me méritera, doit posséder une triple jeunesse: celle du cœur, celle de l'âme et celle du corps.

— Charmante princesse, si je pouvais vite rajeunir, nous nous marierions tout de suite.

— J'ai un moyen de le faire. Vois ce glaive que j'ai à la main; je vais t'en percer le cœur, puis couper ton corps en morceaux, les laver, les rejoindre; puis je soufflerai dessus et tu reviendras à la vie, jeune et beau comme si tu avais vingt ans.

— Oh! qui pourrait consentir à cela? Fais-en d'abord l'épreuve sur le chevalier Niezguinek. »

La princesse jeta les yeux sur Niezguinek, qui s'inclina et répondit :

« Princesse, je me soumets à l'épreuve, bien que je sois assez jeune pour m'en passer. Du reste, si l'expérience manque, je ne regretterai pas la vie, car je ne puis vivre sans vous. »

La princesse s'approcha de lui, le tua avec son épée, le coupa en morceaux qu'elle lava dans l'eau fraîche. Puis, ayant reformé le corps, elle souffla dessus. Aussitôt on vit Niezguinek plein de vie et de santé, et si beau, si frais, que le vieux roi, transporté de jalousie, s'écria :

« Rajeunis-moi à mon tour, princesse, et vite, sans tarder un instant ! »

La princesse le perça de son épée, le coupa en morceaux, puis, ouvrant la fenêtre, appela les chiens du roi et leur jeta ces morceaux qu'ils dévorèrent aussitôt. Puis, se tournant vers Niezguinek, elle lui dit :

« Proclamez-vous roi, moi je serai votre reine. »

Le chevalier Niezguinek suivit ce conseil. Il fit venir son père, sa mère et ses frères, auxquels il pardonna leurs méfaits, et peu de temps après, il se maria avec la princesse Merveille.

Au moment où ils revenaient de l'église, le glaive tranchant brilla, résonna, sauta en l'air et se partagea en mille autres glaives, qui se placèrent en sentinelles autour du palais. La guzla aussi se mit

en mouvement : elle jouait si bien que tout ce qui avait vie dans le palais se mit à danser gaiement. Le festin fut magnifique. J'y assistai aussi, je bus du vin et de l'hydromel, et quoiqu'il n'y eût rien dans ma bouche, mon menton en était tout mouillé.



OHNIVAK[1]

OU

L'OISEAU DU FEU.

(Conte traduit du texte tchèque publié par Erben dans le *Maï*, 1858, Prague.)

Un roi possédait un beau jardin. Maints arbres précieux s'y trouvaient, mais le plus remarquable était le pommier. Planté au milieu du jardin, tous les jours il donnait une pomme d'or; le matin, on voyait sa fleur s'épanouir, dans la journée le fruit grandissait, et avant l'entrée de la nuit il était

1. Ohnivak vient du mot slave *ohni* ou *agni*, sanscrit *agni* (les feux). D'après un mythe védique, l'épervier divin, *Cyéna*, ayant dérobé le rameau de l'arbre divin (le feu du ciel), le portait aux hommes. Ce Prométhée ailé ne réussit pas, car, au milieu de son essor, surpris et blessé par un archer, Gandharva, l'oiseau lâcha prise : une de ses serres ainsi qu'une de ses plumes et la foudre, tombées par terre, donnèrent naissance aux plantes épineuses et aux mimosas, dont la feuille ressemble aux plumes d'oiseau.

Dernièrement un indianiste berlinois, M. Kuhn, chercha à rattacher le mythe en question à celui que les traditions des

déjà mûr[1]. Le lendemain, c'était la même chose; cela recommençait toutes les vingt-quatre heures.

peuples germaniques ont conservé chez eux sur la fougère. M. Baudry en a donné une belle analyse dans la *Revue germanique*.

Les paysans slaves possèdent aussi plusieurs contes relatifs à l'origine et aux vertus merveilleuses de leur fougère. A les en croire, elle ne fleurit qu'une fois par an, la nuit de la veille de la Saint-Jean. La floraison serait accompagnée de coups de tonnerre, de fracas épouvantables, et la fleur aurait l'apparence et la durée d'une étincelle électrique. L'homme qui réussirait à la cueillir alors et à la conserver, posséderait le don de voir tous les trésors qui se trouvent enfouis dans la terre. Il pourrait s'en enrichir à discrétion et aussi longtemps qu'il porterait sur lui la fleur de fougère.

Telles sont les merveilleuses propriétés de la fougère; mais aucun oiseau ne figure, que je sache, dans les contes slaves qui s'y rapportent. Notre oiseau du feu est une beauté inoffensive; il brille comme un météore lumineux, sans brûler comme le soleil, ni détruire ou tonner comme la foudre. Au contraire, une seule de ses plumes suffit pour illuminer les appartements de tout un château, et la mélodie harmonieuse de son chant guérit les maladies incurables. C'est pourquoi je me rangerais plutôt de l'opinion du savant mythologue tchèque, Erben, qui considère le conte de l'oiseau du feu comme un mythe foncièrement slave. Ce qui vient à l'appui de son assertion, c'est que tous les peuples slaves le racontent chez eux. Les Polonais et les Ruthènes l'appellent *jar-ptak* (oiseau braise), d'où les Russes ont fait leur *tzar-ptak* (le tzar des oiseaux); les Slovaques et les Tchèques le nomment *okhnivak* (oiseau du feu), etc. On a déjà fait imprimer sept ou huit variantes de notre conte, à savoir : trois ruthènes, dont deux en russe publiées à Moscou, 1833, et une en polonais recueillie aux environs de Novogrodek, pays natal de Mickiewicz, et publiée à Vilna, 1853, par Glinski; une variante serbe publiée dans le *Podounavetz*, en 1848, et, dans le courant de la même année, une variante croate, publiée à Agram, etc.

1. Valmiki, en décrivant les merveilles de la contrée des

Cependant, aucune pomme mûrie ne restait sur l'arbre jusqu'au lendemain ; elles disparaissaient on ne savait où ni comment, ce qui affligeait beaucoup le roi.

Une fois donc, il appelle son fils aîné et lui dit :

« Cette nuit, tu iras, mon enfant, veiller au jardin ; si tu réussis à savoir qui vole mes pommes d'or, je n'épargnerai point mes trésors et te récompenserai généreusement. Oui, si tu étais assez heureux pour t'emparer du voleur et l'amener chez moi, je te donnerais la moitié de mon royaume. »

Le jeune prince ceignit le glaive à son côté, prit son arbalète (*samostrel*) sur l'épaule, s'approvisionna de plusieurs flèches de bonne trempe et, à la chute du jour, se rendit au jardin pour observer. S'étant assis sous le pommier, le prince se sentit aussitôt une telle envie de dormir qu'il ne put s'en défendre ; ses bras tombèrent sur le gazon, ses yeux se fermèrent, et il se plongea dans le sommeil,

Outtakourous, parle des femmes qui naissent et existent de la même manière que les pommes de notre conte :

« Là, par milliers, au bout des branches, pendent des femmes belles, resplendissantes, parées de tous leurs atours.

« .... Leur jeunesse s'écoule dans un seul jour; elles naissent au lever du soleil et la nuit, à son retour, les voit déjà vieilles. »

(*Ramayana*, vol. V, p. 300, trad. Fauche.)

Le même poëte (vol. V, p. 295) décrit un pommier d'or appelé divin (*divya*), qui croît sur la cime du mont de Gandha-Madama.

comme dans une eau profonde, si bien qu'il dormit jusqu'à l'aube du jour.

Le lendemain, en se réveillant, il s'aperçut qu'il n'y avait plus de pomme sur l'arbre.

« Eh bien, demanda le roi, as-tu pris le voleur?

— Les voleurs ne sont pas venus, répondit le prince, mais la pomme a disparu d'elle-même. »

Le roi hocha la tête et n'en voulait rien croire; puis, se tournant vers son autre fils, il lui dit :

« Cette nuit, tu iras à ton tour faire le guet et je te récompenserai richement, si tu attrapes le voleur. »

Or, le frère puîné, après s'être armé convenablement, se rendit au jardin et veilla avec aussi peu de succès que son aîné. Il ne put résister à l'envie de dormir, et lorsqu'il se réveilla, la pomme d'or ne se trouvait plus sur l'arbre.

Le lendemain, interrogé par le père sur les causes de la disparition de la pomme, il répliqua :

« Personne ne l'a volée, elle s'est perdue d'elle-même.

— Eh bien, mon cher petit, essaye à ton tour, dit le roi au plus jeune de ses fils. Bien que tu aies moins d'années et d'expérience que tes aînés, voyons si tu ne réussiras pas à veiller mieux qu'ils ne l'ont fait. Si tu veux, vas-y et que Dieu te soit en aide. »

Vers le soir, à la tombée du jour, le cadet alla au jardin faire le guet. Il prit avec lui une épée, une

arbalète, quelques flèches de bonne trempe et une peau de hérisson en guise de tablier. Après s'être assis sous le pommier, le jeune prince se couvrit les genoux de cette peau, dont le contact avec ses mains, pensait-il, l'empêcherait de s'endormir. En effet, le sommeil fut vaincu. A minuit, un *ohnivak* (oiseau du feu) descendit sur l'arbre et voulut en emporter la pomme, lorsque le prince cadet décocha une flèche de son arbalète. Le trait part et atteint l'oiseau sous les ailes. L'ohnivak s'envole, mais il est blessé, une de ses plumes se détache et tombe par terre, tandis que la pomme demeure cette fois intacte sur le pommier.

« As-tu attrapé le voleur? demanda le roi le lendemain.

— Pas tout à fait, répondit le cadet, mais nous l'aurons peut-être à son tour. En attendant, je tiens déjà un débris de ses oripeaux que voici, » ajouta-t-il, en remettant au roi la plume et en racontant tout ce qui s'était passé.

Le roi fut enchanté de la plume. Elle était si belle et si resplendissante, que les galeries du château s'en trouvaient illuminées, au point qu'on n'avait plus besoin de les éclairer. Les officiers de la cour, comprenant toute l'importance de l'événement, assurèrent au roi que la plume ne pouvait appartenir qu'à l'oiseau ohnivak, et qu'elle valait plus que toutes les richesses du trésor royal.

Dès lors l'oiseau ohnivak ne hanta plus le jardin, et les pommes d'or n'en disparurent plus. Cependant le roi ne pensait qu'aux moyens de posséder l'oiseau merveilleux. Désespérant de l'obtenir jamais, accablé de tristesse, il restait des heures entières à méditer ; il souffrait et sa santé s'altérait de jour en jour.

Une fois, il fit venir auprès de lui ses trois fils et leur dit :

« Chers enfants ! vous voyez combien je souffre ; mais, si je pouvais entendre chanter l'oiseau ohnivak, ne fût-ce qu'une seule fois, je sais que je me débarrasserais aussitôt de ces affreux maux de cœur qui autrement finiront par me tuer. Si l'un d'entre vous apporte l'oiseau ohnivak en vie, et le fait chanter devant moi, je lui donnerai sur-le-champ la moitié de mes Etats et je le nommerai héritier de ma couronne. »

Les frères se mirent aussitôt en route, après avoir pris congé de leur père. Pendant quelques jours ils voyagèrent ensemble, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à un endroit de la forêt où le chemin se partageait en trois embranchements.

« Où aller? » demanda l'aîné.

A quoi le deuxième frère répondit :

« Nous sommes trois et nous avons devant nous trois chemins, chacun de nous s'en choisira un. Par ce moyen, nous aurons plus de chance de

trouver l'oiseau du feu, en le cherchant dans trois contrées différentes.

— Soit, mais quel chemin allons-nous prendre? »

Le cadet leur dit :

« Je vous abandonne le choix. Pour ma part, je suivrai la direction que vous n'aurez pas prise. »

Ainsi, les trois frères se choisirent chacun une direction à suivre au hasard. Ils convinrent aussi qu'une fois la mission accomplie ils reviendraient au point de départ. Comme signe de reconnaissance, ils coupèrent et plantèrent dans le sol trois branches d'arbre, celle qui prendrait racine devant indiquer que le frère qui l'avait plantée avait réussi à trouver l'oiseau du feu. En cas d'insuccès, elle se dessécherait.

Là-dessus, chacun ayant planté un rameau à côté de son chemin, partit. L'aîné chevaucha tout droit et ne s'arrêta que sur le sommet d'une montagne. Il y descendit de cheval, il laissa paître sa monture et s'étant assis dans les herbes, se mit à déjeuner. Tout à coup il voit un renard[1] au poil roux venir auprès de lui et parler le langage des hommes:

« Je te supplie, mon beau seigneur, disait le re-

1. Dans la variante lituano-ruthène, publiée par Glinski, ce n'est pas un renard qui aide le héros du conte, mais un loup (sl. *vlk*, sansc. *vrk*). On connaît trop bien le loup de la mythologie scandinave pour que nous soyons obligé de le rappeler aux lecteurs. Souvent les héros des épopées indiennes portent l'épithète de *vrikodara* (au ventre de loup

nard, donne-moi un peu de ce que tu manges là-bas, j'ai faim. »

Pour toute réponse, le prince aîné lui envoya une flèche de son arbalète. Le coup porta-t-il? On l'ignore. Toujours est-il que le renard disparut pour ne plus reparaître.

Le frère puîné, arrivé sans encombre au milieu d'une vaste prairie, y prenait aussi son repas. Il refusa pareillement d'en donner un morceau au renard affamé et tira dessus. Le renard disparut, comme la première fois.

Quant au prince cadet, sa route le conduisit au bord d'une rivière. Se sentant fatigué et l'estomac vide, il descendit de cheval et s'apprêta à déjeuner. Le renard roux vint aussi, s'approcha et lui dit:

« Je te prie, jeune seigneur, je te supplie de me donner de quoi apaiser ma faim. »

Le prince lui jeta un morceau de viande fumée en l'encourageant dans ces termes :

« Approche-toi, n'aie pas peur, mon renard roux! Je vois que tu as plus faim que moi; pour aujourd'hui, nous aurons de quoi nous régaler l'un et l'autre. »

Puis il partagea toutes ses provisions de bouche en deux parties égales, une pour lui-même et l'autre pour le pauvre renard roux.

Celui-ci ayant mangé son soûl, dit :

« Tu m'as bien nourri, je te servirai bien aussi.

Maintenant, remonte sur ton cheval et suis-moi. Si tu fais tout ce que je te conseillerai, l'oiseau du feu sera à toi. »

Et il se mit à courir devant le cavalier, en lui frayant le chemin avec sa queue velue. Sous les coups de ce merveilleux balai, les montagnes s'aplanissaient, les ravins se comblaient et les eaux se couvraient de ponts.

Le prince cadet le suivait au galop. Il ne se sentit l'envie de s'arrêter que sous les remparts d'un château bâti en briques de cuivre.

« Tiens, ton oiseau du feu est dans ce castel, dit le renard. Vas-y juste à l'heure de midi. Alors les gardiens dormiront, tu passeras sans empêchement, mais surtout ne t'arrête nulle part. Dans le premier vestibule, tu trouveras douze oiseaux noirs dans des cages d'or ; dans le second vestibule, douze oiseaux d'or dans des cages en bois ; dans le troisième vestibule, tu trouveras l'oiseau du feu, Ohnivak, perché sur son juchoir et, tout près de lui, deux cages, une en bois et l'autre en or. Ne l'enferme point dans la cage d'or, mais dans celle de bois; autrement, tu aurais à t'en repentir. »

Le prince cadet alla au castel de cuivre et y trouva tout comme le renard roux le lui avait prédit. Après avoir traversé les deux salles, il aperçut dans la troisième l'oiseau du feu qui, perché sur le juchoir, avait l'air de dormir. Il était si beau, si beau

que le prince se sentit le cœur tressaillir d'aise. Il l'empoigne sans obstacle et l'enferme dans la cage de bois. Cependant, toute réflexion faite, il se dit: « Est-il convenable de mettre un oiseau si joli dans une cage si laide? L'oiseau Ohnivak doit avoir de droit sa cage d'or. » Là-dessus il le sortit de sa cage de bois et le mit dans celle d'or. A peine eut-il le temps de l'enfermer que voilà l'oiseau qui ouvre les yeux et pousse des cris si retentissants, si aigus que tous les oiseaux des deux premiers vestibules, se réveillant aussi et gazouillant à qui mieux mieux, donnent l'alarme aux gardes de la porte du château. On accourut aussitôt pour saisir le prince cadet et le conduire en présence du roi.

Le roi, fort colère, lui dit:

« Voleur infâme! qui es-tu donc pour avoir osé te frayer un passage à travers mes sentinelles si nombreuses et me ravir mon oiseau Ohnivak?

— Je ne suis pas un voleur, répondit fièrement le prince; au contraire, je viens ici réclamer mon voleur que vous protégez. Dans les jardins de notre château royal, chez mon père, il y a un pommier aux pommes d'or. Tous les matins il produit d'abord une fleur, puis un fruit qui grandit pendant le jour et mûrit après le coucher du soleil. Or, ton oiseau Ohnivak nous dérobait une à une toutes nos pommes d'or pendant la nuit. Je l'ai blessé sans pouvoir l'attraper, et mon père en a ressenti une

douleur si poignante qu'il en est malade et dépérit à vue d'œil. Le seul remède capable de rendre la santé au roi est de lui faire entendre le ramage de cet oiseau du feu. C'est pourquoi je supplie Votre Majesté de me le donner, à moi.

— Tu peux l'obtenir, fit le roi, mais à condition que tu m'amèneras ici le cheval *Zlato-hrivak* (à la crinière d'or).»

Là-dessus il congédia le prince les mains vides.

« Pourquoi donc ne m'as-tu pas obéi, pourquoi as-tu pris la cage d'or? dit le renard roux au prince désolé de l'insuccès de l'expédition.

— J'avoue que c'est bien ma faute, je m'en repens, répondit le prince. Mais ne me punis pas de ta colère, j'ai besoin de tes conseils: dis-moi comment faire pour trouver le Zlato-hrivak, cheval à la crinière d'or?

— Je sais comment il faut s'y prendre, répondit le renard roux et je t'aiderai encore une fois. Monte sur ton cheval, suis-moi et obéis. »

Cela dit, le renard se mit à précéder son cavalier en lui frayant le chemin avec sa queue velue. Le prince le suivit au galop jusqu'à ce qu'il fût arrivé au pied d'un castel d'argent.

« Vois-tu ce château? Le cheval à la crinière d'or s'y trouve, fit le renard, il faut que tu y ailles à midi précis. Les sentinelles dormiront et tu passeras sain et sauf, mais ne t'arrête nulle part. Tu trouveras

trois écuries: dans la première stationnent douze chevaux noirs aux brides d'or; dans la deuxième, douze chevaux blancs aux brides noires; enfin dans la troisième, tu apercevras le cheval Zlato-hrivak, tranquille et debout devant sa mangeoire. Près de lui, sur les parois de l'écurie, tu verras suspendues deux brides, une d'or et une de cuir noir. Garde-toi bien de toucher à la première, laisse-la où elle est sans y toucher. Tu prendras la bride de cuir, car autrement tu aurais à t'en repentir. »

Le prince cadet se hâta de pénétrer dans l'intérieur du château, où il trouva tout ce dont le renard roux lui avait parlé. Dans la troisième écurie, le cheval à la crinière d'or, debout, dévorait du feu qui flamboyait au milieu d'une auge d'argent.

Le cheval était si beau que le prince ne pouvait en détacher les yeux. Il décrocha lestement la bride de cuir noir et l'ajusta sur la tête du cheval Zlato-hrivak. Celui-ci s'y prêta volontiers, il était doux et docile comme un agneau. Le prince contemplait avec admiration et convoitise les pierreries dont brillait la magnifique bride d'or appendue à la muraille. Il se disait : « Comment souffrir qu'un coursier comme Zlato-hrivak soit bridé avec ces vilaines rênes en cuir noir? Voilà une bride qui lui irait à merveille et qui, au fait, lui appartient de droit. »

Il arracha donc de la tête du cheval les cuirs noirs

et leur substitua la bride ornée de pierres précieuses. Alors, le cheval ayant senti le changement se mit aussitôt à piaffer et à hennir. Tous les autres chevaux répondirent par un tonnerre de hennissements. La garde, réveillée par ce bruit, accourut, saisit le prince et le conduisit auprès du roi.

« Voleur que tu es ! s'écria le prince tout courroucé. As-tu donc osé tromper la surveillance de mes gardes nombreuses, et mettre la main sur mon coursier à la crinière d'or ? C'est infâme !

— Je ne suis rien moins que voleur, répondit fièrement le prince cadet. C'est bien malgré moi que je viens ici, mais j'ai dû le faire. »

Là-dessus il lui raconta toutes les circonstances de sa mésaventure au château de cuivre, ajoutant qu'il lui serait impossible d'obtenir l'oiseau du feu si ce n'est en échange du cheval Zlato-hrivak.

« Votre Majesté m'en fera cadeau, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

— Volontiers, répondit le roi du château d'argent, pourvu que toi aussi tu m'amènes la vierge Zlato-vlaska (aux cheveux d'or)[1] qui habite le château d'or, dans la mer Noire. »

Le renard attendait dans la forêt le retour du

1. Pour l'explication du mythe de la *vierge aux cheveux d'or*, voyez les notes de notre conte *Zlato-vlaska*. Les hymnes du *Rig-Véda* donnent la même épithète au soleil créateur qu'ils appellent : Savitri aux cheveux d'or, sl. *Zaoutrié*, astre du matin.

prince, et lorsqu'il le vit revenir sans cheval, il lui dit avec colère :

« Ne t'ai-je donc pas recommandé de ne pas toucher à la bride d'or et de te contenter de la bride en cuir noir ? C'est vraiment perdre son temps que de protéger des ingrats comme toi ; impossible de te faire entendre raison.

— Ne te fâche point, répondit le prince cadet. J'avoue que j'ai eu tort de ne pas obéir à tes ordres, comme je l'aurais dû ; mais veuille bien me venir en aide dans ma détresse.

— Eh bien ! soit, mais ce sera très-certainement pour la dernière fois. Si tu m'obéis, tu pourras encore réparer tout ce que tu as gâté par ton imprudence. Monte sur ton cheval et suis-moi pas à pas. En route ! »

Le renard se mit à précéder le cavalier en lui frayant le chemin avec sa queue velue, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les côtes de la mer Noire.

« Ce château que tu vois là-bas, dit le renard, est le siége du royaume de la souveraine des Eaux. Elle a trois filles dont la cadette porte le nom de Zlato-vlaska, *Vierge aux cheveux d'or*. Tu iras d'abord demander à la souveraine qu'elle te donne en mariage une de ses filles. Si ta demande est agréée, prends celle des princesses qui sera vêtue le plus modestement. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. La souveraine le reçut

avec bienveillance, et, lorsqu'il lui eut déclaré le but de son voyage, elle le conduisit dans une salle où ses trois filles étaient occupées à filer.

Elles se ressemblaient entre elles au point que personne au monde n'aurait pu reconnaître ou distinguer l'une de l'autre, et elles étaient si merveilleusement belles que c'est à peine si le jeune prince osait respirer en voyant leurs beaux yeux. La chevelure de chacune était soigneusement cachée sous les plis d'une voilette, afin qu'on n'en pût voir la couleur. Chacune d'elles était mise d'une façon différente. L'une portait la robe et le fichu brodés d'or et sa quenouille était aussi d'or. L'autre, vêtue d'une robe et d'un fichu brodés en argent, tenait une quenouille d'argent massif. Enfin, la troisième, à la robe et au fichu resplendissants de blancheur, mais sans aucun ornement ni broderies, filait sur une quenouille de bois.

La souveraine ayant proposé au prince de choisir selon son goût, il désigna du doigt la vierge vêtue de blanc et dit :

« Donne-moi celle-là pour femme.

— Vraiment ! s'écria la souveraine, je m'aperçois que tu as été renseigné d'avance par quelqu'un. Mais attendons encore ; nous nous reverrons demain. »

Le jeune prince ne put fermer l'œil pendant toute la nuit. Il se torturait l'esprit en se demandant :

« Comment faire pour ne pas me tromper? » Le lendemain, à l'aube du jour, il était déjà aux portes du château. A peine entré, voilà que, on ne sait trop d'où ni comment, la vierge vêtue de blanc, celle d'hier, la Zlato-vlaska en personne, vint à sa rencontre et lui dit :

« Si tu veux me reconnaître aujourd'hui, fais bien attention et choisis la princesse autour de laquelle tu verras voltiger une petite mouche. »

A ces mots elle disparut.

Après midi, la souveraine conduisit le prince dans une salle où se trouvaient les trois vierges, ses filles, et lui dit:

« Si, parmi les princesses, tu reconnais celle que tu as choisie hier, elle sera à toi, sinon tu es mort! »

Les jeunes filles, debout l'une à côté de l'autre, se ressemblaient à s'y méprendre. Toutes les trois vêtues avec luxe et élégance, toutes les trois ayant de magnifiques chevelures d'or dont la richesse et l'éclat éblouissaient les yeux du prince cadet.

Il lui fallut quelque temps pour dessiller ses yeux et voir plus distinctement. Ce ne fut qu'alors qu'il put remarquer une petite mouche voltigeant en l'air, tout autour d'une des princesses.

« Voici la vierge qui m'appartient, s'écria-t-il, et que j'ai choisie hier ! »

La souveraine étonnée de ce qu'il avait deviné juste, dit:

« C'est vrai, et pourtant tu ne l'auras pas encore, à moins de subir une nouvelle épreuve, que je te proposerai demain. »

En effet, le jour suivant, de la fenêtre du château, la souveraine lui indiqua un grand vivier au bas des forêts lointaines, et lui donnant un tout petit tamis d'or, dit :

« Tiens, si avec ce tamis, avant la tombée du jour, tu épuises toutes les eaux de ce vivier jusqu'au fond, je te donnerai ma fille aux cheveux d'or ; mais si tu ne réussis pas, tu es mort. »

Le prince prit le tamis et se dirigea vers le vivier. Pour essayer, il y plongea le tamis et l'en retira tout plein d'eau, qu'il vit aussitôt filtrer à travers et fuir de manière à ne pas laisser dedans une seule goutte.

Que faire ? Il s'assit sur la rampe de l'écluse et, le tamis à ses côtés, il pensait aux moyens de s'en tirer.

« Pourquoi es-tu si triste ? demanda la vierge vêtue de blanc, arrivant on ne sait d'où, ni comment.

— Je n'ai pas trop de raisons de me réjouir, répondit le prince cadet, je vois que je ne t'aurai pas. Ta mère vient de m'imposer une tâche dont il m'est impossible de m'acquitter.

— Allons, du courage et plus de chagrin. Tout cela s'arrangera. »

Là-dessus elle prit le tamis et le jeta au milieu du

vivier. A l'instant même l'eau se mit à bouillonner sur toute la surface de la piscine, des vapeurs ténébreuses s'en élevaient et retombaient sur la terre en brouillards si épais qu'à la distance de trois pas l'œil ne pouvait rien distinguer. Le prince entendait quelque chose retentir comme le pas d'un cheval. Il se détourne et que voit-il? son renard roux et son cheval arrivant à bride abattue.

« Hâte-toi, dit le renard, enlève la vierge et en route! Il n'y a pas un moment à perdre![1] »

Le coursier volait comme un dard lancé dans l'espace et parcourait en sens contraire le chemin que nous avons vu ouvert et aplani grâce à la queue balayeuse du renard roux. Celui-ci suivait les fugitifs, et sa queue velue produisait merveilles sur merveilles pour défaire ce qu'elle avait fait. Elle détruisait les ponts, ouvrait les ravins et redressait les monts, puis les rétablissait tous dans leur état primitif. Le prince cadet se réjouissait de voir dans ses bras la vierge aux cheveux d'or. Néanmoins il éprouvait du chagrin à l'idée qu'il lui fallait renoncer au bonheur de l'épouser, et que, dans quelques heures, il devait l'abandonner entre les mains du roi au château d'argent! Plus il en approchait et plus il devenait triste et chagrin.

1. Chez quelques peuplades du Caucase, de même qu'au Monténégro, aujourd'hui encore, pour obtenir le consentement des parents, il faut enlever leur fille et la défendre, en combattant ceux qui poursuivent le ravisseur.

Le renard s'en aperçut et dit:

« Il paraît que tu n'aimerais pas beaucoup à changer ta belle Zlato-vlaska contre le cheval à la crinière d'or, n'est-ce pas? Je t'ai aidé déjà en maintes occasions et je ne t'abandonnerai pas cette fois-ci. »

A ces paroles, le renard fit une culbute en sautant par-dessus une souche renversée dans la forêt; et voilà qu'en guise du renard surgit une jeune fille semblable à la princesse aux cheveux d'or.

« Tu laisseras dans la forêt, dit au prince la vierge improvisée, ta véritable fiancée et tu me prendras avec toi pour m'offrir au roi du château d'argent, en échange du cheval Zlato-hrivak. Par ce moyen tu pourras le monter et revenir ici pour t'enfuir avec celle que tu aimes. »

Le souverain du castel d'argent reçut avec beaucoup de joie la soi-disant Zlato-vlaska et, sans aucune difficulté, remit au prince et le cheval à la crinière d'or et la bride précieuse. On s'occupa tout de suite des préparatifs de la fête nuptiale; elle fut des plus somptueuses, des plus brillantes et tous les seigneurs du royaume y furent conviés.

Vers la fin des réjouissances, tout le monde étant ivre de vin et de joie, le roi demanda aux seigneurs leur avis sur la beauté de sa fiancée.

« Elle est fort belle, répondit quelqu'un, on ne peut plus belle, seulement elle a les yeux d'un renard. »

Ce mot fut à peine prononcé que la fiancée royale se transforma en ce qu'elle était réellement, en un renard roux qui, d'un élan vigoureux, enjamba le seuil de la porte, bondit et disparut pour rejoindre le prince qui s'enfuyait déjà et derrière lequel le Roux, à coups de sa queue poilue, renversait les ponts, rouvrait les précipices et rehaussait les montagnes naguère aplanies.

C'était une besogne bien rude, bien longue pour le bon renard. Aussi n'atteignit-il les fugitifs qu'au moment où ils se trouvaient au bord de la même rivière près laquelle le renard avait rencontré le prince cadet pour la première fois.

Le renard dit:

« Te voilà donc en possession de l'oiseau du feu et tu possèdes plus que tu n'as désiré. Dès lors tu peux te passer de mon secours. Retourne heureusement à la maison paternelle et, chemin faisant, ne t'arrête nulle part, sans quoi il pourrait t'arriver quelque malheur. »

A ces mots, le renard roux disparut.

Le prince poursuivit sans encombre son voyage, tenant à la main la cage d'or avec l'oiseau du feu. A ses côtés la belle Zlato-vlaska montait le cheval à la crinière d'or, à la bride ornée de pierres précieuses. Arrivé à l'endroit où la route se partage en trois embranchements et où il avait jadis quitté ses frères, il courut inspecter les rameaux qu'il y avait plantés

en signe de reconnaissance. Les deux branches de ses frères étaient desséchées, tandis que la sienne avait pris les proportions d'un bel arbre qui déployait au loin ses branches touffues.

Enchanté de cette preuve nouvelle de la faveur divine, il se sentit l'envie de prendre du repos à l'ombre de son arbre. Après donc être descendu de cheval et avoir aidé la princesse à en faire autant, il attacha à une branche les deux chevaux et y suspendit la cage d'or avec l'oiseau Ohnivak.

Quelques moments après, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Sur ces entrefaites, arrivent les deux frères par des chemins différents : ils étaient l'un et l'autre les mains vides. Et que voient-ils ? leurs rameaux desséchés. Celui du cadet, devenu un magnifique arbre, projetait une ombre spacieuse sur l'heureux jeune homme, endormi à côté de la vierge aux cheveux d'or ; enfin le cheval Zlato-hrivak et l'oiseau du feu dans une cage resplendissante de pierreries.

Des pensées criminelles couvaient dans le cœur des frères aînés. Ils se disaient tout bas :

« C'en est fait de nous, le cadet recevra, du vivant de notre père, la moitié du royaume, et, après sa mort, lui succédera au trône. Ne ferions-nous pas mieux de l'égorger à l'instant même ? Tu prendras pour ton lot la vierge aux cheveux d'or ; moi, je porterai l'oiseau chez le roi, pour qu'il lui chante.

Quant au royaume, nous nous le partagerons en deux moitiés égales. »

Le fratricide fut accompli. Après avoir dépecé en plusieurs lambeaux le cadavre, ils s'assurèrent par leurs menaces du silence de la vierge Zlato-Vlaska, lui disant qu'ils la feraient mourir si elle les trahissait ou leur désobéissait. Arrivés à la maison, ils renvoyèrent le cheval à la crinière d'or aux écuries de marbre, placèrent la cage avec l'oiseau Ohnivak dans la salle où gisait le roi malade, et firent donner à la princesse Zlato-Vlaska une belle chambre avec plusieurs demoiselles pour la servir.

Le roi leur père, vieilli et accablé de souffrances, après avoir contemplé l'Oiseau du feu, demanda des nouvelles de son fils cadet. Les aînés répondirent :

« Nous n'avons rien entendu dire de lui, il aura probablement péri quelque part. »

Le vieillard s'en affligea beaucoup. L'Oiseau du feu ne voulait point chanter. Le cheval à la crinière d'or demeurait triste et la tête baissée. Enfin, la vierge Zlato-Vlaska gardait le silence, comme si elle fût née muette. Elle ne peignait point ses beaux cheveux d'or et ne faisait que pleurer sans cesse.

Or, tandis que le cadavre du prince cadet, haché en lambeaux, gisait dans la forêt, le renard Roux y arrive. Il commence par réunir et rajuster les membres disséminés de l'innocente victime. Il vou-

drait bien les ressusciter, mais comment y parvenir? Tout à coup il voit un vieux corbeau, accompagné de deux petits, planer au-dessus du corps. Le renard se blottit derrière une touffe de broussailles. Un jeune corbeau s'abat sur le cadavre pour le dévorer. Le renard saisit l'oiseau par une aile, et fait semblant de vouloir l'étrangler. Le vieux corbeau, agité par la peur et par l'amour paternel, se perche sur la branche d'un arbre voisin et pousse des croassements qui voulaient dire :

« Laisse-le, épargne mon pauvre petit nourrisson ; il ne t'a fait aucun mal, aucune impolitesse, lâche-le, et je te rendrai service au besoin!

— C'est précisément ce que je désire moi-même, répondit le renard Roux. Traitons : si de la mer Noire tu m'apportes ici de l'eau de la vie et de l'eau de la mort[1], je te rendrai ton oiselet sain et sauf. »

Le vieux corbeau promit d'apporter les eaux merveilleuses et aussitôt prit l'essor.

Après une absence de trois jours et trois nuits, le corbeau revint avec deux vessies pleines, l'une d'eau

1. Dans la variante de Glinski, le corbeau apporte trois vessies contenant : de l'eau qui ressuscite, de l'eau qui cicatrise les blessures et de l'eau qui fortifie. Elle diffère de l'*amrita*, breuvage qui donne l'immortalité aux dieux indiens et qu'ils obtiennent en faisant baratter la mer-de-lait, comme les nomades kalmouks et tatares de nos jours se procurent leur *koumys* et leur *arza*, eau-de-vie faite du lait de jument. Les brahmanes aussi attribuent à l'amrita la vertu de l'eau de l'immortalité, ce qui d'ailleurs res-

de la vie et l'autre d'eau de la mort. Le renard roux, aussitôt après les avoir reçues, écartela le petit corbeau à titre d'essai. Puis, ayant réuni les deux moitiés, il les arrosa d'abord avec quelques gouttes d'eau de la mort et, dans un clin d'œil, les chairs se réunirent ensemble de manière à ne faire qu'un seul oiseau. Il l'aspergea ensuite avec de l'eau de la vie,

sort de la signification du mot sanscrit, composé de *a* (non) et *mrita* (mortel). Indra dit aux gardiens de l'ambroisie :

« Un oiseau héroïque s'apprête à enlever l'eau de l'immortalité. Je vous en préviens de peur qu'il ne l'enlève par force. »
(*Mahabharata*, p. 90, trad. Pavie.)

« L'eau vivifiante, ou l'eau d'immortalité, se trouve dans un puits gardé par le magicien, nommé Maya. »
(*Bhag. Pur.*, vol. III, p. 117, trad. Burnouf.)

Dans un conte populaire versifié en russe par M. Erchoff (1856, Saint-Pétersbourg), la vierge aux cheveux d'or conseille à un roi, devenu vieux et qui veut l'épouser, de se rajeunir, en se plongeant successivement dans trois baignoires remplies *de lait* bouillant. Le vieillard ordonne d'abord à un de ses courtisans de subir l'épreuve, qui réussit. Le courtisan, jeune homme, sortit des flots du lait en ébullition, plus frais et plus beau que jamais. Le roi s'y plongea, mais il fut cuit et mourut. Ce lait rappelle l'*amrita*.

Les oiseaux divins du Panthéon de l'Inde rendent à leurs protégés des services semblables à celui que rend ici le corbeau. Il y a, entre autres, un passage dans la *Ramayana*, vol. VIII, p. 186-199, que nous transcrivons, malgré sa longueur, parce qu'il explique, dans le sens slave, les secours mystérieux que l'homme reçoit de l'assistance divine :

« Rama et son frère Lakchmana, liés d'une flèche magique et criblés de blessures, gisent sur le champ de bataille. Un des chefs de l'armée auxiliaire, le singe Souchéna, dit à Rama :

« Jadis, une sanglante guerre s'éleva entre les dieux et les

et le jeune corbeau, ressuscité, déploya ses ailes et s'envola pour rejoindre les siens.

La même opération faite sur le corps inanimé du prince produisit le même effet. Les membres disjoints se réunirent aussitôt qu'ils eurent été arrosés avec de l'eau de la mort. On ne pouvait même y apercevoir aucune trace de cicatrice. L'eau de la

« démons.... Mais Vrihaspati guérit ces dieux blessés avec des « simples célestes mêlés à des chants magiques.

« Que les oiseaux divins, Sampati *, Panasa et leurs compa- « gnons aillent vite, d'un rapide essor, vers la mer aux ondes « de lait et qu'ils nous apportent cette panacée....

« Cette herbe, si précieuse, croît dans ces lieux, où les monts « Drona et Tchandra jettent leurs pieds dans la mer de lait; car « c'est là qu'elle fut jadis barattée pour en extraire l'ambroisie. « Qu'un messager aille donc vers ces rivages. »

« Mais, dans le même instant le vent s'approche du héros gisant et lui souffle ces mots à l'oreille :

« Rama ! tu es *Narâyana* **, le bienheureux incarné dans ce « monde pour le sauver de Rakchaças. Rappelle-toi seulement « Garouda (l'aigle de Vichnou), et soudain il viendra ici vous « dégager de cet affreux lien. »

« Rama entendit ce langage du vent et pensa au céleste Garouda, la terreur des serpents. Un instant s'était à peine écoulé que déjà on voyait Garouda, qui flamboyait au milieu du ciel comme un feu.

« A la vue de l'oiseau divin, s'enfuirent tous les serpents qui avaient enchaîné le héros sous les apparences des flèches.

« Toutes les blessures de Rama et de Lakchmana se fermèrent dès que l'oiseau divin les eut touchées. Les deux héros, s'étant levés joyeux, embrassèrent Garouda.

« Celui-ci leur dit de ne pas lui faire de questions sur la cause

* Nom du vautour (pol. *semp*) du ciel d'Indra.

** Littéralement : « l'Esprit qui marche sur les eaux, » épithète de Vichnou. Rama est l'incarnation d'un dieu comme le sont tous les héros des contes slaves.

vie à peine répandue sur le corps ainsi restauré, le prince se réveilla et s'écria :

« Ah! que j'ai bien dormi!

— Je le crois bien, répondit le renard roux, tu as dormi d'un sommeil éternel, dont tu ne te serais jamais relevé si je ne t'avais éveillé; jeune étourdi, ne t'ai-je donc pas ordonné de ne t'arrêter nulle part avant de rentrer à la maison paternelle? »

Là-dessus, le renard lui raconta tous les détails du crime de ses frères. Puis, après lui avoir donné les vêtements d'un paysan et l'avoir reconduit jusqu'aux extrémités de la forêt, tout près du château royal, l'animal protecteur prit congé du jeune homme et disparut.

de l'amitié qu'il leur portait et du secours qu'il venait de leur offrir :

« Quand le monarque aux dix têtes (Ravana) sera tombé sous « tes coups, tu sauras tous les motifs de mon amitié et pourquoi « je vous ai délivrés de cet affreux lien des flèches.

.... « Rama, ô toi qui suis le devoir et qui aimes jusqu'à tes « ennemis, je désire que tu me donnes congé; je m'en irai « comme je suis venu. Tu ne dois pas chercher curieusement à « connaître le sujet de mon amitié.

« Une fois terminée ta glorieuse expédition, alors, noble héros, « tu sauras toi-même quelle fut la cause de mon affection. »

Pour clore cette digression sur Garouda, nous ajouterons qu'une réminiscence du culte de cet oiseau se trouve dans les superstitions et le respect dont les paysans slaves entourent la cigogne.

Ici Rama, de même que le héros slave, est une incarnation de l'Être suprême et, à ce titre, jouit du droit de se voir appuyé par les puissances célestes, qui l'aident à son insu.

Le prince cadet, sous son déguisement, ne fut pas reconnu par les gens du château, qui acceptèrent sa proposition d'y servir en qualité de valet d'écurie. Une fois il entendit les deux palefreniers, en conversation, se plaindre de ce que le cheval à la crinière d'or refusait toute espèce de nourriture.

« Quel dommage! disaient-ils; ce bel étalon crèvera de faim, il baisse la tête et ne veut rien manger.

— Donnez-lui, fit le prince déguisé, de la paille de pois (*grohovina*), et je parie qu'il en mangera.

— Comment peux-tu le croire? Nos rosses de chevaux de labour ne voudraient pas toucher à une pitance aussi mesquine que celle que tu proposes à ce noble coursier. »

Pour toute réponse, le prince alla chercher une botte de paille de pois, la jeta devant le Zlato-hrivak, dans son auge de marbre, passa doucement la main sur sa crinière et lui dit :

« Plus de tristesse, mon destrier à la crinière d'or ! »

Le cheval, reconnaissant la voix du maître, hennit joyeusement et se mit à dévorer avec avidité la paille de pois.

Cette nouvelle s'ébruita d'un bout du château à l'autre. Le roi malade apprit qu'un de ses valets d'écurie avait réussi à guérir le cheval merveilleux. Il le fit appeler et lui dit :

« J'ai entendu dire que tu as su trouver le moyen de faire manger Zlato-hrivak. Ne pourrais-tu pas aussi essayer de rendre son ramage à mon oiseau du feu ? Va le voir de près ; il est bien triste, il baisse les ailes et ne veut rien manger ni boire. Ah ! s'il se meurt, moi aussi je mourrai certainement.

— Votre Majesté peut être sûre et certaine que l'oiseau ne mourra pas, répondit-il, seulement veuillez ordonner qu'on lui donne des bourriers d'orge[1] ; il en mangera volontiers et aussitôt se mettra à gazouiller. »

Le roi ordonna d'en apporter. Le prince déguisé, ayant mis une poignée de bourriers d'orge dans la cage d'Ohnivak, le caressa et lui dit :

« Point de tristesse, mon oiseau du feu ! »

Ohnivak, reconnaissant la voix de son maître, se secoua, fit briller ses plumes d'un éclat inaccoutumé, se mit à sautiller dans sa cage, à becqueter les bourriers et à chanter si délicieusement, que le roi se sentit soulagé, tout d'emblée, comme si on lui eût ôté une pierre qui pesait sur son cœur. Au deuxième chant de l'oiseau du feu, le roi se leva sur son séant et embrassa le prince déguisé en lui disant :

1. L'orge faisait partie intégrante et indispensable des sacrifices recommandés par les hymnes du *Rig-Véda*. Il paraît que les Aryas primitifs ne connaissaient pas d'autres céréales que l'orge (sansc. *yava*, sl. *yatchmen*).

« Maintenant, dis-moi comment soulager cette belle vierge aux cheveux d'or, que mes fils ont amenée avec eux. Elle ne dit rien, ne peigne pas sa chevelure dorée et ne fait que pleurer nuit et jour.

— Si Votre Majesté daigne me permettre d'aller la voir et de lui adresser quelques paroles, j'espère qu'elle aussi redeviendra gaie et heureuse. »

Le roi le conduisit lui-même dans la chambre de la belle éplorée. Le prince déguisé, la prenant par la main, lui dit :

« Voyons un peu, chère fiancée, à quoi bon ces larmes et cette tristesse? »

La vierge reconnut incontinent le prince cadet, et, poussant un cri de bonheur, se jeta dans ses bras, au grand étonnement du roi, qui ne pouvait s'expliquer comment un valet d'écurie osait la nommer « chère fiancée. »

Le prince dit au roi :

« Tu ne me reconnais pas? Comment, toi mon père et souverain, tu ne reconnais pas ton fils cadet? Ce n'est aucun de mes frères, c'est bien moi-même qui ai conquis et l'oiseau du feu, et le cheval à la crinière d'or, et la vierge à la chevelure d'or. »

Ici il raconta au père tout ce qui était arrivé. Zlato-vlaska, à son tour, ajouta que les assassins lui avaient défendu d'en parler, sous peine de mort. Les frères coupables, qui étaient présents, frissonnaient de peur comme les feuilles du tremble au

souffle du vent. Le roi, indigné de leur forfait, ordonna de les exécuter incontinent. Peu de temps après, le prince cadet épousa la belle aux cheveux d'or avec une moitié du royaume pour dot du vivant de son père, et, après la mort de celui-ci, il régna à son tour.



LE PLEUR DES PERLES[1].

(CONTE TRADUIT DE GLINSKI, t. III, p. 107.)

Une veuve fort riche avait trois enfants : un beau-fils très-joli garçon, une belle-fille qui était une merveille de beauté, et sa fille à elle qui n'était pas trop mal. Les trois enfants vivaient sous le même toit et faisaient ensemble leurs repas ; cependant il leur arrivait (ce qui est toujours le cas quand on n'est pas de la même mère) d'être traités très-diffé-

1. Ce conte ressemble aux légendes chrétiennes du moyen âge et, comme elles, contient quelques débris de traditions asiatiques. Ainsi, par exemple, le peuple persan croit jusqu'à présent que les perles se forment des gouttes d'une pluie qui tombe au mois d'avril. Les anciens poëtes de l'Inde parlent de fleurs et de bijoux tombant du haut du ciel à la suite des victoires obtenues sur le génie du mal :

« Au moment où fut tué ce démon, l'ennemi du monde, un immense cri s'éleva au sein même du ciel : « Victoire ! » Et le vent, chargé de parfums célestes, souffla de sa plus caressante haleine. Une pluie de fleurs tomba du firmament sur la terre, et le char de Rama le vainqueur fut tout inondé de ces fleurs divines aux suaves parfums. »

(*Ramayana*, vol. IX, p. 278, trad. Fauche.)

remment. Quoique sa propre fille fût colère, indocile, vaniteuse et babillarde, la veuve la chérissait, la comblait de louanges et de caresses, tandis qu'elle se conduisait d'une façon tout opposée avec les autres. Son beau-fils, qui était plein de bonne volonté et qu'elle employait à toute sorte de travaux, était cependant sans cesse grondé, brusqué et traité de fainéant. Quant à la belle-fille, qui était une merveille de beauté, et en outre bonne comme un ange, elle souffrait, tourmentée, persécutée, calomniée de mille manières, et par sa sœur et par son indigne belle-mère qui lui faisaient faire son purgatoire sur cette terre.

C'est une chose assez commune que d'aimer mieux ses propres enfants que ceux d'autrui; mais la justice demande que l'amour et la haine soient réglés par la modération, tandis que la méchante belle-mère aimait trop sa fille et détestait trop les enfants de son mari. Et il lui arrivait même, dans des moments d'emportement, de s'exprimer avec franchise sur la manière dont elle comptait pourvoir à l'établissement avantageux de sa fille, même aux dépens des orphelins.

Un vieux proverbe dit : « L'homme tire et Dieu dirige la balle. » Nous verrons ce qui arriva ici.

Un dimanche matin, la belle-fille devant aller à la messe, passa d'abord au jardin afin d'y faire des bouquets pour orner l'autel. Elle avait à peine

cueilli quelques roses, qu'en levant les yeux, elle aperçut tout près d'elle, assis sur un banc dans le berceau de verdure, trois beaux jeunes hommes, vêtus d'habits d'une blancheur éblouissante et tout rayonnants de lumière; auprès d'eux se tenait un petit vieillard, tout blanc, qui demandait l'aumône.

L'orpheline avait éprouvé un mouvement de frayeur en apercevant les trois jeunes étrangers. Mais, dès qu'elle vit le vieillard, elle tira de sa poche son dernier sou et le lui donna. Le pauvre la remercia, serra le sou dans son sac et puis, élevant la main au-dessus de la tête de la jeune fille, il dit aux trois jeunes hommes :

« Voyez cette jeune orpheline, elle est pieuse, patiente dans le malheur et si compatissante envers les pauvres, qu'elle partage avec eux le peu qu'elle possède; dites, que lui souhaitez-vous? »

Le premier dit :

« Que ses larmes, quand elle pleurera, se changent en perles.

— Que son sourire, dit le second, fasse éclore des roses au parfum le plus doux.

— Et que dans l'eau, que touchera sa main, naissent des poissons dorés, dit le troisième.

— Qu'il soit fait comme vous l'avez dit, » ajouta le vieillard, et ils disparurent tous.

Or ce vieillard et ces jeunes gens n'étaient autres que Dieu lui-même et ses anges. A cette vue, l'or-

pheline, pénétrée de respect, se prosterna comme une fidèle servante du Seigneur, pour lui rendre grâces. Puis, elle se leva toute joyeuse et courut à la maison. Elle était à peine entrée, que sa belle-mère l'arrêta et la frappa au visage en lui disant :

« Où donc as-tu été courir ? »

La pauvrette se mit à pleurer ; mais alors, ô merveille inouïe, au lieu de larmes, des perles tombèrent de ses yeux ! Sa belle-mère, quoiqu'en colère, se mit à les ramasser avec empressement. L'orpheline ne put s'empêcher, à cette vue, de sourire légèrement, et aussitôt de ses lèvres vermeilles tombèrent des roses si belles, si parfumées, que la belle-mère en était ravie et hors d'elle-même.

En attendant, l'orpheline, voulant conserver les bouquets qu'elle avait cueillis dans le jardin, versa de l'eau dans un verre. Au moment où elle y trempait le bout de son doigt, l'eau, transparente comme du cristal, se remplit aussitôt de délicieux poissons dorés.

Et depuis ce moment, cette même merveille se renouvela sans cesse : les larmes de l'orpheline devenaient des perles, son sourire semait des roses qui ne se flétrissaient pas, et l'eau où elle trempait même le petit bout de son doigt se remplissait de poissons dorés.

La belle-mère, radoucie, lui arracha peu à peu son secret sur la manière dont elle avait obtenu ces dons.

Le dimanche suivant, elle engagea sa propre fille à aller au jardin faire des bouquets soi-disant pour l'autel. Elle avait à peine cueilli quelques roses, qu'en levant les yeux elle aperçut, assis sur un petit banc dans le berceau, trois jeunes hommes parfaitement beaux et rayonnants de lumière, et, debout auprès d'eux, le petit vieillard tout blanc qui demandait l'aumône. En voyant les trois jeunes hommes, elle simula la frayeur, puis, à la demande du vieillard, elle courut à lui, tira de sa poche une pièce d'or, la regarda dans tous les sens et visiblement à contre-cœur la lui donna. Le vieillard la mit dans son sac, et puis dit aux trois jeunes hommes :

« Voyez-vous cette jeune fille, qui est l'enfant gâtée de sa mère ? elle est colère, elle est méchante et elle a le cœur sec pour les pauvres. On sait bien pourquoi elle a été, pour la première fois de sa vie, si généreuse aujourd'hui. Dites-moi donc maintenant quel don vous désirez que je lui fasse. »

Le premier dit :

« Que ses larmes se changent en lézards.

— Et que son sourire fasse naître de hideux crapauds, dit le second.

— Et qu'au contact de sa main, l'eau se remplisse de serpents, ajouta le troisième.

— Qu'il soit fait comme vous l'avez dit, » s'écria le vieillard, et aussitôt ils disparurent tous.

La jeune fille, pénétrée de terreur, courut à la

maison rendre compte à sa mère de tout ce qui lui était arrivé. Bientôt elle en éprouva les conséquences, elle ne pouvait sourire sans voir sauter des masses de crapauds de sa bouche; ses larmes se changeaient en lézards, et l'eau où elle mettait sa main se remplissait de serpents.

La belle-mère, désespérée, n'en conçut que plus de tendresse pour sa fille et plus de haine pour les orphelins qu'elle tourmenta si bien que le jeune homme, n'y pouvant plus tenir, fit son paquet, prit congé de sa sœur en la recommandant à Dieu, et, renonçant au toit de sa belle-mère, s'en alla tenter l'aventure. Le monde s'ouvrit tout grand devant lui; il ne savait où aller, mais il songea aussitôt que Dieu, qui est le père de tous les hommes, veille sur les orphelins. Il invoqua d'abord la sainte Vierge, chanta un pieux cantique, puis se rendit au cimetière, s'agenouilla sur la tombe où son père et sa mère reposaient l'un auprès de l'autre. Il y pleura et pria, puis, ayant trois fois baisé la terre qui les couvrait, il se leva et voulut se mettre en route. Mais en ce moment il sentit dans les plis de sa robe, sur son sein, la présence d'un objet qu'il ne connaissait pas. Il y porta la main et fut si étonné qu'il n'en pouvait croire ses yeux : c'était un charmant petit portrait représentant sa sœur bien-aimée entourée de perles de roses et de petits poissons dorés.

Ravi à cette vue, il baisa le portrait, regarda encore une fois du côté du cimetière, fit le signe de la croix et se mit en route.

Une belle histoire est vite racontée, mais les faits ne marchent pas si vite.

Après maintes aventures moins importantes, il arriva à la capitale du royaume, située au bord de la mer. Il parvint à s'y trouver une position, et qui n'était pas des moindres, puisqu'il fut attaché au jardin du roi et qu'il était bien nourri et bien payé. Cette bonne fortune ne fit cependant pas oublier à l'orphelin le souvenir de sa pauvre sœur dont le sort l'inquiétait. Quand il avait un moment à lui, il s'asseyait à l'ombre dans quelque endroit retiré, il regardait le portrait de sa sœur et s'attendrissait souvent jusqu'à verser des larmes; car, dans le portrait, il retrouvait l'image fidèle de sa sœur et il le regardait comme un legs précieux que lui avaient fait ses parents.

Le roi l'avait remarqué, et un jour que l'orphelin était assis au bord d'un ruisseau, contemplant le portrait de sa sœur, le roi s'approcha de lui tout doucement par derrière et chercha à voir, par-dessus son épaule, ce que le jeune homme regardait avec tant d'attention.

« Donne-moi ce portrait, » s'écria-t-il.

L'orphelin le lui présenta.

Le roi, l'ayant examiné, fut ravi d'admiration.

« Depuis que je suis au monde, s'écria-t-il, je n'ai point vu pareille beauté, je n'en ai point ouï parler, je ne l'ai point même rêvée. Voyons, parle, est-elle du nombre des vivants, celle que ce portrait représente ? »

L'orphelin fondit en larmes, et raconta au roi que ce portrait était la vivante image de sa sœur qui, depuis quelque temps, avait reçu de Dieu comme faveur de voir ses larmes se changer en perles, son sourire faire naître des roses, et le contact de sa main produire dans l'eau de jolis petits poissons dorés.

Le roi lui ordonna d'écrire aussitôt à sa belle-mère que, sans perdre un moment, elle eût à amener sa charmante belle-fille à la chapelle du château, où le roi l'attendait pour faire d'elle sa femme, et qu'à cette occasion il comblerait de ses bienfaits et la belle-mère et le frère de son épouse.

L'orphelin écrivit sa lettre, et le roi chargea un courrier de la porter. Une belle histoire est vite racontée, mais les faits ne marchent pas si vite.

Ayant lu la lettre, la belle-mère ne la montra pas à l'orpheline, mais à sa propre fille. Elle se concerta avec elle, courut ensuite chez une magicienne pour prendre conseil et s'instruire dans son art de la sorcellerie, et puis se mit en route avec les deux jeunes filles. Comme elles approchaient de la capitale, dans un endroit près de la mer, elle poussa

l'orpheline hors de la voiture, murmura les paroles magiques et cracha trois fois derrière elle. Aussitôt la pauvre orpheline devint toute petite, se couvrit de plumes, et se trouva en un moment métamorphosée en cane sauvage ; puis elle se mit à caqueter, se jeta à la mer, comme le font ordinairement les canards, et s'en alla bien loin en nageant. La belle-mère la congédia avec les paroles suivantes :

« Que par la force de ma haine, ma volonté s'accomplisse ! Nage sur les bords comme une cane, jouissant de la liberté. Et pendant ce temps-là ma fille, sous l'enveloppe de tes traits, épousera le roi et jouira du sort qui t'était destiné ! »

Comme elle achevait ces mots, sa fille se trouva revêtue de tous les charmes de la malheureuse orpheline. Puis elles poursuivirent leur route, arrivèrent à la chapelle à l'heure indiquée, et là le roi reçut, des mains de la trompeuse belle-mère, sa fille, qu'il épousa au lieu de la charmante orpheline. Aussitôt après la cérémonie, la belle-mère, comblée de présents, retourna chez elle ; et le roi, en regardant sa jeune femme, ne pouvait comprendre pourquoi il n'éprouvait pas pour elle les sympathies ni le ravissement que lui causait la vue du portrait auquel elle ressemblait tant. Il n'y avait plus de remède à cela, puisque, comme on dit, ce qui est fait est fait ; Dieu vous marque d'avance et la maladie dont vous mourrez et la femme que vous aurez. Il admirait la

beauté de sa femme et jouissait d'avance de la surprise qu'on aurait à voir des perles tomber de ses yeux, des roses s'épanouir de sa bouche et des poissons dorés naître sous ses mains. Mais voilà que, pendant le festin, la reine ayant souri à son époux, une masse de grenouilles hideuses s'échappa de sa bouche ! Le roi, saisi de dégoût, s'écarta brusquement. Alors la reine se mit à pleurer ; mais, au lieu de perles, une multitude de lézards tomba de ses yeux ! Le majordome s'approchant pour donner à laver à sa maîtresse, elle n'eut pas plutôt mis le bout de ses doigts dans l'eau, qu'il s'y forma une quantité de serpents qui se dressèrent en sifflant et s'élancèrent au milieu de la réunion ! L'effroi fut général et la confusion des plus grandes. La garde, que l'on appela, eut bien de la peine à débarrasser la salle de ces dégoûtants reptiles.

Le roi, qui s'était sauvé au jardin, y rencontra l'orphelin, et, outré de colère de la déception dont il le croyait l'auteur, il le frappa si rudement sur la tête avec sa canne, que le pauvre garçon tomba et expira aussitôt.

La reine accourut en sanglotant, et, ayant pris le roi par la main, elle lui dit :

« Qu'avez-vous fait? vous avez tué mon frère qui était bien innocent. Est-ce sa faute ou est-ce la mienne, si, depuis que je suis votre femme, j'ai perdu par la force de quelque enchantement le

pouvoir merveilleux dont j'étais douée? Cela passera avec le temps! mais le temps ne me rendra pas mon frère, le fils de ma mère.

— Pardonnez-moi, chère épouse, dit le roi; dans un moment d'emportement je l'ai soupçonné de m'avoir trahi et j'ai voulu le punir; je le regrette maintenant, mais c'est irréparable; pardonnez-moi ma faute, comme moi je vous pardonne aussi de tout mon cœur.

— Je vous pardonne, dit la reine, mais je vous supplie d'ordonner que le frère de votre femme soit honorablement enterré. »

Le désir de la reine fut accompli. Le pauvre orphelin, qui passait pour être le vrai frère de la reine, fut déposé dans un riche cercueil, sur un magnifique catafalque dans l'église, et pour la nuit, une garde d'honneur fut placée autour du cercueil et à la porte complétement tendue de noir. Vers minuit, les portes de l'église s'ouvrirent sans bruit. Au même instant, un sommeil invincible s'empara des gardes qui s'endormirent. Une jolie petite cane entra, s'arrêta au milieu de l'église, secoua ses plumes dont elle se débarrassa une à une, et voilà que l'orpheline, rendue à sa forme première, s'approcha du cercueil de son frère, en versant d'abondantes larmes qui se changeaient en perles fines. Après avoir bien pleuré, elle reprit son plumage et sortit. Les gardes s'éveillèrent alors et

furent tout surpris de voir près du çercueil cette quantité de perles fines. Le lendemain ils racontèrent au roi comment les portes s'étaient ouvertes vers minuit, comment un irrésistible sommeil s'était emparé d'eux, et comment en s'éveillant ils avaient aperçu ces perles, sans savoir d'où elles venaient. Le roi fut très-étonné, surtout de l'apparition des perles, qui avaient dû être produites par les larmes de sa femme. Pour la seconde nuit, il doubla la garde, lui recommandant la vigilance.

A minuit, la porte s'ouvrit de nouveau, et les soldats s'endormirent. La cane entra, se dépouilla de ses plumes et redevint la charmante orpheline. La vue de la garde endormie, quoiqu'on l'eût doublée, lui arracha un sourire, qui fit naître une multitude de belles roses parfumées. Puis, quand elle s'approcha de son frère, ses larmes recommençant à couler, firent de nouveau tomber une profusion de perles. Au bout de quelque temps, elle reprit son plumage, se retira. Les gardes se réveillèrent, ils ramassèrent les perles et les roses qu'ils portèrent au roi. Celui-ci fut tout surpris de voir que non-seulement les perles, mais les roses, qui devaient naître du sourire de sa femme, s'étaient montrées dans l'église. Il augmenta encore, pour la nuit suivante, le nombre des soldats, et les menaça des peines les plus sévères s'ils ne réussissaient à veiller. Aussi firent-ils pour cela tous leurs efforts, mais

sans aucun fruit. A leur réveil, ils trouvèrent non-seulement des perles et des roses, mais encore des petits poissons dorés nageant dans le bénitier.

Le roi, tout surpris, se douta pourtant qu'un pouvoir magique devait amener ce sommeil si extraordinaire de ses gardes.

A l'approche de la quatrième nuit, il renforça encore le nombre des soldats et puis se cacha lui-même derrière l'autel, après y avoir suspendu un miroir dans lequel il pouvait, sans être aperçu, voir tout ce qui se passerait.

A minuit, une force invisible ouvre la porte ; les soldats laissent tomber leurs armes et s'étendent par terre sous l'empire d'un sommeil léthargique. Le roi ne détourne pas les yeux du miroir. Il voit entrer une petite cane sauvage, qui jette des regards timides de tous côtés ; à l'aspect des gardes endormis elle se rassure, s'avance vers le milieu de la nef, fait tomber ses plumes, et apparaît bientôt sous la forme d'une jeune fille ravissante de beauté. Le roi, transporté de joie et d'admiration, eut le pressentiment que c'était là sa vraie fiancée. Aussi, quand elle se fut avancée près du cercueil, il sortit doucement de sa cachette, un cierge à la main, et mit le feu aux plumes qui brûlèrent aussitôt en projetant une grande flamme qui réveilla les soldats. Voyant cela, la jeune fille courut vers le roi en tordant ses mains blanches et versant des larmes de perles :

« Qu'avez-vous fait? lui disait-elle; comment échapperai-je à la vengeance de ma marâtre, dont les opérations magiques m'avaient changée en cane? »

Là-dessus elle raconta tout au roi. Celui-ci ordonna aussitôt à quelques-uns de ses gardes de s'emparer de la femme qu'on lui avait fait épouser frauduleusement, et de l'emmener incontinent hors du pays; puis il envoya quelques messagers avec ordre de mettre la main sur la méchante marâtre et de la brûler comme sorcière. Tout cela fut scrupuleusement exécuté. Pendant que le roi donnait ses ordres, l'orpheline tira de son sein trois petites vessies pleines de trois différentes eaux, qu'elle avait apportées avec elle de la mer. La première avait la vertu de ressusciter. L'orpheline en aspergea son frère; aussitôt la roideur et le froid de la mort disparurent, les joues du jeune homme se colorèrent, et un sang chaud et vermeil s'échappa de sa blessure. L'orpheline versa dessus de la seconde eau, qui avait la propriété de guérir, et la blessure se ferma subitement. Enfin elle l'aspergea avec la troisième eau, qui avait une vertu ranimante; il ouvrit les yeux, regarda sa sœur avec étonnement, et se jeta tout heureux dans ses bras.

À cette vue, le roi, plein de joie, tendit la main au jeune homme, donna le bras à la jeune fille, et ils s'en allèrent tous ensemble au palais. Il fit aus-

sitôt inviter beaucoup de monde. Il épousa l'orpheline, nomma son frère voïévode, et célébra ses noces avec tant de magnificence, qu'on n'a jamais ouï parler d'une fête où l'on ait tant bu et tant mangé!



LA PARESSE.

(Conte traduit de Glinski, t. I, p. 195.)

Sur les bords d'une rivière poissonneuse demeurait un vieillard qui avait trois fils. Les deux aînés étaient intelligents et s'étaient déjà mariés. Le plus jeune, bête et paresseux, était célibataire. Le vieillard, se sentant près de sa fin, légua sa maison à ses deux fils aînés, puis donna à chacun d'eux trois cents florins en espèces. Étant mort peu de temps après, il fut enterré convenablement par ses enfants, qui firent un festin funèbre (*stypa*[1]) très-

1. *Stypa* en polonais et *trizna* chez les autres peuples slaves, veut dire : repas donné en l'honneur des trépassés. Les deux mots sont de racine sanscrite. Tout le chapitre XI[e] du *Lotus de la bonne loi*, trad. Burnouf, est consacré à la description d'un *stupas* (tertre funéraire) miraculeusement apparu dans les airs. Le bienheureux Indien, qui s'y repose, fait entendre sa voix d'outre-tombe pour enseigner aux brahmanes la loi divine. Les buddhistes rendent un culte tout particulier aux *stupas* qu'ils font construire pour leurs morts en y mettant des substances précieuses. Du sanscrit *stupas* les Afgans et les Persans ont fait leur

abondant et soigné. Puis les deux frères aînés, ayant pris possession de l'héritage, dirent au sot[1] :

« Écoute, frère, confie-nous ta portion d'héritage, nous irons faire le commerce de par le monde, et quand nous aurons gagné bien de l'argent, nous

tépé, ou tumulus, qui servait anciennement de sépulture aux hommes célèbres.

On construisait les *stupas* ainsi que les *tépé* ordinairement dans les plaines incultes, ce qui aurait donné l'origine au mot *stepy* (les plaines désertes) des contrées slaves, surtout dans l'Ukraine, que les poëtes nationaux appellent : « Val des tombeaux. »

1. On verra que le héros du conte est ici non-seulement un pauvre d'esprit, mais aussi un paresseux à toute épreuve. Il n'y a, que je sache, que les Indiens qui aient érigé l'inaction à la hauteur d'une vertu théologale. Poux eux, en effet, le plus pénible de tous les labeurs est le travail d'intelligence. Ils disent : « La conduite recommandée par Véda à ceux qui cherchent à vivre selon les lois divines, est double : l'une est l'*action*, l'autre l'*inaction ;* l'action fait vivre l'homme, l'inaction lui assure l'immortalité. » (*Bagh. Pur.*, liv. IV, ch. II, trad. Burnouf.)

.... « Le cœur qui a trouvé du repos en se vouant au culte de Bhagavat (l'Être suprême), après avoir rompu les liens qui l'attachaient au monde, arrive à l'intuition de la vérité, qui est Bhagavat lui-même. Le nœud du cœur est tranché, tous les doutes sont dissipés ; les œuvres de l'homme sont anéanties, car alors il voit au dedans de lui le souverain lui-même. »

(*Ibid.*, vol. I, p. 15.)

Tel était l'idéal de l'inaction chez les brahmanes. Les contes slaves, après en avoir oublié la raison d'être, n'en ont conservé que la tradition affaiblie. C'est à peine si les conteurs villageois cherchent à justifier la paresse de leur héros, en lui faisant accomplir quelques actes de charité ou de sympathie envers les animaux. Dernièrement un auteur russe de beaucoup de talent, M. Gantcharov, publia un roman intitulé *Oblomov*, et dont le héros est un fainéant par excellence. Il finit plus tristement que les paresseux de nos Baïkas.

t'achèterons un bonnet, une ceinture et des bottes rouges. Quant à toi, il faut que tu restes à la maison, soumis à la direction de tes belles-sœurs. »

Le sot désirait depuis longtemps avoir un bonnet, une ceinture et des bottes rouges. Il consentit donc à tout et livra son argent.

Les frères partirent et passèrent la mer, pour chercher fortune. Le sot resta à la maison, et, comme c'était un paresseux accompli, il restait des journées entières couché sur le poêle chaud, sans rien faire et n'obéissant qu'à regret à ses belles-sœurs. Il aimait par-dessus tout l'oignon cru, le *kvas* (espèce de cidre), et la purée de pommes de terre (*tolkno*).

Un jour les belles-sœurs lui dirent :

« Va nous chercher de l'eau! »

C'était en hiver, il gelait fort, et le paresseux n'avait pas envie de sortir. Il leur dit donc :

« Allez vous-mêmes, je préfère rester ici.

— Va donc, sot garçon, nous te préparerons de l'oignon, du kvas et de la purée ; mais si tu n'obéis pas, nous le dirons à nos maris et tu n'auras ni bonnet, ni ceinture, ni bottes rouges. »

Ces paroles décidèrent le sot qui se roula à bas du poêle, prit la hache, les seaux, et alla à la rivière. Il rompit la glace, puisa de l'eau et vit paraître, à la surface du trou, un gros brochet. Le sot le saisit rapidement par les ouïes, et le sortit de l'eau.

« Laisse-moi libre, dit le brochet, et en revanche je te promets d'accomplir tous tes désirs.

— Eh bien, je désire que tout ce que je voudrai s'accomplisse aussitôt.

— Tu auras tout ce que tu voudras, pourvu que tu prononces ces paroles :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que telle chose se fasse.

— Voyons donc que j'essaye, » dit le sot, et aussitôt il se mit à dire :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que je voie à l'instant paraître oignons, kvas et purée!

A l'instant, il vit devant lui ses aliments favoris. Il en usa largement, puis il dit :

« C'est bien, je suis content, mais en sera-t-il toujours ainsi?

— Toujours, » répond le brochet.

Le sot remit le poisson dans la rivière, puis, se tournant vers les seaux d'eau, il dit :

A ma prière
Et à l'ordre du brochet
Que mes seaux marchent seuls !

Les seaux, avec la *courve*[1] qui les soutenait, se

1. Faute de mieux, nous nous sommes servi ici du mot tech-

mirent en marche gravement. Le sot les suivait. Arrivé à la maison, il rangea les seaux à leur place, et s'étendit de nouveau sur le poêle. Bientôt les belles-sœurs lui dirent :

« Va nous fendre du bois.

— Faites-le vous-mêmes.

— Ce n'est pas l'ouvrage des femmes; d'ailleurs, si tu ne fends pas de bois, le poêle sera froid et c'est toi qui en pâtiras. De plus, écoute encore une fois : si tu n'obéis pas, point de bottes rouges ni rien de beau. »

Le sot se remua sur le poêle, puis il dit :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que ce qu'elles demandent soit fait !

Aussitôt, une hache sortit de derrière un banc et fendit un grand tas de bois, dont elle mit une partie dans le poêle, puis retourna dans son coin. Pendant ce temps, le sot couché sur le poêle mange et boit tout à sa convenance.

Un autre jour, c'était du bois à apporter de la forêt. Cette fois, le fou était bien aise de se montrer devant les villageois. Il tira donc le traîneau de la remise, le chargea de purée et d'oignons et prononça les paroles magiques.

nique *courve* que les porteurs d'eau auvergnats donnent au bâton qui leur sert à porter les seaux d'eau.

Alors le traîneau se mit en marche et, traversant le village au galop, renversa plusieurs personnes en effrayant les femmes et les enfants.

A la forêt, les bûches et les fagots se firent d'eux-mêmes et chargèrent le traîneau, qui reprit le chemin de la maison. Mais, au milieu du village, le sot fut arrêté par ceux qu'il avait blessés et effrayés. Ils le tirèrent de dessus le traîneau, et, le traînant par les cheveux, se mirent à le rouer de coups. Le sot crut d'abord que c'était pour rire, mais lorsqu'il sentit ses épaules meurtries, il dit :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que les bûches frappent mes agresseurs, dru et menu!

On vit alors quelques bûches se répandre dans la foule et frapper si bien de tout côté, que chacun se sauva au plus vite. Le sot, riant de tout son cœur, remonta sur le traîneau et fut bientôt recouché sur le poêle. Depuis ce temps, le sot devint célèbre dans le pays, au point que le roi eut envie de le voir et l'envoya chercher par un de ses officiers :

« Allons, nigaud, descends du poêle et suis-moi chez le roi.

— Pour quoi faire? J'ai ici de l'oignon, du kvas et de la purée tant que j'en veux. »

L'officier, indigné de sa grossièreté, lui donna un soufflet; alors le sot dit :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que l'agresseur tâte un peu du balai!

Un gros balai, et des plus sales, alla, de son propre mouvement, se tremper dans l'eau de vaisselle, et s'acharna si impitoyablement sur le pauvre officier, qu'il dut s'échapper par la fenêtre, et revint seul vers le roi. Celui-ci, étonné du refus du sot, lui dépêcha un autre de ses officiers qui, plus habile que le premier, s'informa d'abord des goûts du sot, et s'approchant de lui, lui dit :

« Viens avec moi chez le roi, qui veut te donner un bonnet, une ceinture et des bottes rouges.

— A la bonne heure! répondit le sot, je vais y aller; partez en avant, et je vous rejoindrai. »

Alors il se bourra bien de purée et d'oignons, but du kvas et s'endormit sur le poêle. Lorsque ses belles-sœurs l'éveillèrent, en lui disant qu'il était temps de partir, il proféra seulement ces mots :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que le poêle me porte devant le roi.

Au même instant, le poêle, bien chauffé, se met en mouvement[1] et amène le sot jusque devant le

1. Pour comprendre ce qu'il y a d'original et d'indigène dans cette image d'un poêle ambulant, comme le tender d'une locomotive, il faut se rappeler que les pères et mères de famille,

palais du roi. Celui-ci accourut tout étonné, suivi de la cour entière, et demanda au sot ce qu'il voulait ?

« Je viens chercher le bonnet, la ceinture et les bottes rouges que vous m'avez fait promettre. »

En ce moment parut la charmante princesse Gapiomila, fille chérie du roi. Du premier regard, elle plut beaucoup au sot, qui murmura tout bas :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que la princesse soit éprise de moi !

Puis il ordonna au poêle de se remettre en route, et rentra chez lui, où il continua à manger de la purée et de l'oignon et à boire du kvas.

Cependant la princesse, éprise de passion pour le sot, supplia son père de le faire revenir. Il ne voulut point y consentir, si bien que le roi le fit enivrer, puis le fit garrotter et amener chez lui. Puis il appela un célèbre magicien qui, sur son ordre, enferma la princesse avec le sot dans un tonneau de cristal, et y ayant attaché une vessie de baleine bien gonflée d'air, il lança le tout en l'air, sous les nuages. La princesse pleurait amèrement. Le sot se tenait tranquille, disant qu'il se trouvait bien dans ce ton-

dans la plupart des villages slaves du nord, surtout en hiver, dorment sur le poêle avec tous leurs enfants, ensemble, et y reçoivent les visites de leurs amis.

neau. Enfin la princesse obtint qu'il fît usage de sa puissance. Il dit donc :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que le tonneau s'arrête sur l'île hospitalière.

Le tonneau cristallin alla tomber et s'ouvrir sur l'*île hospitalière*, où le voyageur n'a qu'à désirer pour obtenir toute chose. Le sot et la princesse se promènent, mangent et boivent à volonté. Le sot se trouve heureux, mais la princesse le presse de faire ériger un palais, et le palais parut aussitôt, tout bâti en marbre, avec des fenêtres de cristal, un toit en ambre jaune et des meubles dorés. Puis le lendemain, elle voulut avoir un chemin bien battu pour rejoindre son père. Aussitôt un pont magnifique[1] tout en cristal, à balustrade d'or et enrichie de diamants, vint relier le palais du roi à celui du sot. Celui-ci allait se mettre en marche avec la princesse, quand il réfléchit qu'il était bien honteux d'être si ingambe et si grossier près de cette charmante princesse. Il dit donc :

A ma prière
Et sur l'ordre du brochet
Que je devienne spirituel et charmant !

1. On connaît le célèbre épisode du *Ramayana*, où un pont merveilleux est jeté sur l'Océan pour unir l'île de *Lanka* (Ceylan)

Aussitôt il devient aussi beau et aussi aimable que possible. Montant en voiture avec la princesse Gapiomila, ils parcoururent le pont qui les conduisit jusque près du roi. Celui-ci les reçut avec joie, leur donna sa bénédiction et les maria le même soir. Il y eut une foule d'invités à la noce. J'y étais aussi et je bus en abondance du vin et de l'hydromel. J'ai tâché de raconter ce que j'ai vu aussi fidèlement que possible.

au continent indien, et, par ce moyen, aider Rama à y conduire ses armées de singes contre le démon ravisseur de l'épouse du héros.

KINKACH MARTINKO.

(Conte traduit de Bogéna-Nemçova, *Slov. Povest.*, p. 166.)

Il y avait une mère dont la fille unique se nommait Hélène et était fort paresseuse. Un jour que cette fainéante ne voulait s'occuper de rien, la mère la conduisit au bord d'un ruisseau et se mit à lui meurtrir les doigts avec une pierre, comme on frappe du linge avec un battoir. La jeune fille pleurait beaucoup. Voilà qu'un seigneur, prince du château de briques rouges, passant par là, et indigné de voir une mère ainsi maltraiter sa fille, demanda la raison de ces sévices.

« Comment ne la punirais-je? pas répondit la mère; savez-vous que cette paresseuse ne sait faire autre chose que filer du chanvre pour en obtenir des fils d'or?

— Vraiment, s'écria le prince, elle sait avec du chanvre filer des fils d'or? S'il en est ainsi, vendez-la-moi.

— Très-volontiers; combien me l'achetez-vous?

— Une demi-mesure d'or.

— Prenez-la, » dit la mère, qui conclut aussitôt marché et lui livra la jeune fille.

Le prince la fit monter en croupe, piqua des deux et la mena chez lui. Arrivé au château rouge, le prince conduisit Hélène dans une chambre remplie de chanvre depuis le plancher jusqu'au plafond. Après lui avoir remis une quenouille et un rouet, le prince dit :

« Quand tu auras converti tout ce chanvre en fils d'or, je te prendrai pour ma femme. »

Là-dessus il sortit de la chambre après en avoir fermé les portes à clef.

La pauvre fille, se voyant comme emprisonnée, pleurait à chaudes larmes et son cœur se brisait d'amertume. Tout à coup elle aperçut, sur sa fenêtre, un petit bonhomme coiffé d'une casquette rouge et ayant aux pieds des bottes faites d'une étoffe étrange.

« Pourquoi ces larmes? demanda-t-il à Hélène.

— Comment ne pas pleurer, fit Hélène, malheureuse esclave que je suis! On m'a ordonné de filer des fils d'or de tous ces chanvres-là. Or le moyen de filer des fils d'or? Que faire?

— Je puis le faire pour toi dans l'espace de trois jours, mais à cette condition expresse qu'au bout de ce temps tu devines quel est mon nom et de

quelle étoffe sont faites les bottes que tu vois sur mes pieds. »

La jeune fille, sans avoir réfléchi, consentit. Le petit bonhomme partit d'un éclat de rire, prit la quenouille et se mit aussitôt en besogne de filer. Toute la journée la quenouille remuait dans la chambre, les chanvres diminuaient visiblement, et l'écheveau de fils d'or grossissait de plus en plus. Le petit bonhomme, tout en filant sans discontinuer, enseignait à Hélène comment se faisaient des fils d'or pur. A l'approche de la nuit, il plia l'écheveau et demanda à la jeune fille :

« Eh bien! sais-tu mon nom? Sais-tu de quoi j'ai fait faire mes bottes? »

Sur sa réponse négative, il disparut par la fenêtre. Hélène, les bras croisés, regardait le ciel et rêvait, en se perdant en conjectures, pour deviner le nom du filateur et l'étoffe dont était faite sa chaussure. Ces bottes étaient peut-être en cuir ou tressées de jonc ou de paille, ou peut-être coulées en fer de fonte? Mais non, elles ne ressemblaient à rien de pareil. Quant au nom, le problème à résoudre était tout aussi difficile.

« Comment l'appellerai-je? pensait-elle; Jean ou Emméric? qui le sait? Paul ou Joseph? »

Tout cela préoccupait Hélène au point qu'elle oublia l'heure du dîner. Elle fut réveillée de ses méditations par un cri de détresse et des soupirs ve-

nant du dehors, où elle aperçut assis sous les fenêtres du château un vieillard aux cheveux blancs qui s'écriait :

« Malheureux que je suis! j'ai faim, j'ai soif et il n'y a personne qui ait pitié de mes souffrances! »

Hélène se hâta de lui donner tout ce qu'elle avait à manger et à boire et l'engagea à revenir au château le lendemain, ce qu'il promit.

Sur ces entrefaites, elle se mit à chercher du repos dans le sommeil et, tout en pensant aux moyens de deviner les questions posées par le petit bonhomme, elle s'endormit enfin sur les chanvres. Celui-ci ne manqua pas de paraître dès le matin et de passer le reste de la journée à filer des fils d'or. Le travail avançait à vue d'œil, et ce ne fut que vers le soir qu'il réitéra ses questions; n'ayant obtenu aucune réponse satisfaisante, il disparut avec un rire satanique[1]. Hélène, assise à la fenêtre, eut beau réfléchir, il ne lui vint à l'esprit aucun expédient qui

1. Le rire sardonique et, en général, l'ironie de même que la satire et la plaisanterie, se rencontrent fort rarement dans les récits du peuple slave. Si, à en croire Voltaire, le Français est gai et cruel, par contre le Slave est naturellement triste et sympathique. Ce conte n'est qu'une variante slovaque d'une tradition lituanienne dont le texte et la version en allemand se trouvent à la fin de *Litauische grammatik*, de Schleicher, 1856, Prague. Ce qu'il y a d'insolite, c'est que l'héroïne de tous ces contes est une personnification et une apologie, voire même une apothéose de la paresse. Nous disons ailleurs pourquoi les brahmanes recommandèrent la pratique du *far niente*.

pût l'aider à résoudre le problème. En attendant arriva le vieillard sous la fenêtre; Hélène lui offrit à dîner. Elle avait la tristesse dans l'âme et les larmes aux yeux, car, pensait-elle, il faut enfin que je sache nommer le filateur, ainsi que l'étoffe de sa chaussure, et je l'ignore. Que deviendrai-je si Dieu ne me vient pas en aide?

« Pourquoi êtes-vous si triste? demanda le vieillard après avoir copieusement bu et mangé; dites-moi ce qui vous chagrine, ma bonne demoiselle. »

Hélène ne voulait pas d'abord lui confier ce qui la préoccupait, pensant que ce serait inutile. Cependant elle céda à ses sollicitations réitérées, et finit par raconter tous les détails concernant le travail de l'écheveau d'or et les conditions arrêtées, en lui faisant observer que le lendemain elle devait répondre d'une manière satisfaisante, sans quoi elle craignait quelque grand malheur pour elle. Le vieillard, après l'avoir écoutée attentivement, haussa les épaules et dit :

« Aujourd'hui encore, en traversant la forêt, je me suis trouvé tout à coup en face d'un grand bûcher allumé. Tout autour du feu, il y avait neufs pots et un individu en casquette rouge, qui, tout en sautant par-dessus les pots, chantait ainsi :

« J'ai une bonne amie, Hélène, au château rouge;
« depuis deux nuits elle cherche à savoir comment
« je m'appelle; demain, la troisième nuit, Hélène

« m'appartiendra! Mon nom est Kinkach Martinko
« et je porte des bottines en peau de chien. »

« C'est précisément ce qu'il vous faut savoir, ma bonne demoiselle, rappelez-vous-le bien et vous êtes sauvée. »

En achevant ces mots, le vieillard disparut.

Grand fut l'étonnement d'Hélène, mais elle se fixa bien dans la mémoire tout ce que le vieillard lui avait communiqué et elle s'endormit plus calme et plus confiante. Le troisième jour, de grand matin, le petit bonhomme apparut et se remit lestement à la besogne. Il savait qu'il devait achever de filer tous les chanvres avant le coucher du soleil, pour être en droit de réclamer ce qui lui était dû. En effet, vers le soir, il n'y avait plus de chanvre et toute la salle rayonnait de l'éclat des écheveaux en fil d'or. Une fois son œuvre accomplie, le petit bonhomme, à la casquette rouge, se dressa fièrement devant Hélène et lui demanda de le nommer par son véritable nom et de lui dire de quoi étaient faites ses bottines, croyant que la jeune fille ne saurait jamais le deviner.

Mais Hélène savait déjà à quoi s'en tenir :

« Ton nom est Kinkach Martinko, et tu as des bottines en peau de chien, » répondit-elle avec assurance.

A ces paroles, le petit démon se mit à tourner sur le plancher comme une quenouille, il s'arra-

chait les cheveux, il se meurtrissait de coups, et il rugissait tellement que toute la chambre en tremblait :

« Tu as eu de la chance, cria-t-il, d'avoir deviné, sans quoi je t'aurais écartelée ici même! »

Là-dessus il s'élança par la fenêtre comme un tourbillon.

Hélène remerciait, en esprit, le vieillard; elle voulait lui en témoigner sa gratitude, mais il ne revint pas.

Quant au prince, seigneur du château rouge, aussitôt convaincu de l'exactitude avec laquelle Hélène s'était acquittée de sa tâche et voyant la perfection de l'ouvrage accompli, il tint la parole qu'il lui avait donnée de l'épouser. Joyeuse et au comble de ses vœux, la jeune princesse possédait assez d'écheveaux d'or pour n'avoir plus besoin de filer désormais.

HISTOIRE

DE LA

NAPPE NOURRICIÈRE

DE LA VERGE FOUETTEUSE

DE LA CEINTURE QUI DEVIENT EAU

ET DU CHAPEAU FULMINANT[1].

(CONTE TRADUIT DE GLINSKI, tome III, p. 81.)

Il y avait un berger des troupeaux du roi qui avait trois fils, dont deux passaient pour être fort spirituels et le troisième pour un idiot. Les aînés aidaient leur père dans la garde des troupeaux,

1. Afin de mieux définir l'origine et le rôle des armes merveilleuses que la mythologie indienne prête à ses dieux et à ses héros, et qu'on voit si souvent intervenir dans les contes slaves, nous citerons ici un passage emprunté à la plus ancienne et à la plus célèbre épopée de l'Inde :

.... « Le fils de Koucika connaît à fond toutes les armes divines que les dieux mêmes ne connaissent pas, bien loin qu'elles soient connues des autres hommes qui vivent sur la terre.

« Ces armes divines lui furent toutes données par Kriçaçva,

tandis que le sot, disait-on, n'était bon à rien qu'à s'amuser ou à dormir.

Il passait les jours et les nuits à dormir paisible-

auquel il avait su plaire dans les siècles passés, où ce monarque d'une splendeur infinie régnait sur la terre.

« Ces armes sont les filles mêmes de Kriçaçva. Elles sont multiformes, resplendissantes, victorieuses; elles ont une grande âme; elles ressemblent aux enfants du souverain maître des créatures.

« Dakcha, un des fils de Brahma, avait deux filles religieusement attachées à leur vœu : c'était Djaya et Vidjaya (victoire, sl. *zvitézit*). Elles conçurent toutes ces armes dans les embrassements du vigoureux Vichnou. »

(*Ramayana*, vol. I, p. 161, trad. Fauche.)

Ces armes, comme en général toute chose divine, ne viennent qu'à l'appel de certaines paroles révélées à l'homme. Les contes slaves sont pleins de ces invocations, que les brahmanes nomment *mantra* (indication). Tout un chant du premier volume de la *Ramayana* est consacré à la description des armes que le héros de l'épopée, Rama, reçoit de l'anachorète, son père spirituel.

« Alors se tournant vers l'orient et s'étant purifié, l'excellent anachorète, plein de joie, donna au vaillant Rama cette incomparable collection d'armes.

« Tandis que l'ermite récitait à voix basse le recueil entier des prières mystiques, les armes données, s'enveloppant chacune d'un corps humain, s'avancèrent toutes vers le fils du roi. Elles se rangèrent, les mains jointes, autour de lui, et dirent à ce noble enfant de Rhagou :

« Puissant guerrier, donne-nous tes ordres ! »

« Alors celui-ci, regardant toutes ces armes et les touchant avec la main :

« Obéissez-moi, reprit-il, aussitôt que je vous appellerai. »

« Après quoi l'anachorète apprend à Rama « les formules des « vertus léthifères, » qui ont la puissance de se métamorphoser, qui ravissent toute vigueur et toute force aux armes de l'ennemi, qui élèvent devant lui des empêchements et qui procurent le triomphe aux hommes protégés par Dieu, » etc.

(*Ibid.*, chant XXXe.)

ment sur le poêle, et ne s'en éloignait que forcé par la volonté des autres; ou bien, s'il remuait et se retournait sur le côté, c'était parce qu'il avait trop chaud ou que, pressé par la faim, il demandait à boire et à manger. Son père ne l'aimait pas et l'appelait fainéant; ses frères le tourmentaient souvent en l'arrachant du poêle et lui refusant à manger. Il aurait eu faim plus d'une fois, si sa mère n'avait été indulgente pour lui; elle le serrait tendrement contre son cœur et lui donnait à manger, quelquefois même en cachette. En effet, pouvait-on l'accuser de ce qu'il était né fou? Et du reste, comment scruter les décrets de Dieu? Parfois il arrive que la raison la plus parfaite empêche d'être heureux, tandis que la folie se trouve avantageuse, surtout quand elle est bonne et inoffensive.

Un jour les deux frères, en revenant des champs, tirèrent le pauvre sot de dessus le poêle, lui firent mettre son surtout et son bonnet, le traînèrent dans la cour et, l'ayant impitoyablement battu, le jetèrent dehors en lui disant:

« Allons, fou, ne perds pas de temps, car tu n'auras ni gîte ni souper, à moins que tu n'ailles tout de suite au bois pour nous en rapporter un panier de champignons. »

Le pauvre garçon, tout ébahi, n'avait pas même bien compris ce que ses frères voulaient de lui. Pourtant, après un moment de réflexion, s'étant

bien gratté la tête, il s'achemina vers une petite forêt de chênes, qui était proche. Arrivé là, tout était merveilleux, tout était nouveau pour lui ; tout en cheminant, il rencontra un tronc d'arbre sec, s'en approcha et le coiffa[1] de son bonnet en lui disant :

« Je vois que chaque arbre de ce bois s'élève vers les nuages et a un bonnet de feuilles vertes ; et toi seul, pauvre ami, tu es nu : le froid pourrait te

1. Le poëme des *Dziady* (les Aïeux, sansc. *Pitris*), que Mickiewicz composa d'éléments puisés dans la tradition orale des paysans lituano-slaves, commençait par une conversation des plantes. Malheureusement, on n'a pas trouvé cet épisode parmi les manuscrits posthumes du grand poëte de la Pologne. Dans le cœur des peuples de sa patrie, toutes les créatures de Dieu, y compris les plantes, ont le droit de cité, et cette croyance remonte très-certainement à des époques antérieures à la venue du Messie, car elle est conforme à celle des chantres inspirés des hymnes du *Rig-Véda*. Ils personnifient et déifient tout, même la prière *, et ils parlent souvent des plantes comme d'autant d'êtres doués d'âme et d'intelligence :

« La prière, entourée d'offrandes et heureuse de partager les plaisirs des dieux, célèbre aussi les arbres, les plantes, dans ce sacrifice qui doit amener la richesse. »

(*Rig-Véda*, vol. II, p. 308, trad. Langlois.)

« Que notre hymne célèbre encore la terre, l'air, les astres, les plantes. » (*Ibid.*, vol. II, p. 313.)

Il y a plus. Quelques hymnes védiques parlent de *plantes martyrs* qui se dévouent et souffrent pour le bien de l'homme, leur frère en création :

« Les deux mains, pourvues de dix doigts travailleurs, vont

* On connaît la belle allégorie des Prières dans Homère (*Iliade*, IX, 491-510). Un poëte polonais dit que *notre âme est une prière*.

faire mourir. Tu es parmi tes frères comme moi parmi les miens; sans doute, comme moi tu es né sot, accepte donc mon bonnet. »

Et, l'entourant de ses bras, il pleurait tendrement. Tout à coup un chêne, qui croissait près de là, se remua comme un être vivant; le pauvre fou, saisi de frayeur, allait s'enfuir, quand le chêne, parlant comme un homme, dit :

« Ne fuis point, arrête-toi et écoute : cet arbre coupé prématurément est mon fils ; personne que moi n'a pleuré sa jeunesse flétrie avant l'âge; toi seul l'as arrosé de tes larmes. En récompense de ta pitié tu obtiendras tout ce que tu me demanderas désormais, en prononçant la formule suivante :

Chêne aux glands d'or,
Je t'en supplie, au nom du ciel,
Donne-moi ce dont j'ai besoin !

Et en même temps une grêle de glands d'or tomba sur le fou, qui en remplit ses poches, salua, remercia le chêne et retourna à la maison.

chercher la plante d'où s'extrait le breuvage de *Soma*. Heureusement industrieuses, elles traitent comme une victime cet enfant de la colline qui, pour notre plaisir, sous la douce pression du doigt, rend un jus savoureux et pur. »

(*Ibid.*, vol. II, p. 314.)

Les rapports moraux qui existent entre la naïveté enfantine de ces expressions et celle du héros de notre conte, qui en plein hiver, se dépouille soi-même pour réchauffer un tronc d'arbre, croyant qu'il souffre du froid, sont dignes d'être signalés.

« Eh! imbécile, où sont les champignons? cria un de ses frères.

— J'ai dans ma poche les champignons du chêne.

— Mange-les donc à ton souper, ces champignons de chêne, car tu n'auras rien autre chose, fainéant; et ton bonnet, où est-il?

— J'en ai coiffé un pauvre tronc d'arbre planté au bord de la route; il n'avait rien sur lui, je craignais qu'il ne gelât. »

Disant cela, le fou grimpa sur le poêle, s'y coucha; soudain les glands d'or tombèrent de sa poche; c'était comme si la lumière du soleil se fût répandue dans la chambre. Les frères accoururent et, malgré les cris du pauvre fou, ramassèrent les glands et les donnèrent à leur père, qui s'empressa d'aller les offrir au roi, et lui dit que c'était un de ses fils, le fou, qui les avait rapportés du bois. Le roi envoya aussitôt au bois un détachement de sa garde, avec ordre de trouver le chêne aux glands d'or; mais les recherches furent inutiles : les gens envoyés revinrent dire au roi que, dans toute la forêt, il n'y avait pas un seul chêne aux glands d'or. Fort irrité d'abord, le roi ensuite se calma, et ayant fait venir le gardien de ses troupeaux, il lui dit :

« Dis à ton fils, le fou, que dès ce soir il faut qu'il m'apporte ici à la cour un tonneau plein et jusqu'au bord de ces précieux glands. S'il accomplit ainsi ma volonté royale, vous ne man-

querez ni de pain ni de sel et ma faveur vous sera assurée. »

Le berger fit connaître la volonté du roi à son fils cadet; celui-ci dit :

« Le roi, je le vois, aime les bons marchés; il ne demande pas, il commande et il veut que, pour des promesses en l'air, un fou lui apporte des glands d'or. Non, je n'irai pas ! »

Et ni prières ni menaces ne purent vaincre son obstination. Alors ses deux frères le tirèrent de force à bas du poêle, lui mirent son surtout et un bonnet neuf, le traînèrent dans la cour et, après l'avoir battu rudement, le mirent à la porte, en lui disant :

« Ne perds pas ton temps, imbécile, et dépêche-toi, car tu n'auras ni gîte ni souper, si tu reviens du bois sans glands d'or. »

Que faire ? Il pleura, et puis, faisant le signe de la croix, il s'en alla vers le bois. Bientôt il aperçut le tronc coiffé de son bonnet, et tout auprès le vieux chêne; il ôta son bonnet, salua et dit :

Chêne aux glands d'or,
Secourable dans ma misère,
Je t'en supplie, au nom du ciel !
Donne-moi ce dont j'ai besoin.

Le chêne s'ébranla, il secoua ses branches, et

bientôt, au lieu de glands d'or, une nappe tomba dans les mains du fou, et le chêne lui dit :

« Que cette nappe reste dans tes mains, garde-la pour toi seul, et, en cas de besoin, dis-lui :

Nappe nourricière,
Que celui qui a faim et soif
Trouve ici tout ce qu'il lui faut !

Le chêne se tut; le fou salua, remercia et s'en retourna. Chemin faisant, il se demandait ce que diraient ses frères. Surtout il pensait à la joie qu'éprouverait sa bonne mère, quand elle aurait appris qu'il possédait la *nappe nourricière*. A moitié chemin, il rencontra un vieux mendiant qui lui dit :

« Voyez comme je suis vieux, malade et déguenillé ; pour l'amour de Dieu, donnez-moi une obole, ou un morceau de pain. »

Le fou étendit sur le gazon sa nappe et dit :

Nappe nourricière,
Que ceux qui ont faim et soif
Trouvent ici tout ce qu'il leur faut !

Là-dessus on entendit un sifflement dans l'air, quelque chose brilla en haut[1], et soudain une table,

1. La racine du mot sanscrit *déva* (dieu) est *div* (briller). De tous les peuples slaves il n'y a que la Lituanie qui donne le nom de dévas à Dieu. Cependant dans leurs contes les appa-

dressée comme pour un festin royal, se trouva devant eux ; une multitude de plats, des carafes remplies d'hydromel, des verres pleins des vins les plus fins, et un service magnifique tout en or et en argent.

Le fou et son hôte se mirent à table ; ils se signèrent et commencèrent à manger et à boire, et, quand ils eurent bien fait honneur aux mets et aux vins, on entendit de nouveau un sifflement. Tout disparut de dessus la nappe, le fou la replia et il allait continuer sa route, quand le vieillard lui dit :

« Donnez-moi votre nappe, en échange de cette verge : voici ; cette verge, quand vous lui dites telles et telles paroles, se jette sur les individus que vous lui désignez, et les bat d'une telle manière que, pour s'en délivrer, on abandonnerait tout au monde. »

Le fou accepta la verge, à l'intention de ses frères, et donna la nappe en échange ; puis ils continuèrent leur route chacun de son côté.

Au bout d'un moment, il se rappela que le chêne lui avait recommandé de garder la nappe pour lui seul et qu'en la donnant il avait perdu l'occasion

ritions des choses surnaturelles sont toujours précédées d'un éclat de lumière. L'adoration du feu du ciel et du feu de la terre se retrouve à l'origine des croyances religieuses chez presque tous les peuples. Le démon *Div* du poëme d'Igor, et *Dziévana*, déesse de la mythologie polonaise, proviennent aussi du sanscrit *déva*. On peut en dire autant du sl. *divo* (merveille, prodige).

de ménager à sa mère une agréable surprise; il dit donc à la verge :

Verge, qui sais battre toute seule,
Cours bien vite me chercher ma nappe,
Cours, je désire la reprendre !

La verge partit comme un trait à la poursuite du pauvre, qu'elle eut bientôt rattrapé. Se jetant sur lui, elle se mit à le battre horriblement, en criant à tue-tête :

Le bien d'autrui te semble bon,
Tiens fripon, tiens fripon !

Le pauvre voulut s'enfuir, mais cela ne servait à rien, car la verge le poursuivait, frappant toujours et répétant les mêmes paroles. Aussi, quelque envie qu'il eût de garder la nappe, il se vit bientôt obligé de la jeter et de se sauver à toutes jambes. La verge rapporta la nappe à leur commun maître, le fou, et il se remit en route, réfléchissant à la surprise qu'il préparait à sa mère et à ses frères. Voilà qu'un voyageur, qui tenait à la main une besace vide, l'accosta en disant :

« Arrêtez-vous, pour l'amour de Dieu, et donnez-moi un sou ou un morceau de pain. Mon sac est vide, j'ai faim et j'ai encore une longue route à faire. »

Le fou étala de nouveau sa nappe sur le gazon, et dit :

Nappe nourricière,
Que celui qui a faim et soif
Trouve ici tout ce qu'il lui faut !

On entendit un sifflement, quelque chose brilla en l'air, et une table dressée comme pour un banquet royal se trouva devant eux ; des plats à l'infini, de l'hydromel et des vins exquis la couvraient. Le fou et son hôte s'assirent, se signèrent et, après qu'ils eurent bien mangé et bien bu, un nouveau coup de sifflet fit tout disparaître de dessus la nappe. Le fou la plia soigneusement, et il allait continuer sa route, quand le voyageur lui dit :

« Voulez-vous me donner votre nappe en échange de ma ceinture ? Quand vous lui direz :

Ceinture qui nages merveilleusement,
Que pour mon salut et non pour mon amusement
Je me trouve dans une barque sur les flots !

la ceinture se changera en un profond étang, sur lequel vous pourrez naviguer à votre gré. »

Le fou pensa qu'il serait agréable à son père d'avoir toujours de l'eau à sa disposition pour abreuver les troupeaux du roi ; il donna donc sa nappe en échange de cette ceinture qu'il attacha autour de ses reins. Après quoi, il prit sa verge à la main et chacun s'en alla de son côté. Au bout de quelque

temps, quand le pauvre était déjà loin, le fou se prit à réfléchir à la défense que le chêne avait faite, en lui recommandant de garder la nappe pour lui seul. Il se dit aussi qu'il s'était privé par là du moyen de faire une agréable surprise à sa mère; il adressa donc à la verge sa formule magique :

Verge qui sais battre toute seule,
Cours vite me chercher ma nappe,
Car je désire la ravoir.

Aussitôt la verge se mit à la poursuite du pauvre, l'atteignit et se mit à le frapper, en criant :

Le bien d'autrui te semble bon,
Tiens fripon, tiens fripon !

Le voyageur, saisi de frayeur, voulut fuir, mais la verge le poursuivit en le frappant si fort que, quelque envie qu'il eût de garder la nappe, il préféra la jeter pour se sauver au plus tôt. La verge rapporta la nappe à leur commun maître. Celui-ci la serra sous son habit, rajusta sa ceinture et, prenant la verge à la main, continua sa route. Et tout en marchant, le fou pensait au plaisir qu'il aurait à exercer sa verge sur le dos de ses méchants frères, à la satisfaction qu'éprouverait son père, lorsqu'au moyen de la ceinture il aurait toujours de l'eau pour les troupeaux du roi, fût-il au milieu des champs

arides et des bois. Enfin il pensait à la joie qu'éprouverait sa mère en le voyant possesseur de la nappe nourricière. Or, voilà qu'il rencontra un soldat en guenilles et estropié, couvert de blessures, qui jadis avait été un guerrier renommé et qui lui dit :

« Le malheur me poursuit, moi qui ai été un vaillant soldat et qui ai combattu glorieusement pendant toute ma jeunesse ; à quoi cela m'a-t-il servi ? Me voilà estropié pour la vie, et sur cette route solitaire je n'ai pas trouvé de quoi manger. Ayez pitié de moi, et donnez-moi au moins un morceau de pain. »

Le fou s'assit sur le gazon, étala sa nappe et dit :

Nappe nourricière,
Que celui qui a faim et soif
Trouve ici tout ce qu'il lui faut !

Un sifflement se fit entendre, quelque chose brilla dans les airs, et voilà que devant eux se trouva une table, servie comme pour un festin royal, chargée de plats succulents, d'hydromel et de bons vins ; ils se mirent à table, burent et mangèrent à discrétion. Après un nouveau sifflement, tout disparut, le fou plia sa nappe et allait continuer sa route, quand le soldat lui dit :

« Voulez-vous me donner votre nappe en échange de ce chapeau à six cornes qui fait feu de lui-même

et atteint à l'instant tout but qu'on lui désigne? Il suffit de le tourner sur votre tête en disant:

Chapeau qui fais feu,
Afin de calmer mon chagrin
Frappe celui que je t'indique!

aussitôt vous le verrez tirer d'une manière si sûre que votre ennemi, fût-il à une lieue de distance, aura bientôt mordu la poussière. »

Le fou, charmé d'avoir ce chapeau qui, en cas de danger pressant, lui servirait à défendre la patrie, le roi ou lui-même, remit sa nappe au soldat, rajusta sa ceinture, posa le chapeau sur sa tête, et prenant sa verge à la main, continua son chemin.

Au bout d'un moment, quand le soldat était déjà assez loin, le fou se rappela de nouveau que le chêne lui avait enjoint tout particulièrement de garder pour lui seul cette nappe, et que d'ailleurs elle était destinée à faire une agréable surprise à sa mère. Il dit donc à la verge :

Verge, toi qui sais battre toute seule,
Cours vite me chercher ma nappe,
Car je désire la reprendre.

La verge s'élança à la poursuite du soldat, et, l'ayant atteint, se mit à le frapper en criant :

Le bien d'autrui te semble bon,
Tiens fripon, tiens fripon!

Le soldat, assez robuste encore, malgré ses blessures, fit volte-face, voulant riposter aux coups par des coups; mais la verge travaillait si lestement, que bientôt il renonça à une résistance inutile. Vaincu par la douleur et non par la crainte, il jeta la nappe et s'enfuit à toutes jambes.

La verge revint avec la nappe auprès du fou, qui, content de les avoir retrouvées, continua sa route.

Allant toujours, il finit par sortir du bois. Il traversa les champs et il voyait déjà la maison paternelle, à une faible distance devant lui, quand il rencontra ses frères qui accoururent pour lui demander si impatiemment :

« Eh bien, fou, où sont les glands d'or? »

Le fou les regarda en riant, et puis dit à sa verge :

Verge, qui sais battre par toi-même,
Punis maintenant
Ceux qui m'ont offensé !

Aussitôt la verge, sautant des mains du fou, s'établit sur le dos de ses frères, soi-disant raisonnables, et commença à les tancer d'importance en disant :

Vous avez souvent fait tort à votre frère,
Tenez maintenant, souffrez à votre tour !

Les frères, saisis, comme si on leur eût versé sur la tête de l'eau bouillante, poussèrent des cris, se

mirent à fuir avec rapidité et disparurent en faisant voler autour d'eux un nuage de poussière. La verge revint vers le fou qui rentra à la maison, grimpa sur le poêle, appela sa mère et lui raconta tout ce qui lui était arrivé; puis il s'écria :

Nappe nourricière,
Que celui qui a faim et soif,
Trouve ici tout ce qu'il lui faut!

Un coup de sifflet se fit entendre; quelque chose brilla en l'air, et une table servie comme pour un banquet royal se dressa devant eux. Elle était couverte de plats, de verres, de bouteilles remplies d'hydromel et de vin. Tout le service était d'or et d'argent. Le fou et sa mère se mirent à table et, comme ils étaient en train de faire honneur aux mets et aux vins, la porte s'ouvrit et le père du fou, le berger des troupeaux du roi, entra. Il s'arrêta ébahi d'étonnement; mais bientôt, invité à prendre place, il se mit à manger et à boire comme eux. Quand ils furent tous rassasiés, un nouveau sifflement annonça que la bonne chère allait disparaître, et, en effet, il ne resta rien de ce qu'on avait vu.

Le gardien des troupeaux se rendit à la cour, afin d'annoncer au roi tout ce qu'il avait vu. Celui-ci envoya vers le fou un palatin qui, l'ayant trouvé couché sur le poêle, lui dit :

« Si ta vie t'est chère, écoute et obéis aux ordres du roi : envoie-lui tout de suite, par mes mains, la nappe qui donne des festins, et alors tu auras part aux bonnes grâces royales; sinon tu resteras toujours dans ta condition de fou et tu seras régalé de ce qu'on fait avaler généralement aux récalcitrants, pour leur apprendre à vivre. Me comprends-tu bien?

— Oh! oui, je comprends; » et là-dessus, il prononça l'incantation :

Verge qui sais battre,
Donne de bons coups
A celui qui les mérite!

La verge s'élance des mains du fou avec la rapidité de l'éclair. Elle frappa trois fois au visage le palatin, qui prit la fuite. Mais la verge le poursuivit en le battant toujours et en criant :

Les promesses sont jeux d'enfants,
N'en soyez pas trop prodigues :
Pour vous en faire perdre le goût,
Tenez fripons, tenez fripons!

Battu et consterné, le palatin revint rendre compte de tout au roi, et celui-ci, dès qu'il apprit que le fou possédait la verge qui bat d'elle-même, en eut une telle envie qu'il oublia la nappe. Il envoya donc vers le fou quelques militaires de sa garde, avec

ordre de rapporter la verge. Les soldats entrent dans la cabane et trouvent le fou couché sur son poêle :

« Remets-nous tout de suite ta verge, lui disent-ils, le roi te la payera ce que tu voudras; mais si tu t'y refuses, nous te la prendrons de force. »

Au lieu de répondre, le fou rajusta sa ceinture et dit :

Ceinture merveilleuse,
Que pour ma sûreté et non pour mon plaisir,
Je me trouve voguant sur les flots!

Il y eut un frémissement dans l'air, tout disparut à l'entour, et un magnifique étang, long, large et profond, apparut tout à coup au milieu des prairies; des poissons, aux écailles dorées et aux yeux de perles, se jouaient dans ses eaux limpides. Au milieu des eaux, dans une nacelle d'argent, ramait un homme dans lequel les soldats reconnurent le fou. Ils restèrent quelque temps à regarder le miracle, et puis allèrent en rendre compte au roi. Quand celui-ci apprit que les merveilles dont les soldats avaient été témoins provenaient de la ceinture, il se sentit une envie démesurée de l'avoir et, d'après l'avis du palatin, il envoya tout un bataillon de soldats avec ordre de se saisir de la personne du fou.

Cette fois, ils parvinrent à s'emparer de lui pendant qu'il dormait; comme ils étaient en train de lui lier les mains, il remua son chapeau et dit :

Chapeau qui fais feu,
Afin de calmer mon chagrin,
Frappe ceux que je t'indique!

A l'instant même, cent balles sifflèrent en l'air, au milieu de la fumée et de fortes détonations; quelques-uns des soldats tombèrent morts, les autres s'enfuirent dans les bois et ensuite allèrent rendre compte au roi de ce qui était arrivé.

Le roi se fâcha, s'emporta, furieux de ce qu'il n'y avait pas moyen de s'emparer de ce fou. Cependant il ressentait plus d'envie que jamais de posséder la nappe nourricière, ainsi que la verge qui bat, et la ceinture qui se change en étang, mais surtout ce chapeau à six cornes qui, sans charge ni amorce, tirait et tuait les ennemis comme l'auraient pu faire mille batteries de canons.

Ayant réfléchi quelque temps, le roi résolut d'agir avec douceur. Il fit venir la mère du fou et lui dit :

« Dites à votre fils, le fou, que moi et ma charmante fille, nous le saluons. Nous le faisons prier de venir lui-même nous montrer les merveilleuses choses qu'il possède. S'il veut m'en faire cadeau, je lui donnerai la moitié de mon royaume en le nommant mon héritier; ajoutez que la princesse le choisira pour mari. »

La mère courut chez son fils et l'engagea affectueusement à se rendre à l'invitation du roi et à lui porter ses trésors. Le fou ceignit sa ceinture, se

coiffa de son chapeau, cacha la nappe dans son sein, prit en main la verge magique et se rendit à la cour. Le roi n'y étant pas au moment où il arriva, le fou fut reçu par le palatin, qui vint poliment à sa rencontre. La musique joua à son approche et les troupes lui rendirent les honneurs militaires; il fut reçu enfin mieux qu'il n'eût jamais pu l'espérer. Introduit dans la salle du château, il ôta son chapeau à six cornes, salua et dit :

« Qu'il soit fait, ô roi, suivant vos désirs : voilà que je viens déposer au pied de votre trône ma nappe, ma ceinture, ma verge et mon chapeau. Je sollicite qu'en retour de ces dons les faveurs de mon roi se répandent sur le plus humble de ses sujets.

— Dis-moi donc, fou, voyons, combien veux-tu d'argent en retour de ces hardes?

— De l'argent! un fou de mon espèce ne s'en soucie guère; mais le roi n'a-t-il pas promis à ma mère de me donner en échange la moitié de son royaume avec la main de sa fille? c'est précisément là ce que je réclame! »

Le palatin envieux de la fortune du fou fit signe à la garde d'entrer. Les soldats saisirent le pauvre fou, le traînèrent dans la cour et là, au son des tambours et des trompettes, ils le tuèrent traîtreusement et le couvrirent de terre.

Quand un des soldats le frappa au cœur, son sang

jaillit et quelques gouttes allèrent tomber jusque sous les fenêtres de la princesse, qui pleura amèrement à cette vue et arrosa de ses larmes la terre ensanglantée. Mais alors, ô merveille, de ces quelques gouttes de sang sortit un pommier qui grandit si vite que bientôt ses branches touchèrent les fenêtres de la princesse. Le même jour, à midi, l'arbre se couvrit de belles fleurs, et, le soir, de pommes vermeilles! La princesse ouvrait sa fenêtre pour mieux admirer ce magnifique pommier, quand une des pommes tressaillit. Au moment où la princesse y toucha, la pomme, comme si elle était vivante, se détacha de l'arbre et vint se poser sur son sein. La princesse s'en amusait.

En attendant, le soleil s'était tout à fait couché, tout le monde dormait dans le palais, sauf la garde, le palatin et la princesse, qui veillaient. La garde, armes au bras, envoyait des patrouilles, car c'était son devoir, mais la princesse faisait rouler entre ses doigts sa chère petite pomme et ne pouvait dormir. Le palatin, qui s'était couché, fut réveillé par un bruit qui le terrifia : la verge se tenait devant lui et elle commença à le fouetter si bien que, quoiqu'il courût de chambre en chambre, il ne put lui échapper. La verge le poursuivit en sifflant :

Palatin, toi qui ne vaux rien,
Ne sois pas envieux,

Ne fais pas ce qui est injuste,
Ne donne pas pour vrai ce qui est faux,
Ne t'approprie pas le bien d'autrui ;
Tiens, tiens, tiens, voilà pour toi !

Le malheureux pleure et crie grâce, la verge continue toujours à le fouetter.

La princesse, entendant des gémissements, s'attendrit et pleura. Alors, ô nouveau miracle! la pomme chérie, arrosée de ses larmes, grandit, change de forme, et tout à coup, à sa place, on voit quoi ? un charmant jeune homme, le même qui a été tué sous ses fenêtres le matin.

« Je vous salue, belle princesse, dit le fou ressuscité, l'astuce du palatin m'a donné la mort ce matin, vos larmes m'ont rendu la vie ; votre père a promis de vous donner à moi, y consentez-vous ?

— Si telle est la volonté du roi, j'y consens, » dit la princesse, et elle lui tendit la main et le regarda tendrement.

A la voix du fou, les portes s'ouvrirent. Le chapeau à six cornes vint se mettre sur sa tête, la ceinture s'enrouler à sa taille, la nappe se cacher dans une de ses poches, et la verge vengeresse se placer entre ses mains[1]. Au moment même, le roi entra

1. La flèche céleste donnée à Rama pour tuer le démon Ravana rentre, de son propre mouvement, dans le carquois du vainqueur, aussitôt après s'être acquittée de son devoir.

« Après que le dard eut ensanglanté sa brillante lumière et

tout essoufflé et s'arrêta stupéfait en voyant le fou ressuscité et qui plus est auprès de la princesse.

Le fou, craignant la première explosion de la colère du roi, s'écria :

Ceinture merveilleuse,
Que pour ma sûreté et non pour mon plaisir
Je vogue tout de suite sur les flots.

Un frémissement ébranla l'air, tout disparut à l'entour, et bientôt un grand étang, long, large et profond, parut au milieu de la pelouse du château. Dans ses eaux de cristal se jouaient des poissons aux yeux de perles et aux écailles dorées. Plus loin, dans une nacelle d'argent, on vit le fou et la princesse. Le roi se tenait au bord de l'étang et leur faisait un signe de revenir. Le fou obéit. Il aborda et descendit à terre pour s'agenouiller, lui et la princesse, aux pieds du roi. Ils lui racontèrent tout, et avouèrent leur amour réciproque. Le roi les bénit, et aussitôt l'étang disparut; tous se trouvèrent dans l'appartement de la princesse, au château. Le roi convoqua son conseil et lui fit part de ce qui s'était passé. Il désigna le fou pour être son successeur, le fiança à sa fille et fit mettre en prison le palatin.

tué le démon, il revint aussitôt son œuvre accomplie et rentra lui-même dans son carquois. »

(*Ramayana*, vol. VIII, p. 275, trad. Fauche.)

Le fou remit au roi la nappe, la verge, la ceinture et le chapeau, après lui avoir appris la manière d'en faire usage et les paroles de la formule magique qu'il fallait prononcer à cet effet. Le lendemain, tout ce qu'on désirait s'accomplit à la lettre : le fou épousa la princesse et reçut avec elle la moitié du royaume et l'assurance de la succession; le roi donna un festin magnifique auquel il invita beaucoup de monde; la réception fut si cordiale, qu'on n'a jamais ni vu ni ouï rien de pareil!



ÉPILOGUE.

Les récits rustiques qu'on vient de lire ont servi de matériaux pour mon cours d'il y a deux ans, dont le programme était de traiter des rapports qui existent entre les mythes des livres sacrés de l'Inde et la tradition orale des pays slaves, y compris la Lituanie. En examinant de près la question, je me suis convaincu que les héros des contes slaves ne sont, pour la plupart, qu'autant de débris plus ou moins mutilés, les *disjecta membra* des figures mythiques du védisme et du brahmanisme.

Pour quiconque admet l'opinion des autorités les plus compétentes, comme Lassen, Burnouf et autres, qui font remonter la date des hymnes du Rig-Véda au quinzième siècle avant l'ère chrétienne, il n'y a pas lieu d'incriminer ce que l'on trouve de vague et d'incohérent dans les réminiscences slaves. Au contraire, on s'étonnerait plutôt de l'indestructibilité de cette mémoire du cœur chez un peuple qui aime encore à rêver à ce qu'il croyait il y a trente siècles.

A l'appui de notre assertion, nous reproduirons ici une légende cosmogonique recueillie par M. Vahylevicz[1] chez les paysans de Galicie :

Quand il n'y avait pas de commencement du monde,
Alors il n'y avait ni ciel ni terre.
Seulement il y avait une mer bleue[2];
Et, au centre de la mer, un frêne verdoyant.
Sur le frêne perchent trois colombes.
Les trois colombes se consultent l'une l'autre.
Elles délibèrent en conseil comment ourdir le monde :
« Descendons au fond de la mer.
« Extrayons-en du sable menu ; nous le sèmerons ;
« Ainsi une terre noire se fera pour nous.
« Puis, extrayons la pierre d'or;
« Nous sèmerons de la pierre d'or.
« Ainsi un ciel clair se fera pour nous.
« Le ciel clair et un soleil brillant.
« Le soleil brillant et une lune claire (*yaçna*).
« La lune claire et une aurore claire.
« L'aurore claire, les étoiles mignonnes. »

Toute cette pièce est marquée au sceau des idées incontestablement védiques et brahmanes. Il s'agit ici, non pas de la création primitive du monde, mais

1. J'ai sous les yeux le texte ruthène de cette légende, publiée par Novosielski dans *Lud Ukraïnski*, 1857.

2. *Rig-Véda*, I, p. 38, dit : « L'Aryas invoque les eaux comme les mères des êtres. » Chez les Grecs, Thalès regardait l'élément humide comme le premier principe des êtres.

de l'évolution d'un siècle cosmogonique (sanscr. *youga*, sl. *viek*) :

« La création n'est que le développement de la divinité. »

Pour les Aryas le néant n'a pas de raison d'être.

Dieu et le monde existaient, mais ce dernier fut brisé et submergé à la suite d'un cataclysme : Dieu va le reconstruire en retirant les débris du fond des eaux. A cet effet, Dieu, symbolisé par les trois colombes, descend sur un frêne (sl. *yavor*[1]) qui préexistait aussi, car il croît au centre de la mer. Un des hymnes du Rig-Véda, d'ailleurs très-pauvres en détails cosmogoniques, dit :

« Quel est cet arbre ? C'est celui qui sert à former le *ciel* et la *terre;* celui dont Agni a fait ces deux divinités immortelles et secourables. »

(*Rig-Véda*, trad. Langlois, vol. I, p. 118.)

A cela répond une tradition védique, citée par M. Baudry[2], d'après laquelle le ciel est un arbre aux fruits de feu, dont les branches servent d'habitation aux dieux. Dans notre légende, l'arbre *yavor* n'est, pour ainsi dire, que la charpente d'un ciel futur. Remarquons aussi que le passage de

1. Dans les hymnes védiques *yava* signifie « l'orge. » Ils ne parlent pas d'autres céréales. Le *yavor* frêne, platane d'Orient, était un arbre mystique en Pologne et en Écosse.

2. Voyez le *mythe du feu* dans la *Revue Germanique* de 1863.

l'hymne ci-dessus donne le nom du dieu du feu, Agni, au créateur du monde, et que notre légende fait partie des poésies de circonstance, appelées *Kolada*, que le peuple de Galicie et d'Ukraine chante en l'honneur de la fête du solstice d'hiver et durant la semaine de Noël. On allume alors des feux et des bûchers dont nous parlerons tout à l'heure.

Les trois colombes de la légende, qui peuvent symboliser la Trinité chrétienne, rappellent aussi les triples fonctions du dieu védique :

« O Agni ! Nous savons que tu es triple et placé en trois demeures. » (*Rig-Véda*, vol. III, p. 13.)

Dans les épopées indiennes, Agni apparaît souvent sous la forme d'une colombe.

« *La pierre d'or* » de la légende, de même que la bague d'or du conte (page 88), submergées au fond de la mer, représentent le *feu latent* ou le feu vital, dont les hymnes parlent souvent :

« O Agni, ô possesseur de tous les biens ! Nous t'avons vu souvent entrer dans les eaux, dans les plantes. » (*Rig-Véda*, IV, p. 254.)

« Agni est l'âme du monde. » (*Ibid.*, IV, p. 487.)

« Nos yeux distinguent trois feux à la belle chevelure. L'un, dans l'astre qui roule au ciel, échauffe la terre ; l'autre, qui préside au sacrifice ; du troisième nous ne voyons que la voie et non la forme. » (*Ibid.*, I, p. 389.)

« Oui les ondes ont porté dans leur sein celui qui est

supérieur au Ciel et à la Terre, aux Dieux et aux Assouras, celui qui donne la lumière à tous les êtres divins. »

(*Rig-Véda*, IV, p. 316.)

Enfin, *le sable*, que les colombes veulent extraire du fond de la mer pour reconstruire le monde, fait penser à un mythe indien, selon lequel, après le déluge, Brahma, métamorphosé en sanglier, plonge dans les eaux et en retire, sur ses défenses, la terre submergée.

Le culte du feu a laissé maint souvenir dans les traditions et dans les idiomes du peuple slave. On en rencontre partout des vestiges, depuis la peur des paysannes de Lituanie qui, à l'approche de l'orage, courent allumer leur cierge béni (*gromnitza*), comme moyen de conjurer les effets de la foudre (*grom*), jusqu'au fanatisme des Raskolniks de Russie, qui croient bien mériter de Dieu en faisant mourir leurs personnes et leurs bestiaux dans les flammes d'un bûcher, à l'instar des Soutas hindoues. Le mot *Agni* signifie en sanscrit et chez les Slaves également « le feu, » et le respect qu'aujourd'hui encore on lui témoigne est tel qu'on croit commettre un péché en crachant dans un foyer.

Aux époques du paganisme slave, il y avait des prêtres et des vestales préposés à la garde du *feu sacré* (znitch), ainsi que des vierges chargées de veiller à la conservation du feu des épreuves judiciaires (*plamen pravdozvesten*) ou ordalies.

Plus tard, quand les villages des communes slaves se sont formés en principautés et celles-ci en royaumes, les poëtes nationaux, pour plaire au roi, le comparaient au feu. Voici ce qu'en dit Nicolas Rey (né en 1506), le premier qui ait essayé d'écrire en polonais :

« L'âme des rois est une flamme qui aspire toujours vers le ciel. Nourrissez-la de bois sec et odoriférant ; mais si vous jetez du bois vert et pourri dans la flamme, alors elle se confond avec de la fumée et traîne par terre. C'est pourquoi des conseils donnés à un roi l'élèvent ou le ravalent, selon qu'ils se trouvent bons ou pervers. »

Un botaniste, contemporain de Rey[1], accusait ses compatriotes de sacrifier aux démons, en brûlant, disait-il, certaines plantes avec « du feu obtenu par le frottement de deux pièces de bois. » J'ignore si cette espèce de briquet est encore en usage chez les paysans slaves, mais les Serbes, les Croates et les Tchèques de nos jours donnent le nom de *Kreç* ou *Kréçovi*[2] au feu sacré en général et aux bûchers que l'on allume le soir de la veille de la Saint-Jean, en particulier. L'étymologie du verbe

1. Martinus, cité par Snéguirev dans *Prazdniki*, vol. IV, p. 29.

2. En Galicie et en Ukraine on donne à ces feux le nom de « bains solaires, » *kupallo*.

Kréciti, « battre le briquet, faire jaillir l'étincelle, » est *Kreç*, synonyme de *skra* ou *iskra*, « étincelle. »

On sait que l'*arani* ou le briquet, dont il est si souvent question dans les hymnes védiques, était aussi composé de deux pièces de bois, et que les Aryas primitifs croyaient qu'en les frottant l'une contre l'autre on éveillait Agni qui y dormait. Or, n'est-il pas remarquable que les premières versions slaves des Évangiles (au neuvième siècle) traduisent le mot *resurrectio* par *vskres*, littéralement, « l'ascension du feu sacré, le réveil de l'étincelle? »

Le culte de l'Aurore (sl. *Zorya*) a laissé des traces presque aussi nombreuses que celui du feu chez les paysans de la Slavie. A leurs yeux, le grand nombre d'étoiles de différentes grandeurs s'explique par un grand nombre d'infidélités que leur mère, Zorya, fait à son époux. Il y a beaucoup de fabliaux à ce sujet. Ainsi, une chanson serbe du recueil de Vouk Stéphanovich (vol. II, p. 626) dit :

« La lune réprimandait l'étoile du matin : « Où as-tu donc « flâné, Aurore? où as-tu rôdé, en pure perte de temps, « rôdé pendant trois jours[1] ? »

« L'Aurore répondit : « Je restais, je voyageais sur les

1. Dans le *Rig-Véda* (I, 22), il est dit que l'Aurore « va visiter tous les êtres, » et on la qualifie de l'*œil de la terre*, épithète que Kochanowski (seizième siècle) a trouvé dans une chanson des montagnards du Carpathes, *yasné dnia oko.*

« hauteurs de la blanche ville de Belgrad. J'y employais « mon temps à contempler une grande merveille, à assister « au partage du patrimoine de deux frères Bohdan.... » etc.

La Lune est l'époux de l'Aurore, et le nom (sanscr. *Manou* et *Manouch;* sl. *Méciatz* et *Monge*) que les Indiens et les Slaves prêtent à la lune est du genre masculin.

Novosielski, dans son ouvrage précité, donne la chanson (p. 195) suivante :

« L'Étoile du soir envoya dire à la Lune : « Compagnon « chéri, ne te lève pas avant moi. Attends-moi pour nous « lever ensemble. Nous irons tous les deux éclairer le ciel « et la terre. Les animaux s'en réjouiront dans les champs « et le voyageur nous bénira chemin faisant, » etc.

Mais le souvenir le plus remarquable du mythe indien, concernant l'Aurore, fut trouvé chez les paysans de la Lituanie :

Ménou épousa Saülée (Soleil)
Au premier printemps [1].
Saülée se leva de grand matin.
Ménu se sépara d'elle.
Ménu rôdait tout seul,
Amoureux d'Aüchriné.
Perkuns, fort courroucé,

1. La version allemande dit : « Au premier printemps *de la création.* » Les mots soulignés ne se trouvent pas dans le texte lituanien, que je traduis littéralement.

Le pourfendit avec une dague :
« Pourquoi t'es-tu séparé de Saülée?
Pourquoi aimes-tu Aüchriné?
Pourquoi as-tu rôdé seul nuitamment? »

Aüchriné fêtait ses noces.
Perkuns, monté dans son char, entra par les portes[1],
Et il tua le chêne verdoyant.
Le sang du chêne en s'écoulant
Arrosa mes robes,
Il arrosa ma belle couronne.
La fille de Saülée[2], pleurant,

1. « La voilà, Aurore, qui ouvre les portes du Ciel et force la Nuit, sa sœur, à se cacher. Elle consume les âges de la vie humaine et se colore des feux du Soleil, son amant. »

(*Rig-Véda*, I, p. 176.)

2. C'est-à-dire l'Aurore. Le dieu Perkuns punit l'inceste en tuant Ménu. Ailleurs on voit Ménu porter l'épithète de Saüla-Brûlis (frère de Saülée).

Dans le recueil des chants (*Daïnos*) lituaniens, publiés par le docteur Rhesa, il y a d'autres Daïnos qui parlent des blessures et des langueurs (lunaisons) de Ménou. On y lit entre autres les plaintes suivantes d'une bergère :

« Hier, le soir, ma brebis disparut. Qui est-ce qui m'aidera à retrouver ma brebis unique?

« Je suis allée chez l'Étoile du matin (lit. *aussrinné*, sanscr. *ouchra*). L'Étoile du matin me répondit : « Je dois tous les matins « attiser le feu du soleil. »

« Je suis allée chez l'Étoile du soir (lit. *vakérinné*, sl. *vetchernitza*). L'Étoile du soir me dit : « Je dois tous les soirs faire le « lit du Soleil. »

« Je suis allée chez la Lune (lit. *Ménou* et *Ménécélis*). La Lune répondit : « Je suis pourfendue par le glaive. Ma figure est triste. »

« Je suis allée chez le Soleil. Le Soleil répliqua : « Durant « neuf jours je chercherai (ta brebis). Le dixième jour je ne me « coucherai pas. »

Ramassait, pendant trois ans,
Les feuilles éparses.
« Où iras-tu, ô ma mère,
Pour blanchir mes robes?
Où laveras-tu le sang?
— Ma fille, ma jeune enfant,
Va à ce petit beau lac,
Où coulent neuf rivières.
— Où donc, bonne mère,
Iras-tu faire sécher les robes?
— Dans ce jardin, ma fillette,
Où croissent neuf rosiers.
— Quand pourrai-je, ô ma mère,
Revêtir mes robes,
Les porter bien blanches, bien sèches?
— Ma fille, dans cette belle journée
Où les neuf soleils rayonneront. »

Rhesa a traduit en allemand le texte lituanien de cette légende. Après lui, d'Eckstein et M. Eichhoff publièrent une traduction française, en l'accompagnant de quelques observations. Pour ma part, je crois avoir trouvé, sinon l'explication de tous les détails du mythe, du moins beaucoup d'analogies qu'offre la légende lituanienne avec un hymne védique qui, dans la traduction de Langlois (vol. IV, p. 320), porte le titre de *Noces de Sourya*.

On y voit, à l'aube du jour, les pieux Aryas occupés à sacrifier et à chanter des hymnes en présence des dieux. L'Aurore (*Sourya*), fille du Soleil, apparaît la première. Puis les crépuscules (*açvins*)

arrivent, montés sur leur char. Ils viennent de la part du dieu *Soma* demander pour lui la main de Sourya. Le père y consent, les dieux approuvent son choix, et la fiancée monte dans le char qui s'élance à travers l'espace étoilé. Le cortége, en s'avançant, heurte les astres, qui semblent jaloux de la beauté de Sourya et du bonheur de Soma. Cependant celui-ci la cède au dieu Gandharva. En troisièmes noces, Sourya épouse Agni; en quatrièmes, le fils de Manou, c'est-à-dire l'homme-dieu.

On voit que les deux mythes, védique et lituanien, s'accordent en plusieurs points : l'Aurore change de maris après avoir épousé Soma, qui, au ciel, est un dieu, et sur la terre une plante[1]. Les sacrificateurs indiens recueillent cette plante pour en faire une boisson dont les dieux aiment à s'enivrer. Dans la mythologie lituanienne, le chêne recevait les honneurs divins[2]. Indra, qui correspond

1. *Asepias acida* ou *sacrostema viminata* de nos botanistes. Voyez ci-dessus une note de la page 352.

2. Le paganisme slave vénérait, comme autant d'arbres sacrés, le sureau, le chêne, le tilleul, le pin, le saule et le frêne. M. Snéguirev (Voyez *Prazdniki*, vol. I, p. 95) rapporte que près Romové, ancienne capitale de Lituanie, il y avait un chêne gigantesque consacré au dieu Perkuns, et devant lequel brûlait le feu sacré. Au quatorzième siècle le prince Guédymine, fondateur de Vilna, fit couper le chêne de Romové. — En Serbie, aujourd'hui encore, le *badnak*, c'est-à-dire un tronc de bois de chêne, est l'objet d'un culte particulier pendant les solennités de la nuit de Noël. (Voyez Hanush, *Calendrier mythologique*, p. 20.) Les Tchèques ont un mythe d'après lequel l'âme d'une

au Perkuns lituanien, s'oppose comme ce dernier à la continuation du mariage en disant :

« O Sourya, je te délivre de ce lien de Soma dont t'a lié ton père; pour ton bonheur je t'unis à un nouvel époux. »
(*Sloka*, 24 et 25.)

Ailleurs (*Rig-Véda*, II, 163), il est dit :

« O grand Indra! la fille du Soleil, Aurore, se faisait grande. Tu l'as réduite en poudre. Aurore tremblante, ainsi frappée par toi, ô généreux, est tombée de son char réduit en poussière. »

Les robes de l'Aurore lituanienne sont tachées de sang, et la vingt-huitième *sloka* védique dit :

« Mais je ne vois plus que du sang et du noir? C'est Critya (mauvais génie) qui s'attache à l'époux. »

femme abandonnait son corps toutes les nuits, pour aller s'incarner dans un saule. Le mari, comme le Perkuns de notre légende, abattit le saule à coups de hache, et à l'instant même la femme mourut. (Voyez la ballade d'Erben intitulée *le Saule.*)

Parmi les *Daïnos* recueillis par le docteur Rhesa, on trouve une prière adressée à un chêne par un enfant orphelin :

« Sur la mer, près du port, il y a une montagne blanche. De sa cime s'élève un chêne verdoyant. J'y ai fait aborder ma barque, moi le malheureux. Je l'ai entouré de mes bras : « O, mon chêne « bien-aimé! ne te changerais-tu pas en mon père? Tes branches « verdoyantes ne se changeraient-elles pas en ses bras blancs? « Tes feuilles vertes ne se changeraient-elles pas en paroles « d'ami? »

« Hélas! j'en suis revenu, pleurant des larmes amères! car le chêne ne se métamorphosa pas en mon père bien-aimé, ni les branches verdoyantes en ses bras blancs, ni ses feuilles vertes en paroles d'ami! »

Tout cela prouve jusqu'à l'évidence que l'hymne et la légende parlent d'un même mythe, bien que les rôles des personnages soient parfois intervertis. Enfin, les deux récits aboutissent à un dénoûment semblable : Sourya finit par s'unir à Manou, et la mère d'Aüchriné lui prédit une solution heureuse après l'accomplissement des temps désignés par un nombre mystique. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les « rivières » et le « lac » de la légende lituanienne rappellent « le fleuve » et les « ondes » de la dernière sloka de l'hymne :

« Que tous les dieux, que les *ondes* protégent tout ce qui nous est cher.... Qu'Agni, que le *fleuve* de Sarasvati, le généreux, nous accorde à tous son appui. »

On sait que selon le rêve chéri des brahmanes, après la consommation des siècles la mort prendra ses vacances ; l'homme redevenu dieu, s'unira avec le ciel, et désormais il n'y aura aucune souffrance, aucune imperfection. Tous les êtres vivront dans l'éternité de la lumière et de l'amour. Cette fréquente coïncidence entre la tradition orale chez les Slaves et les mythes d'*Agni*, de *Sourya*, d'*Ouchra*, n'est pas certes l'effet du hasard. Il y a plus, l'invincible chef des dieux védiques, Indra, existe et agit dans le même ordre d'idées que les héros des contes slaves.

Ainsi, par exemple, Alcis et Vitol, premiers héros

mythiques de l'ancienne Lituanie, passent toute leur vie à lutter contre les dieux et les éléments hostiles à l'homme. Vitol, guerrier et magicien[1], parcourt le monde d'un bout à l'autre; il s'entretient avec la lune et il connaît les noms de tous les astres; il tue le dragon Pukis et il possède un coursier qui dépasse les vents. Alcis est un géant qui parfois commet des brigandages, mais qui aime les hommes et les punit ou les récompense selon leurs mérites. Nous avons vu déjà agir et combattre les héros des contes traduits dans ce volume, comme *Impérissable*, le *Pêcheur*, le *Prince Toutbon*, le *Prince à la main d'or*, etc.

Maintenant laissons les hymnes du Rig-Véda nous raconter ce que fait leur Jupiter :

« Indra saisit le nuage par le pied, il l'attire à lui, comme pour le dévorer; et, de ce large corps, il enveloppe sa tête. De son siége élevé, il le soulève, puis il le brise et descend avec lui sur la surface de la terre. »

(*Rig-Véda*, IV, p. 176.)

« Autour de toi, ô Indra, brille la lumière et la force. *Vritra*[2] retenant les ondes, s'était assis au haut des airs,

1. Tous les dieux védiques sont habiles en magie.

2. *Vritra*, démon des ténèbres; son nom, d'après l'interprétation de Bopp, correspond au slave *Vrah*, ennemi. Il est aussi le dieu de Mensonge (sl. *Vriati*). Voyez le combat d'Indra avec Vritra dans le *Bhag. Pur.*, livre VI, chap. XII, trad. Burnouf.

quand sur cette pente céleste, où il semblait difficile de saisir cette masse énorme, tu es venu lui briser la mâchoire. »
(*Ibid.*, I, p. 90.)

« Tu as, avec tes traits, brisé la ville mobile de *Souchna*[1]. O brillant Indra, achève-le, toi qui mérites d'être honoré par des chants et par des offrandes! » (*Ibid.*, III, p. 188.)

« Ahi[2] se cachait au sein des nuages; le sombre magicien se renfermait dans cette humide retraite. Il arrêtait les eaux et encombrait le ciel. O héros, Indra, tu as avec force frappé Ahi!

« Indra secoue les poils de sa barbe azurée, ainsi la pluie lance ses traits humides. » (*Ibid.*, IV, p. 170.)

Le mot *Indra* veut dire le ciel azuré, le beau temps, ce qui correspond, dans les langues slaves, au : tchèque *modrène*, espace azuré; pol. *modry* bleu[3]; serbe *védro*, transparent, lucide, *védratz* glacies limpidissima, *védriticé*, serenatur cœlum; *viédro*, un seau d'eau, etc. (la robe couleur de temps de Perrault).

Tantôt la poésie populaire des Slaves compare les nuages à des monstres, dragons, vautours, etc., et

1. *Souchna*, démon de la sécheresse (sl. *Soucha* ou *Souchnia*). Les nuages sont « la ville mobile de Souchna; » il s'y cache pour empêcher de pleuvoir.

2. *Ahi*, divinité malfaisante. Elle a la forme d'un serpent (sl. *yéhila* ou *ouhr*, anguille; *ouge*, serpent).

3. En français *mordoré* et aussi *la foudre*, arme du dieu Indra, auquel les hymnes du *Rig-Véda* donnent, entre autres, l'épithète de *syéna* (sl. *syanie*, éclat, rayonnement). Syéna est également le nom de l'épervier céleste des Indiens qui avait dérobé le feu du ciel pour en gratifier les hommes.

tantôt elle les appelle « les vaches du bon Dieu. » Les hymes du Rig-Véda disent la même chose :

« Indra ! Ne nous oublie pas, ô gardien des vaches célestes. » (*Rig-Véda*, II, p. 40.)

« C'est lui, Indra qui, s'emparant de la mamelle du nuage, l'ouvre et la ferme à son gré. » (*Ibid.*, I, p. 40.)

Indra, dans ses luttes incessantes contre les ténèbres et la sécheresse, se fait aider soit par le dieu du vent *Vayou*[1], soit par les brises Marouts[2], ses fidèles auxiliaires, dont le souffle rafraîchissant calme les ardeurs de la canicule et provoque des ondées fertilisantes :

« Que le merveilleux Vayou souffle, que les vaches fécondes (nuages) de leurs langues caressent les plantes. Que les plantes boivent ces ondes qui donnent la force et la vie. » (*Ibid.*, IV, p. 465.)

Tout dieu que soit Indra, ses travaux titaniques l'épuisent; il a faim, il a soif, il a besoin du repos après ses fatigues, absolument comme le dieu du Soleil et le dieu du Vent de nos contes ci-dessus. Aussi, les bons Aryas lui préparent-ils dès le matin, pour lui et pour les coursiers de son char, une offrande

1. Sl. *viéyou*, je souffle, et *viéya*, bourrasque. Il y a un autre mot sanscrit *pavana*, vent, qui correspond au sl. *povianie*, une brise légère, un souffle.

2. Le Coran reproche aux idolâtres d'adorer les Harouts et les Marouts.

composée de comestibles et de boissons dont il est très-friand. Ils lui font un lit moelleux de l'herbe *Kouça*[1], afin que le dieu puisse s'y prélasser, s'enivrant de *Soma* et écoutant la musique des hymnes que les sacrificateurs et les pères de famille chantent en son honneur.

« O Indra, nous t'avons préparé ton siége au sacrifice. Viens donc vers nous ! On dit que tu aimes le soma. Nous t'en avons préparé. Bois-en jusqu'à l'ivresse; remplis tes larges entrailles. » (*Rig-Véda*, I, p. 194.)

« Pour toi ce gazon (*kouça*) a été étendu, ô Indra, ce soma a été versé. Cette orge a été préparée pour tes chevaux. Viens donc en notre demeure, tout-puissant bienfaiteur !... Viens grand et beau, sage et prévoyant. Suis la route que t'indiquent nos hymnes et bois de ce soma aussi doux que le miel. » (*Ibid.*, II, p. 51.)

« O Indra ! reçois, dès le matin, le soma que nous t'offrons, avec ces beignets, ce plat de caillé, ces gâteaux et ces hymnes. » (*Ibid.*, II, p. 75.)

Les Slaves du paganisme, renommés toujours pour la vertu de l'hospitalité, invoquaient et recevaient de la même façon leurs dieux. Dans un vieux poëme tchèque (manuscrit du treizième siècle), le héros Zaboï se plaint de ce que les chrétiens forcent ses compatriotes à renoncer aux usages antiques :

1. La graminée Pea cynosuroides de nos botanistes.

« L'ennemi, dit-il, a chassé les éperviers de nos forêts sacrées.... Il nous défend de nous prosterner, le front contre la terre, devant nos dieux, de leur donner à manger au crépuscule. Là où nos pères offraient des mets à nos divinités, là où ils chantaient des hymnes, l'ennemi fait abattre tous les arbres, il fait briser tous les dieux [1]. »

Dans des chansons slaves de Lituanie, que Mickiewicz a traduites dans son poëme *Dziady*, le sacrificateur, s'adressant aux mânes des ancêtres (sansc. *pitris*), dit entre autres choses :

« Arrivez dans le temple sacré où il y a de l'aumône, des prières, de la nourriture, des boissons. »

.... « Que désires-tu, âme chérie, pour arriver au ciel? Veux-tu des louanges de Dieu? Veux-tu des friandises et des douceurs? Il y a ici des pâtes frites, des beignets, du lait, des fruits, des fraises, » etc.

Tous ces rites se pratiquent encore dans des villages des Bélo-ruthènes en Pologne. Il n'est pas rare d'y rencontrer, le jour de la fête du patron des troupeaux, dans des laiteries, son image barbouillée de lait caillé dont quelque laitière a bien voulu régaler le saint! On y trouve aussi un usage qui rappelle celui de Kouça des hymnes védiques :

La *Koutzya*, c'est-à-dire le repas du soir que l'on donne tous les ans la veille de Noël, doit être *nécessairement* servie sur une nappe étendue sur une jonchée de foin.

1. Voyez vol. I, p. 13, *Vybor Starocesk*, 1845, Prague.

Pour en finir avec les divinités védiques, nous ferons observer que leur nombre est comparativement restreint. Nous avons nommé déjà les principales, auxquelles on n'aurait qu'à ajouter quelques-unes pour épuiser la liste, comme : *Varouna*, Neptune indien (sl. *bouroun*, bourrasque ; *boury*, fauve, sombre; *var*, liquide en ébullition); *Yama*, dieu de la mort (sanscr. *yam*, saisir ; sl. *ima*, il saisit, et *yama*, fosse mortuaire) ; *Açvins*, les crépuscules (serb. *çvanouté*, diluculum ; *açvénouti*, luire, éclairer faiblement comme le fait l'aube du jour). Quelques noms des démons indiens ont leurs correspondants slaves, par exemple : *Piçatchas*, vampires qui se nourrissent de la chair humaine (sl. *bies*, démon ; *pies*, chien ; serb. *vechtitza*, vampire) ; *Prêtas* (sl. *bred*, cauchemar); *Bhutas* (sl. *bouta*, orgueil); *Rakchaças* (sl. *rokoch*, révolte), etc.

Aucune de ces analogies n'est plus intéressante, comme mot et comme idée, ni plus digne d'être signalée que le sanscrit *déva*, dieu. Les indianistes le font dériver de l'étymon sanscr. *div*. briller, et aussi aimer, désirer :

Dans les idiomes slaves, *div* ou *divo* signifie prodige, et *divny*, étonnant, merveilleux. Dans le poëme ruthène « la légion d'Igor, » de même que dans le Zendavesta, *div* est démon, ennemi du bien, et du dieu de la lumière Hormuzd. Aujourd'hui, il n'y a que les Lituaniens qui appellent Dieu *Déva* ; tous les autres

Slaves donnent ce nom à la « Vierge ; » mais dès qu'elle n'appartient plus exclusivement à Dieu, soit en se mariant, soit en cessant d'être vestale, ils l'appellent *Névesta*, « femme. » Leur *boh* ou *bog*, pl. *bogovié*, nous l'avons vu déjà, trône au-dessus de tous les dieux, c'est l'Être suprême par excellence, le *Bagha* ou *Baghavat*[1], épithète que les chantres des hymnes védiques donnent à tout ce qu'ils peuvent concevoir de plus divin et de plus grand en même temps.

« Indra croît au milieu de nos libations ; il grandit par l'effet de nos œuvres pieuses et obtient de la renommée.... Il est grand, il est victorieux. Indra est pour nous tel que Bhaga. » (*Rig-Véda*, III, p. 52.)

Les mythologies postérieures au Rig-Véda, comme celles du brahmanisme, du bouddhisme et du lamisme, offrent bien moins de rapports avec la tradition orale chez les Slaves. Elles ont monstrueusement défiguré les beaux types des divinités aryanes. On dirait que la tradition slave avait puisé *seulement* aux sources du védisme, le plus pur, et à une époque antérieure à la descente des Aryas brahmans dans le bassin du Gange et des Aryas bouddhistes dans l'Asie centrale et en Chine.

A défaut de chroniques qui rappelleraient les temps des premières migrations des peuples indo-européens, une science de nouvelle date, la philo-

1. *Bhavat*, qui existe, l'Être, le ὢν des Grecs.

logie comparée, a déjà aidé plusieurs savants de l'Allemagne et de l'Angleterre à éclairer d'un jour tout nouveau le berceau de la grande famille aryane. Dernièrement, en France, M. Pictet a terminé le deuxième volume d'une belle et savante synthèse des recherches de ses devanciers. Si l'élément slave n'y a pas une part aussi importante qu'il l'eût méritée, il faut s'en prendre au peu de matériaux dont peuvent disposer les étrangers. Et cependant aucun des idiomes indo-européens n'offre plus d'analogies que le slave avec la langue mère des Aryas, le sanscrit. Presque tous les mots indispensables à la vie quotidienne, et que chaque peuple apprend chez lui avant de s'expatrier, sont sanscrits et slaves à la fois, comme vivre (*giv*), mourir (*mri*), manger (*iad*), voir (*vid*), les yeux (sanscr. *aksa*, sl. *otchi*), savoir (*ved*), entendre (*srou*), cohabiter (*iab*), printemps (*yaro*), hiver (sanscr. *hima*, sl. *zima*), fumée (sanscr. *dhûma*, sl. *dym*, de sanscr. *dhu*, sl. *dykhati*, souffler, respirer), etc.

Les noms slaves des arbres comme *doub*, le chêne, *ocika*, le tremble, *lipa*, le tilleul, dont l'étymologie est inconnue, correspondent, ce me semble, aux *doub*, *açoka*, *ilpa* de l'Inde, où on les donne à des arbres d'une espèce différente et qui n'existent pas en Europe. Le nom survit souvent à la chose, et nous avons déjà vu comment *div*, « dieu, » chez les Indiens, est devenu « diable » en Perse et en Slavie.

De même le riz (sanscr. *vrihi*), en passant du midi au nord, se fait seigle (sl. *roge*). De même aussi le nom du tigre[1] (sanscr. *bhari*, lion, hind *bebr*, tigre royal) fut donné par les Aryas germaniques (*bear* et *boar*) tantôt à l'ours, tantôt au sanglier; et par les Slaves, au plus doux d'entre les animaux, à l'inoffensif et intelligent castor (sl. *bobr*). Le loup (sanscr. *vrka*, sl. *vlk*); l'ours (sl. *midv-iédi*) veut dire en sanscrit « mangeur de miel; » le lièvre (sanscr. *çaça* ou *çaçaka*, sl. *sousla* gerboise, de sl. *sous*, saut, bond) et *zayetz* (lièvre); la souris (sanscr. *moucha*, diminutif *mouchaka;* sl. *mych*, dim. *mychka*); le verrat (sanscr. *anara*, pol. *knour*); le sanglier (sanscr. *varaha*, pol. *varhlak*), ainsi que le chevreuil (sl. *sarna*, sanscr. *sarnga*, cornu), portent encore les mêmes noms dans les deux contrées. Quant aux oiseaux (sanscr. *pataga*, sl. *ptak*), le faisan (*tezerv*, de l'épopée persane), prête son nom aux gallinacés du nord de l'Europe, comme sl. *tietrzev*, coq de bruyère, et franç. *tétras* (grec Τέτραξ). Parmi les animaux domestiques, il y a deux noms sanscrits (*gava*, bœuf, et *ila*, vache) pour désigner en slave le bœuf et la vache (sl. *gav-iadina*, du bœuf, et *ialovitza*,

1. Le tigre royal habite encore la zone qui s'étend depuis l'Inde jusqu'à la plaine de Mogan, aux embouchures du fleuve Araxe, et à quelques dizaines de lieues de Bakou, ville qui forme le point le plus septentrional des pèlerinages des Hindous. Ils y viennent adorer le feu à l'endroit qui porte encore son nom sanscrit *djoala*.

génisse). L'étalon (sl. *oguier;* sanscr. *açva;* goth., *aihva*, et *haya*, cheval). Le chien, sanscr. *çvan* ou *çvani;* pol. *tchvan* ou *stchvany* (poursuivi par les chiens) et *stchénié*, petit chien. Le sanscr. *kukutta*, coq, correspond au sl. *kogout*. Tous les mots slaves qui désignent le tombeau, sont d'origine asiatique : *mohila* (sanscr., *maha*, et *ila*, terre); *kourhan* (pers., *gour*, tombeau, et *khan*, maison) ; *grob* (arabe *qabr*). Il y a une immense voie pavée de tertres funéraires, ou tumulus qui, partant de Balkh, du Pendjab et de l'Afganistan, où on les nomme *tépé* (pol. *stypa*), se dirigent par la Perse vers le Caucase, s'éparpillent sur les steppes de l'Ukraine et atteignent d'un côté la Suède et de l'autre la France. C'est probablement la route qui conduisit les émigrations aryanes depuis les plateaux alpestres du Paropamysus jusqu'en Europe.

Mais revenons aux contes slaves. Dans le courant du siècle actuel, on en a publié plus de quarante recueils. La philologie et la critique ne les ont pas encore examinés ni coordonnés avec le soin que les frères Grimm ont mis à recueillir la tradition orale chez les peuples germaniques. Cependant les travaux de Chodakowski, de Vouk Stéphanowich, d'Erben, de Hanush et de tant d'autres, ont facilité les recherches. Les contes slaves peuvent être groupés en trois nuances distinctes l'une de l'autre : serbe, russe et polanienne.

Les contes serbes, nommés chants héroïques

(*pieçmé younatchké*), vu l'extrême facilité avec laquelle l'idiome national se prête à la mesure rhythmée, sont tous composés en vers blancs. Goethe les admire, et une bonne partie est déjà traduite en français par Mme Voïart et M. Dozon qui sait très-bien le serbe. Les héros en sont pour la plupart des personnages historiques, dont le plus ancien périt à la bataille de Koçovo, en 1389. Cependant on y voit intervenir des figures empruntées à la mythologie slave, et par conséquent remontant à des époques plus anciennes. Il y a des nymphes Vilas qui, semblables aux Apsaras indiennes et aux Ronçalkas de l'Ukraine, hantent les abîmes des eaux, les cavernes des montagnes. Hostiles au Dieu des chrétiens, qu'elles appellent « vieux meurtrier[1], » elles protégent ceux d'entre les hommes qui les ont vaincues. Elles excellent à tirer de l'arc, à chanter et à guérir au moyen de plantes à vertus médicinales dont elles possèdent le secret. La métempsycose indienne y a laissé quelques souvenirs, comme les vampires, les loups-garous, les femmes métamorphosées en oiseaux et la Vierge de la mort, la kali serbienne. Un héros de ces contes, Rélia, est pourvu d'ailes qui lui ont été données par sa nourrice, sorcière (*vedma*) de profession. Un autre héros, Miloch, est fils d'une jument. Du reste les guerriers serbes se fient à la bonne

1. *Stari krvnik.*

trempe de leurs épées et à la vigueur de leurs coursiers plutôt qu'à l'intervention des êtres surnaturels.

Le plus fantasque des héros serbes, Marko Kralévich, fait le sujet de tout un poëme digne d'Arioste. Il a la bravoure et la générosité de Roland, qu'il surpasse en sentiments patriotiques. Mais Marko a abjuré le christianisme, et parfois il commet des actes de cruauté que rien ne saurait justifier ; ce qui ne l'empêche point de pleurer sur le cadavre d'un ennemi, après avoir reconnu qu'il avait plus de cœur que lui, ni de se jeter au milieu des flammes pour sauver le nid d'un faucon.

Ces sentiments foncièrement slaves se sont éteints peu à peu au contact des dominateurs étrangers. L'influence byzantine, de son souffle impur, a terni la candeur primitive de la législation du code serbe de Douchan. En Bulgarie, la poésie nationale disparut étouffée durant le règne d'une seule dynastie des barbares venus des bords du Volga.

Les races conquérantes des Tatars et des Mongols ont cela de particulier qu'au bout de quelques siècles de domination, elles s'absorbent et disparaissent dans le corps du peuple conquis. Elles s'en assimilent avec une extrême facilité les mœurs, la langue et la religion, mais elles lui inculquent leur esprit[1]. Les contes russes peuvent venir à l'appui de

1. En Europe, cela a eu lieu chez les Véliko-Russes et, dans

cette assertion. Voici l'appréciation qu'en a donnée M. Chavirev, professeur de littérature russe à Moscou, et qui ne saurait être soupçonné de partialité :

« Chez nous, dit-il, les contes du peuple ne visent ordinairement qu'à exalter la force physique. Les héros favoris du peuple (russe) représentent autant de personnifications d'une énergie sauvage, brutale et purement matérielle. C'est qu'à dater du sixième siècle jusqu'à notre délivrance du joug tatar (en 1481), toujours l'arme au bras, et comme aux avant-postes de l'Europe, nous recevions sur nos épées ces avalanches et ces ouragans qui arrivaient de l'Asie centrale, les Obres, les Kazares, les Petchénègues, les Polovtzis, les hordes mongoles et tatares, rebut de peuples sans idée, sans organisation sociale, ne nous apportant que le meurtre et l'incendie. » (*Istor. rusk. slov.*, p. 190.)

En effet, si l'on excepte Dobrynia, il n'y a rien de slave dans les actes et le caractère des héros qui viennent s'asseoir à la table hospitalière de Vladi-

l'Asie centrale, comme exemple d'une telle fusion, on peut citer les *Hezzarés*, puissante tribu qui a ses campements entre les provinces de Balkh, de Hérat et de Kaboul. Les Hezzarés professent aujourd'hui le dogme chéite et ils ne parlent plus que persan, mais leur figure a conservé le type des Mongols dans toute sa laideur primitive, ainsi que leur caractère cruel, rusé, apathique. Leurs brigandages sont le fléau des contrées environnantes. Alexandre Burnes et dernièrement M. de Khanikov ont voyagé chez les Hezzarés.

mir, grand-duc de Kiovie. Ils y arrivaient soit d'outre-mer (*zamoré*) en qualité de guerriers marchands, soit des villes tatares, de Rostov, de Riazane, soit de Kazan, alors capitale des Bulgares. Le plus célèbre de ces preux chevaliers, Élie, est un Finnois de Mourom. La grande-duchesse est un être mythique, une sorcière. Son amant, Tougarine, moitié homme, moitié serpent ailé, par son astuce et ses appétits obscènes, rappelle les démons de Siva, qui est le sensualisme sous la forme la plus grossière et la plus matérielle. La besogne principale qui préoccupe le grand-duc et ses belliqueux commensaux, consiste à dompter les brigands des forêts qui s'étendent entre ses États et l'Oural. Déjà le pressentiment des désastres terribles qui devaient, de là, faire irruption sur le Dniéper et y détruire les franchises slaves, domine tous ces récits. Cela s'accorde avec l'opinion de M. Duchinski sur les origines des Véliko-Russes. Ces contes, dis-je, excepté la langue, n'ont aucun lien national avec ceux des Ruthènes et des Ukrainiens, avec lesquels on les confond injustement dans les recueils publiés en Russie.

Passons aux contes polaniens. Je leur ai conservé l'épithète de *polane*, par laquelle le chroniqueur Nestor désigne les populations slaves, habitants indigènes de ce qu'on désigne aujourd'hui sous la dénomination générale de provinces occidentales de l'empire de Russie.

On sait que la majorité des provinces ruthènes, c'est-à-dire d'origine polanienne, mais gouvernées par la famille de Rurik, cherchèrent à se soustraire au joug des Mongols et se soumirent d'abord aux grands-ducs de la Lituanie; et plus tard, en 1382, elles se réunirent à la république polonaise. Dès lors, et jusqu'au démembrement de la Pologne, c'est-à-dire durant cinq siècles consécutifs, tous ces États ne faisaient qu'un seul corps de nation, ce qui explique l'intimité des rapports qui existent entre la tradition orale lituane, ruthène et polonaise. Les contes et les chants populaires recueillis chez les Tchèques, les Moraves et les Slovaques, appartiennent aussi à la nuance polanienne[1]. La position géographique de la Lituanie et de la Bohême les rapprochant de la Scandinavie vers le nord, et de l'Allemagne vers le sud, il se trouve que la tradition slave y empiète souvent sur le terrain de la tradition germanique et *vice versa*. Grimm les a confondues plus d'une fois à son insu.

La meilleure collection des contes polaniens que je connaisse, est celle de Glinski, publiée à Vilna, sous le titre de *Baïarz Polski*, en 1853. Il les a traduits d'après le récit oral des villageois ruthènes du district lituanien de Novogrodek, pays natal de

1. Le nom générique de *polaniés*, de la chronique de Nestor, se conserve encore dans: *velko-polanié* et *malo-polanié* de Pologne.

Mickiewiz, où le grand poëte aimait à puiser ses premières inspirations. En Bohême, une femme de beaucoup de sens et de goût, Bojéna Nemçova, recueillit chez les Slovaques de Hongrie leurs contes populaires et les publia en tchèque, à Prague, 1858, intitulés : *Slovenské Pohadki a Povesti.* Ces deux recueils, dont je choisis ici une vingtaine de contes, ne sont rien moins que complets, mais ils peuvent donner une idée exacte du caractère et des tendances de la tradition orale chez la majorité des peuples slaves. Les chants héroïques de Serbie sont les plus beaux sous le rapport de la forme poétique, mais ils n'atteignent pas à la hauteur morale des aspirations des contes polaniens, qu'on dirait grossièrement façonnés sur les types du Rig-Véda et du Ramayana. Les Polaniens racontent monts et merveilles des chars aériens, des chevaux à la crinière d'or, des magiciens et magiciennes mythiques (*yagas*, *vedmas*, *strigas*), des géants, des nains, des poissons et des oiseaux qui parlent, des dragons pourvus d'ailes et vomissant du feu, des oiseaux de flamme dont une seule plume suffit pour éclairer la nuit, du breuvage de l'immortalité que des corbeaux apportent à leurs protégés, des pelotes dont le fil, comme celui d'Ariane, fait traverser aux héros les déserts et les labyrinthes les plus inextricables ; il y a des mots et des formules d'une puissance tout aussi infaillible que celle des

mantras indiens ; il y a des ermites pénitents qui, en vrais Richis indiens, ne vivent que pour mourir, absorbés dans l'union avec Dieu ; il y a des génies malfaisants et bienfaisants qui servent l'homme, des luths harmonieux qui jouent sans qu'on y touche ; il y a tout un monde de créatures ensorcelées, dont il faut briser le charme pour les rappeler à la vie normale, etc.

L'idée dominante, et à laquelle tous ces expédients surnaturels servent de moyens d'action, est la supériorité psychique de l'homme sur le reste des êtres créés, au ciel et sur la terre. Après Dieu, l'homme est le maître souverain. Son intelligence, toutes les fois qu'elle se laisse contrôler par des instincts divins de l'âme, peut et doit en imposer à l'univers. Tout cela existait chez les Aryas de l'Inde, où le Richi, c'est-à-dire l'ascète brahmane, passait pour l'idéal de la perfection. Les contes polaniens ne disent pas expressément que leurs héros sont des *avataras*, ou incarnations divines, mais cela ressort de leur contenu. Leur dieu suprême, *Boh*, dont nous avons démontré l'identité avec le *Bhaga* indien, a le droit de cité dans le ciel des chrétiens. Sous l'apparence d'un vieillard à cheveux blancs, Boh parcourt à pied la terre, visitant plus volontiers des chaumières que des châteaux. L'idée en est peut-être empruntée à l'Évangile, mais le merveilleux qui l'entoure appartient très-certainement au paganisme

slave et indien[1]. Les héros des *Baïki* et des *Povesti* sont presque toujours autant de cadets de famille, pauvres d'esprit, sots (*gloupi*) selon le monde, foncièrement bons, doux, humbles, et qui, à force de longanimité, de patience et de persévérance à pratiquer la vertu, après maintes épreuves, parviennent au but de leurs efforts. Ils sont très-sympathiques envers les animaux, et s'approchent ainsi du modèle dont il y a plusieurs exemples dans les livres sacrés de l'Inde. On n'a qu'à ouvrir une légende du Mahabharata, que M. Foucaux a rendue française, où pour épargner la vie d'un pigeon, et en même temps pour satisfaire la faim d'un faucon qui le poursuivait, le vertueux prince se fait couper, dans sa propre chair, l'équivalent du poids du pigeon. Au dénoûment de la légende, on voit que le pigeon n'était autre chose que le dieu Agni, et le faucon le dieu Indra, qui, ayant ainsi éprouvé la vertu du roi, le portent corps et âme au séjour des bienheureux. Ailleurs, le même prince ne veut habiter le paradis qu'à condition qu'on lui permettra de s'y faire accompagner de tous ses amis, y compris un chien qu'il affectionnait.

Les Slaves sont certainement les descendants de

1. Dans le Mahabharata le roi Youdhichitra est accompagné et aidé dans ses exploits par le dieu Krichna, qui ne se fait connaître qu'au dénoûment de l'action, et au moment même où il disparaissait de la terre pour revenir au ciel.

la race aryane du Paropamyse ; ils sont des *Aryas agricoles*, nation qui a su toujours « rester antique et enfant de la nature. » Cela ressort de leur tradition orale, de leur histoire et de leur caractère national. Ils ont même conservé le nom primitif de leurs aïeux aryens. Dans des textes paléo-slaves, le laboureur est appelé *rataï* ou *arataï*, ce qui correspond au grec Ἀρταιοι, nom qu'Hérodote donne[1] aux Perses, ses contemporains, et que Burnouf regarde comme synonyme d'Aryas (du sanscrit *rta*, du zend *aréta*, « vénéré, illustre »)[2]. On sait en quel honneur a été l'agriculture chez les Slaves polaniens, qui, dans leur mythologie, n'avaient pas de dieu de la guerre. Leurs premiers rois, comme les Piastes de Pologne, et les Prémysl de Bohême, sont appelés au trône au moment où l'un exerçait l'humble état de charron de village, et l'autre mangeait son déjeuner de laboureur, servi sur le fer d'un soc en guise de nappe. En Carinthie, jusqu'au quatorzième siècle de notre ère, les princes recevaient leur investiture des mains d'un paysan[3], qui ne la leur octroyait qu'après qu'ils avaient revêtu le costume du laboureur

1. *Polymnie*, trad. Miot, chap. LXI. « Les Perses se donnaient le nom d'Artéens, sous lequel ils étaient connus des peuples limitrophes. »

2. En Perse le nom du fleuve *Héri-Rond*, qui arrose la ville de Hérat, semble correspondre à *Arya*.

3. Voyez Michelet, *les Origines du droit français*, et Palacki, dans le Ier volume de son *Histoire de Bohême*, p. 197.

slave et prêté serment en langue slave de protéger le pauvre et de faire bonne justice.

La première institution de la commune semble appartenir de droit aux Aryas védiques, qui n'avaient ni roi, ni prince, ni castes, ni villes. Les peuples slaves ont conservé jusqu'à nos jours le nom sancrit de *vieç*, « village, » littéralement, « ce qui appartient à plusieurs, commun, » (en sanscrit *viç*, village, et *vaïçya*, villageois). Le Code de Douchan parle d'une autre institution, celle du jury (*porota*), qui existait chez les Serbes antérieurement au jury d'Angleterre. On peut même prouver que l'opiniâtreté avec laquelle les peuples slaves persistaient toujours à maintenir chez eux le prototype aryen de leurs institutions républicaines et agricoles, et le peu d'énergie qu'ils ont mis pour les faire prévaloir ailleurs, furent une des principales causes de leurs malheurs politiques.

La littérature grecque, qui a principalement défrayé toutes les littératures de la chrétienté, puisa, comme les contes slaves, ses premières inspirations dans des croyances indo-aryanes. Elle s'attacha à en développer l'anthropomorphisme, le côté plastique, et aucun peuple au monde n'égala les Grecs de l'antiquité dans l'art de reproduire les perfections des formes extérieures de la création divine. Sous le ciseau de Phidias, le marbre palpite, s'anime, parle, épouvante et commande en vrai dieu, mais

le Dieu se passionne et aime comme un simple mortel. L'amour du héros et de l'héroïne du Ramayana ressemble mieux à l'amour chrétien. Le pauvre de l'Évangile rappela aux Slaves païens le cadet de leurs contes, et ils reçurent la Révélation sans résistance, comme une bonne nouvelle qu'ils ignoraient jusqu'alors, mais dont ils avaient le pressentiment depuis des siècles. Si en Europe dans ces derniers temps les productions littéraires, surtout les chefs-d'œuvre de poésie et de philosophie, se sont arrêtées dans leur essor, c'est que les auteurs ne demandent plus à Ohnivak, de la tradition aryane, ses plumes de feu et son chant. Byron, Goethe et Mickiewicz l'ont déjà essayé. Il faut abandonner l'exploitation de l'idéal de l'art grec, qui n'a plus rien à donner, et chercher à développer l'idéal de l'art chrétien. Les Grecs nous ont fait voir Dieu dans le corps humain, faites-nous voir Dieu dans l'âme humaine.

Paris 1864, avril.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE
DES CHEMINS DE FER.
FORMATS GRAND IN-16 OU IN-18 JÉSUS.

About (Edm.) : *Germaine.* 1 vol. 2 fr.
— *Le roi des montagnes.* 1 vol. 2 fr.
— *Les mariages de Paris.* 1 vol. 2 fr.
— *Maître Pierre.* 1 vol. 2 fr.
— *Tolla.* 1 vol. 2 fr.
— *Trente et quarante.* 1 vol. 2 fr.
— *Voyage à travers l'exposition universelle des Beaux-Arts.* 1 vol. 2 fr.
Achard : *La famille Guillemot.* 1 v. 2 fr.
— *La Sabotière.* 1 v. 1 fr.
— *Le clos Pommier.* 1 vol. 1 fr.
— *Les vocations.* 1 vol. 2 fr.
— *L'ombre de Ludovic.* 1 vol. 1 fr.
— *Madame Rose; — Pierre de Villerglé.* 1 vol. 1 fr.
— *Maurice de Treuil.* 1 vol. 2 fr.
— *Montebello, Magenta, Marignan*, lettres d'Italie. 1 vol. 2 fr.
Andersen : *Le livre d'images sans images.* 1 vol. 1 fr.
Anonymes : *Aladdin* ou la Lampe merveilleuse. 1 vol. 50 c.
— *Anecdotes du règne de Louis XVI.* 1 vol. 1 fr.
— *Anecdotes du temps de la Terreur.* 1 vol. 1 fr.
— *Anecdotes historiques et littéraires*, racontées par Brantôme, L'Estoile, Tallemant des Réaux, Saint-Simon, Grimm, etc. 1 vol. 1 fr.
— *Assassinat du maréchal d'Ancre* (relation attribuée au garde des sceaux Marillac), avec un Appendice extrait des mémoires de Richelieu. 1 v. 50 c.
— *Djouder le Pêcheur*, conte traduit de l'arabe par MM. *Cherbonneau* et *Thierry.* 1 vol. 50 c.
— *La conjuration de Cinq-Mars*, récit extrait de Montglat, Fontrailles, Tallemant des Réaux, Mme de Motteville, etc. 1 vol. 50 c.
— *La jacquerie*, précédée des insurrections des Bagaudes et des Pastoureaux, d'après Mathieu Paris, Froissart, etc. 1 vol. 50 c.
— *La mine d'ivoire*, voyage dans les glaces de la mer du Nord, traduit de l'anglais. 50 c.
— *La vie et la mort de Socrate*, récit extrait de Xénophon et de Platon. 1 v. 50 c.
— *Le mariage de mon grand-père et le testament du juif*, traduits de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
— *Les émigrés français* dans la Louisiane. 1 vol. 1 fr.
— *Le véritable Sancho-Panza* ou Choix de proverbes, dictons, etc. 1 vol. 1 fr.
— *Pitcairn*, ou la nouvelle île fortunée. 1 vol. 50 c.
Arnould (Arthur) : *Nouvelles.* 1 v. 1 fr.
Assollant : *Brancas; — Les amours de Quaterquem.* 1 vol. 2 fr.
— *Scènes de la vie des États-Unis.* 1 vol. 2 fr.
— *Deux amis en* 1792. 1 vol. 2 fr.
Auerbach : *Contes*, traduits de l'allemand par M. *Boutteville.* 1 vol. 1 fr.
Auger (Ed.) : *Voyage en Californie* en 1852 et 1853. 1 vol. 1 fr.
Aunet (Mme Léonie d') : *Étiennette; — Sylvère; — Le secret.* 1 vol. 1 fr.
— *Une vengeance.* 1 vol. 2 fr.
— *Un mariage en province.* 1 vol. 1 fr.
— *Voyage d'une femme au Spitzberg,* 1 vol. 2 fr.
Balzac : *Eugénie Grandet.* 3e éd. 1 v. 1 fr.
— *Scènes de la vie politique.* 1 vol. 50 c.
— *Ursule Mirouët.* 1 vol. 1 fr.
Barbara (Charles) : *L'assassinat du Pont-Rouge.* 1 vol. 2 fr.
— *Les orages de la vie.* 1 vol. 2 fr.
Bast (Amédée de) : *Les Fresques*, contes et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
Belot (Ad.) : *Marthe; — Un cas de conscience.* 1 vol. 1 fr.
Bernardin de Saint-Pierre : *Paul et Virginie.* 1 vol. 1 fr.
Bersot : *Mesmer*, ou le magnétisme animal avec un chapitre sur les tables tournantes. 1 vol. 1 fr.
Boiteau (P.) : *Les cartes à jouer et la cartomancie.* 1 volume avec 40 vignettes. 1 fr.
Bombonnel (Ch.) : *Le tueur de panthères.* 1 vol. 2 fr.
Brainne (Ch.) : *La Nouvelle-Calédonie*, voyages, missions, colonisation. 1 volume. 1 fr.
Brehat (Alfred de) : *Les filles du Boër.* 1 vol. 2 fr

— *René de Gavery*. 1 vol. 2 fr.
Brueys et **Palaprat** : *L'avocat Patelin*. 1 vol. 50 c.
Camus (évêque de Belley) : *Palombe*, ou la femme honorable, précédée d'une étude sur Camus et le roman au XVIIe siècle, par *H. Rigault*. 1 v. 50 c.
Caro (E.) : *Saint Dominique et les Dominicains*. 1 vol. 1 fr.
Castellane (comte de) : *Nouvelles et récits*. 1 vol. 1 fr.
Cervantès : *Costanza*, traduit par *L. Viardot*. 1 vol. 50 c.
Champfleury : *Les oies de Noël*. 1 v. 1 fr.
Chapus (E.) : *Les chasses princières en France* de 1589 à 1839. 1 vol. 1 fr.
— *Le sport à Paris*. 1 vol. 2 fr.
— *Le turf*, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre. 1 vol. 1 fr.
Charton : *Petites nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
Chateaubriand (vicomte de) : *Atala*, *René*, *les Natchez*. 1 vol. 2 fr.
— *Le génie du christianisme*. 1 v. 2 fr.
— *Les martyrs et le dernier des Abencérages*. 1 vol. 2 fr.
Cochut (A.) : *Law*, son système et son époque. 1 vol. 2 fr.
Colet (Mme) : *Promenade en Hollande*. 1 vol. 2 fr.
Corne (H.) : *Le cardinal Mazarin*. 1 volume. 1 fr.
— *Le cardinal de Richelieu*. 1 vol. 1 fr.
Delessert (B.) : *Le guide du bonheur* 1 vol. 1 fr.
Demogeot (J.). *Les lettres et l'homme de lettres au XIXe siècle*. 1 vol. 1 fr.
— *La critique et les critiques en France au XIXe siècle*. 1 vol. 1 fr.
Des Essarts : *François de Médicis*. 1 v. 2 fr.
Didier (Ch.) : 50 *jours au désert*. 1 volume. 2 fr.
— 500 *lieues sur le Nil*. 1 vol. 2 fr.
— *Séjour chez le grand-chérif de la Mekke*. 1 vol. 2 fr.
Du Bois (Ch.) : *Nouvelles d'atelier*. 1 vol. 2 fr.
Énault (L.) : *Alba*. 1 vol. 2 fr.
— *Christine*. 1 vol. 1 fr.
— *La rose blanche*. 1 vol. 1 fr.
— *La vierge du Liban*. 1 vol. 2 fr.
— *Nadèje*. 1 vol. 2 fr.
Erckmann-Chatrian : *Contes fantastiques*. 1 vol. 2 fr.
Ferry (Gabriel) : *Costal l'Indien*, scènes de l'indépendance du Mexique. 1 vol. 3 fr.
— *Le coureur des bois*, ou les chercheurs d'or : — Première partie. 1 vol. 3 fr.
Deuxième partie. 1 vol. 3 fr.
— *Les Squatters*; — *La clairière du bois de Hogues*. 1 vol. 1 fr.
— *Scènes de la vie mexicaine*. 1. v. 3 fr.
— *Scènes de la vie militaire au Mexique*. 1 vol. 1 fr.
Figuier (Louis) : *La photographie au salon de* 1859. 1 vol. 50 c.
Figuier (Mme Louis) : *Mos de Lavène*. 1 vol. 1 fr.
Florian : *Les arlequinades*. 1 vol. 50 c.
Forbin (comte de) : *Voyage à Siam*. 1 vol. 50 c.
Forgues : *Le rose et le gris* 1 vol. 2 fr.
Fortune (Robert) : *Aventures en Chine*, dans ses voyages à la recherche du thé et des fleurs; traduit de l'anglais. 1 vol. 1 fr.
Fraissinet (J. L.) : *Le Japon contemporain*. 1 vol. 2 fr.
Galbert (de Bruges) : *Légende du bienheureux Charles le Bon*. 1 vol. 50 c.
Gaskell (Mme) : *Cranford*, traduit de l'anglais par Mme Louise Sw.-Belloc. 1 vol. 1 fr.
Gauthier (Théophile) : *Caprices et zigzags*. 1 vol. 2 fr.
— *Italia*. 1 vol. 2 fr.
— *Le roman de la momie*. 1 vol. 2 fr.
— *Militona*. 1 vol. 1 fr.
Gérard (J.) : *Le tueur de lions*. 1 v. 2 fr.
Gerstäcker : *Aventures d'une colonie d'émigrants en Amérique*, trad. de l'allemand par *X. Marmier*. 1 vol. 1 fr.
Giguet (P.) : *Campagnes d'Italie*, avec une carte gravée sur acier. 1 vol. 1 fr.
Gœthe : *Werther*, traduit de l'allemand par *L. Énault*. 1 vol. 1 fr.
Gogol : *Nouvelles choisies* (1° Mémoires d'un fou ; 2° Un ménage d'autrefois; 3° le roi des gnomes), trad. du russe par *L. Viardot*. 1 vol. 1 fr.
— *Tarass Boulba*, traduit du russe par *L. Viardot*. 1 vol. 1 fr.
Goudall (Louis) : *Le martyr des Chaumelles*. 1 vol. 1 fr.
Guillemard : *La pêche en France*. 1 volume illustré de 50 vignettes. 2 fr.
Guizot (F.) : *L'amour dans le mariage* étude historique. 7e édit. 1 vol. 1 fr.

Les ouvrages suivants ont été revus par M. Guizot :

Édouard III et les bourgeois de Calais, ou les Anglais en France. 1 volume. 1 fr.
Guillaume le Conquérant, ou l'Angleterre sous les Normands. 1 vol. 1 fr.
La grande Charte, ou l'établissement du gouvernement constitutionnel en Angleterre, par *C. Rousset*. 1 v. 2 fr.
— *Origine et fondation des États-Unis d'Amérique*, par *P. Lorain*. 1 volume. 2 fr.

Guizot (G.) : *Alfred le Grand*, ou l'Angleterre sous les Anglo-Saxons. 1 volume. 2 fr.
Hall (capitaine Basil) : *Scènes de la vie maritime*, traduites de l'anglais par *Am. Pichot*. 1 vol. 1 fr.
— *Scènes du bord et de la terre ferme*, traduites par le même. 1 vol. 1 fr.
Hauréau (B.) : *Charlemagne et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
— *François Ier et sa cour*, portraits, jugements et anecdotes. 1 vol. 1 fr.
Hawthorne : I. *Catastrophe de M. Higginbotham*. II. *La fille de Rapacini*. III. *David Swan*, contes trad. de l'anglais par *Leroy* et *Scheffter*. 1 vol. 50 c.
Heiberg : *Nouvelles danoises*, traduites du danois par *X. Marmier*. 1 vol. 1 fr.
Héquet (G.) : *Madame de Maintenon*. 1 vol. 2 fr.
Hervé et **de Lanoye** : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*, à la recherche du passage nord-ouest, extraits des relations de sir John Ross, Edward Parry, John Franklin, Beechey, Back, Mac Clure et autres navigateurs célèbres. 1 vol. 2 fr.
Karr (Alph.) : *Clovis Gosselin*. 1 v. 1 fr.
— *Contes et Nouvelles*. 1 vol. 2 fr.
— *Geneviève*. 1 vol. 1 fr.
— *Hortense ; — Feu Bressier*. 1 v. 1 fr.
— *La famille Alain*. 1 vol. 1 fr.
— *Le chemin le plus court*. 1 vol. 1 fr.
Laboulaye (Ed.) : *Abdallah*, ou le trèfle à quatre feuilles. 1 vol. 2 fr.
— *Souvenirs d'un voyageur* (Marina, le Jasmin de Figline, le Château de la vie, Jodocus, don Ottavio). 1 vol. 1 fr.
La Fayette (Mme) : *Henriette d'Angleterre*, duchesse d'Orléans. 1 vol. 1 fr.
Lamartine (A. de) : *Christophe Colomb*. 1 vol. 1 fr.
— *Fénelon*. 1 vol. 1 fr.
— *Graziella*. 1 vol. 1 fr.
— *Gutenberg*. 1 vol. 50 c.
— *Héloïse et Abélard*. 1 vol. 50 c.
— *Le tailleur de pierres de Saint-Point*. 1 vol. 2 fr.
— *Nelson*. 1 vol. 1 fr.
Lanoye (de). Voy. *Hervé et de Lanoye*.
Las Cases (comte de) : *Souvenirs de l'empereur Napoléon Ier*, extraits du *Mémorial de Sainte-Hélène*. 1 v. 2 fr.
La Vallée (J.) : *La chasse à tir en France* ; illustrée de 30 vignettes par F. Grenier. 1 vol. 3 fr.
— *La chasse à courre en France*, illustrée de 40 vignettes par Grenier fils. 1 vol. 3 fr.
— *Les récits d'un vieux chasseur*. 1 volume. 2 fr.
Le Fèvre-Deumier (J.) : *Études biographiques et littéraires* sur quelques célébrités étrangères : I. Le Cavalier Marino ; II. Anne Radcliffe ; III. Paracelse ; IV. Jérôme Vida. 1 vol. 1 fr.
— *Œhlenschlager*, le poëte national du Danemark. 1 vol. 1 fr.
— *Vittora Colonna*. 1 vol. 1 fr.
Léouzon-Leduc : *La Baltique*. 1 v. 2 fr.
— *La Russie contemporaine*. 1 vol. 2 fr.
— *Les îles d'Aland*, avec carte et grav. 1 vol. 50 c.
Lesage : Théâtre choisi contenant : *Turcaret* et *Crispin rival de son maître*. 1 vol. 1 fr.
Levaillant : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique* (abrégé). 1 vol. 1 fr.
Lorain (P.) Voy. *Guizot (F.)*.
Louandre (Ch.) : *La sorcellerie*. 1 v. 1 fr.
Marco de Saint-Hilaire (E.) : *Anecdotes du temps de Napoléon Ier*. 1 vol. 1 fr.
Martin (Henri) : *Tancrède de Rohan*. 1 vol. 1 fr.
Mercey (F. de) : *Burk l'étouffeur ; — les Frères de Stirling*. 1 vol. 1 fr.
Merruau (P.) : *Les convicts en Australie*, voyage dans la Nouvelle-Hollande. 1 vol. 1 fr.
Méry : *Contes et nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
— *Héva*. 1 vol. 1 fr.
— *La Floride*. 1 vol. 2 fr.
— *La guerre du Nizam*. 1 vol. 2 fr.
— *Les matinées du Louvre ; — Paradoxes et rêveries*. 1 vol. 1 fr.
— *Nouvelles nouvelles*. 1 vol. 1 fr.
Michelet : *Jeanne d'Arc*. 1 vol. 1 fr.
— *Louis XI et Charles le Téméraire*. 1 vol. 1 fr.
Michiels (Alfred) : *Les chasseurs de chamois*. 1 vol. 2 fr.
Monseignat (C. de) : *Le Cid Campéador*, chronique extraite des anciens poëmes espagnols, des historiens arabes et des biographes modernes. 1 vol. 50 c.
— *Un chapitre de la révolution française*, ou Histoire des journaux en France de 1789 à 1799, précédée d'une introduction historique sur les journaux chez les Romains et dans les temps modernes. 1 vol. 1 fr.
Montague (lady) : *Lettres choisies*, traduites de l'angl. par *P. Boiteau*. 1 v. 1 fr.
Morin (Fréd.) : *Saint François d'Assise et les Franciscains*. 1 vol. 1 fr.
Mornand (F.) : *Un peu partout*. 1 volume. 1 fr.
Muller (Eugène) : *La Mionette*. 1 v. 1 fr.

Newil (Ch.) : *Contes excentriques.* 1 vol. 2 fr.
— *Nouveaux contes excentriques.* 1 volume. 2 fr.
Pallu (Léopold) : *Les gens de mer.* 1 vol. 2 fr.
Pichot (A.) : *Les Mormons.* 1 vol. 1 fr.
Piron : *La métromanie.* 1 vol. 50 c.
Poë : *Nouvelles choisies* (1° le Scarabée d'or; 2° l'Aéronaute hollandais); trad. de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
Pouschkine (A.) : *La fille du capitaine,* trad. du russe par *Viardot.* 1 vol. 1 fr.
Prevost (l'abbé) : *La colonie rocheloise,* nouvelle extraite de l'Histoire de Cléveland. 1 vol. 1 fr.
Quicherat (Jules) : *Histoire du siége d'Orléans.* 1 vol. 50 c.
Regnard : *Le joueur.* 1 vol. 50 c.
Reybaud (Mme Ch.) : *Hélène.* 1 vol. 1 fr.
— *Faustine.* 1 vol. 1 fr.
— *La dernière bohémienne.* 1 vol. 1 fr.
— *Le cadet de Colobrières.* 1 vol. 2 fr.
— *Le moine de Chaalis.* 1 vol. 2 fr.
— *L'oncle César.* 1 vol. 1 fr.
— *Mlle de Malepeire.* 1 vol. 1 fr.
— *Misé Brun.* 1 vol. 1 fr.
— *Sydonie.* 1 vol. 1 fr.
Rivière (Henri) : *Pierrot; — Caïn.* 1 volume. 1 fr.
Rousset (Ch.) : Voy. *Guizot (F.)*
Saint-Félix (J. de) : *Aventures de Cagliostro.* 2e édition. 1 vol. 1 fr.
Saint-Hermel (de) : *Pie IX.* 1 vol. 50 c.
Saintine (X.-B.) : *Un rossignol pris au trébuchet; le château de Génappe; le roi des Canaries.* 1 vol. 1 fr.
— *Les trois reines.* 1 vol. 1 fr.
— *Antoine, l'ami de Robespierre.* 1 v. 1 fr.
— *Le mutilé.* 1 vol. 1 fr.
— *Les métamorphoses de la femme.* 1 vol. 2 fr.
— *Une maîtresse de Louis XIII.* 1 volume. 2 fr.
— *Chrisna.* 1 vol. 2 fr.
Saint-Simon (le duc de) : *Le Régent et la cour de France* sous la minorité de Louis XV, portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 2e édition. 1 vol. 2 fr.
— *Louis XIV et sa cour,* portraits, jugements et anecdotes extraits littéralement des *Mémoires* authentiques du duc de Saint-Simon. 3e édit. 1 v. 2 fr.
Sand (George) : *André.* 1 vol. 1 fr.
— *François le Champi.* 1 vol. 1 fr.
La mare au Diable. 1 vol. 1 fr.
— *La petite Fadette.* 1 vol. 1 fr.
— *Narcisse.* 1 vol. 2 fr.
Sarasin : *La Conspiration de Walstein,* épisode de la guerre de Trente ans avec un Appendice extrait des *Mémoires* de Richelieu. 1 vol. 50 c.
Scott (Walter) : *La fille du Chirurgien.* traduite de l'anglais par *L. Michelant,* 1 vol. 1 fr.
Sédaine : *Le Philosophe sans le savoir.* 1 vol. 50 c.
Serret (Ern.) : *Élisa Méraut.* 1 vol. 1 fr.
— *Francis et Léon.* 1 vol. 2 fr.
— *Perdue et retrouvée.* 1 vol. 2 fr.
Sollohoub (comte) : *Nouvelles choisies* (1° Une aventure de chemin de fer; 2° les deux Étudiants; 3° la Nouvelle inachevée; 4° l'Ours; 5° Serge), trad. du russe par *E. de Lonlay.* 1 vol. 1 fr.
Soulie (F.) : *Le lion amoureux.* 1 v. 1 fr.
Staal (Mme de) : *Deux années à la Bastille.* 1 vol. 1 fr.
Sterne : *Voyage en France à la recherche de la santé,* traduit de l'anglais par *A. Tasset.* 1 vol. 50 c.
Thackeray : *Le diamant de famille* et *la Jeunesse de Pendennis,* traduits de l'anglais par *A. Pichot.* 1 vol. 1 fr.
Töpffer : *Le presbytère.* 1 vol. 3 fr.
— *Rosa et Gertrude.* 1 vol. 3 fr.
Tresca : *Visite à l'Exposition universelle de Paris en* 1855, publiée sous la direction de M. *Tresca,* inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, ancien commissaire du classement à l'Exposition de 1855, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers. 1 fort volume in-16 de 800 pages, contenant des plans et des grav. 1 fr.
Ubicini : *La Turquie actuelle.* 1 v. 2 fr.
Ulbach (Louis) : *Les roués sans le savoir.* 1 vol. 2 fr.
Viardot (L.) : *Souvenirs de chasse.* 1 vol. 2 fr.
Viennet : *Fables complètes.* 1 vol. 2 fr.
Voltaire : *Zadig.* 1 vol. 50 c.
Wailly (Léon de) : *Stella et Vanessa.* 1 vol. 1 fr.
— *Angelica Kauffmann.* 2 vol. 4 fr.
— *Les deux filles de M. Dubreuil.* 2 volumes. 4 fr.
Weill (Alex.) : *Histoires de village.* 1 volume. 2 fr.
Yvan (Dr) : *De France en Chine.* 1 volume. 1 fr.
Zschokke (H.) : *Alamontade,* ou le Galérien, traduit de l'allemand par *E. de Suckau.* 1 vol. 50 c.
— *Jonathan Frock,* traduit par le même. 1 vol. 50 c.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

Benjamin Duprat.

CONTES

DES PAYSANS ET DES PATRES

SLAVES

TRADUITS EN FRANÇAIS

ET RAPPROCHÉS DE LEUR SOURCE INDIENNE

PAR

ALEXANDRE CHODZKO

Chargé de cours au Collége de France

> Les Slaves, si l'on avait réuni leurs contes populaires, auraient de quoi produire un système mythologique tout aussi vaste que celui des Hindous.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

About (Edm.). La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le salon de 1857. 1 vol. — Théâtre impossible. 1 vol.
Ackermann. Contes et poésies. 1 vol.
Anonyme. L'enfant, par Mme ***. 1 vol.
Anthologie grecque, trad. en français. 2 vol.
Aristophane. Œuvres complètes, tr. par Poyard. 1 v.
Arnould (Edm.). Sonnets et poëmes. 1 vol.
Balzac (H. de). Théâtre. 1 vol.
Barrau. Histoire de la Révolution française. 1 vol.
Bautain (l'abbé). La belle saison à la campagne. 1 v. — La chrétienne de nos jours. 2 vol. — Le chrétien de nos jours. 2 vol.
Bayard. Théâtre. 12 vol.
Bellemare (A.). Abd-el-Kader. 1 vol.
Belloy (de). Le Chevalier d'Aï. — Légendes fleuries. 1 v.
Beulé. Phidias, drame antique. 1 vol.
Busquet. Le poëme des heures. 1 vol.
Byron. Œuvres complètes, trad. de Laroche. 4 vol.
Caro (E.). Études morales. 1 vol.
Castellane (de). Souvenirs de la vie militaire. 1 v.
Charpentier. Les écrivains latins de l'empire. 1 v.
Cherbuliez (V.). Le comte Costia. 1 vol.
Chevalier (M.). Le Mexique ancien et moderne. 1 v.
Dante. La Divine comédie, trad. par Fiorentino. 1 vol.
Dargaud (J.). Marie Stuart. 1 vol. — Voyage aux Alpes. 1 vol. — Voyage en Danemark. 1 vol.
Daumas (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.
Deschanel (Ém.). A pied et en wagon. 1 vol.
Deville (L.). Excursions dans l'Inde. 1 vol.
Didier (Charles). Les amours d'Italie. 1 vol. — Les nuits du Caire. 1 vol.
Énault (L.). La Terre-Sainte. 1 vol. — Constantinople et la Turquie. 1 vol. — La Norvége. 1 vol.
Ferri-Pisani. Lettres sur les États Unis. 1 vol.
Ferry (Gabr.). Le coureur des bois. 2 vol. — Costal l'Indien. 1 vol.
Figuier (Louis). L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — Histoire du merveilleux. 4 vol. — Les applications nouvelles de la science. 1 vol. — L'année scientifique, 7 années (1856-1862). 7 vol.
Fléchier. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.
Forgues. La révolte des Cipayes. 1 vol.
Fromentin (Eug.). Dominique. 1 vol.
Gerardy-Saintine (P.). Trois ans en Judée. 1 v.
Giguet (P.). Le Livre de Job. 1 vol.
Guizot (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol.
Hérodote. Œuvres complètes. 1 vol.
Heuzé. L'année agricole. 4 années (1860-1863). 4 v.
Homère. Œuvres complètes, trad. de Giguet. 1 vol.
Hommaire de Hell (Mme). Les steppes de la mer Caspienne. 1 vol.
Houssaye (A.). Poésies. 1 vol. — Philosophes et comédiennes. 1 vol. — Le violon de Franjole. 1 vol. — Histoire du 41e fauteuil. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol. — Les filles d'Ève. 1 vol.
Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug-Jargal, Le dernier jour d'un condamné. 1 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Les voix intérieures, Les rayons et les ombres. 1 vol. — Légende des siècles. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Théâtre. 4 vol. — Les contemplations. 2 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les enfants. 1 vol.
Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol. — Mélanges. 2 vol.
Jourdan (L.). Contes industriels. 1 vol.
Jurien de la Gravière (l'amiral). Souvenirs d'un amiral. 2 vol.
La Landelle (G. de). Le tableau de la mer (la vie navale). 1 vol.
Lamartine (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Les Girondins. 6 v. — Histoire de la Restauration. 8 v. — Lectures pour tous. 1 vol.
Lanoye (F. de). Le Niger. 1 vol. — L'Inde contemporaine. 1 vol.
Lasteyrie (Ferd. de). Causeries artistiques. 1 vol.
Laugel. Études scientifiques. 1 vol.
La Vallée (J.). Zurga le chasseur. 1 vol.
Lenient (C.). La satire en France. 1 vol.
Libert. Histoire de la chevalerie en France. 1 vol.
Loiseleur. Les crimes et les peines. 1 vol.
Lucien. Œuvres complètes, tr. par M. Talbot. 2 vol.
Lutfullah. Mémoires d'un mahometan. 1 vol.
Macaulay (lord). Œuvres diverses. 2 vol.
Marcoy. Scènes dans les Andes. 1 vol.
Marmier. En Alsace: L'avare et son trésor. 1 vol. — En Amérique et en Europe. 1 v. — Gazida. 1 v. — Un été au bord de la Baltique. 1 vol. — Les Fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Lettres sur le Nord. 1 vol. — Hélène et Suzanne. 1 vol.
Mas (Sinibaldo de). La Chine et les puissances chrétiennes. 2 vol.
Michelet. L'amour. 1 vol. — La femme. 1 vol. — La mer. 1 v. — L'insecte. 1 v. — L'oiseau. 1 v.
Milne. La vie réelle en Chine. 1 vol.
Moges (le marquis de). Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon. 1 vol.
Molènes (P. de). Caprices d'un régulier. 1 vol.
Monnier. L'Italie est-elle la terre des morts? 1 v.
Montaigne. Essais. 1 vol.
Mornand (F.). La vie des eaux. 1 vol.
Mortemart (baron de). La vie élégante. 1 vol.
Nisard (Ch.). Curiosités de l'étymologie française. 1 v.
Nodier (Ch.). Histoire du roi de Bohème. 1 vol.
Nourrisson. Les Pères de l'Église latine. 1 vol.
Orsay (comtesse d'). L'ombre du bonheur. 1 vol.
Ossian. Poëmes gaéliques. 1 vol.
Patin. Études sur les tragiques grecs. 4 vol.
Perint (Ch.). Le presbytère de Plouguern. 1 vol.
Perrens (F. T.). Jérôme Savonarole. 1 vol. — Deux ans de révolution en Italie. 1 vol.
Pfeiffer (Mme Ida). Voyage d'une femme autour du monde. 1 vol. — Mon second voyage autour du monde. 1 vol. — Voyage à Madagascar. 1 vol.
Pouchkine. Poëmes dramatiques. 1 vol.
Quatrefages (de). Unité de l'espèce humaine. 1 v.
Raymond (X.). Les marines de la France et de l'Angleterre. 1 vol.
Rendu (V.). L'intelligence des bêtes. 1 vol.
Rougebief. Un fleuron de la France. 1 vol.
Russell-Killough (le comte). 16 000 lieues à travers l'Asie et l'Océanie. 1 vol.
Saintine (X.-B.). Picciola. 1 vol. — Seul! 1 vol. — Le chemin des écoliers. 1 vol.
Sand (George). Elle et lui. 1 vol. — Jean de la Roche. 1 vol.
Scudo. Critique et littérature musicales. 2 vol. — Le Chevalier Sarti, roman musical. 1 vol. — L'année musicale, 3 années (1859-1861). 3 vol.
Sénèque. Œuvres complètes. 2 vol.
Sévigné (Mme de). Lettres.
Simon (Jules). Le devoir. 1 vol. — La religion naturelle. 1 vol. — La liberté. 2 vol. — La liberté de conscience. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol.
Tacite. Œuvres complètes, trad. de Burnouf. 1 vol.
Taine (H.). Voyage aux Pyrénées. 1 vol. — Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français du XIXe siècle. 1 vol.
Théry. Conseils aux mères. 2 vol.
Thucydide. Guerre du Péloponèse, trad. par M. Bétant. 1 vol.
Töpffer (Rod.). Le presbytère. 1 vol. — Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Réflexions et menus propos. 1 vol.
Troplong. Influence du christianisme. 1 vol.
Ulliac-Trémadeure (Mlle). La maîtresse de maison. 1 vol.
Vapereau (Gust.). L'année littéraire, 5 années (1858-1862). 5 vol.
Viardot (L.). Les musées d'Allemagne. 1 vol. — Les musées d'Angleterre, de Belgique, etc. 1 vol. — Les musées d'Espagne. 1 vol. — Les musées de France. 1 vol. — Les musées d'Italie. 1 vol.
Viennet. Épîtres et satires. 1 vol.
Vigneaux. Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique. 1 vol.
Vivien de S.-Martin. L'année géogr. (1862). 1 v.
Warren (le comte de). L'Inde anglaise. 2 vol.
Wey (Francis). Dick Moon en France. 1 vol.
Widal (Aug.). Études sur Homère. 1 vol.
Xénophon. Œuvres complètes. 2 vol.
Zeller. Épisodes dramat. de l'hist. d'Italie. 1 vol. — L'année historique, 4 années (1859-1862). 4 vol.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure, rue de Fleurus, 9.